ANNALES DES VOYAGES DE LA GÉOGRAPHIE DE L'HISTOIRE: OU, COLLECTION...

Digitized by Google

THE LIBRARY

Periodical Collection

CLASS

BOOK

Digitized by Google

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME SEIZIÈME

de la Collection,

et IVe de la IVe Année de Souscription.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,
ou
COLLECTION

Des Voyages Nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers,

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN,

Correspondant de l'Académie Italienne, de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, et de plusieurs autres Sociétés savantes et littéraires.

TOME SEIZIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XLVI A XLVIII.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1811.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE
DANS LE SATERLAND,

CANTON DU DÉPARTEMENT DE L'EMS-SUPÉRIEUR;

Par M. DEPPING.

DANS mon *Voyage en Westphalie* (1), j'ai fait mention d'une peuplade remarquable, mais très-peu connue, celle des Saterlandais : je n'en ai dit que quelques mots, me proposant de m'occuper particulièrement un jour de cet objet, et de donner au public la relation de mon voyage dans le Saterland, et le résultat de mes recherches sur ce pays curieux. Ce n'est qu'après avoir réuni tous les renseignemens nécessaires

(1) *Voyez* le tome VI de ces *Annales*.

9-11-40 Eugène L. Schmidt Dupt

943933

Digitized by Google

que je me crois enfin en état d'exécuter ce projet; toutefois je réclame d'avance, pour ce petit écrit, la même indulgence que les lecteurs et les journaux ont accordée à mon voyage précédent.

J'allois quitter Munster, où la vue de quelques Saterlandais m'avoit inspiré le désir de connoître leur patrie; mais je fus retenu encore dans cette ville par l'approche d'une fête annuelle, à laquelle j'étois bien aise d'assister, et qui, par sa singularité et sa haute antiquité, mérite que j'en fasse ici la description.

Tous les ans, au 17 septembre, les enfans et les domestiques de la ville s'apprêtent à célébrer une fête qui dure trois jours : elle consiste dans des danses en rond et des jeux qui ont lieu le soir dans les rues, au-dessous de lustres faits par les enfans, et autour de torches ou de chandelles que l'on pose au milieu des rues et des places. Les lustres sont faits de triples couronnes de verdure et de fleurs, auxquelles on attache des lampions et des rubans ou autres ornemens. Les groupes ne sont souvent éloignés l'un de l'autre que de vingt pas, en sorte que les rues offrent l'aspect le plus animé et le plus singulier qu'on puisse s'imaginer, tant par cette illumination brillante que par la gaîté et le mouvement des groupes qui, en dansant ou jouant, remplissent toutes

Digitized by Google

les rues. Les danses sont accompagnées de chansons fort anciennes, chantées alternativement par le chœur et par une voix seule. Ces amusemens durent jusqu'à minuit; il n'y arrive jamais le moindre désordre, et c'est par cette raison que le magistrat de la ville ne croit pas devoir s'opposer à ce qu'on célèbre cette fête antique; je dis antique, car il n'y a pas de doute qu'elle ne soit antérieure au christianisme; on en trouve la preuve dans tous les usages qui l'accompagnent : ce sont absolument ceux des fêtes des Grecs et des autres peuples anciens. En effet, ainsi qu'à Samos lors de la fête d'Apollon, les enfans de Munster vont de maison en maison pour demander les objets dont ils ont besoin, tels que chandelles, fleurs, fruits, lampions, etc.; ils expriment leurs demandes par quelques vieux vers, qui sont mot pour mot ceux que chantoient les enfans de Samos, et que nous a conservés Hérodote. L'usage des illuminations, dans les fêtes nocturnes, est également très-ancien : c'est ainsi que les Athéniens célébroient les Lampadophories, et que toutes les peuplades grecques célébroient les fêtes de Cérès et de Bacchus. A Munster, un des principaux usages de la fête est de sauter de temps à autre par-dessus une rangée de lumières. C'étoit, dans les fêtes anciennes, un moyen de purification. La coutume même de

Digitized by Google

faire célébrer les jeux par les enfans, date de la haute antiquité. On voit par les chants séculaires d'Horace, qu'on espéroit de trouver les dieux propices à la prière de la jeunesse. Une ressemblance plus frappante encore avec les fêtes anciennes, se trouve dans une danse et dans une chanson qui l'accompagne : tous ceux qui prennent part à la fête se donnent la main et forment un grand rond qui tourne sans cesse autour d'une torche ou d'une réunion de petites lumières ; il n'y a qu'une seule personne, garçon ou fille, qui erre tristement hors du cercle : c'est elle qui commence la chanson ; la première strophe exprime la douleur qu'elle ressent de la perte d'un objet aimé ; elle est supposée se trouver à l'entrée d'un jardin ; elle supplie les autres de la laisser entrer pour y chercher l'objet de ses amours ; alors le chœur répond qu'il n'est point dans le jardin où elle espère le trouver. Les autres strophes sont une espèce d'altercation entre la personne délaissée et le chœur. Enfin, celle-ci trouve moyen de pénétrer dans le cercle, saisit une personne d'un autre sexe, et s'écrie, dans une nouvelle strophe, qu'elle vient de retrouver l'amant ou l'amante ; alors tout le chœur partage sa joie et finit par une danse générale, mais très-confuse. Il suffit d'être un peu familier avec les usages des temps anciens, ou d'avoir lu seulement l'*Antiquité*

Digitized by Google

dévoilée de Boulanger, pour être persuadé que c'est là cette grande fête que célébroient autrefois tous les peuples. Partout on représentoit une divinité perdue et retrouvée; partout on avoit une fête triste d'abord, mais réjouissante à la fin. C'est ainsi que les Egyptiens célébroient la fête d'Osiris, les Athéniens et les Siciliens celle de Cérès, les Phrygiens celle d'Atys, les Phéniciens et les Assyriens celle d'Adonis. Dans toutes ces fêtes on représentoit une divinité affligée d'abord de la perte d'un objet aimé, mais réjouie ensuite de l'avoir retrouvé : Isis pleuroit la perte d'Osiris, Cérès celle de Proserpine, Vénus celle d'Adonis, Cybèle celle d'Atys, etc. Chez d'autres peuples, c'étoit la perte d'Apollon, de Bacchus, de Sérapis, de Saturne, et d'autres divinités que l'on pleuroit. Les juifs avoient une fête lugubre semblable à celles-ci ; c'étoit leur *tammutz* (1). Les Scandinaves pleuroient tous les ans la mort de Balder (2). Il y a des peuples asiatiques chez lesquels ces fêtes ont encore lieu : les Arabes, par exemple, représentent tous les ans les plaintes d'Agar à la mort d'Ismaël; les Indiens ont une fête solennelle en mémoire de la mort du dieu Kamadéva, pleuré par la déesse Parvadi : l'un est l'Amour, et l'autre la Lune, dans

(1) *Braun*, Selecta sacra.
(2) *Voyez* l'Edda.

Digitized by Google

la mythologie indienne (1) ; enfin, les Chinois et les Japonais regrettent tous les ans la perte de la fille d'un pieux mandarin (2). La plupart des fêtes lugubres de l'antiquité avoient lieu au temps des équinoxes ; de même, la fête de Munster a lieu à l'équinoxe d'automne. Il est, à mon avis, impossible de découvrir quelle est la divinité représentée par la fête allemande, parce qu'il n'existe aucune tradition à cet égard : les chansons usitées dans cet amusement n'en donnent aucun éclaircissement. Peut-être auroit-on pu parvenir autrefois à en connoître l'origine, car le temps a sans doute aboli une foule de coutumes qui caractérisoient la fête ; mais aucun historien n'a pris la peine de transmettre à la postérité quelques détails à ce sujet, et la fête s'est donnée depuis des siècles sans que personne y ait fait attention. Il est toujours étonnant qu'une fête usitée chez les peuples de l'antiquité se conserve encore dans une seule ville d'Allemagne ; on chercheroit en vain comment elle a pu s'y introduire, et comment elle n'existe que dans cet endroit seul. L'unique conclusion qu'on puisse tirer de cette circonstance, est, ce me semble, que la fête n'a point été générale en Allemagne, mais qu'elle a été communiquée aux habitans de

(1) *Paulin*, Voyage aux Indes, tome II, chap. 9.
(2) *Duhalde*, Histoire de la Chine.

Digitized by Google

Munster par quelque peuple étranger. Il existe bien dans le pays une tradition qui prétend que Munster a été peuplée par une nation étrangère, et qui appela d'abord cette ville *Mimigardeford* (1); mais cette tradition n'est utile à rien, et laisse toujours dans l'obscurité l'origine de la *Soirée de Lambert;* c'est ainsi qu'on appelle cette fête à Munster, parce qu'elle se célèbre le jour de St.-Lambert (*). Du reste, avant de terminer ces détails, il n'est pas hors de propos de rappeler l'opinion de Boulanger sur l'origine des anciennes fêtes lugubres dont j'ai fait mention plus haut : ce savant prétend qu'il faut chercher cette origine dans l'histoire générale du genre humain, et que la terreur inspirée aux hommes par les premiers malheurs du monde, c'est-à-dire par les déluges, et communiquée à la postérité par la tradition, fut cause que les hommes inventèrent des emblêmes et des allégories, pour en perpétuer le souvenir. « Chaque déclin d'année, dit-il (2), devoit rappeler aux hommes que le monde avoit été autrefois détruit et bouleversé; qu'il

(1) *Van Raet,* Histoire de Munster, tome Ier (en allemand).

(*) Cette tradition ne laisse pas que de nous frapper : *Mime* ou *Mimer* est le nom d'une divinité scandinave; *gard,* dénote ville, château, etc.; *ford,* passage, pont. (*N. d. R.*)

(2) Antiquité dévoilée, liv. V, chap. 2.

Digitized by Google

devoit encore être détruit de nouveau, que cette fin seroit peut-être la même que celle de la période qui alloit se terminer, et qu'il falloit s'y préparer en appaisant la divinité. » Selon ce système, les Osiris, les Adonis, les Atys, les Proserpine, seroient des symboles pieux par lesquels on vouloit donner une idée frappante de l'histoire de la terre. Cette opinion peut, ce me semble, être modifiée ; il est probable que les anciens peuples ont seulement voulu fêter le changement périodique des saisons, le déclin et l'augmentation de la lumière solaire, le dépérissement et le rajeunissement de la nature, et qu'ils ont joint à ces fêtes des fables, des traditions et des allégories locales, plus ou moins ingénieuses.

Dès que la fête de la *Soirée de Lambert* fut terminée, j'entrepris le voyage de Saterland : la route de Munster à ce canton est extrêmement monotone ; pour y jeter un peu de variété, je résolus de visiter parci-parlà quelques endroits que je savois renfermer des monumens anciens.

Après avoir passé Osnabruck, je me dirigeai sur Haselune : dès qu'on est entré dans la grande plaine qui s'étend depuis le lac Dummer, le long de la rivière de Hase et au-delà de l'Ems, jusqu'au Zuyderzée, on ne voit plus qu'une triste bruyère, qui ne fournit que de la tourbe,

Digitized by Google

et qui est si peu solide qu'elle ploie sous les pas du voyageur, comme si le sol étoit suspendu sur des ressorts élastiques; dans quelques endroits, ce sol, quoique creux en dessous, a assez de consistance pour résister au poids qui le presse; mais plus on approche du lac, plus il devient tendre et marécageux, et cède facilement; en sorte qu'il y auroit le plus grand danger à traverser cette vaste plaine sans guide.

Rien ne ressemble plus que cette contrée à la triste Germanie de Tacite, où l'on ne trouve qu'une terre inculte, un climat rude, un sol désert et un horizon monotone (1): une terre tourbeuse et noire recouvre cette contrée, et n'y laisse prospérer que la bruyère ou quelque autre herbe maigre et inutile; il y a des endroits où la terre est tellement sèche et imprégnée de parties sulfureuses, qu'une étincelle suffit pour répandre la flamme dans un district entier. De loin en loin, on voit de misérables chaumières avec un petit enclos dont le besoin a provoqué le défrichement. Les habitans arrachent péniblement à ce sol quelques végétaux propres à leur subsistance: on voit à la mine de ces paysans qu'ils n'y réussissent qu'à la sueur de leur front. Leurs petites propriétés sont fort éloignées les unes des autres, et disposées sans ordre, selon le caprice des propriétaires: c'est

(1) *Tacit., German., cap.* 2.

Digitized by Google

ainsi que Tacite nous représente les habitations des anciens Germains (1). Le lac Dummer est assez considérable : il est traversé par la rivière de la Hunte, qui se jette ensuite dans le Weser. Les bords du lac sont fréquentés par une quantité de bécassines et de cannes sauvages. On a une manière fort adroite de prendre celles-ci : on construit dans la partie la plus étroite du lac, sur le bord de l'eau, un berceau de lattes, dont l'ouverture est tournée vers l'eau; dans le fond du berceau il y a un panier; le chasseur se place dans une petite cabane auprès du berceau; mais pour tromper l'odorat extrêmement fin de la canne, il est obligé de brûler de la tourbe pendant toute la chasse : sachant que la canne est très-curieuse, il fait faire beaucoup de bruit par des cannes dressées à cet effet et placées sous le berceau; il a aussi un petit chien qui sort et entre sans cesse dans la cabane; les cannes sauvages, attirées par le bruit des cannes apprivoisées et par les courses du petit chien, restent d'abord spectatrices paisibles, mais bientôt leur curiosité l'emporte : elles entrent au berceau et partagent, avec leurs camarades, l'avoine que le chasseur a eu soin d'y jeter; mais dans ce

(1) *Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit..... suam quisque domum spatio circumdat....* German., cap. 16.

Digitized by Google

moment il relève avec bruit un filet caché sous l'eau, et les empêche de s'envoler; effrayées de cette manœuvre, les cannes donnent tête baissée dans le panier, et deviennent la proie du chasseur. Cette chasse est fort amusante, et peut se renouveler plusieurs fois par jour; on remporte quelquefois une centaine d'oiseaux.

Ce fut auprès du lac Dummer, sur la chaussée ou digue entre les Angrivariens et les Chérusques, que Germanicus défit les Germains, commandés par Arminius ou Herman. Quelques-uns pensent que le village de *Damm*, qui est à peu de distance du lac, et dont le nom, en allemand, signifie *digue*, a été le théâtre de cette bataille. Il est du moins certain qu'on a trouvé dans les environs plusieurs médailles romaines qui paroissent y avoir été laissées par un camp romain; auprès de là est le tombeau de quelques marchands romains, si toutefois la figure de Mercure qu'on a trouvée à côté de plusieurs vases remplis de cendres, en est un indice suffisant. On voit aussi les retranchemens d'un camp romain auprès de l'enclos d'un fermier; peut-être est-ce le camp que Germanicus établit après avoir quitté les bords du lac (1).

(1) *Driver*, Description historique de l'ancien comté de Vechte. Munster, 1803 (en allemand).

Digitized by Google

Sur le chemin de Quakenbruck il faut de nouveau traverser les tristes bruyères mouvantes ; mais les environs de cette petite ville sont bien cultivés. Le nom de *Quakenbruck* signifie, selon l'opinion d'un savant de ce pays (1), pont ou chaussée des Cuakes ou Chauces ; d'où l'on pourroit conclure que le territoire de ce peuple s'étendoit jusqu'à la petite ville dont il est ici question. Quakenbruck est un joli endroit, bien bâti et très-commerçant, surtout en bestiaux, toiles, peaux, beurre, fromage, etc. Cette ville fait le commerce de transport entre Oldenbourg, Brême, Minde, Osnabruck et Munster; ses relations avec la Hollande lui ont donné le goût de la propreté hollandaise; on la remarque dans tout. Cette ville est située sur la Hase, qui se jette dans l'Ems auprès de Meppen. La petite ville de Haselune, également située sur la Hase, n'a point ce commerce; les environs en sont nus, et l'intérieur n'a rien de remarquable. A une lieue de Haselune, auprès d'une ferme, je trouvai le plus grand tombeau ancien que j'aie jamais rencontré pendant mes excursions dans ce pays. Ce tombeau a été évidemment un caveau, car il est recouvert d'énormes pierres qui, à leur tour, étoient autrefois recouvertes d'un tertre qui a disparu presque totalement,

(1) *Mœser*, Histoire d'Osnabruck (en allemand).

Digitized by Google

soit par l'effet de l'air et de la pluie, soit par le travail des hommes. L'entrée du caveau est encore visible : il est long de 42 pieds ; sa largeur est d'environ dix pieds : il n'a fallu que dix pierres pour le couvrir, ce qui peut donner une idée de leur grosseur : elles sont de granit, et paroissent n'avoir jamais été taillées. En général on ne trouve jamais la trace du ciseau dans les monumens du nord de l'Allemagne. Les haches de caillou même qu'on trouve dans les urnes funéraires, n'ont été polies que par le frottement. Le tombeau dont je parle a sûrement appartenu à une illustre famille germanique de ce pays, à en juger par sa grandeur. Tout à l'entour il y a une rangée de pierres plus petites, qui lui ont servi de bornes et d'enceinte.

De Haselune je me rendis à Vechte, petite ville de 1600 habitans, sans commerce et sans industrie. C'étoit, dans le seizième siècle, une forteresse. Dans la guerre qui amena le traité de Westphalie, Vechte fut prise deux fois par les Suédois : ils ne la quittèrent qu'après avoir reçu, conformément aux articles de ce traité, la somme énorme de 560,000 francs, payée par plusieurs Etats d'Allemagne. Dans la guerre de sept ans, le fort de Vechte fut occupé par un bataillon d'Hanovriens ; mais les Français leur prirent la ville d'une manière assez plaisante : ils arrivèrent la nuit devant la ville, traver-

Digitized by Google

sèrent le ruisseau qui y passe, chargèrent de fumier toutes les charrettes qu'ils purent rassembler, et les poussèrent jusqu'au pont du fort occupé par la garnison hanovrienne; de sorte que cette garnison fut bloquée. Ils prirent ensuite possession de la ville, et sommèrent le fort de se rendre : on négocioit déjà la capitulation, lorsque les Hanovriens reçurent des secours et furent retirés de derrière les charrettes, qui les avoient empêchés de sortir du fort. La ville de Vechte étoit autrefois le chef-lieu d'un comté; elle possédoit alors un château fort, et il existe encore dans la ville un collége de *burgmœnner*, c'est-à-dire de nobles préposés à la défense du château qu'on appelle, en allemand, *Burg*. Ce collége est un reste de l'ancienne constitution de l'Allemagne. Tous les grands seigneurs confioient la garde de leur résidence à des nobles, à qui ils accordaient des priviléges très-importans : par exemple, l'exemption des charges publiques, l'immunité dans leurs propriétés, la faculté d'expier la mort d'une personne par une amende, etc. Il n'est pas étonnant qu'il se trouve beaucoup de restes du système féodal dans des cantons aussi reculés que ceux que j'ai parcourus. Les paysans y sont divisés en cinq ou six classes : les uns sont propriétaires, mais ils payent une redevance à quelque seigneur ou à quelque chapelle qui est censé les

Digitized by Google

protéger; d'autres n'ont rien en propre, et sont même serfs dans le véritable sens du mot; d'autres, appelés les *affranchis de Saint-Paul*, sont obligés de payer annuellement, indépendamment d'une redevance en cire, un liard à la fabrique de la cathédrale de Munster; et lorsqu'ils viennent à mourir, leur meilleur habit échoit à cette fabrique. D'autres paysans ne sont que mercenaires; ceux-là sont extrêmement pauvres, et vivent d'une manière on ne peut plus frugale : ils habitent une misérable chaumière, sans cheminée et sans fenêtres, dans les terres d'un fermier, et vivent presque tous de la coupe de la tourbe; souvent les hommes abandonnent cette occupation aux femmes, et vont pour quelques mois de l'année en Hollande, où ils gagnent leur vie en fauchant l'herbe, ou en se livrant à la pêche du hareng ou de la baleine. La vie de mercenaires s'offre aux paysans sous un aspect si favorable, qu'ils n'hésitent pas de s'établir dès qu'ils trouvent une chaumière à louer. Tant qu'il y aura de la tourbe dans les bruyères, ces gens se marieront gaîment, sans craindre l'avenir. Les fermiers et les autres paysans un peu aisés engraissent beaucoup d'oies, qu'ils exportent mortes ou vivantes. Ces oies de Vechte ont une grande renommée dans le pays : il y en a qui pèsent vingt-quatre livres et même davantage.

Digitized by Google

Les plumes d'oies sont aussi un objet de commerce pour les habitans de cette contrée ; il en passe une quantité en Hollande, où, après un léger apprêt, on les vend fort cher, sous le nom de plumes de Hollande.

Le chemin derrière Vechte n'a rien de remarquable ; c'est toujours de la bruyère, des terrains tourbeux et des champs de sarrasin : de temps à autre il y a des pâturages et des prairies, mais d'un aspect peu riant. Les villages que l'on rencontre annoncent la plus grande pauvreté ; quelquefois ils ne consistent qu'en une dixaine de maisons : les autres sont disséminées dans les bruyères, et il y a des paysans qui font, tous les dimanches, une à deux lieues pour entendre la messe. Un bon verre d'eau-de-vie, qu'ils ne manquent pas de prendre avant d'entrer à l'église, leur fait oublier ce petit inconvénient. Après la messe ils s'entretiennent de leurs affaires, rentrent dans le cabaret, et se séparent ensuite pour une semaine entière. Les jours ouvriers sont pour eux les jours du travail ; le dimanche est le jour de la dévotion, des affaires et des nouvelles.

J'approchai enfin du Saterland. A Ellerbruch, endroit composé de quelques maisons qui ont appartenu au collége des *burgmœnner*, et situé sur la rivière de Markae, je fus obligé de m'embarquer dans un bateau saterlandais, parce

que, du côté du sud, il n'y a point d'autre voie pour entrer dans ce pays, à cause des terres mouvantes. Ce n'est que pendant les grandes chaleurs, ou dans les hivers les plus rudes, que l'on pourrait risquer de passer sur ce sol mobile. Ellerbruch est une espèce d'entrepôt, où il se fait un grand commerce d'échange pendant la paix maritime : alors les barques saterlandaises viennent y prendre les denrées et marchandises destinées à aller sur mer par Emden; ces mêmes barques y laissent les denrées de la Frise, que les rouliers voiturent ensuite plus loin. Au bout de quelques heures j'arrivai au premier village saterlandais : il se nomme *Scharle*. La Markae s'y réunit à la petite rivière d'Oh, prend le nom de Léda, et se jette plus bas dans l'Ems. Cette contrée n'est pas tout-à-fait aussi triste que celle que je venois de quitter : on voit sur les bords de la rivière quelques arbrisseaux, qui varient un peu l'aspect monotone qu'offre ce trajet. Aux environs de Léda il y a aussi des arbres fruitiers, chose fort rare dans ces landes.

Me voici arrivé au terme de mon voyage; je me trouvai bientôt dans le centre du Saterland, et il ne me fallut que deux jours pour le parcourir et l'examiner tout entier. Je vais maintenant en faire une description détaillée ; c'est le résultat de mes propres observations, jointes

Digitized by Google

à celles du pasteur Hoche, qui a publié en allemand (1) la relation de son voyage dans ce pays : cette relation, inconnue en France, a le défaut d'être très-prolixe ; mais elle est, à quelque chose près, fort exacte et complète. Le Saterland est situé sur la frontière de l'ancien évêché de Munster, et celle de la Frise (dans le département actuel de l'Ems-Supérieur) ; il est entouré de landes, de marais, de bruyères et de tourbières : c'est à cette position isolée que les Saterlandais doivent la pureté et l'originalité de leurs mœurs, et une espèce d'indépendance qui les rend très-fiers ; c'est aussi à cause de cet isolement que le Saterland est peu connu, même dans les contrées voisines. J'ai parlé quelquefois à des Frisons, qui ignoroient jusqu'à l'existence de ce pays. Il résulte de cette position un autre avantage pour les Saterlandais : dans la guerre, leurs terres mouvantes les défendent des invasions hostiles, mieux que les meilleures fortifications. Lorsque, dans la guerre de sept ans, les Anglais et les Français ravageoient toute la Westphalie, le Saterland seul fut à l'abri de ce fléau. Le général comte Mansfeld est le seul qui ait jamais fait essuyer à ce pays les calamités de la guerre : profitant d'un grand

(1) *J. G. Hoche*, Voyage par l'Osnabruck, le bas Munster, dans le Saterland, l'Ost-Frise et le pays de Groningue. Brême, 1800, in-8° (en allem.)

Digitized by Google

froid, cet aventurier, après la défaite du duc de Brunswick par le général Tilly, en 1623, passa impunément par-dessus les marais qui séparent le Saterland de l'Ost-Frise, et mit à feu et à sang un pays qui ne possède rien pour tenter un conquérant. Aussi le nom de Mansfeld est encore en horreur dans tout le pays. Il est probable que cette horreur se transmettra à la postérité la plus reculée, de même que le nom de Drusus se conserve encore dans quelques cantons isolés de l'Allemagne.

Le Saterland a cinq lieues de long sur deux de large : il renferme trois communes ou paroisses; ce sont celles de *Scharle*, *Raamsloh* et *Strieklingen*, auxquelles se joignent trois hameaux. La population du Saterland se monte tout au plus à 2000 habitans. Les trois communes sont gouvernées par douze bourguemestres, qui rappellent le tribunal des douze ases des anciens Germains, et les douze jurys des Anglais. Tous les ans, le jour du carnaval, les Saterlandais tiennent une assemblée nationale à Raamsloh, où sont les archives du pays. Dans cette assemblée on s'occupe du choix des bourguemestres : six des anciens déposent leurs fonctions, et en proposent six nouveaux : si le peuple ratifie ce choix, les nouveaux remplacent aussitôt deux anciens dans chaque commune. C'est d'une manière semblable que, selon

Digitized by Google

Tacite, les Germains élisoient leurs juges (1). Il y a de plus deux inspecteurs ou préposés à la sûreté publique dans chaque commune : on en élit également trois nouveaux tous les carnavals ; en outre, chaque village a deux préposés, pour exécuter les ordres des bourguemestres : cette charge est, à tour de rôle, celle de tous les pères de famille. Voilà la constitution du Saterland. Pendant le temps que ce pays faisoit partie de l'évêché de Munster, l'évêque y envoyoit un délégué public, qui n'avoit cependant d'autre charge que celle de lever les impositions : les Saterlandais se chargeoient de tout le reste, et évitoient, le plus possible, tous les démêlés avec le gouvernement de Munster ; d'ailleurs leurs affaires sont d'une telle simplicité, qu'elles n'entraînent jamais de grands embarras. Chaque père de famille coupe de la tourbe, cultive un peu de sarrasin, ou fait un peu de commerce ; voilà à quoi se borne toute son occupation, toute sa vie : il n'y a pas là de quoi entretenir de grands procès ou léser de grands intérêts.

Les chaumières des Saterlandais ne ressemblent pas mal à celles des Samojèdes et des Hottentots : elles sont assez vastes, mais très-basses ; le toit, fait de chaume de sarrasin,

(1) *Tacite*, German., chap. 12.

Digitized by Google

commence à cinq pieds du sol : la cuisine est la partie principale de la maison ; c'est la chambre à manger, à coucher et à travailler : on n'y trouve point de cheminée ; la marmite est suspendue à un morceau de bois qui a tout-à-fait la forme du Γ grec : la fumée s'en va comme elle peut ; aussi le plancher est-il toujours couvert d'un noir luisant ; les trous par lesquels perce le jour, ne méritent pas le nom de fenêtres ; l'air vient par les deux portes qui sont des deux côtés de la cuisine. La famille est assise autour de la marmite, au-dessous de laquelle il y a toute la journée un feu de tourbe. Les bestiaux alongent la tête à travers les piliers et les planchers qui les séparent de la cuisine ; et, à en juger par leur air attentif, ils semblent prendre part à la conversation. Les poules se promènent familièrement parmi la famille, et pondent où bon leur semble. Les lits sont dans la cuisine, dans des espèces d'armoires appelées *durk* ou *dudding ;* elles ont, pour la plupart, des portes à coulisses, que l'on ferme quand on est dedans : mais ces lits sont réservés au maître et à la maîtresse de la maison ; le valet couche auprès des chevaux, et la servante auprès des vaches. Le principal ornement de la cuisine consiste en quelques douzaines de plats d'étain bien propres et luisans : à côté de ces plats on voit souvent figu-

Digitized by Google

rer une demi-douzaine de pots de chambre du même métal, suspendus très-symétriquement. Quelques petites chambres qui touchent à la cuisine servent à renfermer des coffres remplis de linge, et un métier à tisser, meuble que l'on trouve chez tous les paysans de ces contrées. Ceux qui débitent de l'eau-de-vie ou du tabac, font de leur cuisine une boutique et un magasin.

La nourriture des Saterlandais consiste en pommes de terre, viande salée, jambons, choux frisés, beurre, fromage et pain noir : la galette de sarrasin au lard est réservée pour les jours extraordinaires. Leur boisson consiste en bière, eau-de-vie et café ; mais cette dernière boisson n'est pas meilleure dans le Saterland qu'en Hollande ; c'est un café si foible, qu'ils en boivent de suite douze tasses, et même davantage, sans le moindre inconvénient : ils mettent dans chaque tasse un morceau de sucre candi, qui sert aussi pour les autres tasses que l'on verse ; et quelquefois même, après l'avoir sucé, on le remet dans une boîte, pour être employé une seconde fois : ce café est servi dans des cafetières de cuivre jaune, à trois robinets, afin que chacun puisse verser à son gré.

Chaque famille fabrique la toile et le drap nécessaires au ménage. Le drap est toujours de la couleur de la tourbe, parce qu'on le trempe

Digitized by Google

dans un liquide bourbeux qui me paroît être tout simplement de la tourbe délayée dans de l'eau. Les hommes en font des habits et des culottes, et les femmes des jupons et des jacquettes. Les hommes portent des camisoles de toile peinte ; ils ont les cheveux ronds. Les femmes ont des bonnets auxquels s'attache un linge assez fin, qui couvre presque tout le front: par-dessus cette coiffure elles mettent des chapeaux de paille énormes ; elles se chaussent, comme les hommes, de souliers très-gros ; aussi on les entend de fort loin. En général, le costume des femmes n'a rien de gracieux : en revanche, il est de la plus grande décence. Accoutumées aux travaux les plus pénibles, les Saterlandaises ont toutes la taille un peu courbée, le teint hâlé et la démarche lourde : elles sont chargées de tous les travaux domestiques, et en outre elles partagent souvent les occupations de leurs maris : ceux-ci gagnent, pour la plupart, leur vie à transporter de la tourbe, des pierres et autres objets de commerce, en Frise, et à en rapporter d'autres articles, comme je l'ai dit plus haut. Les enfans secondent de bonne heure leurs parens dans ces travaux : dans leur plus tendre enfance, on les laisse se rouler à leur aise par terre, au milieu des animaux domestiques : souvent les parens, lorsqu'ils travaillent dans les tourbières, les

Digitized by Google

attachent au milieu des bruyères à un pieux, par le moyen d'un cordon, et leur donnent, pour tout amusement, un morceau de pain noir ou une galette de sarrasin. Les Saterlandais, hommes et femmes, sont robustes et nerveux : ils sont rarement malades ; leur grande sobriété les préserve de ces excès qui engendrent tant de maladies : il n'y a pas même très-long-temps qu'ils connoissent la petite vérole.

La simplicité est le trait le plus frappant dans le caractère des Saterlandais ; il n'y a sûrement pas, en Europe, un peuple qui retrace mieux les mœurs de l'âge primitif. Le Saterlandais n'est blasé sur rien, parce qu'il ne connoît que les choses de première nécessité. Tout ce qui sort de la sphère des premiers besoins, l'étonne et fixe son attention. Rien n'est plus curieux que de voir les Saterlandais dans leur pélerinage annuel à Munster, et de les suivre dans leurs promenades : le moindre objet les arrête, et leur arrache souvent des cris d'admiration. J'ai vu des groupes de Saterlandais rester immobiles pendant des quarts d'heure, devant la chétive boutique d'un petit orfévre, ou devant les statues du parvis de la cathédrale, et se communiquer ensuite, pendant un autre quart d'heure, leurs observations mutuelles : mais rien n'égaloit leur surprise à la vue de l'horloge de cette cathédrale. Il faut observer que cette

Digitized by Google

horloge, fort ancienne, est effectivement un chef-d'œuvre de mécanique ; un petit ange y annonce les heures, en frappant sur une cloche, tandis qu'un autre ange répète les heures par autant de sons de trompette. Un jour un groupe de Saterlandais s'étoit mis à genoux dans un coin de la nef, pour entendre la messe ; mais dès qu'ils entendirent le premier son de l'horloge, ils oublièrent dévotion et messe, et, d'un mouvement spontané, ils coururent tous, à grand trot, à travers l'église, pour voir l'ange de bois sonner de la trompette. Le bruit de leurs souliers ferrés ressembloit à peu près à celui d'un escadron de cavalerie : on peut se figurer l'éclat que faisoit, dans un lieu de dévotion et de silence, cette course extraordinaire. Eh bien ! ces pauvres Saterlandais ne se doutoient pas seulement qu'ils méritoient d'être blamés, tant leur curiosité enfantine étoit innocente et spontanée ! Je suis persuadé qu'un Saterlandais qui assisteroit à l'opéra de Paris, ne reviendroit jamais de l'idée d'avoir eu un beau rêve. Il faut voir le Saterland, pour avoir une idée de l'immense espace que la société humaine a franchi depuis l'âge primitif. Si l'on croyoit pouvoir s'en féliciter, il faudroit aussi pénétrer dans l'intérieur des ménages saterlandais ; on seroit ravi alors à l'aspect des mœurs pures et chastes qui règnent sous ces chaumières enfumées. La séduction n'y a point

Digitized by Google

répandu son poison : les mariages n'y sont troublés par aucune turpitude ; les enfans n'ont pas sous les yeux de mauvais exemples, et grandissent dans la plus grande innocence. Ceci n'est point une idylle telle qu'on en trouve souvent dans les relations de voyages : c'est une description vraie et authentique ; d'ailleurs l'état d'isolement dans lequel vivent les Saterlandais, fait présumer, à ceux même qui ne les connoissent pas, que les mœurs de ce peuple n'ont point participé de la corruption des villes. L'âge patriarchal peut se présenter, j'en conviens, sous un aspect plus riant que dans le Saterland, mais il ne sauroit offrir un aspect plus pur et plus innocent. L'hospitalité, vertu commune dans le nord de l'Europe, l'est aussi dans le Saterland : celui qui reçoit chez lui un étranger, le régale le mieux qu'il peut, et quand il n'est pas en etat de le recevoir dignement, il le conduit chez un de ses compatriotes, et devient convive à son tour : c'est encore un trait des anciens Germains, comme on le voit dans Tacite (1). Les coutumes usitées dans les mariages saterlandais, ressemblent à celles des autres provinces.

Il faut maintenant nous occuper de l'origine

(1) German., cap. 21. *Pro fortunâ quisque exparatis epulis excipit; cum defecere, qui modo hospes fuerat, monstrator hospitii et comes, proximam domum non invitati adeunt, nec interest, pari humanitate accipiuntur.*

Digitized by Google

de ce peuple ; c'est son langage qui nous mettra sur la voie. Les Saterlandais parlent une langue particulière, où il se trouve néanmoins beaucoup de mots du patois westphalien, du hollandais et du frison : la prononciation ressemble à celle de l'anglais ; du moins la langue saterlandaise a de commun avec l'anglais plusieurs sons rudes, les doubles voyelles, telles que l'*aa*, l'*ee*, etc., et beaucoup de mots (1) qui dérivent évidemment de l'ancien frison et anglo-saxon, la mère de l'anglais, du hollandais, etc. (2) ; c'est aussi dans le saterlandais que l'on trouve encore employé le mot *sax* pour couteau ou coutelas ; on se rappellera que c'est de la coutume de porter des coutelas que les Saxons tiroient leur dénomination na-

(1) Par exemple : *kay*, clef ; *bad*, mauvais ; *liddel*, petit.

(2) M. Hoche a composé une liste de mots saterlandais, mais il y a fait entrer indistinctement des mots de toute espèce ; il auroit été plus utile de donner uniquement des mots qui ne se trouvent plus que dans le saterlandais, et qui, par conséquent, peuvent être regardés comme originaux ; tels sont : *badden*, étinceler ; *bangen*, brûler ; *bieden*, enfant ; *dudding*, lit en forme d'armoire ; *fend*, jeune ; *fett*, plat ; *helken*, épouser ; *juel* ou *joel*, roue (mot gothique) ; *kellen*, faire mal ; *kuden*, avoine ; *letsen*, sommeiller ; *leze*, cuillère ; *meidden*, demain ; *miede*, pré ; *quadern*, habler ; *rîsk*, droit ; *sax*, coutelas ; *sóka*, joue ; *szis*, fromage ; *tielge*, charrue ; *wocht*, femme.

Digitized by Google

tionale. L'ancien allemand a beaucoup de rapport avec le saterlandais ; c'est même la langue qui lui ressemble le plus, abstraction faite des néologismes que les Sarterlandais ont empruntés de leurs voisins depuis quelques siècles; quant à l'allemand moderne, il s'en éloigne sous beaucoup de rapports (1). Ainsi, en comparant le saterlandais avec les langues des autres peuples septentrionaux, on trouve que c'est un dialecte de l'ancien frison, que M. Hoche regarde avec raison comme la souche de l'anglo-saxon et de tous les dialectes dérivés de cette dernière langue. Il est très-probable que le frison étoit la langue commune des peuplades du nord de l'Allemagne, mais avec des modifications dont on retrouve encore des traces dans les divers patois de ces pays. Ainsi on a le plaisir de retrouver chez les Saterlandais un reste de la langue que parloient les vainqueurs de Varus et les adversaires de Charlemagne. Il est donc certain que les Saterlandais

(1) Pour donner une idée plus complète de cette langue, je transcris ici l'oraison dominicale, en saterlandais, avec la prononciation en français : *Ououse Babe, da dou best in hièmel, gehelliget weèrde dîhn Nôama, to kououme ous dîhn Rîhk, dîhn Wille géchio iol in hièmel, also ook op er Ide, ououse laïlike Brood rèhk ous huth, oun vergef ous ououse Schelde, as so wy vergeven ououse Schelder, oun fuihr ous nigh ihn versikoungh, oun erloes ous won allem euel.*

Digitized by Google

descendent d'un peuple de l'ancienne Germanie. D'après une tradition répandue parmi eux, trois familles de la Bourtange, canton de la Frise, eurent des dissensions avec leurs compatriotes, quittèrent leur patrie et cherchèrent une retraite au milieu des marais du Saterland; elles y trouvèrent sûreté et subsistance, et s'y propagèrent : c'est de ces trois familles, dont les noms existent encore dans le pays, que sont issus tous les Saterlandais. On ignore dans quel siècle se fit cette émigration; probablement ce fut après le huitième siècle, puisqu'une de ces familles s'appelle *kerkhof*, mot qui vient de *kerk*, d'église; ce qui suppose que les Frisons étoient déjà convertis au christianisme. M. Hoche avance une autre opinion : il pense que les Saterlandais auroient bien pu s'établir dans le Saterland lors du désastre qui engloutit une partie de la Hollande et forma le golfe du Dollart.

Les étymologies qu'on a données du mot *Saterland* sont trop ridicules pour qu'il vaille la peine de les transcrire ici; j'en excepte une qui est la moins invraisemblable, et d'après laquelle le mot viendroit de *sater*, qui signifie *samedi* en vieux allemand. On raconte que dans les premiers temps de leur établissement, les Saterlandais, n'ayant point d'église, étoient obligés de faire huit lieues pour assister au

Digitized by Google

service divin, et que, trouvant ce voyage trop long pour le dimanche, ils se rendoient à l'église le samedi soir : les habitans du pays où ils arrivoient les appeloient, pour cela, les *gens du samedi* ou *du sater*, et peu à peu on s'accoutuma à les désigner sous le nom de *Saterlandais ;* ce qu'il y a de sûr, c'est qu'auprès d'une forêt de ce pays on voit encore les ruines d'une église appelée, par les habitans, *église de Sater* (*).

Séparés des autres peuplades par leurs marais, les Saterlandais conservèrent la langue et les mœurs de leurs ancêtres. Ils n'eurent que peu de commerce avec les étrangers; peu de voyageurs visitèrent un pays qui n'avoit aucune richesse pour les attirer. Dans la suite, les comtes de Teklenbourg, grands conquérans dans leur petite province, subjuguèrent le Saterland et lui ravirent sa liberté ; les habitans cependant conservèrent leur ancienne constitution,

(*) Peut-être le mot *sater* tient-il à une antiquité plus reculée, et même à ces antiquités celtiques dont l'obscurité exclut une critique sévère. Le *Saturnus* des Celtes d'Italie étoit le dieu de la culture, *Sator* en latin ; ce dernier mot paroît identique avec le mot *sater*, qui, en frison, saxon, etc., peut signifier la même chose. Quelques antiquaires pensent que Saturne étoit adoré des Germains. (conférez *Suhm, Odin*, pag. 15.) Il se pourroit donc que l'église de Sater fût un temple de Saturne. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

et en furent quittes pour un tribut annuel de quatre tonneaux et demi de beurre. Les évêques de Munster, qui succédèrent aux comtes de Teklenbourg, furent un peu plus exigeans, et se firent payer, outre le beurre, une contribution annuelle de 1536 francs, et, pour assimiler le Saterland au pays de Munster, ils voulurent que les enfans saterlandais apprissent le patois munstérien, et que les grands écoutassent des sermons allemands. Les Saterlandais eurent bien de la peine à s'y résoudre; cependant ils obéirent à la force. Les derniers événemens arrivés en Allemagne ont aussi changé le sort du Saterland : d'après les nouvelles divisions topographiques, il fait maintenant partie du département de l'Ems-Supérieur, et par conséquent de l'empire français. Par un destin des plus singuliers, les descendans des anciens Germains et ceux des Romains, leurs ennemis les plus acharnés, ont pour capitale une ville de la Gaule, et se tendent fraternellement la main, en s'unissant pour la défense de leur patrie commune. La nouvelle position des Saterlandais ne manquera pas d'avoir une influence sensible dans leurs mœurs : appelés à la défense des côtes, leurs jeunes guerriers verront d'autres nations, d'autres usages; ils y gagneront sous le rapport de la civilisation; mais il est à craindre que leur caractère original

Digitized by Google

ne s'efface insensiblement, et que le cours impérieux des événemens ne chasse l'innocence d'un de ses derniers asiles.

Avant de retourner à Munster, je résolus de faire un petit tour dans les landes du territoire de Brême, remarquables par le grand nombre de monumens anciens qu'on y a trouvés. Ces monumens et les troncs d'arbres qu'on y découvre quelquefois en creusant la terre, prouvent que la contrée où s'étendent aujourd'hui de vastes bruyères, a été autrefois un pays bien cultivé, et qu'elle a dû être frappée de stérilité par quelque révolution naturelle. J'avois pour guide dans mon excursion le manuscrit d'un pasteur de ce pays (1), qui a indiqué, avec beaucoup de soin, tous les endroits où il y a des monumens curieux, et où l'on a trouvé des objets qui ont rapport aux anciens habitans de la Germanie.

Les monumens des landes de Brême sont de deux espèces : monumens religieux et monumens funéraires. Les premiers sont formés tantôt d'une seule pierre extrêmement grosse, tantôt d'un assemblage de cinq à six pierres recouvertes ordinairement d'une pierre plate très-large. Une preuve qu'ils ont servi aux sacrifices, c'est que le feu y a laissé des traces

(1) Feu Murhart, pasteur à Geestendorf; l'original est à la bibliothèque d'Oldenbourg.

Digitized by Google

manifestes : on trouve encore, auprès de ces monumens, des charbons et des ossemens provenant sans doute des victimes. Au milieu de la pierre supérieure on remarque souvent cinq trous : le peuple prétend que ce sont les marques des cinq doigts que les Huns ou Hunes y ont imprimés ; il est probable qu'ils servoient à fixer un gril pour les sacrifices. C'est autour de ces monumens que s'assembloient, à certains jours du mois, des bourgades entières, pour célébrer leurs fêtes payennes par des danses et des repas ; aussi quelques-uns de ces monumens s'appellent-ils encore *pierre des danses, mont des danses*..... Pepin renversa plusieurs de ces antiquités idolâtres, et l'on bâtit à leur place des églises ; en sorte que le peuple conserve toujours les mêmes lieux d'assemblée.

Les monumens funéraires sont encore plus abondans que ceux de l'idolâtrie : il y a des endroits, tels qu'Issendorf, Appensen et autres où l'on a trouvé rassemblées jusqu'à cent urnes avec leurs tombes. Ces monumens sont très-curieux, parce qu'ils renferment une foule d'objets propres à nous faire connoître les usages et les coutumes des anciens Germains.

D'abord, quant aux urnes qui les renferment, elles sont de toutes les formes possibles ; il est probable qu'on s'est indistinctement

Digitized by Google

servi, pour renfermer les cendres des morts, de tous les grands vases que l'on avoit sous la main. Ces urnes sont de terre, et faites sans art et sans goût; il y en a de très-grandes, de moyennes et de petites. On en trouve un assez grand nombre enterrées sous des chênes; mais celles-là sont toutes brisées par la force propulsive des racines. La plupart des urnes renferment des cendres, des os à demi-brûlés, des tessons de diverses espèces, et des objets de parure ou des armes; malheureusement ces objets sont pour la plupart gâtés, parce qu'on les a brûlés avec le cadavre du possesseur : cependant il y en a quelques-uns qui se sont assez bien conservés; d'autres y ont laissé des fragmens assez considérables pour faire juger du reste. Les objets de parure que l'on a trouvés dans les urnes de Brême, sont des pendans d'oreille en cuivre jaune, des peignes en os, de petits peignes destinés probablement à la barbe, de jolies pincettes enduites d'une espèce de verni très-bien conservé, et employées, à ce que croit Murhart, à arracher les poils de la figure; des colliers de verre d'une belle couleur rouge, qui leur donne l'air de coraux; des agraffes de fer ou de cuivre jaune, de diverses formes, pour attacher les robes sur la poitrine; des anneaux de cuivre pour les bras et les doigts; de grosses épingles pour les

Digitized by Google

cheveux, etc.... On a trouvé aussi dans les urnes des ciseaux, des fragmens de verres à boire, et des morceaux d'encens; dans un de ces morceaux, on voyoit encore des marques de dents, ce qui feroit supposer que les Germains mâchoient l'encens dans les funérailles. Les armes qui accompagnent communément les cendres des hommes, sont les couteaux, les coins et les pointes de lances en silex : les coins, quoique de pierre, ressemblent à nos coins de fer; il paroît qu'on les portoit librement à la main, et que le robuste Germain enfonçoit avec ce simple instrument le crâne ou les côtes de son ennemi; quelquefois ces coins sont doubles, c'est-à-dire aigus des deux bouts. Il y en a d'une pierre inconnue dans ces contrées : ce sont probablement des armes prises sur des ennemis lointains. J'ai déjà remarqué qu'on aiguisoit, chez les Germains, les instrumens par le frottement des pierres; on a trouvé cependant des instrumens tranchans que l'on n'a rendus tels qu'à coups de marteaux, comme on le voit par les inégalités de la partie tranchante. Les pointes de lances ont ordinairement la forme d'une feuille de saule; il y en a en pierre, en fer et en bronze. Dans quelques urnes, on a trouvé aussi des marteaux de pierre, sans manche; on ignore si c'étoient des armes ou des marques de dis-

Digitized by Google

tinction, comme le marteau du dieu Thor.

On auroit pu faire de tous ces objets un joli musée d'antiquités germaniques, si un peu de lumière n'avoit pas détruit ce que des siècles de nuits avoient épargné : il a fallu se contenter de les voir, car, dès qu'on a voulu les toucher, ils sont tombés en poussière ; il n'y a que les armes et quelques objets en cuivre que l'on a pu conserver ; tout le reste semble avoir attendu seulement un regard de la postérité pour disparoître à jamais.

Digitized by Google

MÉMOIRE
SUR LE MOUVEMENT ELLIPTIQUE DES COMÈTES;

Par M. Rosenstein.

PREMIÈRE SECTION.

De la détermination de l'anomalie vraie.

Parmi les découvertes qui ont immortalisé Newton, la théorie des comètes tient un rang distingué. Il falloit un génie sublime pour tracer l'orbite de ces astres que le ciel semble faire paroître de temps en temps plutôt pour nous étonner que pour nous instruire. Peut-être que Newton même n'auroit pu suivre le mouvement rapide des comètes, si leur grande excentricité ne lui avoit fourni un moyen de débrouiller le chaos de leurs mouvemens bizarres et peu analogues à ceux des planètes. En effet, puisque les astronomes ne peuvent mettre en usage que peu de ressources de leur art pour déterminer les situations des comètes, comment pourroit-on entreprendre, avec quelque confiance, les recherches de l'orbite des astres sur lesquels on ne peut faire que très-peu d'observations,

Digitized by Google

et dont le temps périodique ne se mesure que par des siècles? Leurs courtes apparitions permettent à peine d'observer une opposition; cependant l'on n'ignore pas que les oppositions et les conjonctions des astres fournissent aux astronomes autant de lieux héliocentriques. Les passages par le méridien, momens précieux pour déterminer exactement la déclinaison et l'ascension, se dérobent très-souvent à nos yeux lorsque les comètes ne s'éloignent pas beaucoup du soleil. Que dire enfin des observations, si l'astronome ne voit le globe des comètes qu'à travers une nébulosité qui empêche de bien saisir le moment des appulses du disque aux fils du micromètre, et de prendre exactement les hauteurs méridiennes, ou de mesurer avec justesse les distances aux astres? Cependant le génie de *Newton* a su vaincre tous ces obstacles; l'énorme excentricité des comètes lui permit d'abord de leur assigner la route parabolique. Moyennant cette supposition, il n'eut pas besoin de connoître le temps périodique. Newton entreprit alors de nouvelles recherches sur la parabole, dont les propriétés sembloient avoir été épuisées par Apolonius et Archimède; il découvrit, entre autres, une méthode très-facile de déterminer les anomalies vraies pour un temps donné; car, à cause de la grande excentricité, il auroit été difficile,

Digitized by Google

et même peu exact, de chercher l'anomalie vraie par l'anomalie moyenne. Halley développa la théorie de son illustre compatriote, et la mit à portée des calculateurs.

Il semble donc que Newton et Halley aient épuisé les recherches sur les mouvemens paraboliques des comètes; en effet, il ne resteroit plus à désirer qu'une méthode plus directe pour déterminer les lieux héliocentriques, et pour abréger les essais ennuyeux qu'il faut souvent répéter inutilement avant d'approcher des vrais lieux de la comète. Cependant la théorie parabolique ne donne pas le vrai mouvement des comètes, qui, semblables aux planètes, décrivent des ellipses autour du soleil: aussi Newton ne l'employa que comme une méthode approchée. Il a proposé, dans le 42e § du 3e livre, le problème pour corriger la trajectoire d'une comète, c'est-à-dire pour réduire la trajectoire parabolique à l'ellipse; l'esprit de cette méthode revient à ceci. En prenant trois observations différentes de celles qui ont servi à établir l'orbite parabolique, l'on fera trois hypothèses: dans la première hypothèse, l'on fera usage du lieu du nœud et de l'inclinaison pour en conclure le paramètre, les distances de la comète au soleil, et les anomalies vraies, relativement aux trois lieux géocentriques donnés; l'on cherchera de plus les

Digitized by Google

aires paraboliques, et par conséquent les temps dans lesquel ces aires sont décrites; et, si ces temps ne différoient pas des temps observés, l'orbite parabolique seroit exacte.

Mais comme cela ne pourra guère avoir lieu, il faudra former alors deux autres hypothèses, et en déduire, de la même manière que de la première, les temps des secteurs paraboliques : pour cet effet, l'on employera, dans la seconde supposition, l'inclinaison de la première hypothèse; mais on augmentera ou diminuera de 20 à 30 minutes le lieu du nœud: de même, l'on conservera, dans la troisième hypothèse, le lieu du nœud de la première hypothèse, en augmentant ou diminuant de 20 à 30 minutes l'inclinaison de l'orbite. Newton démontre après comment il faut tirer des résultats de ces trois hypothèses, les corrections du lieu du nœud et de l'inclinaison, ainsi que le paramètre et le grand axe ; en un mot, comment il faut déterminer l'orbite elliptique de la comète. Il faut avouer que le passage suivant de ce problême est un peu obscur : « *Ex prædictis tribus cometæ locis observatis, inveniantur* in hoc novo plano, *loca tria vera*, ut suprà : *deinde etiam orbis per loca illa transiens et ejusdem areæ duæ inter observationes descriptæ* ». Voici la difficulté : Newton et ses commentateurs, Gregori, Le Seur et Jacquer,

Digitized by Google

rapportent la citation *suprà* à la 41e proposition : or, dans la solution de cette proposition, Newton semble avoir d'abord déterminé la projection de la trajectoire sur le plan de l'écliptique, et, après avoir trouvé deux lieux héliocentriques, il élève sur les distances raccourcies des perpendiculaires égales aux latitudes géocentriques, rapportées aux distances raccourcies de la comète à la terre. Or, ces deux perpendiculaires déterminent deux points dans l'orbite ; partant, le foyer étant donné, la trajectoire peut être décrite, et par conséquent le plan de l'orbite, ou bien l'inclinaison et la longitude du nœud seront connues. Donc il paroît que Newton a bien déduit de ces trois observations le plan de l'orbite ; mais on ne trouve, ni dans les principes de Newton, ni dans les commentaires, aucune trace de la solution du problême dont il s'agit, et qui semble être l'inverse de la proposition 41e. Il est surprenant que les savans pères Le Seur et Jacquer ne disent rien sur le passage cité ci-dessus, et l'on ne connoît aucun géomètre, avant l'illustre Euler, qui ait fait voir la manière de déterminer l'orbite elliptique, lorsque la longitude du nœud, l'inclinaison avec trois observations sont données. Ce grand géomètre a publié la solution de ce problême dans l'*Additamentum theoriæ planetarum et cometarum*,

Digitized by Google

ouvrage qui a paru en 1744. Elle a été ensuite retouchée dans les Recherches sur la comète de l'année 1769.

Après les travaux d'Euler, la théorie des comètes paroît portée au plus haut degré de perfection; en sorte que ceux qui entreprendroient d'écrire sur cette matière, ne pourroient faire autre chose que copier Newton, Halley et Euler. Mais comme, dans le vaste champ des sciences, les grands homme slaissent ordinairement quelques glanes, il est arrivé à Euler d'avoir passé sur un article de la théorie des comètes, qu'il auroit facilement développé s'il avoit voulu en prendre la peine. Il s'agit de trouver, par un calcul exact et peu compliqué, l'anomalie vraie d'une comète pour un temps donné dans l'orbite elliptique. Voici ce que Euler en dit dans ses Recherches sur la comète de 1769, pag. 100: « Puisqu'il semble » impossible de déterminer l'anomalie, le temps » au perihélie étant donné au moins d'une ma- » nière que l'on puisse aisément exécuter, etc. » Et ensuite, page 148: « Il seroit à souhaiter » qu'on pût donner une méthode par laquelle » on seroit en état de calculer, pour un temps » donné, le vrai lieu de la comète dans son » orbite, comme nous avons fait ci-dessus, » pour le cas où l'orbite de la comète est une » parabole. Mais pour le cas présent, où l'or-

Digitized by Google

» bite de la comète est une ellipse, on ne » sauroit donner une telle méthode ; mais il » faut se contenter d'une formule qui, pour » une anomalie quelconque, découvre le temps » que la comète met à parcourir cette anoma- » lie ; car ayant fait ce calcul pour plusieurs » anomalies différentes, on verra aisément la- » quelle conduit le plus près au temps pro- » posé, et alors il sera aisé de changer telle- » ment l'anomalie, qu'elle conduise précisément » au temps proposé. »

On voit, par le passage rapporté, qu'il ne sera pas aisé de déterminer les lieux géocentriques de la comète, par la théorie elliptique, ni de l'accorder avec les observations ; d'ailleurs il faudra faire un assez grand nombre de calculs pour déterminer un grand nombre d'anomalies, afin de choisir celle qui conviendroit le mieux au temps donné ; et l'on pourroit encore douter qu'on trouvât exactement, par cette voie, les anomalies vraies, vu que les moindres variations des anomalies apportent des changemens assez considérables dans les distances, et partant dans les aires ou bien dans les temps cherchés, surtout dans le cas où les observations n'auroient pas été faites loin du périhélie : or les comètes sont précisément dans ce cas. Pour suppléer à ce défaut de la théorie elliptique des comètes, nous allons

Digitized by Google

proposer une méthode de déterminer les anomalies vraies dans un temps donné : cette méthode, à la vérité, ne sera point rigoureusement géométrique ; mais comme elle est assez simple, et qu'elle donne les anomalies à une seconde près, en prenant les précautions que nous indiquerons par la suite, nous la croyons préférable aux séries et à toute autre méthode.

Les réflexions que nous avons eu occasion de faire sur ce sujet, nous ont conduit insensiblement à examiner tout le détail de la théorie elliptique des comètes ; et les vues qui se sont offertes à nos recherches, feront la matière de ce Mémoire.

PROBLÈME.

§ I. Trouver une formule algébrique pour un secteur elliptique, qui renferme le rayon vecteur et l'anomalie.

SOLUTION. *Fig.* 1. (*Voyez* page 65.)

Soit le demi-axe de l'ellipse $AC=a$, le demi-petit axe $=c$; la distance du foyer au centre $SC=f : a=e$. Soit $x=PC$, $y=PM$. Par la propriété de l'ellipse on a,

$$y=\frac{c}{a}\sqrt{a^2-x^2};$$

donc l'aire

$PMDC$ sera $=\int y\,dx=\frac{c}{a}\int dx\sqrt{a^2-x^2}=$

Digitized by Google

$$\frac{e}{a}\left(\int \frac{a^2\,dx}{\sqrt{(a^2-x^2)}} - \int \frac{x^2\,dx}{\sqrt{(a^2-x^2)}}\right) =$$

$$\frac{c\,a}{2}\,A.\sin\frac{x}{a} + \frac{c\,x}{2\,a}\sqrt{(a^2-x^2)}.$$

Soit 1 : π, le rapport du rayon à la demi-circonférence du cercle, donc l'aire du quadrant elliptique $A\,C\,D = \frac{\pi\,a\,c}{4}$, donc l'aire

$$A\,P\,M = \frac{a\,c}{2}\left(\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\,\frac{x}{a}\right) - \frac{c\,x}{2\,a}\sqrt{(a^2-x^2)}.$$

Soit $D = S\,M =$ au rayon vecteur, et l'anomalie $M\,S\,B$ ou son supplément $= \varphi$.

L'on aura $x = f - S\,P = f - D\,\cos\varphi$, et $P\,M = \frac{c}{a}\sqrt{(a^2-x^2)} = D\sin\varphi$;

partant, on aura pour l'expression de l'aire

$$A\,P\,M = \frac{a\,c}{2}\left[\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right] -$$

$$\frac{\varphi}{2}\sin\varphi + \frac{D^2}{2}\sin\varphi\cos\varphi.$$

En retranchant le triangle

$S\,P\,M = \frac{D^2}{2}\sin\varphi\cos\varphi$, de l'aire $A\,P\,M$,

l'on trouvera l'expression cherchée pour le secteur

$$A\,S\,M = \frac{a\,c}{2}\left[\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos}{a}\right)\right] - \frac{f\,D\sin\varphi}{2},$$

ou bien,

$$\frac{a\,c}{2}\left[\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{2}\right)\right] - \frac{a\,e}{2}D\sin\varphi.$$

Digitized by Google

PROBLÊME.

§ 2. Etant donné l'orbite elliptique d'une comète, et le temps écoulé depuis le passage de la comète par son périhélie à l'instant de l'observation, trouver l'anomalie vraie.

PRÉPARATION. *Fig.* 2.

Soit $P =$ le temps périodique de la comète, $E =$ l'aire du secteur, ASm décrite dans le temps T, et conservant les dénominations de de l'article précédent, l'aire de l'ellipse sera $= \pi a c$; mais $P : \pi a c = T : E$, donc $E = \frac{\pi a c T}{P}$. Or en admettant l'unité pour la distance moyenne de la terre au soleil, et $T =$ au temps périodique de la terre, l'analogie de Kepler donne $1 : a^3 = t^2 : P^2$, donc $P = a t \sqrt{a}$, et par conséquent on aura le secteur elliptique

$$E = \frac{\pi c T}{t \sqrt{a}} = \frac{\pi T \sqrt{b}}{t},$$

en prenant $b = c^2 : a$ pour le demi-paramètre de l'ellipse.

SOLUTION.

Puisque les orbites des comètes sont si excentriques qu'elles approchent les paraboles, les anomalies paraboliques ne pourront pas

Digitized by Google

différer considérablement des anomalies elliptiques pour ce même temps, lorsqu'on suppose la même distance périhélie $A\ S$ à la parabole $A\ M\ N$ et à l'ellipse $A\ O\ B$. L'on commencera donc par chercher l'anomalie parabolique $A\ S\ M$ pour le temps donné T. Pour cet effet, on pourroit se servir des tables générales des mouvemens des comètes; il suffiroit d'abord de connoître à peu près l'anomalie, que l'on augmentera si l'on veut de 3 ou 4 minutes, ou même d'un plus grand nombre, pour approcher plutôt de la vraie anomalie elliptique : car celle-ci sera toujours plus grande que dans le parabolisme, suivant notre supposition. Avec cette anomalie $A\ S\ M$ ou $A\ S\ m = \varphi$, on déterminera la distance $S\ m = D$ moyennant la formule connue

$$D = b : (1 + e \cos \varphi).$$

Ensuite, il faudra calculer l'aire du secteur $A\ S\ M$ selon notre formule

$$\frac{a\,c}{2}\left[\pi - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right] - \frac{D\,f}{2}\sin\varphi.$$

Soit cette aire $A\ S\ m = S$, puisqu'on cherche l'aire vraie $A\ S\ n = E$ pour le temps donné T par la formule

$$E = \frac{\pi\ T\ \sqrt{b}}{t} :$$

la différence des aires $E - S$ égalera le petit sec-

teur $m\,S\,n$ dont l'aire sera presque égale à un triangle rectiligne, en sorte que le secteur $E-S$, ou $m\,S\,n$ pourroit être

$$=\frac{S\,m}{2}.\,S\,n\,.\sin m\,S\,n\ ,$$

ou bien

$$=\frac{S\,m^2}{2}\sin m\,S\,n=\frac{D^2}{2}\sin m\,S\,n,$$

d'où l'on déduira la correction $m\,S\,n$, qu'il faudra appliquer à l'anomalie supposée $A\,S\,m$; car il y aura

$$\sin m\,S\,n=\frac{2\,(E-S')}{D^2}.$$

Comme il arrivera très-rarement que cette première correction soit exacte, il faudra recommencer le calcul avec l'anomalie corrigée

$$\varphi+m\,S\,n=\varphi'.$$

En conséquence de ce que nous venons de dire, l'on cherchera la distance

$$D'=b\,(1+e\cos\varphi'),$$

et ensuite l'aire S'. Or, si l'on trouve que la seconde correction de l'anomalie, ou bien $\frac{2\,E-S'}{D'\,2}$, n'est pas plus grande que 10 secondes, on pourra terminer le calcul; si non, il faudra le reprendre jusqu'à ce qu'on soit parvenu à une correction si petite qu'elle ne puisse plus varier.

Il est clair que la correction E sera additive

Digitized by Google

à l'anomalie supposée φ, quand $E > S$, mais si l'on trouvoit, par la suite du calcul, que $E < S$, la correction seroit alors soustractive.

§ 3. La méthode que nous venons d'exposer est facile à suivre; mais nous devons avertir que pour effectuer les calculs, il ne faudra pas se servir des tables ordinaires des logarithmes, car souvent on est obligé d'employer, dans nos calculs, des nombres de huit à dix unités. De plus, pour bien calculer la quantité

$$\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right),$$

dans l'expression du secteur elliptique, il n'est pas permis de négliger les centièmes des secondes.

Ce n'est qu'après une longue expérience que nous nous sommes convaincu de l'insuffisance des tables ordinaires pour le calcul des comètes.

Nous allons donner un exemple calculé sur les tables ordinaires, et sur celles de Vlacq ou de Vega, et nous ferons voir en même temps par la suite comment on pourroit abréger ces calculs.

§ 4. Comme nous aurons besoin de trouver le logarithme qui répond à la différence de deux nombres, dont les logarithmes seulement sont donnés, nous expliquerons pour cet effet

Digitized by Google

une opération qui nous paroît plus courte et peut être plus exacte que celle qu'on suit pour les sinus et cosinus.

Soient deux quantités A et B, dont les logarithmes LA et LB sont seulement donnés; soit d'ailleurs $A > B$, il s'agit de trouver $L(A-B)$. Qu'on fasse $LA - LB = LN$, donc $\frac{A}{B} = N$, retranchant l'unité de part et d'autre il y aura,

$$\frac{A-B}{B} = N-1,$$

donc $A - B = B(N-1)$ et enfin $L(A-B) = LB + L(N-1)$.

On opère donc comme il suit : en retranchant le plus petit du plus grand logarithme, on cherchera le nombre N, qui répond à cette différence ; ensuite il faut ajouter le plus petit logarithme au logarithme du nombre N, diminué de l'unité. Dans les calculs suivans, nous poserons :

$$L\frac{a}{2}\left[\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right] = LA,$$

$$\text{et } L\frac{f D \sin\varphi}{2} = IB.$$

De même, pour le calcul de la correction de l'anomalie, nous poserons :

$$LS = LA, \text{ et } LE = LB.$$

Digitized by Google

§ 5. Nous appliquerons les formules qui viennent d'être exposées, de même que tout ce que nous aurons à dire sur ce sujet, à la comète de 1769, parce que Euler a déterminé, avec beaucoup de soin, la théorie de cette comète.

En voici les élémens, selon Euler (*V.* p. 65.) :

Longitude du nœud descendant = 11°25° 4′ 41″
L'inclinaison de l'orbite = 40° 49′ 33″
Le demi-paramètre $= b$ = 0,2451294
L'excentricité $= e$ = 0,9980036
Distance périhélie $= p$ = 0,1226851
Elongation du nœud descendant au périhélie = 149° 10′ 51″
Passage par le périhélie, 7,65112 octobre.

Si dans la formule de la distance

$$D = b : (1 + e \cos \varphi),$$

l'on met $\varphi = 180$, on aura la distance aphélie $= \frac{b}{1-e}$, et si l'on met $\varphi = 0$, on aura la distance périhélie $= \frac{b}{1+e} = p$, d'où l'on tire le grand axe $= \frac{2b}{1-e^2}$, ou bien le demi-grand axe

$$= \frac{b}{(1+e)(1-e)} = \frac{p}{1-e} = a.$$

On sait d'ailleurs que le demi-petit axe est

$$= c = \sqrt{ab}.$$

Digitized by Google

$$L\,p = 9{,}0887918208$$
$$L\,(1-e) = 7{,}3002258068$$

$$L\,a = 1{,}7885660140$$
$$L\,e = 9{,}9991321078.$$

$$L\,a\,e = L\,f = 1{,}7876981218$$
$$L\,a = 1{,}7885860140$$
$$L\,b = 9{,}3893954021$$

$$L\,a\,b = 1{,}1779961416 1$$
$$L\sqrt{a\,b} = l\,c = 0{,}5889807080$$
$$L\,a = 1{,}7885660660140$$

$$L\,a\,c = 2{,}3775467220$$
$$L\,2 = 0{,}3010299957$$
$$L\,\tfrac{a\,c}{2} = 2{,}0675167293$$

§ 6. Nous appliquerons le calcul de l'anomalie vraie à l'observation du 14 août $12^h\ 34'\ 13'' = 14,\ 52374$ août; or le passage de la comète, par le périhélie, arriva le 7, 65112 octobre, donc l'intervalle du temps $T = 54{,}12738$ jours, pour lequel nous calculerons d'abord le secteur elliptique E, conformément à la formule

$$E = \frac{\pi\,T\sqrt{b}}{t}.$$

$$Log\,\pi = 0{,}4971498726$$
$$L\,t = 2{,}5625810273$$

$$L\pi : t = 7{,}9345688453$$
$$L\,T = 1{,}7334170058$$

$$L\tfrac{\pi T}{t} = 9{,}6679858511$$
$$L\sqrt{b} = 9{,}6946977011$$

$$L\,E = 1{,}3626835522$$

§ 7. Pour déterminer l'anomalie parabolique qui répond au temps donné T, l'on sait qu'il faut réduire le nombre des jours donnés aux jours de la table générale des mouvemens des comètes, moyennant la formule

$$T : \sqrt{P^3}$$
$$L\,T = 1{,}7334170$$
$$L\sqrt{P^3} = 8{,}6331877$$

$$3{,}1002293$$
$$L\,P = 9088791 8$$
$$\tfrac{3}{2} L\,P = L\sqrt{P^3} = 8{,}6331873$$

donc $L\,T : \sqrt{P^3} = 1259{,}6$ jours.

Or ce nombre de jours répond à peu près à l'anomalie 146° 19', laquelle on pourra hardiment augmenter de 3', en sorte que nous supposerons l'anomalie $\varphi = 146° 22'$.

§ 8. Avant de déterminer l'aire elliptique $A\,S\,n = S$, il faut calculer la distance $D = b : (1 + e \cos \varphi)$. Il faudra remarquer

Digitized by Google

que l'angle φ doit être pris pour le supplément de l'anomalie φ, ou $A\,S\,n$ dans les calculs de l'article suivant; mais dans celui-ci, φ égale 146° 22', partant $D = b : (1 - e \cos 56° 22')$.

Nous allons aussi exposer les calculs dressés sur les tables de Véga et de Callet, l'un à côté de l'autre :

Calculs selon les Tables de Véga.		*Calculs selon les Tables de Callet.*
$L\,e$	= 9,9991321078	9,9991321
$L \cos \varphi$	= 9,9204359629	9,2043600
$L\,e \cos \varphi$	= 9,9195680707	9,1995681
$e \cos \varphi$	= 0,8309369 4	0,8309369 9
$1 - e \cos \varphi$	= 0,1690630 5	0,1690630 0
$L\,b$	= 9,3893954021	9,3893954
$L(1 - e \cos \varphi$	= 9,2280486997	9,2280486
$L\,D$	= 0,1613467024	0,1613468 = $L\,D$

§ 9. Moyennant les quantités D, a, f, c, b, e, f, φ, trouvées précédemment, on sera en état de calculer l'aire elliptique,

$$S = \frac{c\,a}{2}\left[\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right] - \frac{D\,f}{2}\sin\varphi.$$

Selon les Tables de Véga.		*Selon les Tables de Callet.*
$L\,D$	= 0,1613467024	0,1613768
$L\,f$	= 1,7876981218	1,7876981
$L \sin \varphi$	= 9,7434125704	9,7434126
	1,6924573946	1,6924575
$L\,2$	= 0,3010299957	0,3010300
$L\frac{D f \sin\varphi}{2}$	= 1,3914273989 = LB	1,3941275 = $L\,B$ (§ 4.)

Digitized by Google

Selon les Tables de Véga.		*Selon les Tables de Callet.*
$L\,D$	$= 0{,}1613467024$	$0{,}1613468$
$L\cos\varphi$	$= 9{,}9204359629$	$9{,}9204360$
	$0{,}0817826653$	$9{,}0817828$
$L\,a$	$= 1{,}7885660140$	$1{,}7885660$
$L\dfrac{D\cos\varphi}{a}$	$= 8{,}2932166213$	$8{,}2932168$
$\dfrac{D\cos\varphi}{a}$	$= 0{,}0196433 9$	$0{,}0196434 0$
e	$= 0{,}9980036 0$	$0{,}9980036 0$
$e - D\cos\varphi$	$= 0{,}9783602 0$	$0{,}9783602 0 = \dfrac{e - D\cos\varphi}{a}$
$L\left(\dfrac{e-D\cos\varphi}{a}\right)$	$= 9{,}9904987772$	$9{,}9904987$
donc		
$\arcsin\left(\dfrac{e-D\cos\pi}{a}\right)$	$= 78^\circ 3' 31'',42$	$78^\circ\ 3'\ 31'',33$
$\dfrac{\pi}{2}$	$= 90^\circ$	90°
$\dfrac{\pi}{a} - \arcsin\left(\dfrac{e - D\cos}{a}\right)$		
	$= 11^\circ\ 56'\ 28'',57$	$11^\circ\ 56'\ 28'',66$
$11^\circ\ 56'\ 28{,}57 = 0{,}20841447$		$0{,}20841489$
$L\left[\dfrac{\pi}{2} \arcsin\left(\dfrac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right]$		
	$= 9{,}3189278473$	$9{,}3189287$
$L\dfrac{a\,c}{2}$	$= 2{,}0765167263$	$2{,}0765167$
$L\,A$	$= 1{,}3954445736$	$1{,}3954454 = L\,A$
$L\,B$	$= 1{,}3914273989$	$1{,}3914275 = L\,B$ (§ 4)
$LN = 0{,}0040171747 = L\,1{,}00929279$		$0{,}0040179 = LN = L\,1{,}00929465$
$L\,(N-1)$	$= 7{,}9781461917$	$7{,}9682344 = L(N\text{-}1) = Le{,}00929465$
$L\,B$	$= 1{,}3914273989$	
$L\,S$	$= 9{,}3595735906$	$9{,}3506619 = L\,S$

Digitized by Google

§ 10. Après avoir trouvé l'aire elliptique S pour l'anomalie supposée, il ne reste qu'à chercher la correction de l'anomalie moyennant la formule,

$$\frac{2(E-S)}{D^2} = \epsilon.$$

Selon les Tables de Véga.		*Selon les Tables de Callet.*	
LE	$= 9{,}36268355_{22}$	LE	$= 9{,}3626835$
LS	$= 9{,}35957359_{06}$	LS	$= 9{,}3596619$
LN $0{,}001099616 = L1{,}00718664$		$LN = 0{,}0030216 = L{,}0069818_6$	
$L(N-1)$	$= 7{,}8565259$	$L(N-1)$	$= 7{,}8439712$
LS	$= 9{,}3595735$	LS	$= 9{,}3596619$
$L(E-S)$	$= 7{,}2160994$	$L(E-S)$	$= 7{,}2606331$
$L2$	$= 0{,}3010300$	$L2$	$= 0{,}3010300$
	$7{,}5171294$	$L2(E-S)$	$= 7{,}5046631$
$2LD$	$= 0{,}3226934$	$2LD$	$= 0{,}3226936$
$7{,}4194360 = L \sin 5' 23''$		$L \sin 5' 13'' = 7{,}1819694$	
correction $= 5' 23''$		donc correction $+ 5' 13''$	
$\varphi = 146° 22'$		$\varphi = 146° 22'$	
Anom. corrigée $= 146° 27' 23''$		Anom. corrigée $= 146° 27' 13''$	

§ 11. Il paroît donc que les tables de Callet ont occasionné une erreur de 10′ à l'anomalie, erreur qu'on ne sauroit négliger dans les recherches exactes sur les mouvemens des planètes. L'erreur des tables de Callet se manifeste principalement dans la détermination de l'arc $\sin\left(e - \frac{D\cos\varphi}{a}\right)$, que l'on doit exprimer à des centièmes de secondes près. Or, les grandes tables de sinus ayant trois unités de

Digitized by Google

plus que les tables ordinaires, il faut nécessairement qu'elles déterminent plus exactement l'arc en question. L'on voit, en effet, par les deux calculs que les grandes tables donnent pour cet arc $\frac{9}{100}$ par excès; le reste du calcul, pour la détermination de l'aire S, doit être scrupuleusement achevé par le secours des grandes tables. Il n'y a que la quantité $\frac{D\cos\varphi}{a}$ qu'on pourroit exactement calculer selon les tables ordinaires; du reste, l'on pourra faire le premier calcul d'approximation, tel que nous venons de l'exposer, moyennant les tables de Callet; mais pour les autres calculs qu'il faudra faire à la suite du premier, et que nous allons détailler, l'on ne pourroit absolument se dispenser de se servir des grandes tables.

§ 12. Avec l'anomalie corrigée $\varphi = 146^\circ\ 27'\ 23''$, on cherchera d'abord la distance D', puis l'aire S'', et enfin la correction comme il vient d'être montré dans les § 8 et 9.

$L\,e$	$= 9{,}9991321078$	$L\,D'$	$= 0{,}1635734070$
$L\cos\varphi'$	$= 9{,}9208876114$	$L\cos\varphi'$	$= 9{,}9208876113$
$L\,e\cos\varphi$	$= 9{,}9200197192$		$0{,}0844610184$
$e\cos\varphi$	$= 0{,}8318053$	$L\,a$	$= 1{,}7885660140$
$1 - e\cos\varphi$	$= 0{,}16819846$		

Lb	$= 9{,}3893954021$
$L(1-e\cos\varphi)$	$= 9{,}2258219951$

$L\frac{D'\cos\varphi'}{a}$	$= 8{,}2958950044$
e	$= 0{,}9980036o$
$\frac{D'\cos\varphi'}{a}$	$= 0{,}01976491$

LD	$= 0{,}1635734070$
Lf	$= 1{,}7876981218$
$L\sin\varphi'$	$= 9{,}7323885158$

$\frac{e-D'\cos\varphi'}{a}$	$= 0{,}97823868$
$L\left(e-\frac{D'\cos\varphi'}{a}\right)$	$= 9{,}9904448309$
$\arcsin\frac{e-D'\cos\varphi'}{a}$	$= 78°\,1'\,3o'',45$
$\frac{\pi}{2}\ \arcsin\left(e-\frac{D'\cos\varphi'}{a}\right)$	$= 11°\,28'\,29'',54$
et $11°\,28'\,29'',54$	$= 0{,}20900094$

	$1{,}6936600446$
$L2$	$= 0{,}3010299957$

$L\left[\pi-A\sin\left(e-\frac{D'\cos\varphi'}{a}\right)\right]$	$= 9{,}3201482393$
$L\frac{ac}{2}$	$= 2{,}0765167263$

$\frac{Df\sin\varphi'}{2}=LB$	$= 1{,}3926300489$
LA	$1{,}3966649656$

LA	$= 1{,}3966649656$

LN	$= 0.0040349167$
$L(N-1)$	$= 7{,}9700691923$
LB	$= 1{,}3926300489$

LS	$= 9{,}3626992412$
LE	$= 9{,}3626835522$

$L2(S-E)$	$= 5{,}2232768$
$2LD'$	$= 0{,}3271467$

LN	$= 0{,}0000156920$
$L(N-1)$	$= S, 5595476$
LS'	$= 9{,}3626992$

$L\sin 2''$	$= 4{,}8961301$
donc correction	$= -2''$
anomalie φ'	$= 146°\,27'\,23''$

$LS-E$	$= 4{,}9222468$
$L2$	$= 0{,}3010300$
$L2(S'-E)$	$= 5{,}2232768$

Anomalie correcte $= 146°\,27'\,21''$.

Digitized by Google

Cette seconde correction est soustractive, à cause de $S > E$.

Au reste, la première correction qu'on trouvera, selon notre méthode, sera toujours plus grande qu'il ne faut, car l'aire $m\,S\,n$ est plus grande que $\frac{S\,m^2}{2}$ sin $m\,S\,n$, par deux raisons, 1° parce que nous supposons $Sm = Sn$, or $S\,n > S\,m$, donc $S\,m\,.\,S\,n > S\,m^2$, ainsi la correction $m\,S\,n$ devroit être $= \frac{2\,(E-S)}{S\,m\,.\,S\,n}$: cette quantité est plus petite que la correction $\frac{2\,(E-S)}{S\,m^2}$ dont nous avons fait usage; 2° l'aire $m\,S\,n$ surpasse l'aire du triangle $\frac{S\,m}{2}\,.\,S\,n$ sin $m\,S\,n$, d'un petit segment elliptique que nous nommerons C, en sorte que $m\,S\,n$ ou $E - S = \frac{S\,m}{2}\,.\,S\,n\,.$ sin $m\,S\,n + C$, donc sin $m\,S\,n = \frac{2\,(E-S)}{S\,m\,.\,S\,n} - \frac{2\,C}{S\,m\,.\,S\,n}$.

§ 13. Il n'arrive pas toujours, comme dans le cas présent, que la première correction soit si petite; si la seconde correction excédoit 20″, on devroit recommencer le calcul. Mais aussi sera-t-il très-rarement nécessaire de faire une quatrième opération. La remarque que nous avons faite dans l'article précédant, sur la valeur de l'aire $m\,S\,n$, nous fournit un

Digitized by Google

moyen d'avoir assez exactement la seconde correction, parce que la correction plus exacte de l'anomalie auroit dû être

$$= \frac{2\,(E-S)}{Sm \,.\, Sn} = \frac{2\,(E-S)}{D \,.\, D'},$$

on n'auroit qu'à chercher la distance D' moyennant l'anomalie corrigée, et calculer la formule que nous venons de donner; or nous avons trouvé *Log.* $D = 0{,}163573407$ pour l'anomalie, 146° 27′ 23″, donc

$$L\,D = 0{,}1613467 \quad \S\ 8$$
$$L\,D' = 0{,}1635734$$
$$0{,}3249201$$
$$L\,2\,(E-S) = 7{,}5171294 \quad \S\ 10$$
$$\sin mSn = 7{,}1922093 = 5' \ 21''; \text{ or}$$
$$\text{Anomalie} = 146° \ 22'$$
$$\text{Anomalie vraie} = 146,\ 27' \ 21'',$$

d'où il paroît que la première correction, qui étoit de 5′ 23″, devroit être diminuée de 2″, précisément comme nous venons de le trouver par le calcul rigoureux. Il est certain que ce moyen réussira très-bien pour la troisième correction, à moins que la première correction ne soit d'un demi-degré.

Nota. M. Rosenstein se propose de donner la suite de ce Mémoire dans un des N^os^ prochains, où il traitera de la correction de l'orbite elliptique d'une comète.

Digitized by Google

Fig. I.

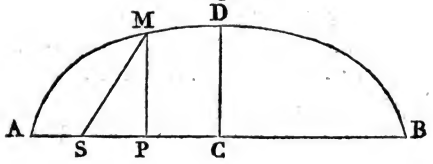
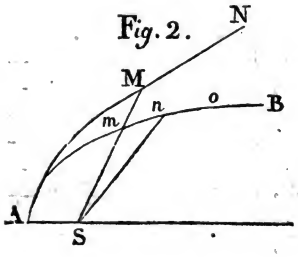


Fig. 2.



Digitized by Google

NOTE.

Le célèbre Boscovich entreprit un travail très-considérable sur la comète de 1769, qu'il fit publier en 1770, sous le titre : *Addenda ad exercitationem de cometarum motu habitam in Coll. Rom. è p. s. j. pridie non. Septembre* 1770. Dans cet ouvrage, Boscovich nous fournit les élémens suivans sur la théorie de cette comète :

Passage par le périhélie	$7,15^{h}\ 42'\ 16''$;
Longitude de nœud	$5^{s}\ 25^{o}\ 3'\ 54'',8$
L'inclinaison de l'orbite	$40^{o}\ 46'\ 7'',3$
Distance du périhélie	0,1227508
Demi-grand axe	95,2

Fautes dans la longitude.	Fautes dans la latitude.
+ 6″,8	— 47″,3
+ 20, 0	— 29, 1
+ 17, 5	— 35, 5
— 19, 1	— 31, 4
— 3, 1	+ 32, 3
+ 33, 2	+ 27, 1
+ 5, 5	+ 42, 6
— 41, 8	+ 25, 0
— 49, 3	— 18, 8
+ 45, 9	+ 26, 3
— 54, 5	— 23, 7

Nous nous proposons de revenir par la suite sur les observations de Boscovich.

Digitized by Google

TABLEAU CIVIL ET MORAL DES ARAUCANS,

NATION INDÉPENDANTE DU CHILI,

Traduit de l'Espagnol du Viagero universal (1);

Par M. P....

Les Araucans habitent le beau pays situé entre les rivières Biobio et Valdivia d'un côté, et la mer et la grande Cordillère des Andes de l'autre. Ils prennent le nom d'*Araucans*, de la province d'*Arauco*, laquelle, quoiqu'elle soit la plus petite de leur Etat, a donné, comme la Hollande, le nom à toute la contrée, soit parce qu'elle fut la première à s'allier avec les provinces voisines, soit parce que, dans les temps reculés, elle les soumit à sa domination. Ce peuple, toujours porté pour l'indépendance, aime à être appelé *Auca*, c'est-à-dire *peuple libre*. Les Espagnols qui, venant de faire la guerre aux Pays-Bas, alloient combattre ce pays américain, lui donnèrent le nom d'*Estado indomito*,

(1) *Voyez* la Carte du Chili, etc., dans le Cahier précédent.

Digitized by Google

c'est-à-dire *pays indomptable :* ils eurent la générosité de célébrer, en cinq ou six poèmes, les exploits d'un peuple qui leur opposa une résistance intrépide. Le plus fameux de ces poèmes est l'*Araucana*, de Don Alfonso d'Ercilla, ouvrage qui, quoique peu conforme aux règles de l'épopée tracées par Homère et Virgile, renferme cependant assez de beautés de détail, pour qu'on puisse, à cet égard, le comparer aux meilleurs poèmes de l'antiquité.

Constitution physique, habillement, etc.

Les Araucans sont en général robustes, bien proportionnés, et ont un air tout-à-fait martial, bien qu'ils ne soient pas au-dessus de la taille ordinaire de l'espèce humaine. Il est rare de trouver parmi eux des personnes difformes ou contrefaites : ce n'est pas qu'ils aient, comme on l'a dit, l'usage cruel de tuer les enfans mal faits ; c'est parce qu'ils laissent à la nature le soin de les former, sans l'entraver dans ses opérations par des bandes ou des corps de jupes. Ils ont le teint brun-roux, et plus clair que celui des autres Américains ; ceux de la tribu des *Boroanos* sont même blancs et blonds : ils ont les formes rondes, les yeux un peu petits, mais vifs et pleins d'expression, le nez un peu camard, la bouche bien faite, les dents égales et blanches, les jambes

Digitized by Google

fortes et bien formées, les pieds petits et plats: ils ont en général peu de barbe, comme les Tartares, et on ne voit jamais de poils sur leur figure, à cause du grand soin qu'ils ont de les arracher; car c'est une malpropreté, selon eux, que d'avoir de la barbe: d'où vient que, par mépris, ils appellent les Européens *barbus*. Ils en agissent de même à l'égard des autres parties du corps où il pousse des poils. Ils ont la tête bien fournie de cheveux noirs, mais un peu rudes, qu'ils laissent croître, et qu'ils nouent tout autour de la tête: ils font autant de cas de leurs cheveux, qu'ils ont d'aversion pour la barbe. Ce seroit le plus grand affront qu'on pût leur faire, que de les leur couper. Leurs femmes ont des traits plus délicats, et, pour la plupart, une belle figure, principalement les *Boroanes*. Libres des occupations pénibles des peuples policés, ils n'éprouvent les infirmités de la vieillesse que dans un âge avancé: ils n'ont des cheveux gris qu'à soixante ou soixante-dix ans; ils n'ont des rides et la tête chauve, qu'à quatre-vingt. Ils vivent ordinairement plus long-temps que les Espagnols; il y en a beaucoup qui vont au-delà de cent ans: ils conservent la vue forte, la denture belle, et une bonne mémoire jusqu'à l'âge le plus avancé.

Leurs qualités morales répondent à la cons-

Digitized by Google

titution avantageuse de leur physique : ils sont intrépides, courageux, hardis, prodigues de leur vie, quand il s'agit du bien de leur patrie. Ils aiment excessivement la liberté, et ils l'estiment plus que toute autre chose. Ils sont jaloux de leur honneur, prévoyans, hospitaliers, reconnoissans, fidèles aux traités, généreux, et humains envers les vaincus. Cependant toutes ces belles qualités sont effacées par les vices inséparables de la vie presque sauvage où les retient le manque de culture et des lettres : tels sont l'ivrognerie, la paresse, la présomption et le mépris hautain qu'ils montrent pour toutes les autres nations. Si les bons usages et les connoissances européennes s'introduisoient parmi eux, ils deviendroient bientôt un peuple digne de l'estime universelle. Cependant cette heureuse combinaison paroît presqu'impossible, dans l'état présent des choses.

Tous les peuples paroissent avoir fait d'abord usage des habits larges, comme les plus aisés à faire. Les Araucans, par suite de leur goût pour la guerre, voulurent avoir des habits courts, comme les plus propres pour l'état militaire. Cet habillement, tissu en laine comme celui des Grecs et des Romains, consiste dans une chemise, un pourpoint et des haut-de-chausses étroites et courtes, avec un manteau en forme de scapulaire, ayant une ouverture

Digitized by Google

au milieu, pour laisser entrer la tête, assez long et large pour couvrir les mains et laisser les bras à leur aise. Ce manteau, dont non-seulement font usage les Espagnols de Chile, mais encore ceux du Pérou et du Paraguay, s'appelle *poncho*.

La chemise, le jupon et les haut-de-chausses sont toujours de couleur bleue turquin, qui est la couleur favorite de la nation, comme la couleur rouge l'est chez les Tartares. Les riches en ont cependant en rouge, en blanc, ou en azur, avec des raies d'un demi-quart de large, tissus avec art, et rehaussés avec des figures de fleurs et d'animaux de toutes les couleurs; les bords sont ornés d'une belle frange. Quelquefois ils sont travaillés avec tant de délicatesse et de grace, qu'on les vend jusqu'à cent cinquante onces d'argent.

Les Araucans ne font pas usage de turbans ni de chapeaux : ils portent autour de leur tête une bande de laine brodée, comme les diadêmes des anciens souverains; quand ils saluent, ils la relèvent un peu, comme une marque d'honnêteté. Ils portent encore une ceinture de laine plus large, et également bien travaillée. Les personnes de distinction portent des bottes en laine et des pantouffles en cuir, qu'ils appellent *chelles;* le reste du peuple va toujours pieds nus.

Digitized by Google

Les femmes s'habillent avec beaucoup de décence et de grace ; leur habillement est tout en laine, et de couleur bleue turquin, selon le goût de la nation : il consiste dans une tunique, une bande, un mantelet court appelé *ichella*, et qu'elles serrent par devant avec une boucle d'argent. Cet habillement, autorisé par l'usage, ne varie jamais ; cependant, pour satisfaire au désir de la parure, elles l'ornent de toutes les bagatelles que le caprice ou la vanité leur suggèrent ; elles partagent leurs cheveux en plusieurs tresses, qu'elles laissent tomber avec grace sur leurs épaules ; elles s'ornent la tête avec des émeraudes fausses qu'on prise beaucoup, et qu'on appelle *llianca ;* elles portent des colliers et des bracelets de boulettes de verre, et des boucles d'oreille en argent, de forme carrée ; tous les doigts de leurs mains sont ornés de bagues, la plupart en argent. On croit que plus de cent mille marcs d'argent sont employés pour ces ornemens de femmes, car les plus pauvres même ne manquent pas d'en porter.

Les Araucans, vivant en polygamie, construisent autant de maisons qu'ils ont de femmes. On ne consulte dans le choix des meubles que les besoins de première nécessité ; le luxe de l'aisance et celui de la magnificence y sont inconnus.

Ces cabanes ne composent pas des villages réguliers, mais des hameaux qui s'étendent

Digitized by Google

sur les bords des rivières, ou dans les campagnes. Chaque famille habite la portion de terre qui lui fut transmise par ses ancêtres, et dont la culture lui fournit la subsistance. Ennemi de l'esclavage, ce peuple ne pourroit pas s'habituer à vivre dans les villes murées, qu'il regarde comme autant de prisons.

Divisions politiques, gouvernement, lois.

L'intelligence de cette nation se montre dans la régularité des divisions politiques de son territoire : il est divisé, du nord au sud, en quatre *butal-mapus*, ou principautés d'une étendue à peu près égale, et qu'on appelle *Languen-mapu*, c'est-à-dire pays maritime; *Telbun-mapu*, pays plat; *Inapire-mapu*, pays sous les Andes; et *Pire-mapu*, pays dans les Andes. Chaque *butal-mapu* se subdivise en cinq *aillaregues* ou provinces, et chaque *aillaregue* en neuf *regues* ou comtés.

Le pays maritime comprend les pays d'*Arauco*, *Tucapel*, *Illicura*, *Boroa* et *Nagtolten*; le pays plat embrasse ceux d'*Encol*, de *Puren*, *Repocura*, *Maguequa* et de *Maxiquina*; le pays sous les Andes renferme les pays de *Marben*, de *Colhue*, de *Chacaico*, *Quecheregua*, et de *Guanagua*; le pays dans les Andes enfin comprend toutes les vallées de la Cordillère situées entre les limites ci-dessus

Digitized by Google

nommées, et qui sont habitées par les *Puelches*. Ces montagnards, qui formoient auparavant une tribu alliée des Araucans, en sont à présent indépendans.

Cette division, qui suppose un certain degré de rafinement dans l'administration politique, est antérieure à l'époque de l'arrivée des Espagnols, et elle sert de base au gouvernement civil des Araucans, qui forme une espèce de république aristocratique. Il y a trois ordres de représentans ou magistrats, subordonnés les uns aux autres, savoir : les *Toquis*, les *Apo-Ulmenes* et les *Ulmenes*. Les *Toquis*, qu'on peut appeler *Tétrarques*, parce qu'ils sont au nombre de quatre, gouvernent les principautés ou *butal-mapus*. On les appelle *Toquis*, du verbe *toquin*, qui signifie *juger, commander*. Ils sont indépendans entre eux, mais confédérés pour le bien public. Les *Apo-Ulmenes* gouvernent les provinces ou *aillarregues* sous leurs *Toquis* respectifs; les *Ulmenes*, qui sont les chefs des *regues* ou comtés, dépendent des *Apo-Ulmenes;* leur dépendance ne s'étend pourtant pas au-delà des affaires militaires.

La marque distinctive du *Toqui* est une hache de porphyre ou de marbre; les *Apo-Ulmenes* et les *Ulmenes* portent un bâton avec un pommeau en argent : cependant ils y ajoutent au milieu un anneau de même métal. Toutes

Digitized by Google

ces dignités sont héréditaires dans la ligne masculine. Ce gouvernement, qui a l'apparence du système féodal, en a tous les défauts : les *Toquis* n'ont que l'ombre de la souveraineté ; la triple puissance qui le constitue réside dans le corps entier des chefs, lesquels décident sur les affaires d'importance, dans une diète générale qui s'appelle *butacoyag* ou *auca-coyag*, c'est-à-dire grand conseil, ou conseil des Araucans. Ces conseils se tiennent ordinairement dans une vaste prairie, où on ne délibère sur les affaires publiques qu'au milieu des réjouissances de la table.

Leur code s'appelle *Admapu*, savoir, usages du pays. En effet, ces lois ne sont autre chose que leurs premiers usages ou les conventions tacites établies entr'eux, comme le fut d'abord le code des lois de presque toutes les nations ; et il a parconséquent les vices attachés a de telles constitutions, puisque, n'étant pas écrites, elles ne peuvent être ni assez publiques, ni assez précises.

Les plus claires, parmi les lois politiques et fondamentales, sont celles qui règlent les limites de chaque principauté, la succession parmi les familles des *Toquis* et des *Ulmenes*, la confédération des quatre tétrarchies, l'élection et le pouvoir des généraux en temps de guerre, le droit de convoquer les diètes générales, qui

Digitized by Google

appartient aux *Toquis*, et en général tout ce qui concerne la conservation de la liberté. D'après ces lois, un même homme ne peut jamais cumuler deux ou plusieurs dignités. Les vassaux, à l'extinction de la ligne masculine de la famille dominante, recouvrent le droit d'élire leur maître dans la famille qui leur plaira ; cependant, avant que d'être installé, ils doivent en faire part au *Toqui* de leur *butal-mapu*, qui en donne avis à ses collègues, pour faire reconnoître et respecter le nouveau chef dans sa qualité.

Les vassaux ne sont assujettis à aucun genre de service personnel, hors les temps de guerre ; ils ne sont pas non plus obligés à payer des tributs à leurs seigneurs, qui doivent vivre de leurs propres biens ; ils les respectent comme les premiers parmi leurs égaux, s'en rapportent à leurs décisions, et leur forment cortège lorsqu'ils sortent de leurs Etats. Ces princes voudroient bien quelquefois étendre leur autorité, mais le peuple, jaloux de ses priviléges, les retient dans les bornes prescrites par l'ancien usage.

Une société dont les mœurs sont simples et les intérêts peu compliqués, ne peut pas avoir des lois nombreuses : celles des Araucans leur suffiroient si elles étoient meilleures et moins arbitraires. Le système de leur jurisprudence

Digitized by Google

est bien imparfait : les crimes qui emportent la peine capitale, sont la haute trahison, l'assassinat, l'adultère, le vol, la sorcellerie ; cependant les meurtriers peuvent éviter la peine capitale, en s'arrangeant avec les parens du mort. Les pères de familles ne sont assujettis à aucune peine, lorsqu'ils tuent leurs enfans ou leurs femmes. Les prétendus sorciers sont d'abord torturés à petit feu, pour qu'ils découvrent leurs complices, et puis tués à coups de poignard. Les autres crimes entraînent la peine du talion, qui est nommée *thaulonco*. La justice y est exercée tumultueusement, sans aucune de ces formalités préalables qu'on observe dans les pays policés. Les prisons ne sont pas connues chez les Araucans ; cependant *Cathicara, Toqui* du Lauquen-mapu avoit menacé d'en introduire dans sa province, mais j'ignore le résultat de cette innovation, qui étoit mal vue par ses sujets.

Les *Ulmenes* sont les juges légitimes de leurs sujets ; mais leur autorité n'est pas moins précaire : la sage gravité de la vindicte publique ne se concilie pas avec les idées grossières et vagues qu'ont les Araucans sur les principes de l'union politique ; ainsi la justice distributive, mal administrée, est souvent abandonnée au caprice des particuliers : les familles qui ont été offensées usurpent souvent le droit de

poursuivre les agresseurs, ou leurs parens.

Un système de procédure judiciaire si peu compatible avec l'existence d'une société civile régulière, devient la source de désordres continuels. Lorsque les familles ennemies ont des partisans nombreux, elles font des incursions dans leurs terres respectives, en ravageant et brûlant tout ce qu'on ne peut pas emporter. Ces hostilités privées, qui ressemblent aux anciennes *fehde's* germaniques, s'appellent *malocas ;* lorsque les *Ulmenes* s'en mêlent, elles dégénèrent en véritables guerres civiles. Elles se font sans effusion de sang, et se bornent seulement au pillage. Le peuple, malgré sa férocité naturelle, fait rarement usage des armes contre ses compatriotes : les querelles se décident à coups de poing ou de bâton.

Système militaire et manière de faire la guerre.

Le gouvernement militaire des Araucans n'est pas seulement plus raisonnable et plus systématique que leur gouvernement civil, mais il paroît encore surpasser l'intelligence d'une nation barbare. Aussitôt que le grand conseil a pris la résolution de faire la guerre, on passe à l'élection du généralissime, qui doit être choisi parmi les quatre *Toquis*, qui sont les généraux nés de la république ; si au-

Digitized by Google

cun d'eux n'est jugé digne de cette dignité, on donne le grade de général à celui qu'on croit le plus habile parmi les *Ulmenes*, ou les chefs du second rang.

Après l'élection, le nouveau général prend le titre de *Toqui*, et reçoit la hache de pierre, qui est la marque de la dignité suprême. Tous les autres *Toquis* doivent la mettre bas, car il ne leur est pas permis de la porter pendant la durée du gouvernement dictatorial. Ils prêtent avec les *Ulmenes* le serment d'obéissance et de fidélité, en promettant de sacrifier au bien public leur ambition naturelle. Le peuple même, qui, en temps de paix, montre une certaine répugnance pour la subordination, se soumet à l'autorité de ce souverain militaire, qui ne peut condamner personne à la mort, sans le consentement des officiers principaux de l'armée; mais comme ces officiers sont nommés par le même *Toqui*, son autorité peut être regardée comme absolue.

Depuis que les Espagnols entrèrent dans ce pays, jusqu'à nos jours, on a observé que tous les *Toquis* créés en temps de guerre, ont été originaires de la province d'Arauco, de Tucapel, d'Encol et de Puren. On ne sait pas si cette partialité vient de quelque superstition ou de quelque loi ancienne.

Avant de commencer des hostilités, le con-

Digitized by Google

seil de guerre dépêche des envoyés, appelés *Guerquenis*, aux tribus confédérées, pour les informer de la guerre imminente, et aux Indiens établis parmi les Espagnols, pour les solliciter à prendre le parti de leurs compatriotes. Les lettres de créance de ces envoyés sont de petites flèches liées avec du fil rouge, symbole du sang. Lorsque les hostilités ont commencé, ils ajoutent aux flèches un doigt de quelque ennemi qu'on aura tué. Cette mission, qu'on appelle *pulquitim*, c'est-à-dire courir la flèche, s'exécute avec tant de précaution, dans les pays espagnols, que rarement on parvient à la découvrir.

Le *Toqui* prescrit aux chefs de provinces le nombre de soldats que chacun d'eux doit envoyer de son district; ceux-ci requièrent le contingent demandé aux *Apo-Ulmenes*, qui le répartissent entre leurs *Ulmenes* respectifs. Chaque Araucan naît soldat : tous se présentent à l'envi pour aller à la guerre, de manière que les levées se font sans difficulté. La nation rassemble, en peu de temps, cinq à six mille hommes, sans les corps de réserve qui sont prêts à marcher au besoin.

Le général nomme aussitôt son lieutenant-général ou *Toqui*, avec les autres officiers de l'état-major, qui commandent sous ses ordres, et qui, à leur tour, nomment leurs officiers

Digitized by Google

subalternes. Le *vice-Joqui* est presque toujours élu entre les *Puelches*, pour contenter cette tribu vaillante, qui compose, comme je l'ai déjà dit, la quatrième partie de l'Etat. Jamais ces montagnards n'ont donné lieu aux Araucans de se repentir de leur élection.

Leur armée est composée de cavalerie et d'infanterie. Ils n'ont commencé à faire usage de la cavalerie qu'après en avoir vu les avantages dans les premières batailles qu'ils ont livrées aux Espagnols. Ils s'accoutumèrent bientôt au manège, se procurèrent de nombreuses et bonnes races de chevaux, et les élevèrent en peu de temps, de manière que vers l'année 1568, savoir dix-sept ans après avoir tenu tête pour la première fois aux Espagnols, ils eurent déjà plusieurs escadrons de cavalerie dans leur armée. Le *Toqui Cadegual* fut le premier à donner une organisation régulière à leur cavalerie, dans l'année 1585.

L'infanterie, qu'ils appellent *namuitulinco*, est divisée en régimens et en compagnies : les régimens sont composés de mille hommes, et les compagnies de cent. La cavalerie est divisée de la même manière ; mais le nombre des chevaux n'est pas fixe. Chaque corps a son drapeau marqué d'une étoile, qui est l'écusson de la nation. Leurs soldats n'ont pas d'uniforme comme les Européens, mais ils portent, sous

leurs habits ordinaires, des cuirasses de cuir endurci au moyen d'un certain apprêt : leurs casques sont de la même matière.

La cavalerie est armée de lances et d'épées ; l'infanterie, de piques ou de massues, garnies de pointes de fer. Anciennement, ils faisoient usages de frondes ou de flèches, qu'ils savoient tirer avec la plus grande adresse ; mais ils les ont presque abandonnées après l'arrivée des Espagnols, l'expérience leur ayant appris qu'il vaut mieux en venir d'abord aux armes blanches, et à une mêlée avec l'ennemi, pour l'empêcher de faire usage des armes à feu.

Ces vaillans guerriers n'ont, jusqu'à présent, su découvrir l'art de faire de la poudre ; cependant il paroît qu'à présent ils s'en soucient peu. On croit, malgré cela, qu'ils firent d'abord tous leurs efforts pour l'apprendre. Qu'on me permette de rapporter ici une anecdote, laquelle, quoique fabuleuse en apparence, est pourtant accréditée par une tradition unanime. La première fois que les Araucans virent des nègres au service des Espagnols, ils crurent qu'on faisoit la poudre avec un extrait de leur corps ; de sorte qu'aussitôt qu'ils eurent fait prisonnier un de ces malheureux, ils réduisirent son corps en charbon, et le pulvérisèrent ensuite. Le résultat les détrompa bientôt de leurs principes chimiques. Par là

Digitized by Google

suite, ayant mis les Espagnols en déroute, ils s'emparèrent de leur poudre et de leurs fusils, et ils en firent usage avec autant d'adresse, dans les nouvelles batailles, que s'ils eussent dès long-tems été accoutumés au maniement des armes; mais, la poudre finie, ils reprirent l'usage de leurs anciennes armes. Lorsque les Hollandais se rendirent maîtres du port de Valdivia, ils voulurent s'allier avec les Araucans, promettant de leur fournir de la poudre et des canons; mais ces Américains, qui se défient de tous les Européens, refusèrent leurs offres. Avant que l'armée se mette en marche, le général désigne trois jours, pour mieux délibérer sur l'affaire; chacun est libre de dire son opinion, s'il la croit utile au succès de l'entreprise. Cependant le général délibère en secret, avec les officiers de l'état-major, sur le plan d'attaque, et sur les moyens de réparer un revers.

L'armée se met en marche au son des tambours, toujours précédée par plusieurs explorateurs, pour éviter les embûches de l'ennemi. L'infanterie va encore à cheval; mais quand il faut en venir aux armes, elle descend de cheval, et se forme en bataillons. Chaque soldat est obligé d'apporter ses armes et ses vivres de chez lui, suivant l'usage des anciens Romains. Comme tous sont obligés de servir, personne ne contribue à la subsistance de l'armée.

Digitized by Google

Les vivres de chaque soldat consistent en un sac de farine de seigle rôtie, qu'on dissout dans l'eau, et qui le nourrit jusqu'à ce qu'il puisse vivre aux frais de l'ennemi. C'est ainsi que leurs troupes, dégagées de tout bagage, marchent avec une extrême rapidité, et ne perdent jamais l'occasion d'attaquer l'ennemi avec avantage, ou de faire une prompte retraite. Le roi de Prusse et le maréchal de Saxe vouloient faire revivre dans leurs armées cette ancienne méthode, mais les troupes européennes se refusèrent à cette simplicité primitive.

Les troupes araucanes sont extrêmement vigilantes; elles prennent les mesures les plus sages, pour camper dans la nuit en des lieux avantageux et sûrs. Elles placent des sentinelles partout, et, lorsqu'elles se trouvent vis-à-vis de l'ennemi, elles redoublent de précaution: elles entourent leur camp de fortes tranchées; chaque soldat est obligé de tenir un feu allumé devant sa tente pendant la nuit. La quantité de ces feux éblouit l'ennemi, et offre de loin un coup-d'œil admirable.

Ils savent construire des ouvrages militaires, qu'ils entourent de fosses profondes, garnies de branches épineuses, et entourées de rochers, pour résister à l'impétuosité de la cavalerie ennemie : enfin il n'y a pas de stratagême qu'ils n'emploient à propos.

Digitized by Google

Lorsqu'ils en viennent aux mains, ils partagent leur cavalerie en deux ailes, et ils placent l'infanterie, divisée en bataillons, au centre. Les rangs de ces bataillons sont, tour-à-tour, composés de gens armés de piques et de gens armés de massues; de manière qu'entre deux piques il y a toujours une massue. Le *vice-Toqui* commande l'aile droite, un officier supérieur la gauche; le *Toqui* court de tous les côtés, en exhortant les troupes à combattre courageusement pour la liberté; mais, en général, les officiers ont plus de peine à retenir leur impétuosité, qu'à l'exalter. Tout Araucan pense qu'il n'y a rien de plus honorable que de mourir en combattant.

Le signal de la bataille donné, ils s'avancent avec le plus grand courage, en poussant des cris effroyables; au moment où l'artillerie ravage leurs rangs, ils font tous leurs efforts pour pénétrer dans le centre de l'armée ennemie. Quoiqu'ils sachent très-bien que les premiers rangs sont exposés à une mort certaine, ils cherchent à l'envi à s'y placer. Aussitôt que le premier rang a été balayé par les balles, le second et le troisième le remplacent, jusqu'à ce qu'ils puissent fondre sur l'avant-garde de l'ennemi. Ils savent cependant se contenir dans leur emportement, et ils suivent exactement les ordres de leurs officiers dans les évolutions

Digitized by Google

militaires. Les plus à craindre sont les gens armés de massues, qui, comme autant d'Hercules, abattent tout ce qui se présente devant eux, avec leur arme garnie de fer.

Division du butin, et congrès de paix.

Les dépouilles de l'ennemi appartiennent à celui qui s'en empare. Si la prise est faite par plusieurs, on la divise en parties égales. Les officiers et les *Toquis* ne jouissent d'aucune préférence. Les prisonniers de guerre, selon l'usage de toutes les nations à moitié barbares, deviennent esclaves, jusqu'à ce qu'ils soient rançonnés.

L'*Admapu* ou le code ordonne qu'un de ces malheureux soit immolé aux mânes des soldats morts sur le champ de bataille; mais cette loi cruelle n'a été exécutée qu'une ou deux fois dans l'espace de deux cents ans. Le sacrifice se fait de la manière suivante : Les officiers et les soldats forment un cercle, au centre duquel on plante la hache, marque distinctive des *Toquis*, au milieu de quatre poignards, qui représentent les quatre *Butal-mapus*. Ce malheureux prisonnier, monté, par mépris, sur un cheval sans oreilles et sans queue, est placé auprès de la hache, la tête tournée vers son pays. Ensuite, on lui met entre les mains une poignée de baguettes, et un bâton pointu, avec lequel on l'oblige à creuser un fossé, où il doit

Digitized by Google

enfoncer les baguettes l'une après l'autre, pendant qu'il prononce les noms des guerriers les plus vaillans de sa nation. Les soldats araucans répondent à chaque nom par des imprécations horribles; ensuite on lui commande de couvrir le fossé, comme s'ils y vouloient ensevelir la gloire et la valeur des ennemis qu'il a nommés. Aussitôt le *Toqui*, ou quelqu'un de ses courageux champions auquel on aura accordé l'honneur de cette fonction, lui brise la tête avec un coup de massue, et deux ministres lui arrachent le cœur palpitant, qu'ils présentent au général : celui-ci en suce du sang, et puis le remet aux officiers, pour qu'ils en fassent de même. Les soldats font des flûtes des os décharnés du cadavre, et portent sa tête sur une pique, au milieu des acclamations des spectateurs, qui, en donnant des coups de pieds sur la terre, entonnent une horrible chanson martiale, accompagnée du son lugubre de ces flûtes hideuses. On finit cette fête barbare par appliquer, au corps découpé du prisonnier, une tête de mouton, et par s'enivrer à la vue d'un si affreux spectacle. Si, malgré les coups de la massue, le crâne n'est pas tout-à-fait brisé, ils en font une tasse où ils boivent dans leurs banquets, selon l'usage des Scythes.

Lorsque la guerre entre les deux nations est terminée, on ouvre un congrès que les Espa-

Digitized by Google

gnols appellent *parlemento*, et les Araucans *huinacoyag*. On le tient ordinairement dans une belle plaine, entre les rivières Biobio et Duqueso, aux limites des deux Etats. Le président espagnol et le *Toqui* araucan s'y portent avec l'escorte établie par les articles préliminaires. Les quatre *Butal-mapus* ou principautés y envoient quatre députés; leurs suffrages unanimes sont nécessaires pour la conclusion de la paix. Cent-trente *Ulmenes*, avec leurs suites respectives, qui se montoient à deux mille hommes, assistèrent au *parlemento* qui eut lieu après la guerre de 1723. Les deux parties contractantes logent à la distance de deux milles l'une de l'autre.

Les conférences commencent par plusieurs cérémonies des deux côtés. Pour marquer leur amitié future, ils lient en faisceau, au milieu de l'assemblée, les deux bâtons des *Ulmenes* et celui du Président espagnol. Un orateur araucan, présentant une branche de cannellier, qui est chez eux le symbole de la paix, et mettant la main gauche sur le faisceau, prononce, en langue araucane, un discours prémédité, sur les motifs qui ont donné lieu à la guerre, et sur les moyens les plus propres à rétablir la bonne harmonie parmi les deux peuples. Il expose ensuite, en stile pathétique, tous les maux qui sont la suite de la guerre,

Digitized by Google

et tous les avantages qu'on retire de la paix, à laquelle il exhorte les chefs des deux partis. Le Président espagnol y répond par un autre discours conforme aux circonstances. On établit ensuite les articles de la paix, qu'on ratifie par le sacrifice de plusieurs *chilihueques*, ou chameaux chilenois (1); puis le Président se met à table avec les *Toquis* et les *Ulmenes*, et il leur fait, au nom de son souverain, les présens accoutumés. Cette cérémonie se renouvelle toutes les fois qu'on envoie à Chile un nouveau Président espagnol. Si on la négligeoit, les Araucans se croyant méprisés, déclareroient d'abord la guerre. Dans le trésor public, il y a une somme destinée aux frais qu'entraînent ces réunions. Un envoyé espagnol va inviter, au nom du nouveau Président, les *Toquis* et les *Ulmenes*, à se trouver ensemble, pour faire connoissance, et pour consolider la paix faite sous ses prédécesseurs. Les cérémonies de ce congrès sont les mêmes que celles qui ont lieu pour traiter de la paix. Les *Ulmenes* y concourent en plus grand nombre, pour connoître personnellement le nouveau chef espagnol, et pour juger, par son air et ses traits, des dispositions pacifiques ou guerrières de son ame. L'ouverture de ces congrès attire

(1) Variété des *lamas*, ou, selon d'autres, de la *vigogne*.

Digitized by Google

un grand nombre de marchands, qui y tiennent une foire très-avantageuse aux deux nations.

Religion des Araucans.

Le système religieux des Araucans est simple et conforme à leur manière libre de vivre. Ils reconnoissent un Etre-Suprême, auteur de toute chose, qu'ils appellent *Pillan*. Ce mot dérive de *pulli* ou *pilli*, (ame) ou esprit par excellence. On l'appelle aussi *Guenu-Pillan*, esprit du ciel, *Eutagen*, grand-être, *Thalcave*, le tonnant, *Vivennvoe*, créateur de tout, *Vilpepilvoe*, tout-puissant, *Molghelle*, éternel, *Aunonolli*, infini.

Le gouvernement de l'univers est modelé sur la police araucane. Ils disent qu'il est le *Grand-Toqui* du monde invisible, et en cette qualité, il a ses *Apo-Ulmenes* et ses *Ulmenes*, auxquels il confie l'administration des choses d'ici-bas. Cette manière de penser est bien grossière, mais convenons que des peuples qu'on dit civilisés, ont des idées plus absurdes sur la Divinité.

C'est à la première classe des dieux subalternes qu'appartiennent l'*Epunanum*, qui est le Mars de cette nation, le *Meoulen*, ou le dieu de la bienfaisance, et l'ami du genre humain; le *Guecubu*, être malfaisant, auteur des maladies, et qui paroît être le même que l'*Algue*.

Digitized by Google

On voit par là que la doctrine du manichéisme se trouve établie chez toutes les nations barbares des deux continens, qui, n'étant pas capables de pénétrer la cause du bien et du mal, ont imaginé deux principes contraires.

Le dieu *Guecubu* est le même que le *Mavasi* des Orénoques, et l'*Ariman* des Persans. Selon les Araucans, il est la cause première de tous les maux. Si un cheval se fatigue, c'est parce que le *Guecubu* l'a monté en croupe; s'il arrive un tremblement de terre, c'est parce que le *Guecubu* lui a donné un coup; si quelqu'un meurt, c'est le *Guecubu* qui l'a étranglé.

Les *Ulmenes* de la hiérarchie céleste des Araucans, sont les génies qui président particulièrement aux choses créées, et qui, d'accord avec le bon dieu *Meoulen*, tâchent de balancer l'énorme puissance du *Guecubu*. Il y a des dieux mâles et femelles. Ces dernières sont toujours vierges, car la génération n'a pas lieu dans le monde intellectuel; idée raffinée, qu'on n'attendroit pas d'une nation sauvage. Les dieux mâles s'appellent *Geru*, qui signifie seigneurs; ils ressemblent aux génies ou gin des Arabes. Les femelles s'appellent *Amey-malghen*, c'est-à-dire nymphes spirituelles : elles font auprès des hommes l'office d'esprits familiers. Il n'y a pas d'Araucan qui ne se glorifie d'en avoir une à son service. Lorsqu'ils réussissent dans

Digitized by Google

quelque affaire, ils disent : « *Nieucai ni Ameymalghon*, j'ai ma nymphe. »

Comme le gouvernement terrestre, dans l'idée de ces peuples, est analogue à celui du ciel, ils disent que, de même que les *Ulmenes* terrestres, ceux du ciel ne peuvent faire aucun mal aux mortels, sans que ceux-ci y aient donné occasion. Conformément à ce principe, ils n'ont ni temples ni prêtres, et ils ne font des sacrifices que dans le cas d'une maladie grave, ou à l'occasion d'un traité de paix. Alors ils immolent des animaux, et ils brûlent du tabac, qu'ils croient l'encens le plus agréable à leurs dieux. Ils les invoquent pourtant dans d'autres cas urgens, en s'adressant d'ordinaire à *Pillan* et à *Meoulen*. De-là vient leur indifférence pour le christianisme, qui est toléré dans toutes leurs provinces. Les missionnaires y sont respectés, mais font très-peu de prosélites.

Si d'un côté les Araucans se soucient peu de leurs divinités, de l'autre, ils sont très-superstitieux sur des points moins importans. Intimément persuadés de la véracité de leurs augures, ils font beaucoup attention aux signes heureux ou malheureux que leur imagination leur a suggérés. Leurs vaines observations roulent sur les rêves, sur le chant et le vol des oiseaux. Il en étoit de même chez les Grecs et les Romains, et autres nations qu'on croit

Digitized by Google

sages. L'Araucan intrépide, qui combat courageusement l'ennemi, tremble à la vue d'un grand-duc. Dans leurs affaires d'importance, ils consultent les sorciers et les charlatans, qu'ils appellent *lligua* ou *dugol* (parleurs), parmi lesquels il y en a qui se donnent pour *Genguenu, Genpunuc, Genssirus,* c'est-à-dire pour les maîtres du ciel, des épidémies et des vers, et qui se vantent, comme les Lamas du Tibet, de faire pleuvoir, d'empêcher les mauvais effets des maladies, et de détruire les vers des bleds. Ils craignent beaucoup les *Calcus*, qui sont de prétendus enchanteurs; ils disent que ceux-ci habitent les cavernes dans le jour, avec leurs disciples, appelés *Ivunches* (hommes-animaux), et que la nuit, se transformant en moineaux, ils se répandent dans l'air, et décochent des flèches invisibles contre leurs ennemis. Leur crédulité se fait particulièrement sentir dans les récits sérieux qu'ils font des apparitions de ces fantômes et des esprits follets, sur lesquels ils content beaucoup de fables. Pourtant, à dire vrai, il n'y a pas de peuple sur la terre, qui, en fait de superstition, puisse se moquer des Araucans. Il ne manque pas de philosophes parmi eux qui méprisent ces contes, et qui raillent sur l'ignorance de leurs compatriotes.

Tous les Araucans sont d'accord sur l'immortalité de l'ame. Cette vérité consolatrice

Digitized by Google

est enracinée et comme innée dans leur esprit. Ils croient que l'homme est composé de deux substances essentiellement différentes, c'est-à dire du corps qui est corruptible, et qu'ils appellent *auca*, et de l'ame qu'ils nomment *auc* ou *pulli*, et qu'ils croient immortelle. Ils ont l'esprit si rempli de cette distinction, qu'ils se servent métaphoriquement du mot *auca* pour exprimer la partie, la moitié de quelque chose.

Ils ne sont pas d'accord sur la destinée des ames dans l'autre monde. Ils conviennent avec les autres Américains, que les ames, après la mort, vont de l'autre côté de la mer, vers l'Occident, dans un certain endroit appelé *Gulcheman*, c'est-à-dire, séjour des hommes ultramontains.

Mais il y en a qui croient que cette région est divisée en deux parties, l'une remplie de délices, pour les bons, et l'autre dénuée de tout, et réservée pour les méchans. D'autres, au contraire, prétendent que tous les hommes, après leur mort, jouissent des plaisirs éternels, et que les actions de ce bas monde n'ont aucune influence sur l'état futur.

Leurs idées sur la spiritualité de l'ame ne paroissent pas bien pures, comme on peut s'en persuader par les cérémonies qu'ils observent dans leurs funérailles. Aussitôt qu'un homme meurt, ses parens et ses amis, assis à terre

Digitized by Google

autour du cadavre, pleurent pendant quelque temps, et puis ils l'exposent, habillé de ses meilleurs habits, sur un haut cercueil. C'est ainsi qu'ils le tiennent toute la nuit, qu'ils passent, partie en pleurant, partie en mangeant et buvant avec les amis qui viennent les consoler. Cette assemblée s'appelle *curicahuin*, c'est-à-dire, invitation noire; car la couleur noire est parmi eux le symbole du deuil.

Le jour suivant, et quelquefois le second ou le troisième, ils portent le cadavre en procession au cimetière de la famille, qui, d'ordinaire, est situé dans un bois ou sur une colline. Deux jeunes gens à cheval, courant bride abattue, précèdent le convoi; les parens les plus proches portent la bière, entourée de plusieurs femmes qui pleurent. Une autre femme répand derrière le cercueil des cendres chaudes, pour que l'ame du mort ne puisse plus retourner à la maison. Arrivés au lieu de la sépulture, ils posent le cadavre à terre, et ils l'entourent, selon son sexe, de ses armes ou de ses instrumens de travail, ainsi que d'une grande quantité de vivres et de vaisseaux remplis de vin, ou d'une boisson de maïs, qui doit lui servir, selon eux, pour son voyage à l'autre monde. Il y en a qui tuent un cheval, et l'enterrent dans la même tombe. Après cela, ils prennent congé du mort en pleurant, lui souhaitent un

Digitized by Google

heureux voyage, et le couvrent de terre et de pierres entassées en forme pyramidale; ils y versent la boisson de maïs. Il est inutile de répéter ici que ces cérémonies ont une grande ressemblance avec les rites funèbres des peuples de l'ancien continent.

Aussitôt que les parens ont quitté le défunt, une vieille, nommée *Tempulcague*, disent-ils, vient, déguisée en baleine, le porter aux Champs-Elysées; mais avant que d'y arriver, il doit payer le passage à une autre vieille très-méchante, placée dans un défilé, et qui crève un œil à tous les passans qui ne payent pas ponctuellement. Les ames, séparées de leurs corps dans l'autre monde, exercent les mêmes fonctions que dans celui-ci; les hommes mariés y conservent leurs femmes, mais sans cohabiter avec elles; car cet heureux séjour ne peut être habité que par des morts et des esprits. Comme, selon eux, les ames ne se dégagent pas de leurs passions terrestres, il est naturel que lorsqu'elles retournent visiter la terre, elles combattent avec les ames de leurs ennemis, toutes les fois qu'elles les rencontrent dans l'air. C'est de ces combats que naissent les orages, les tonnerres et les éclairs. Il n'arrive pas de tempête sur mer ou d'orage sur terre, que ces peuples ne s'imaginent voir dans les ouragans une bataille entre les ames de leurs compa-

Digitized by Google

triotes et celles des Espagnols. Ils disent que le bruit des nuages est la marche des chevaux; le fracas du tonnerre, celui des tambours, et la lueur des éclairs, celle de l'artillerie. Si l'orage se dirige vers le territoire espagnol, ils croient que les ames de leurs compatriotes mettent en fuite celles des Espagnols, et ils crient d'une voix triomphante: « Poursuivez-les, amis, tuez-les. » S'il en arrive le contraire, ils se désolent, et s'écrient: « Allez, » prenez courage, amis, retenez-les. »

Ils ont des idées si ridicules sur les choses créées, qu'en les rapportant, on ne pourroit en retirer d'autre avantage que celui de montrer l'insuffisance de l'esprit humain, lorsqu'il est abandonné à lui-même. (1). On garde parmi eux le souvenir d'un grand déluge, auquel il n'échappa que peu de monde, qui se rassembla sur une montagne divisée en trois pointes, appelée *Thegtheg*, c'est-à-dire tonnante ou foudroyante, montagne qui avoit la vertu de surnager. On présume que ce déluge ne vint qu'à la suite d'une éruption volcanique, accompagnée de grands tremblemens de terre; que par conséquent il est vraisemblablement bien différent de celui de Noé. En effet,

(1) Nous déplorons bien cette crainte du ridicule, qui a sans doute empêché l'auteur espagnol de consigner ici des choses instructives. (*N. d. R.*)

toutes les fois qu'il arrive un tremblement de terre, les habitans se retirent sur des montagnes qui ont la même figure, et par conséquent, selon eux, la même propriété de surnager. Ils craignent qu'après un fort tremblement de terre, la mer ne déborde et n'inonde une autre fois la terre. Dans ces occasions, ils portent avec eux des vivres et des plats de bois pour se préserver de la chaleur, au cas que le *Thegtheg*, soulevé par les eaux, montât jusqu'au soleil : mais quand on leur oppose que les plats de terre, dans cette occasion, vaudroient mieux que ceux de bois, pour être moins sujets à brûler, ils donnent une réponse qui est commune parmi eux, « que » leurs ancêtres s'y prenoient toujours ainsi. »

Division du temps, notions astronomiques, mesures.

Les Araucans divisent le temps comme nous, en années, en jours, en mois et en heures, mais d'après une méthode différente. Leur année solaire commence le 22 décembre, c'est-à-dire immédiatement après le solstice d'été. Ils appellent ce solstice *Haumathi-pantu*, savoir, commencement et fin de l'année. Ils appellent celui de juin *Udanti-pantu*, diviseur de l'année, parce qu'il la divise en deux parties égales. Ils savent déterminer ces deux points importans avec beaucoup d'intelligence,

Digitized by Google

par le moyen des ombres solstitiales. L'année est appelée *Sipantu*, c'est-à-dire, tour du soleil. Elle est divisée en douze mois de trente jours chacun, comme celle des Egyptiens et des Persans; de sorte que pour compléter l'année tropique, il faut cinq jours de plus : je ne me rappelle pas où ils les intercalent. Il est pourtant vraisemblable qu'ils ajoutent ces cinq jours au dernier mois. Ces mois s'appellent ordinairement *Ayen*, ou lune, parce qu'ils furent d'abord réglés d'après les phases de la lune. Ces mois prennent leurs noms des choses les plus marquantes qui arrivent ordinairement dans le cours de chacun. Les saisons, qui comprennent chacune trois mois, s'appellent *Jeugen*, printems, *Ucan*, été, *Gualug*, l'automne, et *Piuhera*, l'hiver. Ils divisent le jour naturel en douze parties, six de jour et six autres de nuit, comme font les Chinois, les Japonais, les Taïtiens, et quelques autres nations. Ainsi, chaque heure araucane (*Iliagantu*) répond à deux heures des nôtres. Ils déterminent les heures du jour par l'élévation du soleil, et celles de la nuit, par la position des étoiles; mais comme ils ne se servent pas d'instrumens pour les déterminer, il s'ensuit que ces divisions, qui doivent être inégales selon les temps différens, le deviennent encore plus, par la manière imparfaite de les régler.

Digitized by Google

Ils commencent à les compter depuis minuit, comme en Europe, et ils donnent à chaque heure un nom particulier.

Il donnent en général aux étoiles le nom de *Huageln*, et les divisent en plusieurs constellations, qui prennent leurs noms du nombre des étoiles principales qui les composent. Les Pleïades sont appelées *Cosublas*, c'est-à-dire, constellation de six étoiles; la croix antarctique, *Meliritho*, constellation de quatre étoiles; la voie Lactée s'appelle *Rupue-peca*, chemin de la table, conformément à un de leurs contes populaires, rejeté par leurs astronomes. (1)

Ils savent encore distinguer les planètes, auxquelles ils donnent le nom de *Gan*, du verbe *gaun* (se laver); de sorte qu'on peut en déduire que ces peuples ont eu, à l'égard de ces corps célestes, la même opinion que les anciens Romains, c'est-à-dire, qu'en se couchant, ces étoiles se plongeoient dans la mer.

Il ne manque pas chez eux de Fontenelles, qui croient que ces planètes sont autant de terres habitées comme la nôtre. Ils appellent les espaces célestes *Genu-mapu*, pays du ciel, et la lune, *Cuyen-mapu*, pays de la lune. Ils pensent, avec Aristote, que les comètes, nom-

(1) Nous regrettons bien que l'auteur ne rapporte pas cette tradition.

Digitized by Google

mées *Cherave*, viennent des exhalaisons célestes qui s'enflamment dans la région supérieure de l'air; ils les regardent comme les avant-coureurs des malheurs. Ils appellent les éclipses solaires *Lay-antu*, et les lunaires *Lay-ayen*, c'est-à-dire, mort du soleil ou de la lune. Ces expressions sont métaphoriques, comme celles des Latins, *defectus solis*, etc. Je ne pourrois pas dire ce qu'ils pensent sur la cause de ces phénomènes. On rencontre dans leur langue plusieurs mots destinés à l'astronomie, ce qui indique que leurs idées sur cette matière sont plus étendues qu'on ne le penseroit.

Leurs mesures linéaires sont : le palme, le pied, le pal, la coudée, la lieue, qui répond à la lieue marine, ou à la *parasangue* des Perses.(1) On compte les plus grandes distances par *aurores*, qui équivalent aux journées d'Europe.

Les mesures des liquides et des solides sont en plus petite quantité. Le *guampar*, le setier, le *can*, le demi-setier, et le *menuce* ou la cruche, sont les mesures des liquides. Celles qui servent pour mesurer les solides sont : le

(1) Ceci n'offre malheureusement aucun rapport positif; car on est très-incertain sur la valeur de la *parasangue* ou du *farsang* des Persans. Il est d'autres traits qui semblent indiquer une origine asiatique de la civilisation des peuples d'Amérique. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

chaique, qui tient six quarterons, et le *niepu*, qui pèse le double.

Ils n'ont aucune notion des sciences spéculatives. Leurs connoissances géométriques, ou des propriétés de l'extension, sont grossières et bornées, comme celles de tous les peuples non civilisés. Ils ont cependant dans leur langue des mots pour désigner les différentes espèces de quantité, comme le point, la ligne, l'angle, le triangle, le cône, la sphère, le cube.

La suite et fin de ce tableau (contenant les articles *rhétorique* des Araucans, *poésie*, *médecine*, *commerce*, *mœurs* et *usages*, etc.) paroît dans le cahier 47.

Digitized by Google

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XLVI.

The Description of the Spar Cave, in the Isle of Skye, etc.; c'est-à-dire, Description de la Caverne de Spath, dans l'île de Skye (Haute-Ecosse); par M. *K. Macleay*, M. D. Londres, 1811.

PARMI les curiosités naturelles qui, dans la Haute-Écosse, ont attiré l'attention des voyageurs modernes, il n'en est aucune qui présente plus de singularités dignes de remarque, que la *Caverne de Spath* (*Spar Cave*), récemment découverte près la pointe de Strathaird, dans l'île de Skye. Le caractère *grandiose* des aspects qu'offre cette contrée, dit M. *Macleay*, en approchant de l'île du côté du sud et par mer, pourroit difficilement être surpassé; les montagnes noires et escarpées présentent partout les contours les plus hardis, dans telle direction que les contemple le navigateur, à une certaine distance.

Le nom gallois de cette île est *Skianach*, ce qui signifie l'*île ailée*, à cause de ses nombreux promontoires qui s'avancent dans la mer; mais cette dénomination originale a

Digitized by Google

été raccourcie par les Anglais, et changée en celle de *Skye*.

La côte de Strathaird n'est qu'une suite de rochers qui s'élèvent du fond de la mer, et qui, presque partout taillés à pic, sont d'une hauteur inégale. Les précipices, les cavernes et les grottes, dont toute cette côte est semée, forment les scènes les plus romantiques.

La caverne de Spath est située dans les terres de la ferme de *Glashna-Kill*, près le petit promontoire de *Rhu-Naheskan* (Pointe aux Anguilles), en s'approchant du petit golfe, dit *Loch-Slappen*, qui pénètre parmi les montagnes dans une direction nord. L'entrée de la caverne a été connue, depuis un temps immémorial, aux habitans des environs; mais ce ne fut que dans le mois de juin 1808, que l'intérieur fut exploré, grace au zèle persévérant et à l'intrépidité d'une dame, madame *Gillespie* de Kilmoree. Quoique n'étant pas indigène de l'île de Skye, cette dame avoit été frappée de toutes les histoires merveilleuses qu'on racontoit sur la caverne de Spath; elle prit un bateau, se fit accompagner d'un nombre de gens suffisant, et eut le courage d'explorer les recoins les plus profonds de cette cavité extraordinaire, célèbre dans les traditions fabuleuses de l'île, sous le nom de *Slochd-Altrimen*, c'est-à-dire la caverne où l'enfant fut conservé.

L'ouverture de la caverne est tournée au sud-est; la côte, dans cet endroit, n'est pas très-élevée, mais comme elle est composée de rochers taillés à pic, il n'est possible d'y entrer à pied sec qu'au moment de la basse marée: on y arrive facilement par mer. Les rochers qui en forment le vestibule, avancent dans la mer, et, s'élançant perpendiculairement à cent pieds de hauteur, paroissent comme deux énormes remparts de pierres so-

Digitized by Google

lides, séparés l'un de l'autre par un espace vide de trente pieds. Dans ce canal, l'eau remonte par la haute marée l'espace de quatre cents pieds. On ne sauroit concevoir un frontispice d'une beauté plus sauvage et plus romantique. Une superbe voûte, approchant de la forme d'une voûte gothique, s'ouvre à droite, embellie d'une infinité de stalactites d'un vert noirâtre, dont quelques-unes, descendant jusqu'au fond, servent de piliers naturels à ce portail magnifique. Le toit et le parvis sont de la roche appelée *whymstone*, les flancs sont de grès calcaire, de sorte que le vide résulte d'une lacune dans une de ces larges *digues de whyn*, si communes dans les îles occidentales de l'Écosse. On passe d'abord, pendant soixante pas, par une pente douce, à travers une ouverture qui a neuf pieds environ de haut, et quinze à vingt de large. La route reste maintenant au même niveau l'espace de quelques toises, mais elle monte ensuite tout à coup pendant cinquante-cinq pieds, et sous un angle de quarante-cinq degrés; on passe, non pas sans difficulté, par cette apre colline, composée de terre, de sable et de pierres détachées. Le sentier, qui jusqu'ici est affreux, devient très-agréable; il passe par un plan incliné, qui, vu d'en bas, ressemble à une cascade de neige qui seroit congelée; c'est la plus exacte miniature des flancs glacés d'une montagne de Suisse ou de Savoie. La splendeur extraordinaire de la caverne commence maintenant à se développer à chaque pas. La montée prochaine est d'une extrême difficulté, environ l'espace de vingt-huit pieds : la surface est glissante; mais, ayant atteint le haut, le voyageur peut dire qu'il est arrivé à la dernière grande entrée, qui est large de huit pieds, et couverte d'une voûte de douze pieds de haut, le tout offrant la blancheur d'un marbre sans tache. A droite, le portail est en apparence

Digitized by Google

soutenu par une admirable colonne gothique, d'une forme parfaitement régulière; c'est un tronc de spath solide, de trois pieds de diamètre, et qui s'avance hors du flanc de la montagne d'environ les trois quarts de sa circonférence. On passe ici parmi des rochers entièrement blancs et décorés d'incrustations de formes fantastiques. Il pend du toit des milliers d'aiguilles d'un spath pur et blanc comme la neige, semblables aux franges d'un rideau. Au bout de ce passage, la caverne s'ouvre, à l'œil étonné, dans toute sa grandeur, et le spectateur se voit subitement lancé dans un magnifique amphithéâtre, composé de pierres brillantes et de spath d'une blancheur éclatante; les yeux éblouis s'égarent parmi cette infinité d'objets. En sortant du passage dont on vient de parler, l'espace tout à coup prend une largeur de vingt pieds; mais la voûte s'élève au point de devenir presque invisible.

Parmi les objets singuliers qui frappent l'œil, le plus remarquable est la statue d'un *moine* en spath et de grandeur naturelle. La figure fait illusion; elle est dans la position d'un homme à genoux, sur un coussin, avec les mains levées. La draperie, représentant un froc, est très-correcte; la tête nue laisse voir la tonsure. Le visage est reconnoissable; seulement le nez est un peu plat. Les épaules et les autres parties du corps sont dans de justes proportions. Derrière le *moine*, il y a beaucoup d'autres concrétions stalactiques, semblables à des bustes; les têtes et les épaules sont ce qu'elles offrent de plus naturel. On distingue encore la tête d'une *religieuse*, couverte d'un voile. Sur les parois, un grand nombre d'objets divers, représentés en bas-reliefs, amusent l'imagination du spectateur, qui peut y voir tout ce qu'il lui plaira de voir; cependant, le bas-relief de la *toison d'or* est d'une ressemblance parfaite.

Digitized by Google

La cristallisation confuse est celle que le spath, dans cette caverne comme ailleurs, semble avoir subie de préférence. Les stalactites forment des colonnades, rangées avec élégance, et qui, en s'éloignant de l'œil à mesure que la caverne s'élargit, donnent naissance à plusieurs niches et allées. Quelques piliers paroissent comme soutenus par des figures placées sur le fond, et qui semblent écrasées sous le fardeau. Le toit, très-élevé, a l'air d'un ciel couvert de nuages blanchâtres.

En quittant ce beau point de vue, le voyageur descend un coteau d'environ trente pieds, et arrive sur les bords d'un petit lac, entouré d'un autre amphithéâtre qui paroît sans issue, et qui ne montre à l'œil, de tous côtés, que le spath pur et blanc. A droite de cette salle spacieuse, environ huit pieds au-dessus du niveau de l'étang, on voit, dans un recoin, sur un banc étroit, un grouppe admirable de figures en haut-relief; elles sont au nombre de six, de grandeur naturelle et blanches comme le plus bel albâtre : elles ressemblent exactement à des *Caryatides* ou à des *Persans* (1). La figure la plus saillante est un Persan, qui semble tenir dans ses mains un parchemin. Il est probable qu'ici, comme pour le reste, l'imagination exaltée se charge d'une partie des frais.

On passe maintenant l'étang sur une planche, et on entre dans un corridor par une ouverture sombre et large seulement de trois pieds. Cette porte est flanquée par deux immenses piliers de spath pur. La colonne à droite est une des plus belles productions de la nature ; sa régularité sembleroit annoncer un ouvrage de l'art, mais sa structure compliquée et sa grandeur indiquent une puis-

(1) Les *Caryatides* sont des demi-figures qui, terminant une colonne, supportent une architrave ; les *Persans* sont des figures entières qui servent en guise de colonnes.

Digitized by Google

sance au-dessus de celle de l'homme. Le tronc est presque cylindrique, il a vingt pieds de haut et deux et demi de diamètre; il a l'apparence d'une colonne *saracénique* ou *normande*, étant formée par une suite de sections, exactement jointes les unes aux autres. En l'examinant en détail, ces divisions montrent la structure la plus méthodique, et l'arrangement le plus surprenant. Le pilier semble être composé d'un nombre infini de concrétions stalactiques brillantes, renversées et pliées les unes sur les autres, comme les feuilles de la gantelée. En dedans de cette porte, la caverne s'élargit seulement à dix pieds; et à une distance de trente pieds de l'étang, toutes ces belles scènes finissent entièrement. On compte depuis l'entrée de la caverne jusqu'à cet endroit, deux cent cinquante pieds. Toute cette cavité souterraine se trouve considérablement au-dessus du niveau de la mer : la marque des hautes eaux est à cinquante-cinq pieds plus bas que le niveau de l'étang.

Il paroît, d'après la description de M. Macleay, qui n'est pas extrêmement claire, que cette caverne reçoit, en quelques endroits, un foible jour par des crevasses du rocher.

La formation des stalactites n'est plus une merveille aux yeux des gens instruits; elle se trouve expliquée dans les traités de géographie physique(1). Mais il est assez rare que le spath calcaire, en filtrant à travers la voûte des montagnes, conserve une blancheur aussi éclatante que celle qu'il montre dans cette caverne. Il paroît que tant sous ce rapport que sous celui de la grandeur et de la variété d'objets remarquables, la caverne de l'île de Skye égale celle d'Antiparos dans l'Archipel et la *Madison-Cave* aux États-Unis.

(1) Précis de la Géographie universelle, par M. *Malte-Brun*, tom. II. page 203.

Digitized by Google

Feuilles nationales autrichiennes (Vaterlændische Blætter, *etc.*). Deuxième année, 1810; troisième année, 1811, premier volume.

(PREMIER EXTRAIT.)

CETTE feuille périodique renferme plusieurs articles originaux qui jettent du jour sur la géographie, la topographie et l'histoire de l'Autriche. Il seroit peut-être trop fastidieux pour un lecteur français d'en lire une analyse en règle; nous nous bornons à extraire quelques morceaux, qui sont de nature à plaire dans tous les pays.

Observations sur les naissances et les mortalités de la ville de Vienne. — L'auteur remarque que depuis 1783 jusqu'à 1807, c'est-à-dire dans un espace de vingt-cinq ans, il y avoit à Vienne 285,043 enfans nés; savoir, 140,149 garçons et 134,160 filles, et 10,734 fausses-couches; il est mort, dans cet intervalle, 355,830 personnes, dont 189,844 mâles et 165,986 femmes. Le nombre des mariages se monte à 60,941.

Remarques sur les mœurs des Slaves, habitans de la monarchie autrichienne, par M. *Rohrer.* — M. Rohrer a extrait ces remarques de *Notitia topographica inclyti Comitatus Zempleniensis*, par *Szirmai*, et de *Memorabilia provinciæ Czetneck*, par *Bartholomai* (*Neusohl*, 1799). Le lecteur y trouvera des détails très-curieux sur les mariages des Russniaques du comté de Zemplin, et sur les baptêmes de leurs enfans, et les cérémonies des noces des Slaves, habitans du cercle de Czetneck. Nous allons en extraire quelques passages.

Les mœurs des Russniaques ou Rousniaques, du comté

Digitized by Google

de Zemplin, portent encore tous les caractères d'une rudesse sauvage. Cette peuplade a toujours conservé, à travers les siècles de civilisation, la grossièreté barbare de ses ancêtres : le mariage même, ce premier pacte de l'homme en société, n'y est encore assujetti à aucunes lois; leurs filles, qu'ils marient ordinairement à l'âge de cinq ou six ans, sont élevées dans la maison de leurs belles-mères jusqu'à ce qu'elles soient en état d'accepter la main de leurs époux. Cependant il arrive aussi fréquemment que des filles, même avancées en âge, qui, n'ayant point été engagées de cette manière, sont enlevées par quelque ravisseur, et contraintes au mariage. Dans le village de Krasnibrod, près le cloître Basillian, il y a un marché aux filles trois fois dans l'année. C'est alors que des milliers de Russniaques font un pélérinage à ce lieu sacré : ici les filles se présentent les cheveux flottans et ornés de guirlandes; les veuves se distinguent des femmes mariées par une couronne de feuilles vertes qu'elles ont soin d'entrelacer dans leur coiffure. Dès qu'un Russniaque aperçoit une fille qui lui plaît, il l'entraîne dans le cloître, malgré la résistance que pourroient lui opposer cette personne et ses parens, et s'il a le bonheur d'atteindre, avec sa belle, le seuil de l'église, il est aussitôt fiancé. Le jour de la noce, le fiancé se rend, avec ses amis, à la maison des parens de sa future, suivi d'une foule de femmes qui entourent la nouvelle mariée. Une de ces femmes entre la première, comme députée, dans la maison; celle-ci est accueillie par les chants multipliés des femmes amies de la maison, qui lui apportent une coupe remplie de vin. Alors les hommes et les femmes commencent à entrer pêle-mêle dans la maison, et après le premier entretien sur le but de cette visite, toute l'assemblée demande à voir la fiancée. Celle-ci fait semblant de se confondre dans la foule, pour ne pas être reconnue: on feint de la chercher long-temps;

Digitized by Google

mais, dès qu'elle est retrouvée, on commence à la combler de vœux et de félicitations. L'époux fait alors ses remercîmens aux parens, de ce qu'ils ont si bien élevé sa chère future, et l'épouse fait les siens pour les présens de noces que chacun des assistans lui a remis pendant ce temps. Ces cérémonies préliminaires sont suivies par la célébration du mariage dans l'église.

Sur le Riesengebirge de la Bohême, par *Joseph Berndt*. — Nous allons communiquer à nos lecteurs quelques notices de ce mémoire intéressant. La chaîne du Riesengebirge (*mont des Géans*) occupe à peu près une surface de vingt milles carrés, dont la plus grande partie se trouve dans la Bohême. Toute l'étendue de cette chaîne de montagnes peut être considérée comme la partie la plus peuplée de l'Allemagne; le sol n'y est cependant point aussi fertile dans les vallées des basses montagnes, que dans celles qui sont à un niveau plus élevé. Dans les premières, on cultive toutes sortes de grains, comme du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, et généralement la récolte annuelle suffit à la consommation des habitans. Les plantes légumineuses, ainsi que les arbres fruitiers de toutes espèces, y profitent assez bien. Les pommes de terre et le lin y viennent même en abondance. Mais les vallées de l'intérieur du Riesengebirge sont fort peu cultivées. On n'y trouve d'autres animaux domestiques que des vaches et des brebis; ce n'est que dans les vallées des basses montagnes que l'on voit encore quelques chevaux, qui ne peuvent être d'aucun usage pour les habitans des hautes montagnes, à cause de la difficulté du terrain.

L'habitant du Riesengebirge est en général maigre et d'une taille moyenne, mais d'une constitution robuste et vigoureuse; son teint est ordinairement brun ou pâle. Les hommes se marient à l'âge de seize à vingt ans, et la

Digitized by Google

durée de leur vie s'étend de soixante à quatre-vingts ans. Le pain, le lait, le fromage, et un peu de beurre, ainsi que la choucroute et les pommes de terre, forment toute leur nourriture journalière; la viande ne vient pas même une fois dans l'année sur la table du pauvre montagnard, et il ne connoît d'autres boissons que l'eau ou le petit lait. En général, on peut admettre que les neuf dixièmes des habitans du Riesengebirge vivent dans l'indigence la plus pitoyable, et qu'il n'y en a tout au plus que la dixième partie qui jouissent d'une aisance médiocre. Les travaux forts et fatigans qui forment l'occupation ordinaire de ces montagnards, deviennent par la suite nuisibles à leur santé : aussi les maladies externes les plus communes, dans ces contrées, sont les hernies, les abcès, la carie, la rupture des os; et pour les maladies chroniques et internes, ce sont la pulmonie, l'hydropisie, la jaunisse, qui sont les plus fréquentes.

Sur les Valaques de la monarchie autrichienne, par M. *Bohrer*. — Les recherches historiques de cet auteur, sur l'origine des Valaques, ne sont pour la plupart que superficielles. Thunmann, Engel, Eder et Rosa ont certainement traité ce sujet avec bien plus de profondeur et d'érudition; mais les notions statistiques sur la population des Valaques, dans la Hongrie, la Transylvanie et la Bukowine, sont d'autant plus précieuses. Nous allons en relever les plus remarquables.

En 1787, on comptoit, en Hongrie, 1024 villages valaques. On pourroit admettre, l'un portant l'autre, 6100 ames pour un village (1), d'où il s'ensuivroit que

(1) Ce nombre pourroit être un peu trop fort pour une très-grande partie de ces villages; nous pourrions en citer plusieurs centaines dont la population n'excède pas 4500 ames.
(*N. d. R.*)

Digitized by Google

la population totale des Valaques, dans la Hongrie, se monteroit à 614,400 ames. La plus grande partie de ces Valaques habitent les comitats de Beregh, d'Unghvar, d'Ugotscha, de Szathmar, de Marmaros, ainsi que le cercle de Bihar et le comitat d'Aran.

En Transylvanie, le nombre des habitans valaques, qui surpasse de beaucoup celui des autres nations, pourroit être fixé à peu près à 800,000; dans la Bukowine, leur nombre pourroit encore se monter (d'après le relevé fait, en 1803, par ordre du gouvernement) à 150,000. D'après ces divers résumés, le nombre de tous les habitans valaques de la monarchie autrichienne s'éleveroit à plus d'un million et demi.

Sur les productions de la nature et sur l'état des arts en Galitzie, par *Samuel Bredezky*. — L'estimable auteur nous fournit des détails très-curieux sur cette belle province de la monarchie autrichienne; les faits suivans nous ont paru dignes de l'attention de nos lecteurs.

Dans tous les cercles situés vers les monts Carpathes inférieurs, on trouve la pierre à feu tantôt en lit et dans une terre poreuse et légère, tantôt renfermée dans les roches calcaires les plus dures. On rencontre souvent des pétrifications dans les mines de quartz. Les cavités de cette roche sont ordinairement remplies des plus beaux cristaux. On trouve de même, dans les Carpathes, mais pas aussi souvent, du hornstein (*petro silex resinite* d'Hauy), du jaspe, de la cornaline, des cristaux de roche, du bois pétrifié, et autres minéraux de cette espèce. A Kunow, à Salec et dans plusieurs autres endroits, on voit du marbre; à Surow et à Mariampol on trouve un albâtre qui, par sa beauté et sa consistance, pourroit être comparé à celui d'Italie; dans quelques autres endroits, le spath calcaire et gipseux forme des rochers entiers. Le calcaire de la

Digitized by Google

Galitzie renferme une grande quantité de chamites, de pectinites, de trochlites, etc. Les mines de sel de la Galitzie sont les plus riches et les plus abondantes de toute l'Europe. A Wielitschka, à Bochnia et à Katschika, on extrait toutes sortes de sel-gemme; à Drohobitsch, à Bolechow, à Dolina, à Kalusch, à Nadworna, à Delatin, etc., on prépare les eaux salées. On remarque encore, près Delatin, du schiste alumineux, et dans quelques autres endroits, on aperçoit du salpêtre. Les principaux minéraux combustibles de la Galitzie sont : le soufre natif, dans le cercle de Szczirzes; le succin, près Mizan; la houille, près Kuti; et l'excellente tourbe des environs de Lemberg et de Kalusch. La Galitzie n'est point aussi riche en métaux qu'on l'a cru jusqu'à présent : les mines d'or du cercle de Sandez, ainsi que l'or d'alluvion, près Kirlibaba, sont presqu'insignifiantes; il en est de même des mines d'argent : mais le cuivre, et principalement le fer, y sont déjà plus fréquens. — C'est surtout le règne végétal de la Galitzie qui forme la plus grande richesse de ses habitans : le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, le millet profitent si bien dans ce sol, et la récolte en est si abondante, que chaque année on exporte une quantité immense de ces diverses denrées; le lin et le chanvre y sont encore d'une qualité supérieure. Dans le cercle de Stanislawow, on plante aussi du tabac. Les colons allemands de la Galitzie y ont introduit la culture du trèfle, qui est maintenant en si grande abondance, que l'on en exporte tous les ans plusieurs centaines de quintaux pour la Hongrie et la Silésie. — L'auteur donne encore, dans ce mémoire, une liste très-détaillée de tous les animaux domestiques de la Galitzie.

L'industrie commerciale de cette belle partie de la monarchie autrichienne n'a pas encore atteint ce degré de

Digitized by Google

perfection auquel sont parvenues les autres nations commerçantes de l'Europe : les manufactures de soie y sont encore presque insignifiantes ; quelques fabriques de coton seulement méritent en quelque sorte d'être remarquées. Parmi celles-ci, nous distinguerons la grande fabrique du comte de Fries et compagnie, dont le produit annuel est à peu près de 300,000 florins. A Busc, dans le cercle de Zloczow, on trouve une grande manufacture de cuir. La toilerie forme encore une branche principale de l'industrie des Galitziens. Dans la Galitzie occidentale seulement, on comptoit déjà, en 1802, plus de 4209 métiers de tisserands. Il y a aussi deux manufactures de tabacs en Galitzie, dont l'une est à Winike et l'autre à Monasterika. Les potassières de la Bukowine sont très-abondantes; d'après une récapitulation faite sur les produits des années 1806, 1807 et 1808, et qui a été présentée aux Etats de cette province, on a trouvé que le taux moyen du produit annuel de toutes ces potassières, étoit de 5822 quintaux. A Glinsko, il y a une grande manufacture de faïance. Il y a des salpétrières à Wielitschka et à Brody. [*La suite à un Cahier prochain.*]

(*Article de M.* ROSENSTEIN.)

Fourth report of the directors of the African institution, etc., etc. Quatrième rapport des directeurs de la Société africaine, lu dans la séance de cette Société, le 28 mars 1810. Londres, 1810, brochure in-8°.

LA Société africaine continue à diriger tous ses efforts vers le noble but qu'elle s'est proposé, savoir, la civilisation des nations africaines. Ce but ne sauroit être

Digitized by Google

atteint avant qu'on ne soit assuré de l'abolition totale de l'odieux commerce d'esclaves; car comment l'Africain pourroit-il voir des législateurs bienfaisans ou des modèles respectables dans des hommes féroces et cruels, qui n'abordent sur ses rivages que pour y porter le deuil et la désolation au sein des familles? La traite est maintenant abolie légalement par trois nations qui, autrefois, y prenoient une part très-active; les Danois ont donné les premiers l'exemple de cette mesure expiatoire; les Anglais les ont suivis, et les Américains des Etats-Unis ont imité la législation anglaise. Mais comme le gouvernement américain n'a presque aucun moyen pour maintenir les lois, et que, dans cette république mercantile, chacun fait à peu près ce qu'il veut, on voit encore des bâtimens américains, en très-grand nombre, traverser l'Atlantique, chargés d'esclaves pour les colonies espagnoles et portugaises; les uns sont pour le compte des Américains, les autres ne sont au fond que des Anglais déguisés; ce sont les anciens spéculateurs sur la traite à Londres et à Liverpool, qui empruntent le nom d'un Américain pour continuer leur trafic, en dépit des lois. La Société africaine travaille avec beaucoup de zèle pour faire réprimer cet abus. Les directeurs regardent l'heureuse époque de l'abolition de la traite des noirs, comme devant être celle d'un commerce libre avec l'intérieur de l'Afrique; c'est alors, disent-ils, que les voyageurs anglais visiteront, sans danger, Tombouctou et Kashna, et pourront examiner la Nigritie, comme ils ont examiné l'Hindoustan.

Parmi les relations positives que renferme ce rapport, nos lecteurs connoissent déjà celles qui concernent l'établissement de Sierra-Leona, et le voyage du docteur Cowan; elles ont été données, dans ces *Annales*, d'après des journaux anglais, avant que nous en connussions

Digitized by Google

la véritable source (1). La notice relative à Mungo-Park, qui présente quelque espoir au sujet de ce célèbre voyageur, n'est malheureusement que trop surannée; on a depuis eu la certitude de sa mort.

Une notice sur les établissemens du Sénégal, représente, avec raison, cette conquête comme très-utile au commerce britannique. La Société africaine a réussi à faire transplanter le mûrier dans cette partie de l'Afrique; elle y a envoyé des œufs de vers à soie, accompagnés d'instructions pour l'entretien et la manutention de cet insecte. Elle y a fait transporter le modèle d'un moulin pour séparer le riz de son écosse. Le savant docteur Roxburgh de Calcutta, sur l'invitation de la Société, a fait passer au Sénégal les graines des arbres et des plantes les plus remarquables et les plus utiles de l'Inde; on a donné aux Anglais établis au Sénégal, des instructions pour la culture de ces végétaux, qui vont bientôt enrichir les rivages de l'Afrique, et parmi lesquels nous distinguons surtout la *tectona grandis* ou le fameux arbre de *ték*, qui remplace ou même surpasse le chêne dans les constructions navales.

Le morceau le plus important dans ce rapport est la *Description du pays d'Agouna, sur la Côte-d'Or*, communiquée par M. *Méredith*, sous la date, *Winnebak*, au pays d'Agouna, le 20 décembre 1809.

« Dans le voisinage de la mer, dit l'auteur, le sol de la Guinée est, en beaucoup de places, léger, sablonneux, et par conséquent peu favorable à la culture de la plupart des productions tropiques. Dans les endroits où le sol n'est pas de cette nature, d'autres circonstances s'opposent à la végétation d'un grand nombre d'espèces végé-

(1) *Annales des Voyages*, X, 328 et 378; le nom du *D. Cowan* avoit été changé dans les journaux en *Donowan*.

tales ; c'est en partie la fraîcheur et l'humidité des brises de mer ou des vents du sud-ouest, qui ne rencontrent rien sur la côte qui puisse ralentir leur marche ; c'est encore en partie l'abondance des parties salines dont l'air est comme imprégné, et qui sont continuellement reproduites par le ressac, aussi violent que général. A deux ou trois milles de la côte, le sol devient plus productif ; et cette amélioration continue par degré, de sorte qu'à huit milles de la mer, le pays est très-fertile et propre à toutes les cultures usitées entre les tropiques. En même temps, le climat est assez tempéré pour admettre la végétation des graminées et des arbres de l'Europe. Les plantes qui réussissent le mieux dans la partie voisine de la mer, sont le riz, la canne à sucre et le coton. »

Ces observations de M. Méredith se trouvent déjà mieux développées dans le Voyage d'*Isert*, médecin en chef des établissemens danois de la Côte-d'Or. Le climat de la Guinée est, à dix milles danois (quarante milles anglais), d'une salubrité qui égale celle des plus belles contrées de notre partie du monde.

Le pays d'Agouna ou d'Agonna a déjà été décrit par *Bosmann* ; ce voyageur le trouva, vers l'an 1300, gouverné par une reine qui ne vouloit pas se marier, crainte de se donner un maître : elle n'avoit pour amant qu'un seul esclave, rare modération chez une princesse africaine. Bosmann appelle le chef-lieu *Wimebah* ; les Anglais écrivent *Winnebak*.

« Jusqu'à présent on n'a découvert, dans ce pays, d'autre minéral que l'or. Les indigènes prétendent cacher aux Européens les moyens par lesquels ils se procurent ce métal ; mais il est facile de voir qu'ils manquent de notions et d'instrumens nécessaires tant pour chercher des substances minérales, que pour les exploiter. »

Digitized by Google

Ici M. Méredith paroît mal informé. Nous savons déjà très-bien comment les nègres se procurent l'or qu'ils vendent aux Européens : une partie provient des lavages établis sur la côte; on creuse quelquefois à dix ou vingt pieds pour trouver le sable aurifère, qu'on jette dans des auges pleines d'eau; l'or reste au fond. C'est ce que *Rœmer*, autre voyageur danois, nous a appris il y a un demi-siècle; mais la quantité de l'or produit par ce moyen est considérablement diminuée. Les montagnes de l'intérieur contiennent des mines d'or; on en rencontre déjà dans le pays d'Akim, à cinq journées des forts danois, selon *Isert*. Le roi d'Assianthé fait exploiter une mine, et ce sont les Assianthées qui apportent le plus d'or sur la côte; mais ils le tirent d'un pays nommé *Accabel*, et habité par les *Accasirs*. Ces peuples creusent la terre à une grande profondeur, y emploient des cordages et des corbeilles comme nos mineurs, et sont comme eux exposés à quelques désastres. C'est ce que nous apprend le prédicateur *Muller*, qui a passé huit ans en Afrique, et dont la relation a paru en allemand, en 1673. On trouve chez ce même voyageur, ainsi que chez *Isert*, des preuves de l'existence de l'argent et du cuivre.

D'après ces observations, on nous pardonnera de ne pas extraire les notices fort superficielles que M. Méredith donne sur les animaux et les végétaux du pays d'Agonna; elles ne présentent rien qui ne soit déjà connu. L'auteur observe, avec raison, que ce pays ne produit que peu de bois propres aux constructions navales, mais quelques sortes très-convenables aux menuisiers et aux ébénistes. Le maïs, qui donne deux récoltes, le millet, la cassave, les yams, et autres végétaux alimentaires communs à toute la Guinée, y viennent en abondance, ainsi que les oranges, les ananas et autres fruits des tropiques.

Digitized by Google

L'agriculture y est pourtant bien défectueuse ; on n'y emploie ni chevaux ni bœufs ; toutes les terres sont en commun ; personne ne peut se rendre propriétaire d'un terrain plus étendu que celui qu'il cultive immédiatement. Il y a de vastes étendues de terres incultes ; à peine un dixième de la totalité du territoire est-il mis en culture. Chaque individu peut occuper et défricher telle portion de terrain inculte qu'il lui plaira, mais s'il la laisse en friche, il ne peut pas empêcher un autre de s'en rendre à son tour le possesseur temporaire. Dans cet état des choses, on ne connoît, parmi les indigènes, ni vente ni location des terres ; ce n'est qu'aux étrangers, c'est-à-dire aux Européens, qu'on vend des terrains, et on les vend à très-bon marché. « L'acheteur est sûr qu'on ne lui » disputera pas son droit de possession, mais il n'a pas » la même sûreté pour les récoltes, à moins de posséder » une force suffisante pour les défendre contre la licence » et l'avidité. Le meilleur moyen pour obtenir ce genre » de sûreté, seroit de tenir constamment à sa solde un » nombre de cultivateurs mercenaires qui seroient char- » gés de défendre le fruit de leurs travaux : on pourroit » les avoir à dix ou douze *schellings* par mois. »

M. Méredith termine sa notice par le morceau suivant, qui renferme quelques remarques intéressantes pour la géographie.

« Les observations qu'on vient de lire n'embrassent qu'une foible portion de la Côte-d'Or, et quoique l'ensemble du pays offre beaucoup de traits de ressemblance sous le rapport du sol et du climat, on y remarque sous d'autres points de vue des différences essentielles. Par exemple, la contrée d'*Anta*, située entre les rivières d'Ancobra et Succondec, est d'un sol riche, bien boisé, abondamment arrosé, et cultivé avec soin. On y trouve

Digitized by Google

des bois pour tous les usages; il produit plus d'or et d'autres métaux que les états voisins; il possède des ports et des petits mouillages commodes.

» La rivière d'Ancobra sépare cette contrée du royaume d'*Apollonia*. Cette province est encore mieux arrosée par des lacs et des rivières; elle contient plus de plaines propres à la culture du riz, de la canne à sucre, et d'autres plantes qui exigent de l'humidité. Le plus grand des avantages de cette contrée, est qu'il règne le long de cette côte un ressac violent, qui y rend le débarquement très-dangereux. La forme du gouvernement est despotique, ce qui prévient plusieurs désordres, fréquens dans les contrées voisines.

» C'est toutefois en nous éloignant de la mer, que nous voyons toutes les choses prendre un meilleur aspect: la vie présente plus de bonheur, plus d'industrie; le sol et le climat gagnent en fertilité et en salubrité. Les améliorations dont l'Afrique est susceptible, ne peuvent être jugées par celui qui n'a vu que les bords de ce continent, etc., etc.

Quoique ce *quatrième rapport* de la Société africaine n'enrichisse pas la géographie de beaucoup de notions neuves, il atteste la continuation d'un zèle louable et éclairé.

Digitized by Google

Notice sur un Voyage au sommet de la montagne appelée Jungfrau, *ou le* Pic de la Vierge, *par MM. Meyer.*

En classant les monts européens sous le rapport de leur hauteur respective, le *Pic de la Vierge* ne pourroit occuper, il est vrai, que la septième place dans la série des élévations remarquables; car, d'après les observations les plus exactes, nous savons que la hauteur du mont Blanc est de 14,700 à 14,900 pieds (1); celle du mont Rosa, de 14,580; celle de l'Ortelер en Tirol, de 14,016; celle du mont Cervin, de 13,584; celle du Finster-Aarhorn dans le canton de Berne, de 13,428; celle du col de Lanière, près Briançon, de 12,990; et qu'enfin la hauteur du *Pic de la Vierge* est de 12,870 pieds au-dessus du niveau de la mer Méditerranée. Néanmoins, le voyage sur le sommet de *la Vierge*, dont nous allons rendre compte, doit d'autant plus intéresser le public, que l'on avoit toujours regardé cette montagne comme inaccessible, et que parmi la foule de voyageurs qui tous les ans parcourent la Suisse, il ne s'en étoit pas encore présenté un seul qui ait voulu se hasarder à visiter ce centre des lacs glacials qui couvrent la partie la plus élevée des Alpes. Les frères Meyer jouissent maintenant de la gloire d'avoir entrepris et exécuté ce voyage pour la première fois. Leur zèle a été couronné du plus grand succès. Les premiers ils ont aussi joui d'un spectacle magnifique et vraiment grand. Au milieu de l'été, et au centre de l'Europe, ils promenoient leurs regards sur une plaine immense de neige et de glace, dont l'œil, en sondant ses limites, ne découvre que l'azur céleste qui semble envelopper ce tapis éblouissant. Mais écoutons le rapport de ces voyageurs mêmes : « Les frères Meyer partirent d'*Aarau* le 29 juillet dernier. Ils prirent d'abord le chemin d'Entlibuch et d'Hasli, et passèrent la Grimsel pour entrer dans le pays du Valais, espérant de pouvoir pénétrer par Nateer, les Alpes, et le glacier

(1) *Voyez* ci-après, pag. 138.

Digitized by Google

d'Aletsch, dans l'intérieur du grand lac glacial. Mais des renseignemens ultérieurs les ont déterminés à suivre un autre chemin qui passe par la vallée de Lætschen. Arrivés aux basses Alpes de cette vallée, ils engagèrent deux chasseurs de chamois à les suivre. Ceux-ci, ainsi que trois domestiques et un paysan qu'ils avoient déjà à leur suite, formoient tout leur équipage. Munis de quelque nourriture, d'une échelle d'une vingtaine de pieds et de quelques cordes, ils se mirent à gravir la partie inférieure du glacier de Lætschen, afin de pénétrer de ce côté dans les vallées glaciales situées derrière *la Vierge*. Après quatre heures de marche, ils avoient déjà atteint la partie supérieure de la vallée, et la végétation paroissoit alors avoir totalement disparu devant leurs yeux. Les pointes de rochers, seulement, qui s'élevoient au-dessus de la neige, étoient encore couvertes de quelques mousses ou lichens. La blancheur des neiges et des glaces les éblouissoit tellement, qu'ils furent obligés de se mettre un voile devant les yeux. Ils renvoyèrent alors leurs domestiques, qui commençoient à avoir peur, et se décidèrent à continuer seuls leur voyage dans ce monde de neige et de glace. Ayant déjà aperçu plusieurs sommets des montagnes qui s'élevoient au-dessus de la vallée, il leur étoit cependant difficile de distinguer celui de *la Vierge*, quoique ce sommet soit le plus élevé. C'étoit pour reconnoître la véritable position de cette montagne, ainsi que pour découvrir de quelle manière ils pourroient s'en approcher avec le moins de danger possible, que les deux frères résolurent de se séparer. Rodolphe Meyer et un des chasseurs de chamois, se mirent à grimper sur un glacier situé au sud de celui d'Aletsch. Jérôme Meyer et le second chasseur se tournèrent vers le nord, en gravissant un autre glacier situé vers la pente sud de celui du *Moine* (*Mœnch*). Après bien des recherches, le premier découvrit enfin *la Vierge*, par le rocher noir qui ressort de la partie inférieure de cette montagne; et le dernier, qui fut placé du côté opposé, avoit aussi déterminé le chemin qu'ils pourroient se frayer pour y arriver: les deux frères se réunirent alors à l'endroit où le glacier de Lætschen se joint à celui d'Aletsch, dans une vallée de quatre lieues de long sur une lieue et demie de large, sur ces hauteurs inanimées, où la roche, dépourvue de toute enveloppe végétale, semble ignorer la vie et repousser la chaleur organique,

Digitized by Google

nos voyageurs avoient cependant trouvé quelques feuilles qui, probablement, y avoient été amenées par les vents. Ils avoient de même aperçu sur la neige endurcie, quelques abeilles et papillons morts. Ils avoient encore remarqué que dessous des pierres qui se trouvèrent sur la neige, il se trouvoit souvent des insectes très-petits et sans ailes, de la famille de *Podura*. C'est entre ces roches et écueils, que nos voyageurs cherchèrent un asile pour y passer la nuit. Ils commencèrent par ranger quelques pierres les unes à côté des autres. Leurs manteaux, ainsi que leurs habits, leur servirent de matelas et de couvertures; et après avoir allumé un feu avec le bois qu'ils avoient apporté, ils passèrent la nuit assez commodément sur ce lit de glace; heureusement les nuits ne sont pas de longue durée dans ces régions inhospitalières. Le crépuscule du matin touche presque celui du soir, et les nuits, qui ne sont que d'une très-courte durée, sont encore éclairées par le reflet de la neige.

A la pointe du jour, les frères Meyer continuèrent leur voyage. Déjà ils commençoient à apercevoir très-distinctement le sommet de *la Vierge*, dont la tête hérissée sembloit sortir du fond des nuages et de précipices inconnus, lorsque, tout-à-coup, un vent sud-ouest, accompagné d'une pluie chaude, vint les surprendre. Cette pluie, en ramollissant les ponts de neige qui s'élèvent au-dessus des gorges et des ravins qu'ils avoient encore à passer, ne leur permit pas alors de continuer leur route. Dans cette circonstance, ils n'avoient donc d'autre parti à prendre que de retourner à l'endroit où ils avoient passé la nuit; mais dès que le tems commença à s'éclaircir, ils profitèrent du reste de la journée pour aller reconnoître plus en détail la position de ces divers glaciers. C'est à cette occasion que les frères Meyer ont découvert que le glacier d'Aletsch vient se rattacher à celui de *Viesch*, et que tous les deux vont se rejoindre avec celui de *Lauter-Finster* et d'*Oberaar*, dans une vallée très-étendue derrière *la Vierge*. Ils ont de même remarqué que dans les environs où les glaciers d'*Aletsch* et de *Viesch* viennent se réunir avec celui de *Lauter-Aar* et de Grindelwald, la neige étoit d'une couleur rouge-pourpre, ce qui provenoit probablement de la couleur du sable de quelques rochers d'alentour, que le vent y avoit répandu sur la surface de la neige.

Après plusieurs courses fatigantes et pénibles, les

Digitized by Google

voyageurs avoient enfin atteint une hauteur qui leur paroissoit assez commode pour y passer la nuit, et ils choisirent effectivement leur gîte dans cet endroit. Le lendemain, ils se levèrent avec le premier rayon du soleil, et se mirent en chemin. Cette fois-ci, ils avoient encore ordonné au paysan qui portoit leurs effets de rester en arrière, et d'attendre leur retour dans le gîte où ils avoient passé la nuit la veille.

Ce n'est qu'après avoir passé plusieurs pics et escarpemens très-rapides, qu'ils commencèrent enfin à approcher du pied de la *Vierge*. Ils remarquèrent un sillon de neige à la pente de la montagne, qui paroissoit continuer jusqu'au sommet, et ce fut à cet endroit qu'ils se mirent à gravir, en se servant tantôt de l'échelle et des cordes que les chasseurs de chamois leur tendoient d'en haut, tantôt des bâtons ferrés en forme de crochet qu'ils avoient apportés avec eux, et qui les mirent en état de pouvoir se cramponner à cette pente rapide.

Il étoit déjà midi, et quoiqu'il ne fût encore que huit heures lorsqu'ils avoient commencé à monter sur la *Vierge*, et qu'il n'y eût que 600 pieds à-peu-près de cet endroit jusqu'au sommet, ils ne l'avoient cependant pas encore atteint. Plusieurs crêtes fort élancées, ainsi que quelques enfoncemens très-difficiles à descendre, les séparoient encore de ce sommet tant désiré. Ce n'est qu'à deux heures après midi qu'ils sont enfin parvenus au but de leur voyage.

Le sommet de la *Vierge* a à-peu-près 12 pieds de diamètre; sa forme est tout-à-fait hémisphérique: trois crêtes de montagnes, savoir, celle du *Valais*, de *Lauterbrunnen* et de Grindelwald, viennent se terminer presqu'au centre de ce sommet. Le ciel est ici pur et sans nuages; sa couleur bleue foncée se réfléchit agréablement sur ces immenses vallées brillantes de neige et de glace que l'on aperçoit alentour. Il seroit difficile d'exprimer l'aspect pompeux que la nature inanimée présente ici à l'œil de l'observateur.

Les voyageurs ne se sont nullement ressenti des maux que Paccard, J. Balma et Saussure avoient éprouvés en montant le mont Blanc. Ils y sont restés approchant une demi-heure; et avant de quitter ce sommet, que personne avant eux n'avoit encore visité, ils y ont planté un drapeau de toile noire, qui, dorénavant, pourra servir de signal à d'autres voyageurs.

Digitized by Google

Les frères Meyer se proposent d'entreprendre, l'été prochain, un voyage sur le Finster-Aarhorn.

Les Hindous; par M. Solvyns. IIe et IIIe volumes (1).

(PREMIER ARTICLE.)

Ce grand ouvrage s'est avancé depuis quelques mois avec une nouvelle rapidité; déjà le IIIe tome est sur le point d'être terminé. Il est temps que nous réparions le tort involontaire que nous avons eu en retardant l'annonce détaillée, que nous avions préparée depuis long-temps, du volume II, mais dont l'abondance des matières nous a forcés d'en remettre l'insertion de cahier en cahier.

Dans les douze livraisons qui composent le premier volume, l'auteur a passé en revue toutes les castes des Hindous, et leurs subdivisions; les coutumes, les occupations, les cérémonies religieuses, les fêtes et amusemens de ce peuple, y ont été représentés avec la plus grande fidélité, au jugement de tous ceux qui ont vu l'Inde. Cette exactitude est la première qualité d'un voyageur qui veut faire connoître des nations étrangères, et appeler l'attention sur des choses jusque-là peu ou mal connues. Ceux qui pensent que M. Solvyns auroit dû sacrifier, dans la gravure, une scrupuleuse exactitude à l'agrément, méconnoissent le but de cet ouvrage; mais nous ne cacherons point à l'estimable auteur, qu'il nous semble possible de réunir à toute l'exactitude désirable une certaine élégance qui manque à quelques-unes de ses planches.

Les objets représentés dans ce volume sont dans le plus intime rapport avec ceux du tome précédent, quoiqu'ils ne se succèdent pas dans l'ordre qui auroit été nécessaire, si M. Solvyns avoit voulu faire un traité systématique.

Pour faire connoître l'intérêt que doit inspirer le second

(1) L'ouvrage complet sera de quatre volumes grand in-folio, contenant, en 252 planches, la représentation complète des Hindous, de leurs costumes, mœurs, danses, fêtes, instrumens de musique, navires, etc.

A Paris, chez l'Auteur, place Saint-André-des-Arcs, n° 11.

Digitized by Google

volume, nous allons jeter un coup d'œil sur les principaux objets dont il se compose.

Les femmes ne jouent, chez les Hindous, qu'un rôle secondaire, et, par cette raison, elle ne peuvent occuper qu'une petite place dans la description des mœurs de ce peuple; il n'en a presque jamais été question dans le tome précédent : ce n'est que dans celui-ci que cette intéressante moitié du genre humain paroîtra telle qu'elle est chez la nation singulière qui habite les bords du Gange.

Il suffit de lire les lois de Menou pour être persuadé que la religion hindoue condamne les femmes à une dépendance et une subordination perpétuelles; et, quoique M. Robertson prétende qu'anciennement leur sort étoit plus doux qu'il ne l'est actuellement, il y a tout lieu de croire que dans les temps les plus anciens elles étoient traitées à peu près comme elles le sont dans tout l'Orient. « Il faut, dit Menou, qu'une femme dépende de son père » pendant l'enfance, de son mari dès qu'elle a subi les » lois de l'hyménée; lorsque son mari est mort, de ses » ses fils; lorsqu'elle n'en a pas, des proches parens de » son mari; si celui-ci n'en a pas, des parens de son père; » enfin si elle n'a pas de parens paternels, du souverain : » une femme ne doit jamais désirer de se rendre indépendante, ni de se séparer de son père, de son époux ou » de ses fils; car en s'éloignant d'eux elle expose au mépris » les deux familles. » Menou dicte ensuite les devoirs des hommes envers les femmes; ils sont peu nombreux. « Un père est répréhensible s'il ne marie pas sa fille dans » l'âge prescrit, ainsi qu'un mari qui n'approche pas de » sa femme au temps convenable; de même un fils mérite » du blâme s'il ne protège pas sa mère après la mort de » son maître. Avant tout, il faut empêcher les femmes de » former aucune liaison illégitime; car sans cette contrainte elles répandent l'affliction sur les deux familles. »

Ces lois, écrites par un législateur à qui on ne peut refuser le titre de sage, font suffisamment connoître le sort des femmes hindoues. Néanmoins, si Menou a cru devoir restreindre dans des bornes, à la vérité très-étroites, la liberté du sexe, il n'a pas voulu qu'on méconnût les droits du mariage et de la maternité. « Les épouses, dit ce grand » législateur, doivent être honorées par leurs pères et » frères, par leurs époux et les frères de leurs époux, si » toutefois ceux-ci ont à cœur l'accroissement de leur » bien-être. Les Dieux se plaisent partout où l'épouse

Digitized by Google

» obtient de la considération; mais là où elle est méprisée » toutes les notions religieuses sont inutiles. C'est pour » cela que les hommes qui veulent devenir riches ne doi- » vent jamais laisser manquer leurs femmes d'objets de » parure les jours de fêtes ou de réjouissances. Certes, si » la femme ne met pas de recherche dans son habille- » ment, elle ne peut égayer son mari; et si son maître » n'est pas en bonne humeur, ils n'auront pas d'enfans. »

Qui se seroit attendu, dit M. Solvyns, à trouver dans le code du sévère législateur hindou, ces attentions délicates où respire même une sorte de galanterie? Malheureusement la superstition vient troubler l'état paisible de la femme hindoue, dès le moment que son mari expire; ce moment est aussi la fin de tout le bonheur dont elle peut avoir joui, et de la considération dont elle a été environnée dans son mariage; tout cesse et prend une autre face: devenue veuve, la femme n'est plus rien; la mort de son époux lui a tout enlevé; elle ne peut plus se parer ni se nourrir comme elle veut; les lois lui prescrivent une rigoureuse abstinence: ses jours doivent se passer dans le jeûne et la prière, son état devient humiliant ou malheureux, comme M. Solvyns le dit plus au long dans plusieurs livraisons de ce volume. Malheur à celle qui oublieroit les lois de sa religion au point de contracter un second mariage! « Elle se flétriroit, dit Menou, de honte dans cette vie, et après sa mort elle passeroit dans le corps d'un chacal, ou elle tomberoit en proie à l'éléphantiasis ou à d'autres maladies affreuses, juste châtiment des criminels. »

Epouvantée par les menaces de sa religion et par la triste perspective des humiliations qui l'attendent dans son veuvage, la malheureuse femme qui vient de perdre son époux ne trouve de consolation et d'espérance que dans les livres sacrés des Brâhmans. Autant les lois civiles lui font envisager de mortification dans son état de veuve, autant ces livres lui promettent de bonheur et de considération si elle veut accompagner son mari au tombeau. « La femme qui se livre, dit l'un, aux flammes avec le » corps de son mari, égalera Arundhati et résidera dans » *Swerga*. — Celle qui accompagne, dit l'autre, son » époux, résidera dans *Swerga* autant d'années qu'il y » a de cheveux sur le corps humain, c'est-à-dire trente- » cinq millions. — En mourant avec son époux, dit un » autre, elle sanctifie ses ancêtres paternels et maternels,

Digitized by Google

» et ceux de l'homme à qui elle accorde sa virginité. La » femme qui donne à son mari défunt cette preuve d'af- » fection, sera éternellement admirée, louée par les » chœurs célestes du grand *Hervas*, et jouira avec lui » des délices du ciel pendant le règne de quatorze In- » dras. »

Comment ces brillantes promesses n'égareroient-elles pas l'esprit foible et superstitieux d'une femme effrayée par le sort qu'elle doit subir le reste de ses jours? Est-il étonnant que, pressée entre de pareilles extrémités, elle choisisse un parti affreux sans doute, mais qui la délivrera en un instant d'une vie méprisée et insupportable, et lui procurera un bonheur ineffable et éternel que les Brâhmans lui peignent des plus séduisantes couleurs? Nulle loi ne prescrit expressément aux veuves de mourir avec leurs maris, mais les passages qu'on vient de lire parlent de cette action comme de la plus glorieuse et de la seule qui puisse non seulement soutenir, mais encore augmenter la considération dont la veuve jouissoit pendant la vie de son époux. La plupart des veuves prennent donc la courageuse résolution de se brûler, ou, ce qui peut-être est plus terrible encore, de se faire enterrer vivantes avec la dépouille de leurs maris. On voit représentée cette coutume cruelle dans les grandes estampes des quatre dernières livraisons de ce volume; le texte qui les accompagne renferme le détail de toutes les cérémonies usitées dans cette occasion. La gravure, comme la description, ne contient que ce que M. Solvyns a vu de ses propres yeux.

« Il faudroit être l'ennemi de la raison et du bon sens, et surtout de l'humanité, dit M. Solvyns, si l'on vouloit justifier cet usage absurde et barbare; cependant, en y réfléchissant, on trouvera que les motifs qui l'ont fait instituer n'ont pas été aussi sanguinaires qu'on le croiroit d'abord. « Quoique le suicide volontaire des veuves hin- » doues, dit M. Forster, soit fort opposé à toutes les » idées d'humanité reçues en Europe, comme il a pour » but de resserrer les liens de l'affection intérieure et do- » mestique, il ne faut pas le condamner inconsidérément » ni l'attribuer à des idées de cruauté ou d'injustice. » On peut dire, en général, que les Hindous connoissent mieux l'empire de la beauté et le pouvoir de l'amour, que plusieurs autres peuples asiatiques. Rien n'est plus délicat ni plus gracieux que ce que leur mythologie leur enseigne

sur le dieu de l'amour *Kamadera* : c'est un des grands Hervas, ou esprits célestes; il est fils du Casyepa et de Maïa, qui signifie puissance attractive et illusion. L'épouse de ce dieu est *Kelli*, l'Affection, et son ami inséparable est Besseuh, le Printemps, qui fournit toujours des fleurs nouvelles pour orner ses flèches. Kamadera est un jeune homme d'une grande beauté; on le représente assis sur un perroquet, tenant d'une main un arc de canne à sucre avec une corde composée d'abeilles volantes, et de l'autre cinq flèches entourées de fleurs, qui ont la qualité d'allumer le sang. Pendant les beaux clairs de lune, il visite, dans la compagnie d'une troupe légère de nymphes, les environs d'Agra, et particulièrement les plaines charmantes de Matra, où sa cour folâtre le réjouit en dansant et en faisant de la musique. — Kamadera étoit dans l'origine un être corporel. Cependant, ayant osé un jour lancer une de ses flèches sur le suprême dieu Mehedeo, il fut sévèrement puni de sa hardiesse : car Mehedeo le fit consumer par une flamme inextinguible, et le réduisit en cendres. Les autres dieux vinrent verser sur cette cendre une liqueur céleste, et le dieu ressuscita, mais comme un être spirituel, ayant été dépouillé de tout ce qu'il avoit eu de corporel. Depuis ce temps il exerça de préférence son empire sur la partie la plus noble de l'homme, sur l'ame. Certes, la nation qui a inventé cette belle allégorie a dû avoir des sentimens de délicatesse. Malheureusement le nombre des partisans de Kamadera est devenu bien petit, et, là comme ailleurs, peut-être, la foule ne connoît que l'amour matériel; je ne crois pas me tromper en assurant que ce funeste changement est encore une suite des invasions des Musulmans. »

Le texte qui accompagne les gravures de M. Solvyns, donne des notions intéressantes sur la manière de vivre des femmes hindoues, leurs costumes, parures, ainsi que sur les cérémonies usitées dans les mariages des Hindous.

Dans le tome précédent, l'auteur s'étoit occupé de la religion hindoue et de la classe qui se livre à l'exercice du culte, sous le nom de Brâhmans; mais ce n'est pas, comme on le sait, la seule classe religieuse; il est chez les Hindous une autre secte d'hommes qui, depuis une longue suite de siècles, sont connus par leur rigoureuse dévotion et par l'absurdité de leurs pratiques religieuses. Ce sont les Faqyrs, dont les anciens parlent sous le nom de *Gymnosophistes*. Ces héros de la superstition se trouvent

Digitized by Google

tous décrits dans les seizième et dix-septième livraisons de ce volume. Voici les détails que donne l'auteur sur l'origine de leur secte.

« Comme la plupart des institutions humaines relatives à la religion, celle des Faqyrs est découlée d'une source très-pure; mais elle s'est corrompue en passant par la main des hommes qui avoient intérêt d'altérer les coutumes primitives, et de les façonner à leur gré. C'est par les livres anciens des Hindous qu'on apprend ce qu'étoient dans l'origine les Faqyrs, Yogues ou Sanyasses, car on leur donne tous ces noms. Voilà, entr'autres, quelques passages du poème intitulé *Phaquak geeta;* ils serviront à prouver que c'est à force d'altérer les préceptes des anciens sages que les Faqyrs sont parvenus à ce genre de vie bizarre, par lequel ils se piquent de se distinguer des autres Hindous : « Celui-là, dit le Brâhman auteur de cet ouvrage, est Yogue et Sanyasse, qui fait ce qu'il a à faire sans aucun motif d'intérêt, et non celui qui vit sans le feu du sacrifice et sans action. Apprends, fils de Pandoo, que ce que les hommes appellent Sanyasse, ou le renoncement au monde, est la même chose que Yogue, ou la pratique de la dévotion. Celui-là ne peut être un Yogue qui, dans ses actions, ne se propose pas une bonne intention. Les œuvres sont regardées comme des moyens par lesquels l'homme qui aspire à la dévotion peut y parvenir, et le repos comme un moyen pour celui qui est parvenu à la dévotion. Quand le contemplatif Sanyasse n'est pas engagé dans des objets des sens, ni dans les œuvres, alors on dit qu'il est parvenu à la dévotion. Il doit s'élever de lui-même et ne point souffrir que son ame soit abattue. Il est lui-même son propre ami, comme il est aussi son propre ennemi. Il est l'ami de celui qui dompte ses penchans; et comme un ennemi, il se plaît dans la haine de celui qui n'a point d'ame..... L'ame de l'homme paisible, et qui a dompté ses penchans, est la même dans le chaud et dans le froid, dans la douleur et dans le plaisir, dans les honneurs et dans la disgrace. L'homme dont l'esprit est rempli de la sagesse et de la science divine, qui s'est élevé au plus haut point de perfection, et qui a soumis ses passions, est appelé *Dévot* ou *Yogue :* il voit d'un même œil l'or et l'argent et la pierre..... Le Yogue exerce continuellement son esprit dans la retraite; comme il est séparé du monde, son esprit et son cœur sont dans le calme, il est libre d'espé-

Digitized by Google

rance, libre de perceptions. Il place son siége solide dans un lieu qui n'est point souillé, ni trop haut ni trop bas, et s'assied sur le sacré gazon, appelé *Koos*, couvert d'une peau et d'une toile. C'est là que doit se placer celui dont le but est de dompter ses passions. Alors l'esprit fixé sur un seul objet, il doit se livrer à la pratique de sa dévotion pour la purification de son ame, tenant la tête, le cou et le corps immobiles et les yeux fixés sur le bout du nez, sans regarder autour. »

Il est aisé de remarquer que les préceptes des livres sacrés sont très-moraux, quoiqu'enveloppés de rites superstitieux, et que c'est précisément à ces rites que les Faqyrs se sont attachés, sans se soucier beaucoup de remplir les véritables intentions de leurs moralistes : ils se conforment à la lettre et non à l'esprit de la loi, et ils s'imaginent, ou ils veulent du moins faire croire qu'ils ont d'autant plus de mérite qu'ils commettent de pieuses folies.

La moins blâmable de ces bizarreries est la méditation profonde dans laquelle ils se plongent, sans en sortir, pendant des heures entières, le corps immobile, les muscles tendus, les yeux fixés sur le bout du nez, précisément comme le prescrivent les livres sacrés. Les Faqyrs sont quelquefois dans une si grande contention d'esprit, qu'ils ne remarquent rien de ce qui se passe autour d'eux, et que toutes leurs facultés sont, pour ainsi dire, absorbées par la méditation sur les grandes qualités de la divinité, ou sur les beautés de la création. D'autres ferment les yeux pendant leurs longues méditations ; et l'on peut juger, par les contorsions de leurs figures et de leurs membres, de ce qui leur en coûte pour détourner leur ame de toute autre pensée que celle dont ils veulent faire le sujet de leurs profondes réflexions. Ils prétendent que, pendant ces absences d'esprit, ils tombent dans un état d'extase et de ravissement qui les rend insensibles à tout objet terrestre, et qu'ils goûtent alors une joie qu'une bouche mortelle ne sauroit exprimer. Il y en a qui ont acquis tant d'habileté dans ce genre de méditations, qu'ils prétendent être les maîtres de jouir de ce bonheur toutes les fois qu'ils veulent.

Mais la superstition des Faqyrs ne se borne pas à ces pratiques absurdes, quoique simples et innocentes en comparaison des tourmens et des macérations dont quelques-uns se font un mérite aux yeux du peuple. On con-

Digitized by Google

noît déjà, par d'anciennes relations de voyages, plusieurs genres de pénitences volontaires que les fanatiques s'imposent chez les Hindous; mais dans aucun ouvrage on n'avoit épuisé cette matière : il restoit toujours quelque chose à désirer, c'étoit de connoître la différence qu'il y avoit entre les diverses classes de ces prétendus dévots, les attributions, ainsi que les folies de chacune en particulier, en les classant par sectes, en n'omettant aucune division principale. M. Solvyns a le premier traité ce système de Faqyrs d'une manière complète.

« En voyant cette foule de fanatiques insensés, dit l'auteur, on pourroit demander comment il se fait que tant de personnes dans l'Inde embrassent un genre de vie si pénible, si dur et si éloigné de toute espèce de raison et de bon sens? Pour peu qu'on réfléchisse, on sentira que la crédulité naturelle à l'homme, plus naturelle encore aux hommes de ces climats, et la considération que le peuple attache à l'état de Faqyrs, doit en augmenter le nombre, et que de plus, l'excessive indolence des Hindous doit les porter à embrasser tout état qui leur promet une subsistance sans travail; mais il est encore une autre cause à laquelle il faut attribuer en partie le grand nombre de Faqyrs répandus dans toutes les parties de l'Inde, c'est la permission que la loi du Yagurreda accorde à tout Hindou qui éprouve des désagrémens dans son ménage, d'abandonner sa famille et de se débarrasser de tout soin domestique, pourvu qu'il embrasse l'état de Faqyr; c'est toutefois encore par un abus de la lettre de la loi que les Hindous s'imaginent pouvoir enfreindre les droits les plus sacrés. Voici le texte du Yagurreda dont il est question : « Réprime, ô homme ignorant, dit Menou, le désir des richesses, comprends » qu'il n'y a de véritables biens que ceux des bonnes » actions inspirées par la pureté de l'ame..... Qu'est-ce » que ta femme, et qu'est-ce que ton fils? Quelle grandeur et quelle merveille y a-t-il dans le monde? D'où » es-tu venu, et où vas-tu? Médite sur ces objets, mon » frère, et agis en conséquence de ce que tes réflexions » t'auront inspiré..... Cesse de t'attacher à toutes ces » illusions, ouvrage de Meïa; fixe ton cœur aux pieds de » Brâhma, et tu parviendras bientôt à sa divine connoissance..... Cesse de t'affecter des passions de la haine et » de l'amitié, du sort de ton fils et de ton parent, de la » guerre, de la paix; porte sur tous ces objets le même

Digitized by Google

» calme et la même tranquillité d'ame. Si tu parviens à » cet état, tu seras bientôt semblable à Vichnou. »

» Il se peut que la superstition, sous l'influence de laquelle Menou écrivit, ait altéré dans cette loi la pureté de son intention ; mais il est certain que cette loi n'autorise pas les excès dans lesquels les Faqyrs tombent à cet égard, et qu'ils veulent faire passer même comme méritoires aux yeux de la divinité. Ils ont interprété la loi à leur manière, et leur croyance a fini par être la dominante. C'est ainsi que beaucoup de coutumes se sont établies chez les Hindous, coutumes dont l'antiquité n'avoit aucune connoissance.

» Les pénitences des Faqyrs même, quelqu'anciennes qu'elles sont, ne paroissent pas avoir été, dans leur première institution, aussi fréquentes ni aussi cruelles qu'elles le sont devenues depuis. Dans le drame de Sacontala, où l'auteur a fait entrer presque toutes les conditions de la vie humaine, on trouve également un pieux Hindou dévoué au service de la divinité ; mais quelle différence entre ce vertueux solitaire et les fanatiques qui se qualifient de Faqyrs ! Canna, c'est le nom de ce solitaire, passe ses jours au milieu d'une forêt isolée, mais il n'a pas renoncé au devoir d'être utile à ses semblables ; il exerce envers eux l'hospitalité la plus libérale ; il a en outre le plus grand soin des animaux et des plantes : une bienveillance illimitée envers tous les êtres animés ou végétans est sa vertu dominante : les animaux les plus timides approchent sans crainte de la demeure du paisible Canna, et viennent prendre la nourriture que le solitaire leur offre. Sacontala, sa fille adoptive, élève avec ses compagnes les plus belles fleurs que l'on puisse trouver, et les garantit avec une sorte de tendresse de tout ce qui peut nuire à leur développement. Plusieurs disciples demeurent avec le pieux solitaire, et s'instruisent auprès de lui dans les principes et dans la pratique de la morale et de la religion. Canna les appelle ses fils, et Sacontala est leur sœur ; la plus grande union règne dans cette aimable famille. Tous les voyageurs qui viennent la visiter sont reçus avec l'amitié la plus franche ; on lave leurs pieds, et on les régale de fleurs et de fruits. La manière de vivre de Canna, et de ceux qui le chérissent comme leur père, est de la plus grande simplicité, et ne s'éloigne point de la nature. Ah ! pourquoi les Faqyrs n'ont-ils pas cherché à imiter ce modèle de douceur, de piété et d'humanité, au lieu de

Digitized by Google

s'astreindre à des coutumes insensées, prescrites dans leurs livres sacrés, telles qu'à s'exposer aux rayons ardens du soleil, aux orages et au froid le plus vif, choisir de préférence des mouvemens gênans, macérer leur corps, bref subir tous ces tourmens volontaires dont on lira la description dans ce volume? C'est parce qu'ils savent bien qu'une vie retirée, et des vertus tranquilles, ne seroient pas remarquées et admirées par la multitude autant que leurs pénitences cruelles, et que leur esprit borné les flatte de l'espoir de jouir de la félicité éternelle plus que le vulgaire. La superstition et la vanité, voilà les principales causes qui peuplent l'Inde d'une foule de Faqyrs, et font présumer que cette secte absurde ne s'éteindra pas sitôt. »

Il reste encore un autre objet qui a été traité avec beaucoup de détail dans ce volume, c'est la musique des Hindous. Cet objet a été soumis à une très-savante discussion insérée dans le troisième tome des Recherches asiatiques; l'auteur cherche à y développer toute la théorie de la musique hindoue, telle qu'elle est enseignée dans quelques livres sacrés fort anciens, particulièrement dans l'*Upaveda*, où sont décrits tous les accords de la musique des anciens Hindous. Il résulte de ces ouvrages que les Hindous croient que la musique est un présent de la divinité, et qu'elle a une origine céleste, comme tous les beaux arts. La partie de la mythologie qui concerne la musique est représentée, avec raison, par W. Jones, comme une allégorie pleine de charme et de grace : c'est Brâhma lui-même qui a communiqué la musique aux mortels, par la médiation de son fils *Nareda*, divinité qui préside au langage, et qui a inventé la *vina*, le plus bel instrument de l'ancienne musique. Il y a quatre systèmes de musique qui ont un rapport intime avec les quatre saisons de l'année, à chacun desquels est adapté un mode analogue. En effet, le mode mélancolique est celui de la saison froide, à la fin de l'automne; le mode vif et gai s'accorde avec le rajeunissement de la nature; le mode languissant avec les grandes chaleurs de l'été; enfin le mode brillant est conforme à l'automne, lorsque les pluies viennent rafraîchir la végétation desséchée, et font naître un second printemps.

Chaque mode, dans la musique hindoue, est un esprit céleste ou grand Herva; chacun de ces musiciens aériens est allié ou marié à cinq nymphes ou *Rajini*, et père de huit petits génies. C'est le mariage des grands Hervas qui

Digitized by Google

produit ce que les mortels appellent harmonie, et la mélodie n'est autre chose que la succession des générations issues de ces alliances. La musique n'est donc, selon les livres sacrés des Hindous, qu'un système figuratif des accords entre les êtres célestes, et de l'alliance harmonique entre les esprits aériens appelés *Tons*.

W. Jones dit qu'il s'est donné inutilement la peine de rechercher les morceaux de musique ancienne qu'il supposoit être conservés parmi les Brâhmans. Il faut certainement regretter, avec ce savant, qu'il ne nous reste plus que la théorie de leur musique, et que nous ne puissions juger qu'incomplètement de l'effet de leurs productions musicales, auxquelles les Hindous attribuent le pouvoir de calmer ou d'exciter les passions, d'enchanter les animaux les plus sauvages et de dompter leur férocité. C'est surtout à la musique, unie à la danse et au chant, qu'on attribue cette qualité surnaturelle : ces trois arts avoient anciennement chez les Hindous la plus grande liaison entr'eux : on remarque que le mètre, dans leur poésie, est toujours conforme au sentiment qu'il veut inspirer, et qu'il varie, comme la musique, avec la nature du sujet. Cette précaution des poètes faisoit que leurs paroles produisoient le plus grand effet lorsqu'elles étoient chantées et accompagnées d'une musique et de pantomimes qui leur étoient parfaitement adaptées. Mais la musique actuelle des Hindous est bien loin de la régularité et d'un arrangement systématique : on ne trouvera dans l'ouvrage de M. Solvyns que la description de leurs instrumens ; toutefois les détails qu'il donne à cet égard sont suffisans pour faire juger de l'état de la musique tel qu'il est actuellement, et tel qu'il a dû être il y a plusieurs siècles.

Nous analyserons d'une manière plus détaillée le troisième volume de ce précieux ouvrage.

Variétés de Géographie et de Statistique.

Ile Nouvelle. — Le volcan sous-marin qui existe près de la pointe occidentale de l'île Saint-Michel, l'une des Açores, et qui déjà, en 1628 ou 1638 et en 1720, s'est fait connoître par de grandes explosions, a fait cette année, le 31 janvier, une éruption qui a produit, comme aux deux éruptions précédentes, un îlot composé de laves et de scories : cet îlot a été visité, le 4 juillet, par le capitaine du

Digitized by Google

vaisseau royal anglais le *Sabrina*, qui en a pris possession au nom du roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; il lui a donné le nom de son bâtiment : mais comme les flots de 1638 et de 1720 ont disparu peu après leur naissance, il est à craindre que cette portion des possessions britanniques ne figure pas long-temps sur la carte.

D'après une lettre du capitaine de la *Sabrina*, l'île volcanique avoit de soixante à quatre cents pieds de haut. Tout auprès la sonde rapportoit quarante brasses. Les matières rejetées ressembloient en grande partie à des scories d'une forge à fer. D'après son estimation, l'île avoit deux milles de long et un demi de large. Elle forme en quelque sorte un fer-à-cheval, ayant une seule ouverture et renfermant un bassin où huit à dix vaisseaux de ligne pourroient mouiller.

D'autres lettres, de l'île Saint-Michel, datées du 24 août 1810, des 17 février et 2 août 1811, et insérées dans les gazettes américaines, nous apprennent que dès le milieu de l'an 1810, l'île a éprouvé de fréquentes secousses souterraines; celle du 11 août 1810 fut effroyable : à 3 heures après midi, l'île trembloit jusques dans ses fondemens; plusieurs maisons s'écroulèrent, quelques individus furent blessés; mais ces malheurs ne furent que le prélude d'un plus grand désastre. Le 12, à minuit, un bruit sourd se fit entendre; les nuages s'accumulèrent; les vents firent silence; tout à coup la terre trembla et le village *Cozas*, composé de vingt-deux maisons et situé dans une plaine, disparut, et à sa place on vit jaillir un lac d'eau bouillante. Les habitans, qui, en partie, avoient eu le temps de s'enfuir sur les hauteurs voisines, virent avec effroi leurs rians jardins engloutis dans un clin d'œil, avec toutes leurs propriétés mobilières, dans l'affreux gouffre souterrain; trente-deux individus périrent. Peu de temps après, un nouveau volcan se montra dans l'est de l'île; il ne jeta que des flammes : mais, le 31 janvier 1811, on vit, à deux milles anglais de la pointe occidentale de l'île, à un endroit où la mer avoit quatre-vingts brasses de profondeur, sortir une épouvantable masse de fumée et de flamme; en même temps, des cendres, des scories et d'énormes blocs de rochers étoient lancés en l'air. Une infinité de poissons, rôtis ou bouillis, fut jetée sur la côte voisine. Depuis cette époque, ce volcan sous-marin a continué à lancer des matières qui ont formé l'îlot de *Sabrina*. Une lettre du 2 août assure qu'il y a *trois* volcans

Digitized by Google

sous-marins en activité. L'un est à peu de distance de l'île, et c'est celui qui a formé l'îlot nouveau, lequel commence à se couvrir de quelques plantes, et, pour peu qu'il s'étende, joindra l'ancienne île. L'autre est à huit lieues de la côte, à l'est, et n'a pas encore fait paroître son cratère au-dessus de la surface des eaux; on y trouve encore trente-cinq brasses de profondeur. Le troisième est à quelque distance du second. Ces deux volcans rejettent de la lave et des pierres-ponces, avec un sifflement épouvantable; les eaux de la mer sont chaudes à une assez grande distance; on voit flotter un nombre infini de poissons morts.

Nous donnerons sous peu une nouvelle *Description des îles Açores*, tirée de sources inconnues aux géographes anglais et français; on y trouvera l'histoire antérieure de ce volcan.

Vraie Hauteur du mont Blanc. —M. Benzenberg, avantageusement connu par sa levée trigonométrique du grand-duché de Berg, vient de publier dans les *Ephémérides géographiques de Weaymar*, un *Mémoire sur la mesure des hauteurs par le baromètre*, à la suite duquel il examine les diverses estimations qu'on a faites de la hauteur du mont Blanc. Il fait voir que les observations de Saussure, bien calculées, donnent des résultats différens de ceux qu'on a indiqués dans le *Mémorial Topographique*, et dans la *Correspondance astronomique et géographique* de M. de Lindenau. Ces observations contiennent, ainsi que M. Benzenberg le dit, des points obscurs ou du moins peu précis. Enfin, la diversité des formules pour calculer les observations, achève de rendre tout incertain. Dans le *Mémorial*, on trouve, d'après la formule de Delaplace, 2,205 toises au-dessus du lac de Genève; et d'après celle de Trembley, 2,284; M. de Benzenberg trouve, d'après Trembley, 2,293. Les trois mesures trigonométriques de *Deluc*, de *Pictet* et de *Schuckburgh*, varient de 2,203 à 2,261 toises. Une nouvelle mesure trigonométrique, qui a été faite avec soin et répétée trois fois par M. *Tralles*, dans les années 1802, 1803 et 1804, donne un résultat très-différent de celui des trois opérations qu'on vient de citer. Elle donne 14,793 pieds = 2,465,5 toises au-dessus du niveau de la mer, ce qui donne 2,276,5 toises au-dessus du lac de Genève. M. Benzenberg regarde cette mesure comme la plus rapprochée de la vérité.

Digitized by Google

Mine de Vif-argent. — La rareté du vif-argent est un fait important de la géographie physique, et la découverte d'une nouvelle mine de ce métal n'est pas sans intérêt pour le monde savant. Celle dont nous parlons a été faite à *Kappel*, non loin de Clagenfurth, dans la Carinthie autrichienne; elle est due à un pâtre. Dans un autre moment, elle eût peut-être été négligée, mais la perte des mines d'Idria, cédées à la France, oblige le gouvernement à tirer de ce nouveau trésor le plus grand parti possible. On pense que l'exploitation s'élevera à 2,000 quintaux.

Lac Leven. — L'industrie humaine va faire disparoître, en grande partie, le lac dit *Loch-Leven*, en Ecosse, si connu pour la beauté pittoresque de ses bords. Une prise d'eau sur ce lac a été jugée nécessaire pour les travaux du canal de navigation qu'on creuse dans cette contrée : le niveau du lac sera réduit de 5 pieds.

Consommation de la Grande-Bretagne. — D'après un terme moyen de la consommation des dix années 1800 à 1810, l'Angleterre a besoin de 20,600,800 *quarters* de blé; et l'Ecosse, de 3,988,400. Il en faut à Londres seule, avec ses faubourgs, 1,762,000 *quarters*. Une vingt-unième partie de cette quantité est importée dans l'île. L'Irlande en fournit une quarantième partie.

Population de Londres, etc. — D'après un recensement fait au mois de juin 1811, mais qui offre plusieurs caractères d'incertitude, la ville de Londres, avec tous ses annexes et ses faubourgs, renfermeroit le nombre d'habitans qui suit :

Cité de *Londres*	116,755
Cité de *Westminster*	172,077
Le *Bourg* (*Borough*)	61,169
Le district *Holborn*	124,079
Le district *Finsbury*	96,645
La division de *la Tour* (*Tower*)	211,869
La division de *Surrey*	145,563
La division de *Middlesex*	80,947
TOTAL	1,099,104

Il y avoit 483,781 individus du sexe masculin, et 615,323 du sexe féminin. Dans les dernières dix années, la po-

Digitized by Google

pulation a augmenté de 133,139, mais cet accroissement s'est fait en partie aux dépens des villes manufacturières.

On estime qu'une augmentation de 50,000 individus est due à l'usage général de la vaccination.

D'après le même recensement, la ville de *Glasgow* en Ecosse, étoit, pour la population, la seconde ville de la Grande-Bretagne; elle comptoit 108,830 habitans. *Edinbourg* en contient 103,143; *Manchester*, 98,573, et *Liverpool*, 98,371.

Ile Tristan d'Acunha. — Un habitant des Etats-Unis a jugé à propos de s'établir dans cette île jusqu'ici inhabitée, et même de s'en déclarer le souverain par un manifeste inséré dans les journaux américains et anglais. Cette circonstance a rappelé au souvenir du public un coin de terre oublié; un journal étranger a cru devoir donner à ses lecteurs une notice de cette île, dont nous allons extraire ce qui suit :

« L'île Tristan d'Acunha, découverte par les Portugais et examinée par les Hollandais, est restée peu connue; elle a cependant été visitée en 1767, par M. *d'Etchevery*, qui montoit le vaisseau *l'Etoile du matin*; ce navigateur distingua l'île du *Rossignol* au sud, et l'île *Inaccessible* à l'ouest. Depuis ce temps, cet archipel retomba dans son ancienne obscurité; mais depuis vingt ans, les vaisseaux destinés pour l'Inde l'ont souvent reconnue et visitée. On cite particulièrement les bâtimens suivans : *Industry*, de Philadelphie, 1790; *Lion*, vaisseau du roi d'Angleterre, et *Général Elliot*, 1792; *Essex*, 1794; *Thames*, 1801; *Northampton*, *Europe*, *Earl-Howe*, *Hugh-Inglis*, 1803, et *Néreus*, vaisseau du roi, 1811.

» En approchant de ces îles, on voit des herbes marines flotter sur l'eau; souvent la mer en est couverte. Le pic de l'île Tristan d'Acunha a été fixé par le terme moyen de huit observations, à 37 degrés de latitude S., et 12 degrés de longitude O. La variation de l'aiguille étoit, en 1792, selon le capitaine du *Lion*, 7 degrés ouest; et en 1811, selon le capitaine du *Néreus*, 7 degrés 20 minutes. Les vents dominans sont S. O. à N. O.; ce dernier occasionne quelquefois des tempêtes, surtout en hiver. L'île est un carré arrondi de 5 à 6 milles de long et de large, et d'autant de lieues marines en circonférence. Au nord, le rivage s'élève perpendiculairement d'environ 1000 pieds; à l'ouest, il descend par une pente plus

Digitized by Google

douce. Le pic ou la montagne centrale s'élance avec majesté, et porte, pendant l'hiver, des neiges sur son sommet. On l'aperçoit à 27 milles, et il ne peut avoir moins de 8,000 pieds d'élévation ; il y en a qui lui en donnent 11,000. Sur des coteaux escarpés, vers la montagne centrale, il croît des arbres d'une taille moyenne ; leurs branches s'étendent beaucoup et descendent très-bas ; le bois brûle bien. Les eaux y abondent ; il y a une cascade où les vaisseaux peuvent très-commodément faire de l'eau. Le céléri, le persil et le cresson y croissent spontanément et en quantité. On y voit un petit nombre de porcs et de chèvres sauvages. L'intérieur ressemble beaucoup à l'île de Sainte-Hélène. Les chiens marins fourmillent sur les rivages ; et le capitaine *Patten*, de l'*Industry*, de Philadelphie, qui demeura dans l'île depuis août 1790 jusqu'en avril 1791, y prit 5,600 peaux de cette espèce de phoque ; il auroit pu charger son bâtiment d'huile de poisson en trois semaines de temps.

» L'île du *Rossignol*, qui a quelques îlots de roche à sa pointe sud, est par la latitude 37° 29′, et longitude 11° 48′. Elle a 7 à 8 milles en circonférence, et peut être vue du tillac d'un vaisseau à 13 lieues marines de distance.

» L'île *Inaccessible*, qui a 9 lieues de tour et qui est visible à 16 lieues, est par 37° 19′ latitude S., et 11° 50′ longitude O. Elle a un rocher détaché à la pointe sud. »

Telles sont les notions que les Anglais ont sur ce petit groupe d'îles. Nous y ajouterons plusieurs traits en rendant compte des *Mélanges de Botanique et de Voyages*, par M. *Du Petit Thouars*, ouvrage dans lequel on trouve une description de ces îles accompagnée d'une carte.

Indiens-Cheroquées. — D'après une feuille américaine, cette tribu d'Indiens se compose actuellement de 12,395 individus indigènes, de 341 blancs et de 34 nègres. Elle possède 19,500 bêtes à cornes, 6,100 chevaux, 19,600 cochons et 1,037 moutons. Elle a 30 chariots, 500 charrues, 16,000 rouets, 467 métiers de tisserands, et divers autres instrumens d'arts et métiers. Il y a dans la tribu 49 bijoutiers. On trouve des auberges sur les routes, et des bacs sur les rivières. Il existe dans le pays 600 bibles et plusieurs autres livres imprimés. Ces beaux commencemens de civilisation sont dus aux mesures philantropiques de MM. Jefferson et Madisson.

Digitized by Google

(Nous donnerons une note correcte sur la population des Etats-Unis, dans la suite de ces *Variétés*.)

Nouveaux Ouvrages.

— M. *Scipione Breislak*, savant italien, vient de faire paroître un *Traité de Géologie*, qui renferme un aperçu de toutes les hypothèses qu'on a proposées pour expliquer la formation de la surface de notre globe; après avoir réfuté ces systèmes, l'auteur donne le sien, qui est fondé sur la supposition d'un état primitif de flasdité ignée. M. Scipione Breislak est avantageusement connu par son *Voyage en Campanie*, dont nous devons une traduction élégante et fidèle à M. le baron de Pommereul, aujourd'hui directeur-général de l'imprimerie et de la librairie. Il est à désirer que le *Traité de Géologie* trouve en France un interprète aussi habile. Nous croyons pouvoir flatter le public de l'espoir certain de voir ce vœu rempli.

— M. *Félix Renouard de Sainte-Croix*, auteur d'un excellent *Voyage politique et commercial aux Indes orientales* (spécialement aux îles Philippines), fait imprimer dans ce moment la traduction du *Code pénal des Chinois*. Cet ouvrage sera très-curieux : la législation chinoise a gradué les punitions avec une exactitude minutieuse; les coups de bambous sont comptés avec une rigueur mathématique. Les fameux jurisconsultes lord *Ellenborough* et lord *Erskine*, ont énoncé dans le parlement des opinions diamétralement opposées au sujet de ce Code : le dernier voudroit introduire dans la législation anglaise quelques graduations de punitions, et il s'appuie de l'exemple de ce Code; le premier le considère comme un ouvrage absurde, et repousse l'idée de ces graduations comme tendant à diminuer les salutaires craintes des malfaiteurs, et à restreindre l'empire de l'équité naturelle, qui aujourd'hui dicte aux jurés et aux juges leurs sentences un peu arbitraires. Quoi qu'il en soit, la connoissance de ce Code ne sauroit qu'intéresser ceux qui étudient l'histoire des peuples.

— M. *de Neergaard*, gentilhomme de la chambre de S. M. le roi de Danemark, va publier incessamment la première livraison d'un *Voyage pittoresque dans l'Italie su-*

Digitized by Google

périeure. Les magnifiques sites qui environnent les lacs de cette belle contrée ne seront pas les seuls objets que reproduira cet ouvrage; on sera agréablement surpris d'y voir figurer un grand nombre de vues de l'*intérieur de Venise*, vues qui, au mérite de la nouveauté, joignent celui de faire mieux connoître l'architecture, si remarquable et si variée, d'une ville qui, depuis le moment où M. de Neergaard fit prendre ces vues, a subi des changemens considérables. L'exécution des dessins qui composent ce Voyage pittoresque, réunit à un haut degré l'élégance au naturel, et la grace à la simplicité. L'auteur, qui depuis un assez grand nombre d'années demeure habituellement à Paris, a mérité l'estime générale par son zèle pour les choses utiles; il a formé une collection intéressante de dessins de maîtres vivans, et un très-beau cabinet de minéralogie. Dans ses voyages, M. de Neergaard a recueilli des observations dont la publication est à désirer.

— M. *de Langsdorf*, conseiller aulique de S. M. l'empereur de toutes les Russies, va faire paroître (1) ses *Observations pendant un Voyage autour du Monde*, exécuté dans les années 1803—1807, en deux volumes avec beaucoup de planches. M. de Langsdorf accompagna, dans les années 1803—1805, le savant navigateur M. de Krusenstern, depuis Cronstadt jusqu'à Kamtchatka; ici il s'en sépara, chargé d'un voyage particulier aux îles Aleutiennes et à la côte nord-ouest de l'Amérique. De retour de ce voyage, M. de Langsdorf parcourut une partie du Kamtchatka et traversa la Sibérie dans toute sa longueur. Les mœurs et usages des peuples et les productions remarquables ou utiles sont les principaux objets dont notre voyageur s'occupe dans cet ouvrage; il renvoie les descriptions d'animaux et de plantes à des mémoires particuliers.

— M. *Leclerc*, qui a mis le zèle le plus louable à nous procurer une bonne et complète traduction du voyage de M. de Krusenstern, vient d'obtenir de la part d'une haute autorité les promesses les plus flatteuses de secours nécessaires pour cette entreprise, indispensable pour la marine, utile aux sciences, et dont nous avons déjà plus d'une fois fait sentir l'importance.

(1) Chez *Willmans*, à Francfort.

Digitized by Google

— M. *de Noual de la Houssaye*, membre du collége électoral du département d'Ille-et-Vilaine, vient de publier un petit ouvrage rempli d'intérêt et d'instruction : c'est un *Voyage au mont Saint-Michel, au mont Dol et à la roche aux Fées* (1). Nous n'en dirons rien de plus dans ce moment, attendu qu'un extrait plus étendu s'imprime déjà dans le cahier suivant de ces *Annales*.

(1) Chez *A. Johanneau* et *Rougeron*, à Paris.

N. B. Nous donnons, avec ce Cahier, la suite de la *Carte de l'Amérique méridionale*, commencée dans le Cahier 45 par la feuille contenant le *Chili, Buenos-Ayres, etc.* Celle de ce Cahier est la troisième feuille, comprenant la Nouvelle-Grenade, Caracas et les Guyanes. M. de Humboldt a bien voulu en revoir plusieurs points. La seconde feuille, contenant le Brésil et le Pérou, ne pourra paroître qu'avec le Cahier 47. Cette carte générale de l'Amérique méridionale ne se rapporte à aucun Cahier en particulier, mais à tous les Mémoires que nous allons donner sur diverses régions de cette partie du monde.

Digitized by Google

TRIONAL
Paramaribo
R. Copenam
R. Marowyne
SURINAM
Cayenne
Galibis
Chute de Tapahoni
R. Oyak
S. Louis
R. Cassipour
Mayez
Kirikiriscotas
Macusis
R. Maroni
Parabayanas
B. de Pinçon
I. Maraca
Cap Nord
Coussaris
R. Iryo
de la Pénitence
Bouches du Fl
des Amazones
illières du Nord
Carpinas
N. Tuere
Macapa
I. Caviana
Apamas
Parana
Chaves
PORTUGAISE
Fragoso
I. MARAJO
Coparipucus
Almeirim
Montealegre
R. des Amazones
Santarem
Belem
S I L
58
56
54
52
50
6
4
2
0
2
4

Digitized by Google

TABLEAU CIVIL ET MORAL DES ARAUCANS,

NATION INDÉPENDANTE DU CHILI,

Traduit de l'Espagnol du Viagero universal;

Par M. P....

(SUITE ET FIN.)

Rhétorique, Poésie, Médecine, Commerce.

MALGRÉ l'ignorance qui règne parmi ces peuples, ils cultivent avec succès la rhétorique, la poésie et la médecine : ils réussissent dans ces arts autant qu'on y peut réussir sans livres écrits. Jusqu'à ce jour ils ne savent ni lire ni écrire, et ne tâchent pas non plus de l'apprendre, soit par l'esprit de paresse commun à tous les sauvages, soit par la grande aversion qu'ils ont pour les usages des Européens.

Ils font beaucoup de cas de la rhétorique, parce que cette science, comme dans l'ancienne Rome, mène aux honneurs politiques et au maniement des affaires. Si l'aîné d'un

Digitized by Google

Ulmene ne sait pas bien haranguer, il est exclus de la succession de son père, auquel on substitue celui de ses frères, ou de ses parens les plus proches, qui sait le mieux parler. C'est pour cela que leurs pères les conduisent dès l'enfance dans les assemblées nationales, où les meilleurs orateurs du pays font parade de leur éloquence, et leur apprennent, par leur exemple, à parler en public. Tous les Araucans s'efforcent de bien parler leur langue, et d'en conserver la pureté, se donnant bien de garde d'y introduire des mots étrangers; et ils en sont si jaloux, que lorsqu'un étranger s'établit chez eux, ils le forcent à quitter son nom propre et à en prendre un autre, tiré de l'idiôme chilénois. Les missionnaires eux-mêmes sont obligés de se conformer à cette ordonnance, s'ils veulent obtenir la protection publique. Ces prédicateurs sont très-gênés par cette pureté excessive de la langue araucane; car, pendant qu'ils prêchent, les auditeurs les interrompent souvent, et leur corrigent, avec une grossièreté importune, toutes les fautes de syntaxe ou de prononciation qui leur échappent. Quoique beaucoup d'entr'eux sachent parfaitement la langue espagnole pour avoir communiqué avec les Espagnols voisins, quoiqu'accoutumés à une langue régulière et variée, ils apprennent avec facilité la syntaxe

des idiômes européens, comme on l'observe aussi à l'égard des Patagons, qui sont de véritables Chilénois ; cependant il ne s'est jamais vu qu'on se soit servi de l'idiôme espagnol dans les assemblées ou congrès de ces peuples. Ils veulent plutôt se donner la peine d'écouter un interprète incommode, que de dégrader l'honneur imaginaire de leur langue.

Les discours de leurs orateurs ressemblent à ceux de tous les peuples barbares : le style en est extrêmement figuré, allégorique et orné de phrases particulières à cette espèce de composition. Ils appellent *coyagtucan* le style des harangues parlementaires. On y emploie beaucoup d'apologues et de paraboles, qui sont le fondement de tout le discours. Ces discours, d'ailleurs, contiennent toutes les parties essentielles de la vraie rhétorique ; ils ne manquent pas d'un exorde propre au sujet, ni d'une narration claire, ni d'une confirmation bien fondée, ni d'une péroraison pathétique. Ils partagent ordinairement leurs discours en deux ou trois points. Parmi les autres espèces de styles, le plus estimé est le *rachidugem* ou style *académique*. Leurs poètes s'appellent *gempir*, c'est-à-dire les maîtres de la langue. Ce nom expressif leur convient parfaitement, car, excités par cet enthousiasme

que leur inspirent les passions non affoiblies par les raffinemens de la vie civile, ils ne suivent d'autres règles, dans leurs discours, que l'impulsion de leur imagination; aussi leur poésie n'est qu'un assemblage d'images fortes et vives, de figures hardies, de fréquentes allusions, et d'exclamations pathétiques. Tout y est métaphorique et animé : les allégories en forment l'ame et l'essence. Cet enthousiasme effréné est la première qualité de la poésie de tous les peuples sauvages : tels furent les poèmes des Bardes chez les Celtes, et ceux des Scaldes parmi les Danois.

Les chansons des Araucans roulent pour l'ordinaire sur les actions de leurs héros. Je voudrois bien en citer quelques-unes, mais il ne m'a pas encore été possible de m'en procurer. Leurs vers sont presque toujours de huit ou de onze syllabes; ce sont ordinairement des vers blancs, quoiqu'on y rencontre quelquefois des rimes placées au gré du poète, au hasard, et sans dessein, comme chez quelques poètes latins.

Les Araucans ont trois classes de médecins, les *Amfibes*, les *Vilcus* et les *Machis*. Les *Amfibes*, qui équivalent à nos empyriques, sont les meilleurs de tous; ils ne traitent qu'avec des simples; ils sont de bons herboristes, et ils connoissent bien le poulx et les autres signes diagnostiques. Les *Vilcus* cor-

Digitized by Google

respondent à nos méthodiques : leur système principal est que toutes les maladies contagieuses proviennent des insectes, opinion qui est celle de plusieurs médecins d'Europe ; voilà pourquoi ils appellent les épidémies *maladies vermiculaires*. Les *Machis* sont des médecins superstitieux, tels qu'on en voit chez tous les peuples sauvages des deux continens ; ils disent que toutes les maladies graves proviennent des maléfices, et ils sont pour cela appelés dans les cas extrêmes ; savoir, lorsque les efforts des *Amfibes* et des *Vilcus* ont été inutiles ; ils prétendent employer des moyens surnaturels. Voici leur méthode curative, qui n'est mise en pratique que la nuit :

On illumine la chambre du malade, et on place dans un coin, entre plusieurs branches de laurier, une grosse branche de cannellier, à laquelle on suspend un tambour magique ; on y ajoute un mouton pour le sacrifice. Le *Machi* commande aux femmes qui se trouvent là d'entonner une chanson lugubre au son d'un tambourin, sur lequel elles frappent en même temps. Sur ces entrefaites, il parfume à trois reprises, avec de la fumée de tabac, la branche de cannellier, le mouton et le malade ; ensuite il s'approche de l'infirme, et feint de lui ouvrir le ventre, pour savoir où est renfermé

Digitized by Google

le poison que les prétendus sorciers lui ont donné ; puis, en prenant le tambour magique, il se promène en chantant avec les femmes : mais soudain, comme possédé par un pouvoir surnaturel, il se jette par terre en faisant des gestes et des contorsions épouvantables ; il ouvre et referme les yeux ; il fait toutes les grimaces d'un énergumène. Pendant cette convulsion ridicule, les parens du malade lui font plusieurs demandes sur l'origine et les progrès de la maladie. L'imposteur fanatique répond d'après son caprice, et il nomme pour auteur du mal ceux dont il veut se venger, ou bien il donne des réponses équivoques. C'est ainsi que ces imposteurs diaboliques sont souvent la cause de meurtres horribles ; car les parens de ceux qui sont malades, croyant à leurs imputations, tuent sans pitié les individus calomniés, quelqu'innocens qu'ils soient, et il arrive même qu'ils dirigent leur fureur contre la famille de ces malheureux, quand elle n'est pas assez forte pour se défendre. Ces méchans imposteurs ont d'ailleurs soin de ne pas dénoncer de familles puissantes. Enfin, quoique les *Machis* ne soient pas revêtus de la dignité sacerdotale, comme les médecins de toutes les nations sauvages, cependant, par leurs impostures, ils ressemblent beaucoup

Digitized by Google

aux *Schamanis* du Kamschatka, aux *Mokises* d'Afrique, et aux *Jiachus* des peuples de l'Orinoque.

Malgré la différence des systèmes de ces médecins, quelquefois ils se réunissent pour satisfaire aux sollicitudes et à la vanité des parens du malade. L'effet de leurs consultations est le même que celui des consultations de nos médecins d'Europe. Ils ont encore deux autres espèces de professeurs, appartenant à la médecine : les uns s'appellent *Gutarves;* ils peuvent mériter le nom de chirurgiens : ils savent remettre les os à leur place, consolider les fractures, traiter les plaies et les ulcères; ils font souvent des pansemens admirables. Il n'en est pas de même des autres, qui s'appellent *Cupove*, du verbe *cupon*, anatomiser : infatué par le système des *Machis*, ils n'ouvrent les cadavres que pour observer, dans leurs entrailles, les prétendues traces du poison magique; malgré tout cela, ils possèdent des connoissances passables sur la structure du corps humain, dont ils savent décrire les parties sous des noms particuliers. On faisoit usage chez eux, avant l'arrivée des Espagnols, de la saignée, des lavemens, de la sonde, des vomitifs, des purgatifs et des diaphorétiques. Ils saignent avec la pointe d'une flèche, à laquelle ils donnent un coup avec

Digitized by Google

l'index en appuyant sur le pouce ; ils préfèrent cet instrument à la lancette, parce qu'ils le croyent plus sûr. Au lieu de la seringue, ils font usage d'une vessie, à laquelle ils appliquent une petite canne, comme on faisoit anciennement en Espagne. Les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques sont presque tous tirés du règne végétal.

Ces professions sont séparées, comme les états de forgeron, d'orfèvre, de charpentier, de potier ; cependant tous ces arts y sont dans l'enfance. On n'y a pas introduit l'usage de la monnoie : tout se fait par voie d'échange ; cet échange est réglé d'après un tarif conventionnel, qui indique le prix de tous les objets de commerce ; on compte les valeurs comme faisoient les Grecs au temps d'Homère. Ainsi, par exemple, un cheval avec une bride forment une *paye*, un bœuf deux, et ainsi de suite. Dans le commerce extérieur qu'ils font avec les Espagnols, ils donnent des manteaux et des animaux pour avoir du vin et les autres marchandises de l'Europe. On a toujours eu à se louer de la bonne foi de ces peuples dans les contrats.

L'Espagnol qui veut faire ce commerce s'adresse d'abord aux chefs de familles. Quand il a obtenu sa permission, il court par toutes les rues, et donne ses marchandises à tous

Digitized by Google

ceux qu'il rencontre. Après les avoir distribuées, il annonce son départ ; alors tous les acheteurs s'empressent de lui apporter les effets convenus sur le lieu qu'on fixe : il n'y a jamais eu d'exemple de la plus petite infidélité.

Caractère général des Araucans.

Quoique, sous plusieurs rapports, les Araucans puissent être considérés comme sortis de l'état sauvage, cependant ils conservent, en général, les préjugés et le caractère propre à l'enfance du genre humain. Enorgueillis de leur valeur et de leur liberté illimitée, ils se croyent les seuls dignes du nom d'hommes sur la terre : d'où vient qu'outre le nom d'*Auca*, ou hommes libres, ils se donnent aussi le titre de *ché-reche*, c'est-à-dire, nation pure, et de *huentu*, mot qui équivaut au *vir* des Latins, et d'où dérive le mot *huentugen*, comme *virtus*, qui signifie la même chose, dérive de *vir*. Cet orgueil explique leur mépris pour toutes les autres nations. Dans les commencemens, ils donnèrent aux Espagnols le surnom de *Chiaplo*, c'est-à-dire, soldats méchans, d'où vint, par hasard, celui de *Chapeton*, qu'on leur donne dans l'Amérique méridionale (1). Ensuite ils les appelèrent *Huinca* :

(1) Cette étymologie nous paroît très-douteuse. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

ce surnom, qui a perdu sa signification odieuse, dérive du verbe *huincu*, qui signifie assassiner. Les premières guerres que nous leur fîmes, nous valurent toutes ces épithètes injurieuses, dont ils se servent même aujourd'hui pour désigner un Espagnol. Comme ils se croyent les hommes les plus heureux, ils appellent *Culmehuinca*, ou misérables Espagnols, les Indiens qui habitent les colonies espagnoles. Ils donnent le nom de *Muruche* aux autres Européens, comme aux Anglais, aux Français, aux Italiens, qu'ils savent bien distinguer. Entre eux, ils se donnent le nom de *Penni*, ou frères. C'est ainsi qu'ils appellent encore ceux qui naissent dans leur pays de pères étrangers.

C'est un singulier phénomène, que la bienveillance sans borne avec laquelle se traitent ces peuples entre eux. Ils ont dans leur langue six ou sept mots, l'un plus expressif que l'autre, pour dire ami, parmi lesquels il y en a un qui répond à l'*alter ego* des Latins. Les relations qui résultent de leurs situations réciproques, ou de leurs affaires communes, donnent naissance à autant de titres expressifs, qui indiquent l'obligation de s'aimer. Ceux qui ont le même nom, s'appellent entre eux *lacu;* ceux dont les noms ne conviennent qu'en partie, s'appellent *apellacu*. Ces dénominations renferment autant d'obligations particulières de s'estimer mutuel-

Digitized by Google

lement. Leurs arbres généalogiques sont plus étendus que ceux des autres nations : tous les degrés imaginables de parenté y sont désignés par des noms particuliers.

Conformément à ces devoirs réciproques, ils ont grand soin de s'aider mutuellement dans leurs besoins. On ne voit, dans leur Etat, aucun mendiant, aucun individu couvert de haillons ; les plus pauvres même sont décemment habillés. Leur bienfaisance ne se borne pas seulement à leurs compatriotes, elle est accompagnée de l'hospitalité la plus complaisante envers les étrangers de toutes les nations. Un voyageur peut se loger par-tout, sans frais.

Lorsqu'ils se rencontrent ou se rassemblent, ils se saluent avec le mot de *marimari*, et lorsqu'ils se congédient, avec celui de *viritempi* ou *venteni*. Dans leurs complimens, il règne une grande affectation; ils y font parade de leur éloquence. La main droite est parmi eux, comme en Europe, le côté le plus honorable, au contraire de ce qui se pratique dans presque toute l'Asie, où c'est la main gauche. Ils sont naturellement avides des démonstrations d'honneur, et il n'y a rien qui les offense plus que le mépris ou la négligence : c'est pour cela que, lorsqu'un Espagnol leur parle, le chapeau en tête, on lui dit, avec la plus grande indignation : Otez votre chapeau. Avec des manières honnêtes,

Digitized by Google

on peut tout obtenir d'eux. Les bienfaits font dans leur ame des impressions ineffaçables : les mauvais traitemens, au contraire, les irritent de manière qu'ils se portent à des excès pour se venger.

Les noms des Araucans sont composés du nom propre, qui est d'ordinaire un adjectif ou nom numérique, et du surnom de la famille, qui se met toujours après le nom propre, comme en Europe ; par exemple : *Cavi-Lemu*, c'est-à-dire Vert-Bosquet ; *Méliantu*, c'est-à-dire quatre Soleils : le premier signifie un individu de la famille des *Lemus*, ou des *Bosquets*, et le second, un de celle des *Antus*, ou des *Soleils*. Il n'y a dans leur pays aucun objet matériel qui ne fournisse un surnom noble ; d'où vient qu'il y a des familles des Rivières, des Montagnes, des Pierres, des Lions, etc. Ces familles sont plus ou moins respectées, en proportion de leur ancienneté, et du nombre de héros qu'elles ont donnés à la patrie. Quoique l'origine de ces noms nous soit inconnue, cependant il est certain qu'elle précède, de beaucoup de siècles, l'époque de la conquête des Espagnols.

Mœurs et usages des Araucans.

L'*Admapu*, ou le code national, permettant aux Araucans la polygamie, ils prennent

Digitized by Google

autant de femmes qu'ils peuvent en doter ou acheter; car, pour se marier, il faut qu'ils donnent au père de l'épouse une certaine quantité de biens, comme dans la majeure partie de l'un et l'autre continent. Ils évitent les degrés immédiats de parenté ; le célibat est en déshonneur ; on appelle, par ironie, les vieux célibataires *vuchiapra*, et les vieilles, *coudepra*, c'est-à-dire, vieux inutiles, etc.

Les cérémonies du mariage sont en petit nombre, ou, pour mieux dire, elles ne consistent que dans l'enlèvement de la future, qu'on regarde, ainsi que parmi les nègres d'Afrique, comme une condition requise. Le futur époux, d'accord avec le beau-père futur, se cache, en compagnie de plusieurs amis, aux environs d'un lieu où ils savent que la future doit passer. Aussitôt qu'elle y est arrivée, ils la saisissent, ils la mettent sur la croupe d'un cheval de son futur, et ils l'y attachent fortement, malgré ses cris, qui sont de pure cérémonie. C'est de cette manière qu'on la conduit, avec beaucoup de bruit, à la maison de l'époux, où se trouvent rassemblés ses parens, où l'on reçoit, après le festin nuptial, les présens convenus. Les frais d'une noce araucane doivent être considérables, et il n'y a que les riches qui peuvent avoir un grand nombre de femmes; les pauvres n'en ont qu'une ou deux, tout au

Digitized by Google

plus. Dans ce pays, comme dans tous ceux où la polygamie règne, le nombre des femmes surpasse celui des hommes.

La première femme, qu'on appelle *Unemdomo*, est toujours respectée comme l'épouse véritable et légitime par toutes les autres, qu'ils appellent *Inandomo*, ou *femmes secondaires*. La première préside aux travaux domestiques, et gouverne l'intérieur de la maison. Le mari, qui a assez à faire pour tenir en paix tant de femmes, parmi lesquelles la jalousie règne souvent, indique à l'heure du souper celle avec qui il veut passer la nuit, en lui commandant de faire le lit : les autres couchent dans la même chambre ; mais il ne leur est pas permis de s'approcher. On loge les étrangers dans une cabane tout-à-fait séparée de ce harem. Toutes ces femmes respectent extrêmement leur mari, qu'elles nomment habituellement le *grand*.

Outre les travaux ordinaires du sexe, les Araucanes sont obligées de s'occuper de beaucoup d'autres, qui, dans les pays policés de l'Europe sont réservés aux hommes, d'après la maxime établie chez les nations barbares, que le sexe foible est né pour le travail, et le fort, pour la guerre et le commandement. Chacune doit, tous les jours, présenter à son mari un plat apprêté par elle, dans sa cuisine

Digitized by Google

ou son foyer particulier : c'est pour cela que, dans les maisons des Araucans, il y a autant de foyers qu'il y a de femmes qui l'habitent. C'est bien encore là la raison pour laquelle, lorsqu'on veut demander à un Araucan combien il a de femmes, on s'exprime plus honnêtement par la phrase : « Combien avez-vous de feux? » Chaque femme est obligée de donner, chaque année, à son mari, outre un habillement complet, une de ces couvertures qu'on appelle *poncho*, qui forment une des branches principales du commerce des Araucans.

Ces femmes ont un soin extraordinaire pour la propreté de leurs maisons; elles les balayent, ainsi que les cours, plusieurs fois par jour. A peine ont-elles fait usage de la vaisselle ou des meubles, qu'elles les nettoyent et les lavent : c'est pour cela qu'elles aiment à avoir dans leurs maisons de l'eau courante en abondance; elles sont aussi bien propres sur elles. Elles se peignent deux fois par jour, se lavent la tête avec de la savonnette ou de la pommade faite avec du *guillay*. On ne voit jamais la moindre tache ou malpropreté sur leurs robes. Les hommes sont encore de même : ils se peignent indispensablement tous les jours, et ont coutume de laver souvent leur tête.

Le bain est fort en usage chez ces peuples, comme il l'étoit chez tous les peuples an-

Digitized by Google

ciens ; ils le croyent nécessaire pour conserver la santé, et pour fortifier le corps. Dans ce but, ils aiment à demeurer le long des fleuves. Dans l'été, ils se baignent plusieurs fois par jour ; dans l'hiver, rarement moins qu'une fois. Graces à cet exercice journalier, ils deviennent excellens nageurs ; ils donnent des preuves admirables de leur habileté dans ce genre ; ils nagent la tête baissée sur l'eau comme d'ordinaire, ou sur l'un des côtés, ou à l'envers, ou debout et les mains étendues au-dehors de l'eau comme s'ils marchoient ; ils nagent aussi entre deux eaux, en traversant ainsi les rivières les plus larges ; plusieurs d'entr'eux deviennent d'habiles plongeurs.

Les femmes aiment aussi à se baigner bien souvent, mais toujours dans des lieux sombres et éloignés des regards des hommes. Dans le jour même de leur accouchement, elles portent l'enfant à la rivière, le baignent et se baignent elles-mêmes ; peu de temps après elles retournent à leurs occupations domestiques, sans ressentir aucune incommodité : tant il est vrai que la constitution humaine n'est délicate que parce qu'on l'accoutume à l'être. Les femmes araucanes accouchent sans peine, ce qu'on doit attribuer à leur vigueur naturelle.

Digitized by Google

Soit dans le but de donner des enfans robustes à l'Etat, soit parce qu'elles ont naturellement la voix forte, les Araucanes crient à leurs enfans d'une manière plus énergique, et différente de celle des mères dans les pays cultivés de l'Europe. L'enfant nouveau-né n'est pas emmaillotté ; on le met dans un berceau suspendu, doublé de peaux douces et couvert d'une simple couverture. La mère le berce de temps en temps au moyen d'une longue corde, afin de pouvoir s'occuper à loisir des affaires domestiques.

Lorsqu'ils commencent à marcher, ce qu'ils font très-promptement, elles leur donnent un habillement léger, les laissent aller partout où ils veulent, et leur donnent à manger de tout. C'est ainsi que se formant d'eux-mêmes, ils deviennent bien faits, robustes, et sont moins exposés aux maladies qui résultent de notre éducation efféminée. En effet, les maladies qui règnent dans ce pays sont en petit nombre, ou tout au plus elles se réduisent à des fièvres ardentes, causées par la boisson excessive et l'exercice extraordinaire.

Si l'éducation physique des enfans araucans offre des parties louables, l'éducation morale qu'on leur donne ne mérite certainement pas notre approbation. Elle est sans doute conforme aux idées que ce peuple invincible s'est formées

Digitized by Google

sur la liberté de l'homme, et telle qu'on peut l'attendre d'un peuple sauvage. Leurs pères se bornent à les instruire dans le maniement des armes, dans le manége et dans l'habitude de parler leur langue avec pureté. Quant au reste, ils leur donnent la liberté entière de faire ce qu'il leur plaît, et ils les approuvent lorsqu'ils commettent des insolences, parce qu'ils disent que c'est ainsi qu'ils apprennent à être hommes. Ils les corrigent rarement, car ils ont pour maxime constante, que les châtimens ne font que des hommes lâches et des poltrons.

Repas, fêtes, musique, jeux.

Le repas ordinaire des Araucans est bien frugal. Ils vivent régulièrement de froment et de légumes qu'ils apprêtent de différentes manières. Ils font surtout beaucoup de cas du maïs et des patates, dont ils ont, depuis un temps immémorial, trente espèces différentes; ils les croyent un aliment bien sain, comme l'expérience de plusieurs siècles le leur a démontré. Quoiqu'ils ayent de la volaille et de grands et petits animaux en abondance, cependant ils mangent peu de viande, simplement cuite, et rôtie. Ils font encore usage du porc avec la même sobriété, et ils en savent aussi faire des saucisses et du boudin. La mer de ces côtes et les rivières abondent en poissons délicats, mais les Araucans n'en font que peu de cas.

Digitized by Google

Au lieu de pain, qu'ils n'ont coutume de servir que dans leurs grands repas, ils mangent des tourtes, ou des panades cuites avec un peu de sel. Leur boisson ordinaire consiste en bière de différentes espèces, ou en cidre qu'ils préparent avec du maïs, du miel et d'autres fruits du pays. Cependant ils aiment beaucoup le vin qu'ils achètent des Espagnols. Quoique leur terrain paroisse bien propre au vignoble, ils ne se sont pas, jusqu'à présent, livrés à la plantation des vignes, soit par des vues politiques, soit par pure négligence.

Le maître de la maison mange avec toute sa famille à la même table, sur laquelle on ne met ni nappe ni serviettes. Les assiettes sont d'argile, et les cuillers de corne ou de bois. Les *Ulmenes* ont coutume d'avoir de l'argenterie travaillée pour l'usage de leur table, mais ils ne s'en servent que pour faire les honneurs aux étrangers de qualité. L'été ils mangent à l'ombre des arbres, que, pour cette raison, ils plantent tout autour de leurs maisons. Ils ne font pas usage de briquet pour allumer du feu; mais, comme les autres nations sauvages d'Amérique, ils se servent de deux morceaux de bois sec qu'ils frottent l'un contre l'autre avec les deux mains, jusqu'à ce qu'ils s'allument, ce qui ne tarde pas à arriver.

Outre le dîner et le souper, ils déjeûnent et ils

goûtent avec un peu de farine de maïs rôti, délayée dans l'eau bouillante le matin, et dans l'eau fraîche le soir.

Ils s'écartent pourtant de cette frugalité domestique dans les banquets de noces et de funérailles, et dans d'autres occasions extraordinaires. Alors on n'épargne pas la dépense, on dissipe tout pour l'éclat du moment. Dans ces festins, où concourent ordinairement trois cents personnes, on consomme plus de viande, de froment et de liqueurs, que toute une famille n'en pourroit consommer en deux ans. Ces festins, qui durent ordinairement deux ou trois jours, s'appellent *cahuin*, ou cercles, parce qu'ils s'asseyent en cercle, autour d'une grande branche de cannelle, pour manger et pour boire. Il est permis à tout le monde de partager ce repas sans aucune rétribution. Il n'en est pas de même à l'égard des repas qui se donnent à l'occasion de la culture des terres ou de la semaille, ou de tout autre ouvrage qui demande les efforts réunis de beaucoup de monde. Alors tous ceux qui veulent jouir du banquet doivent travailler jusqu'à ce que l'ouvrage soit fini. Mais comme les habitans de ce pays sont pour la plupart oisifs, les ouvriers y accourent en si grand nombre, que le travail est bientôt fini; et on emploie le reste du jour à s'enivrer. Les Espagnols campagnards ont adopté ce même

Digitized by Google

usage pour venir à bout de leur labourage.

Les boissons fermentées font l'objet principal de ces repas : c'est pour cela que lorsqu'on n'en a pas en grande abondance, malgré que les comestibles y soient prodigués, le festin est regardé comme mesquin. « Mauvaise fête, dit-on, nous n'avons pas bu. » On peut, à la lettre, affirmer que ces bacchanales se succèdent toute l'année, attendu que toute personne de qualité se fait un honneur d'en donner chez soi; on peut affirmer, dis-je, que les Araucans, lorsqu'ils ne sont pas occupés de la guerre, passent la plus grande partie de leur vie à s'enivrer et à s'amuser, ou, comme ils le disent, *à varier d'idées.*

La musique, le bal, le jeu font leurs amusemens ordinaires. Cependant, à peine la musique mérite-t-elle ce nom, tant à cause de l'imperfection des instrumens, qui sont des flûtes et des tambours, qu'à cause de leur chant, qui est très-désagréable à l'oreille quand on n'y est pas accoutumé. Leurs bals, qui sont de différentes sortes, offrent beaucoup de gaîté, d'ordre et de variété. Les femmes sont rarement admises à danser avec les hommes; elles font des cercles à part.

S'il est vrai, comme le dit le célèbre Leibnitz, que les hommes, en aucune chose, n'ont montré autant d'esprit que dans l'invention de

leurs jeux, les Araucans peuvent se flatter de ne pas être, sous ce rapport, inférieurs aux autres nations. Leurs jeux se divisent en sédentaires et en gymnastiques. Ceux-ci sont en grand nombre, et la plupart ingénieux. Entre les premiers, le plus remarquable est le jeu de la corde, qui est en usage chez eux depuis un temps immémorial, et qu'ils appellent *comican*.

Les jeunes gens s'exercent ordinairement dans la lutte et dans la course. Ils aiment aussi le jeu de paume, qu'on appelle *pilma*. Ils font cet instrument d'une espèce de jonc.

Les jeux apelés *pacco* et *pulican* sont, entre leurs jeux gymnastiques, ceux qu'ils aiment le plus, parce qu'ils s'en servent comme de prélude pour la guerre. Le premier, qui représente le siége d'un fort, se fait de cette manière. Douze personnes au moins, se tenant par la main, forment un cercle, au milieu duquel est un enfant debout; les adversaires, en nombre égal ou plus grand, essayent, par ruse ou par force, de rompre ce cercle et de s'emparer de l'enfant; c'est en quoi consiste la victoire. Cela n'est pourtant pas si facile qu'il le paroît. Les défenseurs font des efforts incroyables pour se tenir étroitement liés. Les assiégeans les plus robustes se voyent bien des fois obligés, par lassitude, d'abandonner l'entreprise.

Le jeu de *pulican*, ou de la crosse, ressemble

Digitized by Google

à la sphéromachie des Grecs. Ce jeu, qui a toute l'apparence d'une bataille rangée, se fait avec une boule de bois dans une plaine d'un demi-mille plus ou moins, et dont les bornes sont marquées par des branches d'arbres. Les joueurs, au nombre de trente, armés de bâtons recourbés jusqu'à la pointe, se forment en deux rangs disposés de manière que chacun d'eux a devant lui son adversaire. Lorsque les arbitres désignés pour cela donnent le signal, les deux adversaires qui se trouvent dans le huitième poste, tirent avec leur bâton la boule, d'un fossé creusé dans la terre, et tâchent de la lancer jusqu'à la moitié de leur parti. Les autres la repoussent selon la direction favorable ou contraire qu'elle prend, et la victoire consiste à la faire parvenir au terme de la bande. Il s'élève de là des disputes entre les deux partis; de sorte qu'une demi-journée n'est pas suffisante pour les terminer. Ce jeu a des lois fixes, dont l'exécution est confiée aux arbitres; malgré cela, il en résulte des malheurs. Les joueurs agiles acquièrent une grande réputation, et sont invités à toutes les parties considérables qui se font dans le pays. Lorsque deux provinces se font des défis, cette lutte devient un spectacle public. Il y concourt une foule immense, et on fait de grandes gageures. Les campagnards des colonies espagnoles ont adopté cette sorte de jeu, et ils en ont fait un de leurs

amusemens favoris, malgré les défenses du gouvernement. A l'égard de ce jeu, toutes les familles sont partagées en deux factions, qui s'appellent *plazas* et *lampas*.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici des Araucans doit s'étendre encore, avec quelque modification, aux *Puelches*, ou habitans du quatrième *Uthanmapu*, situé dans la Cordillère, lesquels, quoiqu'ils tâchent de se conformer aux usages des Araucans, ont pourtant des manières plus rustiques et plus sauvages. Leur nom signifie *hommes orientaux*. Ils sont de grande taille, et aiment beaucoup la chasse. Pour cela, ils changent toujours de demeure, et étendent leurs établissemens non seulement jusqu'au penchant des Indes orientales, mais encore jusqu'aux environs du lac *Naguelguasi* et aux bords des rivières qui s'écoulent de la mer Atlantique dans les vastes plaines des Patagons. Les Araucans estiment beaucoup ces montagnards, à cause des services importans qu'ils ont rendus en temps de guerre, et de la fidélité avec laquelle ils se sont maintenus dans leur alliance.

Digitized by Google

NOTICE
SUR LES ILES DE JUAN FERNANDEZ
ET DE MASA-FUERO,
DANS L'OCÉAN PACIFIQUE,

Par le Capitaine Moss ;

Traduite de l'anglais.

L'île de Juan-Fernandez, lieu d'exil d'Alexandre Selkirck, a été souvent nommée par les navigateurs qui, en parcourant l'Océan pacifique, y relâchèrent pour prendre des rafraîchissemens, et par les forbans flibustiers qui y tenoient leurs rendez-vous pour le partage du butin. Située à une modique distance des côtes du Pérou, n'étant occupée ni fortifiée par aucune puissance, et abondamment munie de tout ce qui sert à l'approvisionnement d'un vaisseau, mais surtout pourvue d'eau et de bois, elle offrit une relâche commode et un refuge qui long-temps n'avoit excité aucun soupçon. Enfin les Espagnols, réveillés de leur assoupissement, y formèrent un établissement en 1766 ou 1767 : car ce fut dans cette année que le capitaine Carteret, en faisant le tour du

Digitized by Google

monde, y vit, à son grand étonnement, dans la baie de Cumberland, le pavillon espagnol flotter au haut d'un fort garni de quelques canons. Des bêtes à cornes paissoient sur les coteaux, et une vingtaine de maisons paraissoient dispersées à différens endroits de l'île. Carteret ne mouilla ni ne mit aucune embarcation en mer; il fit voile sur-le champ pour Masa-Fuero. Depuis ce temps, on n'a pas eu de nouvelle relation sur l'île de Juan-Fernandez; car, généralement, la jalousie des Espagnols ne permet presque pas l'accès de ses côtes à aucun étranger. Ce fut seulement en 1792 que *John Moss*, lieutenant de vaisseau au service de l'Angleterre, qui avoit conduit le vaisseau *le William* à la pêche de baleines et de chiens de mer, parvint à visiter Juan Fernandez, aussi bien que Masa-Fuero. Nous allons extraire du journal de cet habile marin la notice suivante, sur l'état actuel de ces îles, bien différente de tous les renseignemens qu'on rencontre même dans les meilleurs ouvrages de géographie.

Juan-Fernandez est par 33 degrés 40 minutes de latitude sud, et par 80 degrés 30 minutes à l'ouest de Greenwich, position confirmée par l'éditeur du *Voyage d'Anson*, et par le capitaine Sharp. Dampier la place par 34 degrés 45 minutes de latitude sud, et par 84 degrés de longitude ouest de Paris. Le capitaine Moss

Digitized by Google

prolongea la côte occidentale de l'île, et en atteignit l'extrémité septentrionale vers midi. Ignorant qu'elle étoit occupée par les Epagnols, il entra dans un bateau pour chercher un mouillage sûr et pour pêcher. Après en avoir doublé la pointe N.-O., il reconnut avec surprise la place fortifiée, et une bourgade dans le fond. Descendu à terre, il demanda au gouverneur la permission de mouiller et de faire la pêche. Ni l'un ni l'autre ne fut formellement accordé; mais le bateau se trouvant hors de la portée du canon, on prit une quantité de poissons suffisante aux besoins de tout l'équipage.

L'île, vue du côté de l'O., paroît plus haute à son extrémité septentrionale. Elle s'abaisse vers le S., où il y a, à une demi-lieue marine de la pointe, un îlot ou gros rocher assez remarquable. On le nomme *Isle aux Cabris*. Dans l'éloignement, l'île de Juan-Fernandez se présente sous la forme d'un rocher plein de crevasses; mais à mesure qu'on en approche, cet aspect change, et l'on y découvre des vallées profondes couvertes de forêts qui forment un superbe paysage. La côte de l'O. n'offre aucun mouillage, ni même une place pour débarquer; les rochers s'y élèvent presque perpendiculairement de la mer. Vis-à-vis de l'extrémité du N.-O., le premier enfoncement offre un mouillage par

Digitized by Google

quatorze brasses ; mais c'est une rade entièrement ouverte et exposée aux vents. Les Espagnols y ont une maison de garde avec un canon. A une demi-lieue marine dans le N.-E. est la grande baie, nommée *baie de Cumberland* par les boucaniers. Le mouillage, défendu contre les vents d'E., de N.-O. et d'O., se trouve à une demi-encablure de terre par quarante brasses. Le bourg est très-agréablement situé dans une belle vallée, entre deux hautes éminences. Une batterie de cinq canons, établie à la pointe occidentale de l'île, commande la rade ; il seroit néanmoins très-possible d'effectuer un débarquement sans que les vaisseaux pussent être atteints par le canon. La batterie est formée de pierres entassées à hauteur de parapet, mais qui ne sont aucunement liées par du mortier, ou quelque autre matière.

Du côté gauche de la vallée, sur une petite éminence, est une autre batterie construite en briques. Elle a deux flancs, chacun de quatorze embrasures, et tournés, l'un vers le mouillage, l'autre vers le bourg : le premier flanc est muni de cinq pièces d'artillerie ; à l'autre, il n'y en a qu'une. Un sentier conduit en serpentant au sommet du monticule occidental, sur lequel on a aussi transporté deux canons. Suivant l'assertion du commandant, toute la force militaire

Digitized by Google

de l'île étoit composée, en janvier 1792, de six soldats et de quarante colons armés. Le capitaine Moss n'obtint pas la faculté d'acheter des rafraîchissemens, quoique ses équipages, affectés de scorbut, en eussent le plus grand besoin. Il vit cependant, sur tous les coteaux des éminences, une grande quantité de chèvres; la viande fraîche, le poisson et les légumes abondoient dans l'île.

Le 1er novembre 1792, il visita Juan-Fernandez une seconde fois, et prit terre à trois lieues marines pour demander la permission de faire du bois. Le gouverneur, *don Juan Calvo de la Canleza*, y acquiesça cette fois-ci avec beaucoup de prévenance, et fit tous ses efforts pour satisfaire les besoins des Anglais. Il donna l'ordre à ses gens de les aider à couper du bois, et le fit traîner ensuite par ses bœufs sur le bord de l'eau. Le capitaine Moss, dont les provisions se trouvoient d'ailleurs fort réduites, offrit au gouverneur, en reconnoissance de la courtoisie avec laquelle il l'avoit traité, un petit présent, consistant en douze bouteilles de vin, une douzaine d'assiettes, deux plats, une demi-douzaine de gobelets, un petit pot de salé et une paire de bottes neuves. Il reçut, en retour, un pain de sucre, quatre beaux moutons, une grande quantité de légumes, du lait, et autant d'écre-

Digitized by Google

visses qu'il en vouloit. Il lui fut permis en outre d'acheter deux bœufs tués, qu'il eut presque pour rien.

Le bourg est composé d'une quarantaine de maisons; quelques autres sont éparses dans l'île. Chaque maison a un jardin avec des berceaux de vigne dont l'ombre épaisse invite au repos. Ces jardins produisent des figues, des cerises, des prunes, des amandes, une quantité de patates, des oignons, du thym, des choux, et généralement toutes les herbes potagères; mais ils sont infectés d'une espèce de chenilles qui nuisent beaucoup à la récolte.

Le vêtement des femmes est très-singulier. Elles portent une robe qui à peine descend au-dessous du genou, et qui, fortement étendue par un cerceau dans le troussis, fait voir la jambe toute entière, ce qui les oblige de mettre des caleçons. Leurs cheveux, longs et noués en quatre ou cinq tresses, pendent sur le dos. Selon ce que dit le gouverneur, l'habillement des femmes est encore le même au Pérou et au Chili. Dans toutes les maisons que le capitaine Moss visita, les femmes lui servirent du *maté* : c'est une infusion de l'herbe du Paraguay, qu'on prend au moyen d'un tuyau qui passe de main en main. Le sexe en général y est beau, et les enfans fourmillent dans toutes les familles. Le

Digitized by Google

capitaine Moss y trouva, entr'autres, une femme de vingt ans, enceinte, qui avoit déjà six enfans.

Les navigateurs qui, dans leur traversée, rencontrent les îles de Juan-Fernandez et de Masa-Fuero, peuvent facilement prendre l'une pour l'autre, puisqu'elles sont sous la même latitude : l'aspect en est toutefois très-différent. L'extrémité septentrionale de Juan-Fernandez forme la partie la plus haute de l'île, tandis que Masa-Fuero est plus bas dans le nord. Cette circonstance, conjointement avec l'îlot situé à la pointe du sud de Juan-Fernandez, fournit des marques distinctives, auxquelles on ne pourroit se tromper. Ces îles sont séparées par un intervalle d'environ 80 milles anglais; mais par un temps clair, chacune peut être aperçue, lorsqu'on se trouve sur l'une des deux.

L'île de Masa-Fuero, uniquement peuplée de chèvres et de chiens de mer, est par 33 degrés 41 minutes de latitude sud, et par 81 degrés 40 minutes à l'ouest de Greenwich. Il n'y a aucun bon attérage sur la côte septentrionale de l'île, à cause du ressac, qui y est très-violent. Du côté de l'ouest, où le capitaine Moss débarqua, la force des brisans n'est pas moins considérable, et les matelots furent obligés de les traverser à la nage, après avoir chargé quelques bateaux de peaux de chiens marins : le ri-

Digitized by Google

vage est tout couvert de ces animaux. Le bois y abonde également, mais le transport en est soumis à de grandes difficultés. Le capitaine Moss trouva, dans l'un des vallons, quatre à cinq cordées de bois abandonné, chacune de 128 pieds cubes; il présume, avec assez de probabilité, que ceux qui devoient l'embarquer avoient péri dans les flots. Les arbres sont, la plupart, des cèdres rouges, et une sorte de bois jaune, dur comme du buis, et susceptible d'un beau poli. Il y vient aussi une espèce de chou sauvage, mais que l'ébullition ne rend point tendre; néanmoins les gens de l'équipage en mangèrent. Cette île est à 140 lieues marines du continent de l'Amérique méridionale, et 80 milles anglais à l'ouest de Juan-Fernandez. L'extrémité du sud est la plus élevée; les rochers sortent presque perpendiculairement du fond de la mer, et les vagues s'y brisent d'une manière effrayante, même en temps de calme. La pointe septentrionale est haute aussi; mais un terrain bas et couvert d'une verdure riante, s'étend du bord des écueils vers le nord, en formant une surface plane au moins d'un mille et demi anglais. La partie de l'est, coupée de vallées fertiles, a des charmes infinis: de gros arbres y balancent leur tête ondoyante, le sol est émaillé de lys, de violette et d'autres

Digitized by Google

fleurs délicieuses. Une riche source d'eau arrose chaque vallon, et alimente, en serpentant à travers les rochers, de vastes citernes naturelles et presque toujours pleines; mais les chiens marins vont se baigner dans ces réservoirs, quoique situés quelquefois bien avant dans les terres, et communiquent à l'eau un goût saumâtre.

Masa-Fuero offre tous les rafraîchissemens désirables, et ce seroit une relâche très-commode pour les vaisseaux qui naviguent dans la mer du Sud, s'il y avoit un bon mouillage; il s'y trouve cependant quelques endroits où l'ancre peut atteindre un fond sale. Une visite occasionnelle présente, sous tous les rapports, des avantages; mais ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on doit se résoudre à y mouiller. Si l'on reste à la voile, il faut toujours se tenir sous le vent de l'île; car il est presqu'impossible de débarquer au vent. Les vaisseaux qui s'y rendent dans l'intention de tuer des chiens marins, doivent être pourvus d'un bateau très-solide, afin de pouvoir l'affermir par une ancre, derrière le ressac, où l'on sera à même de le charger ensuite, en y fixant les peaux au moyen de cordes. Le capitaine Moss, en essayant de débarquer, y perdit un bateau qui se brisa.

Digitized by Google

Il y a sur la côte de l'est une petite anse où le débarquement est plus facile, lorsque le vent est entre S. O. et N. N. O ; mais le vent de S. E. y donne en plein. C'est le seul endroit où l'on puisse franchir les brisans avec un bateau. Le capitaine Moss y tua, en peu de jours, plus de 1100 chiens de mer. Il nomma cette anse *Enderby's Cove*, en l'honneur de l'un des armateurs de son vaisseau.

Digitized by Google

SUITE DES LETTRES SUR LA GALITZIE,

OU

LA POLOGNE AUTRICHIENNE;

Par M. I. A. Schultes, Conseiller de S. M. le Roi de Bavière, Docteur en Médecine, Professeur de Botanique et d'Histoire naturelle en l'Université royale de Landshut, etc.

SEPTIÈME LETTRE (1),

A M. LE CONSEILLER BERTUCH,

A WEYMAR.

Détails sur la ville de Cracovie.

Cracovie fut jadis la résidence des rois; c'est la capitale d'un pays de 13,400 milles carrés. Elle avoit conservé le privilége de recevoir ses princes, au commencement et à la fin de leur

(1) *Voyez*, pour l'ensemble et le plan de ces *Lettres sur la Galitzie*, le t. XV de ces *Annales*, p. 5 et suiv. Les Lettres V et VI, qui contiennent des détails de statistique générale sur la Galitzie, seront analysées dans un cahier prochain.

Digitized by Google

règne. C'est là qu'ils recevoient la couronne et la sépulture, même après que cette ville eut cessé d'être leur séjour.

Depuis que l'histoire fait mention de Cracovie, elle a subi plusieurs désastres. La peste l'a désolée en 1767 ; elle a été trois fois envahie et saccagée par les Russes ; ils la brûlèrent en 1768; elle fut occupée, en 1772 et en 1794, par les Autrichiens ses voisins ; enfin, outre l'incendie de 1768, elle en subit dix autres, en 1241, 1260, 1439, 1462, 1473, 1494, 1504, 1652, 1702 et 1708. Elle n'est plus remarquable aujourd'hui que par un évêché, une université, un tribunal d'appel. Dans sa population, elle compte quelques nobles et une foule de juifs et de prêtres.

Les villes semblent avoir, comme les hommes, une destinée inévitable : mais, après le sort de Rome, Cracovie peut se consoler de n'être plus une grande capitale, digne de *Cracus*, à qui l'on attribue sa fondation.

Cette ville méritoit un autre sort, par sa belle position sur la Vistule, où elle reçoit la Rudawa. Son château, bâti sur un roc, quoiqu'il ne soit plus, par cette position, dans le système des fortifications modernes, sembloit, à Kosziusko lui-même, capable de soutenir un siége. Placée au milieu d'une plaine fertile que couronnent des coteaux charmans, cette ville devoit offrir quelque attrait au voyageur, qu'au-

Digitized by Google

jourd'hui, au contraire, elle rebute; mais Cracus et ses premiers rois étoient de bons princes et de mauvais prophètes; ils n'ont pu prévoir l'ordre des destins.

La ville reçut en don, l'année 1257, tous les champs bornés par la rivière Promnich avec les villages Rytiwi et Krzowdze; mais un bailli, nommé Albert, par sa révolte contre le roi, en 1312, attira à la ville, en châtiment, la perte de toutes ces terres. Le clergé et la noblesse usurpant, sous différens prétextes, ses biens communaux, Cracovie se trouva, en 1793, avoir vingt-une juridictions, que la diète de Grodno réunit en les confiant au magistrat.

Les villes de Casimir et de Stradom, qui passent actuellement pour des faubourgs, forment, avec la cité proprement dite, la ville de Cracovie.

Des hauteurs voisines de Mogillany, une quantité énorme de clochers, de tours antiques, de murailles bizarres, le château, la vaste étendue des bâtimens, tout présente un aspect assez imposant, et semble annoncer une ville plus importante que ne l'est Cracovie. Ces tours, ces murs, ces clochers sont l'asyle des corbeaux; ces oiseaux en sont comme en possession; ils les noircissent, de loin, à la vue; ils trouvent leurs alimens dans les fossés de la ville, qui ne sont qu'un cloaque circulaire. La partie

Digitized by Google

qui, quelquefois, s'y trouve à sec, n'est point convertie en jardin, comme cela se pratique en Allemagne; les remparts ne sont point plantés d'arbres.

De grands différens se sont élevés entre le magistrat et le militaire, pour savoir qui profiteroit de la démolition des murs et des bastions; elle a été adjugée au magistrat, à la charge de faire construire des trottoirs et des égoûts. Un marché a été passé; mais l'adjudicataire n'ayant point de terme fixé, ne se presse point d'abattre ni surtout de construire.

On nomme palais, en Galitzie, tout ce qui a deux étages et n'est point bâti en bois. A ce compte, il y a des palais à Cracovie; mais excepté la douane et la maison de Kluszewski, rien ne mérite le nom de bâtiment. Tout le reste n'atteste que le luxe mesquin des derniers siècles, et l'indifférence du nôtre; tout n'offre que des ruines gothiques. Le gouvernement lui-même n'y peut trouver place pour ses bureaux: il est obligé d'y louer des appartemens, et encore quels appartemens! des chambres enfumées, mal fermées, exposées à la pluie, aux vents et à la neige, et généralement envahies par les rats et les insectes.

Si dans les autres villes catholiques l'architecture et les autres beaux-arts ont trouvé un asyle dans les églises, il n'en est pas de même

Digitized by Google

ici ; on n'y voit qu'un luxe oriental ; des autels surchargés d'or et formés de marbres : partout c'est la même profusion, sans art et sans goût. La cathédrale contient les restes respectables des anciens rois de Pologne. Elle fut bâtie en 1320 ; on y a placé depuis un monument qui semble un nain près d'un géant : c'est une petite église ou chapelle intérieure ; elle est au milieu de la cathédrale ; c'est la fameuse chapelle de *Saint-Stanislas* : elle y forme *ecclesia in ecclesiâ*, comme l'église catholique forme partout *status in statu*.

L'évêque a un séminaire au château. Le gouvernement y a une caserne pour les soldats ; elle coûte 135,000 florins par an, et suffit à peine à un régiment seul.

Vous aimez tout ce qui tient aux mœurs et au culte : vous serez donc bien aise, Monsieur, que je vous fasse connoître, avec toute l'exactitude d'un historien, et sans outrer rien, la manière dont se fait ici la procession de la Fête-Dieu. Je pourrois, pour vous en donner une idée, vous prier de vous rappeler un tableau quelconque de carnaval ou de mascarade des anciens peintres allemands ; ou bien vous citer la page 600 de mon édition de l'*Hidalgo* de *Mig. Cervantes*, où un graveur flamand, F. Boullots, semble avoir dessiné, d'après nature, la procession de Cracovie. Mais ce seroit traiter trop à la

Digitized by Google

cavalière une matière aussi importante, qui sert à caractériser l'esprit de l'église et celui de la nation, au commencement du dix-neuvième siècle.

Le signal donné du haut du clocher, une foule d'hommes affublés de costumes religieux de toutes couleurs, se répand des portes de l'église sur la place. Des saints montés sur les épaules des fidèles, semblent s'enfuir avec eux de l'église. On s'arrête un instant; les couleurs se réunissent. Les masques jaunes cherchent les jaunes, les violets les violets, et ainsi de suite. Les couleurs ayant trouvé leurs couleurs et leurs saints, on se met en marche, non deux à deux, à pas mesurés et solennels, mais confusément et par troupes. Chacune d'elles a son saint et une casserole couverte d'une peau de mouton, qui tient lieu de timbale; un homme frappe dessus sans rhythme et sans cadence, avec une espèce de billot, au lieu de baguette. *Non acuta sic geminant Corybantes æra.*

Vus de près, les saints apparoissent couverts de poussière, de taches et de toiles d'araignées; les masques, en linge sale et les cheveux en désordre. Les femmes masquées ne se distinguent point des hommes par la propreté naturelle au beau sexe; ce sont elles qui portent les saints. Les capuchons des casaques sont le plus souvent d'une couleur différente, et la casaque n'est qu'une espèce de sac d'un drap très-gros-

Digitized by Google

sier, avec des trous pour passer les mains. Le capuchon est percé aussi pour la vue à peu près comme les caparaçons des chevaux : une odeur, non de sainteté, mais d'eau-de-vie, forme comme une auréole sensible autour de ces pénitens, qui tous sont ivres en proportion de leur dévotion. Leurs chants sont ceux des ivrognes; ce sont des hurlemens, interrompus par le bruit déchirant des cymbales. Une bouffonnerie si révoltante devroit-elle être sanctionnée par la présence de l'évêque? Il s'y trouve néanmoins en habits pontificaux, portant le Saint-Sacrement, et renouvelle ce scandale plusieurs fois pendant l'octave de la Fête-Dieu.

Sans doute il faut accorder quelque chose au culte extérieur; mais ces farces peuvent-elles laisser quelque impression utile? Au reste, la dévotion n'est pas toujours une preuve des bonnes mœurs. On a remarqué, d'après les relevés de naissances, que sur six enfans il y en a un né illégitimement. Les enfans, corrompus dès l'enfance, ne rougissent point des désordres les plus scandaleux. Une personne respectable m'a assuré que passant par Cracovie, le 25 novembre 1807, il y vit de jeunes garçons de huit à neuf ans se livrer publiquement, dans les rues les plus fréquentées, au péché d'Onan.

Dans une pareille ville, le goût de la bonne lecture ne sauroit être répandu. Il n'y a ici que

Digitized by Google

trois librairies, deux allemandes et une polonaise. La plus importante est celle du fameux contrefacteur Trasler. C'est lui qui, recueillant au champ où il n'a point semé, s'est chargé la conscience aux dépens des Krünits, des Büsching, etc. L'autre librairie appartient au nommé Grœtner : elle est un peu meilleure. Quant à la librairie polonaise, elle n'est, graces à la censure rigoureuse de la cour de Vienne, qu'un vrai garde-meuble des vieilleries de la littérature polonaise. M. May en est le propriétaire ; il publie une assez bonne gazette en polonais ; et Trasler, une gazette allemande pitoyable.

Rien n'égale la mauvaise organisation du bureau de censure ; c'est une véritable inquisition littéraire, graces au fanatisme de feu l'abbé *Speiser*, qui en est le fondateur. Il n'étoit pas possible de lire une gazette étrangère avant son rapport, suivi de l'autorisation supérieure, laquelle partoit de Vienne ; de manière qu'on ne savoit les nouvelles qu'au bout d'un mois.

Il n'y a point de fabriques à Cracovie ni dans les environs. On n'y fait d'autre commerce que celui de contrebande et celui de *transit* : car le grain étant plus cher à Cracovie qu'à Vienne, dans le rapport d'un à sept, on ne peut en expédier. Or, ce commerce de *transit* y est précaire, comme partout ailleurs. En effet, dès

Digitized by Google

qu'il plaira aux spéculateurs de prendre une autre route, Cracovie sera ruinée.

Je ne compte pas, parmi les branches du commerce, la mercerie ni l'agiotage, qui est la ruine du commerçant ; surtout entre les mains des juifs. Ces derniers ont cependant une fabrique de liqueurs, où le miel remplace le sucre. Le miel et la cire sont vendus en Prusse ; le reste passe en Allemagne et en Italie. M. de Laskievicz tire aussi beaucoup de fer de la Styrie, desquels la moindre partie est pour la Galitzie. Un crédit énorme met les banquiers dans le cas de faire des affaires très-lucratives ; et, en général, l'ordre des banquiers est ce qu'il y a de plus respectable à Cracovie, sans même en excepter la noblesse. Les Wielopolski, les Zaluski, les Gaudichi y jouent un rôle peu important. Ce n'est qu'à la Saint-Jean que la grande noblesse se réunit à la ville pour une quinzaine de jours. A cette époque se passent les contrats pour les fermes ; tout alors prend un air vivant : toutes les maisons sont louées, et les moindres appartemens y sont portés à un loyer exorbitant.

Le comte Soltyk, chanoine, est le seul à Cracovie qui ait une collection d'estampes ; mais il n'en existe point de catalogue raisonné : aussi, les trésors inestimables qu'elle renferme sont perdus entièrement pour l'art.

Nous verrons plus bas que la plupart des mé-

Digitized by Google

tiers les plus utiles à la vie y sont mal exercés ; ainsi, ne vous attendez pas à y voir les beaux-arts florissans. Il y a ici un théâtre où l'on joue en allemand et en polonais, deux langues que les auteurs entendent et parlent mal ; mais il faut faire une exception honorable pour l'Opéra : il est excellent. La musique polonaise est expressive et touchante : les danses, les ballets sont charmans ; quant aux décorations, elles sont admirables et d'un effet magique ; on y met à profit jusqu'à la rigueur des saisons. Par exemple, lorsque la scène représente un site national, ou une partie de traîneau, le théâtre s'ouvre dans le fond, et une neige véritable se faisant voir, ajoute à l'effet théâtral ; l'illusion est complète. Cette recherche vous donne une idée juste et avantageuse des soins que l'on se donne pour l'exécution scénique ; aussi l'Opéra de Cracovie jouit-il d'une réputation méritée : il n'y a qu'une seule exception : vous jouissez d'un opéra magnifique, mais vous ne pouvez vous y rendre à pied sec ; car on ne trouve pas dans la ville un seul bon cordonnier, encore moins de bottier.

Les tanneries ne valent rien ; voilà l'excuse des artisans ; mais ils ne sauroient pas profiter d'une marchandise mieux apprêtée. Les menuisiers ignorent l'art si simple de faire une table qui ne soit pas boiteuse, une chaise commode ; ils s'excusent aussi sur le bois qu'on leur vend

Digitized by Google

tout vert, et qu'ils ne sont pas assez riches pour attendre. Mêmes plaintes de la part du serrurier; il ne dit point qu'il est ouvrier inhabile, il se plaint de la mauvaise qualité du fer.

La cuisine n'est pas supportable à Cracovie; mais c'est bien évidemment ignorance pure, car les comestibles y sont excellens. Je vous fais grace des ragoûts favoris des Galitziens; le ciel vous préserve d'y être réduit, surtout à leur cuisine maigre. Toute la sensualité galitzienne se porte aux friandises : ici, les boutiques des confiseurs, italiens ou suisses pour la plupart, tiennent lieu de cafés; elles sont si multipliées, que presqu'à chaque maison vous voyez une table, où l'on vous invite à prendre du punch, des rafraîchissemens, avec les bonbons que les Italiens appellent *confetti*.

Il faut cependant que l'industrie nationale éclate de quelque manière; elle est concentrée dans l'art de l'aiguille; il paroît que c'est le seul talent des Slaves. Les casaques les plus communes sont piquées avec un soin étonnant; les fracs de nos jeunes gens ne le cèdent point aux habillemens parisiens. Les tailleurs imitent les modes françaises avec un succès inimaginable, et l'on peut dire, à leur très-grande gloire, que la jeunesse y est habillée aussi bien que dans la capitale de la France.

Digitized by Google

J'ai oublié, à l'article des comestibles, une espèce de gruau, nommé *rosza;* il est fait de bled-sarrasin. Nulle part on n'en sauroit trouver d'aussi proprement travaillé, d'aussi délicat au goût : cette branche d'industrie est d'autant plus remarquable, qu'ici la mouture est vicieuse; les moulins sont mal construits, et laissent perdre la quatrième partie du grain : c'est peut-être parce que les moulins étant privilégiés, on n'a aucun égard aux pratiques, qui ne peuvent porter ailleurs leurs bleds, à moins de payer la moitié en sus; ce droit sert d'indemnité aux moulins royaux, auxquels on préféreroit des moulins particuliers.

L'excessive cherté du grain, à Cracovie, a plusieurs autres causes, outre celle-là. Elle vient de ce que les meûniers particuliers payent des patentes trop fortes; de ce que les chemins sont mauvais, quelquefois même impraticables. Les impôts, les péages, les billets de banque, l'agiotage, le magistrat et la police concourent tous, plus ou moins, à ce prix exorbitant d'une denrée de première nécessité, dont il faudroit faciliter le commerce, au lieu de l'entraver de toutes manières.

L'organisation municipale étoit vicieuse; on l'avoit changée, lors de l'occupation autrichienne, mais sans succès. On a placé enfin,

Digitized by Google

à la tête de la municipalité, un commissaire impérial, M. le conseiller Baune, capitaine du cercle, ce qui, en augmentant la dépendance du magistrat de Cracovie, remédie au défaut d'ordre et d'ensemble dans l'organisation. Espérons donc les améliorations qu'on attendoit en vain jusqu'ici : la propreté, la sûreté de la ville, et pour cela, l'établissement préalable des cloaques et des trottoirs ; enfin, une diminution dans le prix des denrées. Mais, tout en espérant le bien, ne craignons pas de blâmer le mal qui existe encore.

Il mondo va do se stesso! Il le faut bien, puisque la ville de Cracovie traîne son existence sans aucune police. On y entre sans être questionné ; on en part par la poste ou autrement, sans montrer de passeports. A-t-on quelque renseignement à demander, on ne trouve personne dans les bureaux de police ; on est volé sans pouvoir espérer de restitution. Il semble que le chef de ce département ne soit occupé qu'à savoir ce que l'on dit, sans se soucier de ce que l'on fait, ni le jour ni la nuit. La ville n'a que 200 lanternes pour l'éclairer ; elles coûtent, par an, 15 florins chacune. Un spéculateur de Przemysl prétend réduire cette somme à 12 florins qu'il demande. Sa soumission est avantageuse : eh bien ! elle n'a pas encore été acceptée.

Digitized by Google

Comme vous avez entendu citer parfois le proverbe

Vinum in Hungaria natum, in Polonia educatum,

vous voudrez savoir ce qu'il en est. Je ne puis guère vous en parler que par ouï-dire. C'est une opinion généralement reçue, qu'il n'y a nulle part des vins aussi délicats que ceux que l'on trouve à Cracovie ; mais ils sont si exorbitamment chers, que je n'ai eu garde de m'en procurer. Il y a des vins ici qui coûtent depuis six jusqu'à dix ducats d'or. Me croyez-vous capable d'être l'ami d'un homme assez voluptueux pour acheter à ce prix des jouissances passagères? Non ; je n'approcherai jamais mon verre de celui d'un pareil extravagant ; mais nous avons ici un père dominicain qui ne tarit point sur l'éloge des vins de Tokai, conservés à Cracovie ; il faut l'en croire : c'est le grand inquisiteur, le dégustateur par excellence de tout l'empire de Bacchus ; il ne se fait point d'achats sur lesquels il ne soit préalablement et scrupuleusement consulté.

Les Polonais de Varsovie imitent-ils l'intempérance de leurs anciens compatriotes de Cracovie? Je suppose que non. En effet, à Varsovie, les habitans sont animés du meilleur esprit public ; ils s'occupent de leur civilisation, de leur langue, des sciences en général ;

Digitized by Google

ils ont du moins des gens de lettres estimés, aussi connus des Allemands qu'ils le sont peu des habitans de Cracovie. Je présentai un jour à plusieurs de ces derniers des premières épreuves du nouveau Dictionnaire polonais du célèbre *Linde :* personne ne parut affecté de cette nouvelle, si propre à intéresser tout vrai Polonais ; et l'on me soutiendra que Copernic est né à Cracovie ! M'en donnât-on des preuves plus claires que le jour, je répondrois toujours, avec Fontenelle : Je le vois bien, mais je n'en crois rien.

Si le vin fait tourner les têtes, il lie les jambes, et *rompt les genoux*, comme François Rabelais l'observe savamment. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'y a point de promenades publiques pour une ville où les environs sont généralement beaux, et qui a des points de vue magnifiques, mais dont aucun promeneur ne vient jouir.

Agréez mon respect, etc.

Digitized by Google

LETTRE NEUVIÈME,

A M. L'ABBÉ FEILMOSER,

Docteur en Théologie et Professeur de Littérature orientale en l'Université d'Insbruck.

Clergé dans la Galitzie occidentale.

A QUI m'adresser mieux, mon cher abbé, pour déplorer l'état pitoyable de l'Église catholique de la Galitzie occidentale? Personne plus que vous ne connoît et ne méprise les fanatiques. Plein de respect pour l'Église romaine, dont vous êtes l'un des fervens disciples, vous regardez avec horreur les ministres qui la déshonorent; vous êtes convaincu que la culture de l'esprit et du cœur est le but unique du christianisme, et vous gémirez avec moi des abus que je vais signaler; ma lettre vous affligera d'abord, mais vous vous consolerez en pensant que ces maux ne finiroient jamais, si l'on n'osoit en faire connoître l'étendue et en indiquer le remède.

L'un des premiers abus est la vente des sacremens; les droits de baptême, pendant longtemps, ont fait la fortune des juifs. Les curés ne rougissoient pas d'affermer publiquement

ce casuel, dont ils s'étoient aussi fait une rente. Des juifs y avoient la clef des fonds baptismaux! Cet abus a cessé d'être autorisé; il est encore toléré secrètement; le remède est simple, c'est de régler enfin les droits des curés.

Les fidèles négligent souvent de faire baptiser leurs enfans. Il y a des gens baptisés et mariés le même jour; comment les prêtres osent-ils conférer le sacrement de l'Eucharistie à des païens? On embarrasseroit fort les prêtres galitziens si on leur adressoit cette question.

Ce n'est pas assez d'avoir le chagrin de perdre ses proches, il faut encore avoir la peine de marchander avec le curé pour se débarrasser de leurs restes mortels. Un curé galitzien a eu l'impudence de se faire payer d'avance l'enterrement de ses paroissiens; et ceux-ci ont été assez stupides pour lui procurer cette anticipation; mais le curé ayant permuté, les quittances devinrent nulles, et son successeur ne les voulut pas reconnoître!

Une cupidité aussi sordide semble exclure d'autres vices; mais elle s'accorde avec l'ivrognerie, qui est un penchant national, et avec la luxure, dont on ne rougit point. Un curé abusa naguère de la femme de son sacristain derrière le maître autel. Les actes de ce procès étoient encore à Léopol, au mois de septembre 1807. Un prieur des Récollets, à moi connu,

Digitized by Google

vendoit les paremens de son église pour entretenir la femme d'un Arménien, de laquelle il avoit plusieurs enfans. Pris en flagrant délit par son provincial, on l'a fait disparoître.

Nous entendîmes un jour un grand bruit dans la rue où je logeois à Cracovie ; tout le monde se mit aux portes ou aux fenêtres : c'étoit un prélat galitzien se promenant comme Thespis sur une espèce de tombereau ou de cabriolet grossier en usage en Galitzie ; il chantoit, hurloit et faisoit un scandale digne des derniers ivrognes.

J'ai vu un prêtre dire la messe sans honte, portant sur son visage les signes de l'impudicité punie : un nez à moitié rongé ; un front couronné d'exostoses; des joues cicatrisées d'ulcères impurs.

Je demandois une autre fois qui pouvoit avoir souillé les dehors de la sacristie d'immondices bachiques ; c'étoit le prêtre même qui alloit dire la messe.

Les fidèles suivent cet exemple. En 1807, au mois de décembre, on fut obligé de chasser deux ivrognes, très-dévots du reste, qui, entendant chanter le *kirie-eleison*, crurent être au bal et se mirent à danser le *krakovianka* (1) au milieu de l'église.

(1) Certaine danse nationale : j'en ai donné la musique dans une lettre à M. Gruber.

Digitized by Google

J'ai donné une description de la procession de la semaine sainte, dans ma lettre au conseiller Bertuch ; elle caractérise l'esprit de l'évêque de Cracovie (1).

La malpropreté naît naturellement de la paresse, fille et mère du vice ; il y a une église fréquentée particulièrement à Cracovie, la *Pana Maria ;* elle est sans cesse dans le cas d'être nettoyée ; on s'en occupe, mais avec des soins insuffisans : les souris se glissent sous l'autel, et caressent fréquemment les genoux des dames, à qui elles font jeter les hauts cris.

La Galitzie occidentale a trois évêques ; l'un à Cracovie, l'autre à Kielce ; le troisième, l'évêque de Chelm, réside à Lublin. Les évêques de Posne, de Gnesne, de Plock, de Brzezko et de Luck ont aussi différentes juridictions dans

(1) Ici M. Schultes indique nominativement plusieurs exemples de prêtres qui ont publiquement des maîtresses et des enfans, mais que nous croyons inutile de répandre dans un pays où leur existence est inconnue. Nous sommes portés à croire que M. Schultes a vu le clergé galitzien trop en noir, et quoique la véracité de ce savant voyageur (qui vient de passer par Paris, en revenant d'une excursion botanique dans la France méridionale) ne puisse être révoquée en doute, il seroit possible que son ardent zèle pour le bien de l'humanité, lui fît quelquefois généraliser ses jugemens sévères sur une classe d'hommes qui ont toujours trouvé des censeurs impitoyables parmi les médecins et les naturalistes. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

ces diocèses, lesquelles sont administrées par des vicaires (1).

Les évêques de Cracovie ont joui long-temps de la plus grande considération. Ducs de Sévérie, en 1782, ils gouvernoient plus de mille paroisses et deux millions de fidèles. Mais cette même année Joseph II créa l'évêché de Tarnow, et lui confia la partie du diocèse de Cracovie située dans la Galitzie orientale. La diète de Varsovie resserra encore, en 1789, le diocèse de Cracovie : il n'a plus que 456 paroisses, et 612,000 paroissiens, des cercles de Cracovie, Kielce, Sandomir et Radom; des districts d'Olkusz et de Konsk, et dans la Silésie prussienne, de ceux de Pless et de Beuthen. Les revenus de l'évêché de Cracovie étoient de plus de 300,000 florins d'Allemagne. L'empereur Joseph lui en ôta 37,000; la diète de Varsovie n'en laissa que 25,511. Au dernier partage de la Pologne, la Prusse en rogna encore 7,043 florins; de manière qu'il ne reste plus à l'évêque que 18,163 florins de rente. L'empereur François Ier gratifia l'évêque de Cracovie d'un grand nombre de terres, lui accorda un dédommagement de 84,000 florins; enfin ce

(1) En 1800, l'évêque de Posnanie avoit 42 paroisses, l'archevêque de Gnesne 96, celui de Plock 18, et l'évêque russe de Brzezko-Luck 26; dans la Galitzie occidentale elles étoient administrées par des vicaires.

Digitized by Google

prélat jouit maintenant de plus de 50,000 florins d'Allemagne de revenu annuel.

Voilà de magnifiques dotations pour des prélats qui, comme vous venez de le voir, négligent si scandaleusement leur troupeau ! Par où donc les ont-ils méritées ? c'est qu'ils sont Jésuites, comme presque tous les prélats autrichiens et la plupart des conseillers d'État, et que les chefs de la feuille des bénéfices aiment beaucoup l'excellent vin de Tokai, dont les candidats ne sont point avares. Vous allez voir si le prélat cracovien est aussi charitable que son ministère l'exige.

Dans la dernière guerre, après la mémorable bataille d'Austerlitz, la ville de Cracovie fut le dépôt des hôpitaux militaires ; les couvens, les maisons étoient remplis de blessés et de soldats malades. La déplorable situation de ces braves, leur misère, leurs souffrances excitoient la pitié générale. Pour adoucir le sort de ces infortunés, quelques personnes charitables arrangèrent une collecte. La noblesse, les bourgeois, les officiers d'État, et même le clergé, y contribuèrent avec autant de zèle que de munificence. Le suffragant, que le collecteur trouva par hasard chez un de ses amis, donna tout ce qu'il avoit sur lui, regrettant de n'avoir pas plus de 100 florins. L'évêque de C***, au contraire,

Digitized by Google

que le même collecteur alla trouver dans son palais, lui dit, en se frottant les mains, pour déguiser son embarras : « Je n'ai plus rien ; l'empereur m'a tout pris : je ne puis rien donner ; cependant, je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir », et il n'eut pas honte de donner un billet de 5 florins.

Les malheurs de la guerre amenèrent bientôt une épidémie qui ravagea les campagnes. L'intendant de l'évêque venoit chaque semaine, et lui apprenoit toujours quelques nouveaux effets de cette désastreuse maladie, dans les villages dont il étoit seigneur. « Pour l'amour de Dieu, dit celui-ci, pour l'amour de Dieu, n'en parlez pas dans les bureaux du cercle! on me forceroit à payer les médicamens et les médecins.... » Mais abandonnons cet apôtre dénaturé au mépris et à la honte qu'il mérite (1).

L'évêque de K*** est un pauvre sire! Avec la dignité d'évêque, il est loin d'en avoir les revenus ; il ne possède que ceux de son canonicat de Tarnow, ville dont le siége fut transféré dans la petite ville de Kielce. Je ne sais rien de ce prélat, sinon qu'en prenant possession de son palais épiscopal, il ne demanda point

(1) Il nous semble que M. Schultes garantiroit difficilement ces anecdoctes. Voilà pourquoi nous supprimons les noms. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

les clefs de l'oratoire, mais celles de la cave.

L'évêque de L***, jadis évêque de Chelm, dont le siége fut placé à Lublin, est un homme assez avisé. Il sut échapper au péril imminent où sa conduite politique l'avoit jeté pendant la dernière révolution de Pologne. Arrêté, condamné et dégradé de l'apostolat, il étoit déjà sur l'échafaud et livré au bras séculier, mais Kosziusko lui pardonna. Cet évêque a su faire valoir le mérite de son opposition au parti patriotique; il s'est fait des protecteurs, vient d'être décoré de l'ordre de Saint-Étienne, et jouit de quelque faveur. Le siége avoit 30,000 fl. annuels, et fut réduit à 4,000; mais la cour fait à l'évêque 10,000 florins de rente. Le diocèse, en 1789, étoit de 467 milles carrés et de 284 paroisses; mais, depuis ce temps, il s'est agrandi aux dépens de celui de Cracovie et de celui de Lublin.

Les chapitres de ces diocèses étoient riches et nombreux; l'évêché seul de Cracovie avoit trente-six chanoines, dont le moins riche possédoit 2,000 fl. de rente; plusieurs en avoient 6, 7 et 8,000. Joseph II, la diète de Varsovie et le partage de la Pologne avoient ruiné la plupart d'entre eux; il en reste vingt-huit, assez riches encore pour faire un établissement hors de chez eux, pour marier des filles dont ils sont les pères, et quelquefois encore les amans! faits

Digitized by Google

odieux dont je pourrois citer des exemples, si de pareils faits avoient besoin d'autres preuves que l'indignation publique, qu'on n'excite jamais innocemment (1).

Les dix-neuf chanoines de Chelm (actuellement de Lublin) ont possédé au-delà de 13,000 flor. de rente chacun; ils furent réduits à 2,148; on y ajouta 100 florins de pension particulière, qui ensuite a été décuplée.

Avant que l'évêché de Tarnow fût transféré à Kielce, on comptoit dans la ville deux chapitres collégiaux, ayant quatre prélats, neuf chanoines, avec 8,000 florins par an. Je ne sais pas leur sort actuel; mais on assure que leur vin est encore mieux logé que leurs saintes personnes : leurs caves ne gèlent point; il n'en est pas ainsi de ceux qui logent chez eux, je sais comment ils les reçoivent.

Le diocèse de Cracovie a cinq chapitres collégiaux : un à Konskie, deux à Sandomir, un au cercle de Biala; le cinquième est à Cracovie. C'étoit déjà beaucoup, mais il y avoit en outre des abbés commandataires à Sieciechow, à Koprzewnica, à Wachocz, à Clara-Tumba, à Audrikow, à Nuechow, à Heldow, à Tenice, à Sulejow. Ces abbés avoient la troisième par-

(1) Cette preuve est pourtant bien foible : Socrate but la ciguë parce que ses juges se laissèrent entraîner par l'opinion publique égarée. (*N. d. R.*)

tie du revenu de leurs couvens, pendant la vie de l'évêque, et la moitié après sa mort. On ne nomme plus à ces abbayes; on laisse jouir les titulaires, et après eux les revenus passent au fonds de religion. Cependant l'Autriche fournit le pays de prêtres allemands; le gouvernement les envoye en Galitzie, afin de corriger, par de bons exemples, les vices du clergé galitzien. Ainsi, l'empereur actuel a cru devoir envoyer à Tinier les Bénédictins de Wiblingen, pour remplir les chaires de théologie et de philosophie.

C'est en Galitzie comme partout ailleurs, mon cher abbé; les curés ne sont jamais aussi riches que les prélats: il y en a même de très-pauvres, et d'autres beaucoup trop riches, en comparaison de leurs confrères. Le curé de Konsk, par exemple, a trente-cinq villages; celui de Gowarzow, vingt-six; de Biala, trente; de Gavorlin, vingt-huit; de Niewiska, trente-quatre; et enfin, le curé de Minsk, trente-trois.

Voici le tableau des paroisses dans la Galitzie occidentale, en 1779. Il n'y a point eu de changement depuis lors.

	Chrétiens.	Communes.	Paroisses.
Cercle de Cracovie	130,540	501	83
—— Konsk	114,121	920	85
—— Kielce	127,726	649	81
	372,387	2070	249

Digitized by Google

	Chrétiens.	Communes	Paroisses.
D'autre part.....	372,387	2070	249
——— Sandomir	102,217	700	76
——— Radom	102,568	635	76
——— Siedlce	123,495	1184	97
——— Radzim	72,890	455	37
——— Biala	99,005	441	70
——— Chelm	70,284	330	93
——— Lublin	94,648	358	47
——— Josefow	90,938	305	39
District d'Olkusz	54,115	190	39
	1,182,547	6668	823

C'est à raison de 1,340 individus et de 75 communes pour chaque curé! *huit* à *dix* fois plus de prêtres que de médecins! Vous saviez bien que le salut de l'ame passoit avant celui du corps; mais vous ne saviez pas en quelle proportion! (1)

Comme il y a dans le nombre 211 paroisses grecques-unies, et des communes de plusieurs paroisses, il faudroit, pour être exact, ne calculer que sur 1200 individus, 10 communes, et un curé parmi les catholiques; car, en défalquant les 211 paroisses grecques-unies, deux autres de Grecs non unies, et une paroisse protestante, il ne reste plus que 661 paroisses catholiques. Quant au clergé, non compris les religieux, il est de 1194 personnes, où sont

(1) M. Schultes est *médecin*. (*N. d. R.*)

comptés les vicaires, les bénéficiers, les pénitentiaires, les « *autelistes* ». Tous ces ecclésiastiques assistent les curés dans leurs fonctions multipliées.

Sans parler des couvens, la Galitzie occidentale a des séminaires, au nombre de sept ; savoir : trois à Cracovie, un à Kielce, un à Lublin, un à Janow, un à Wegrow. Celui de Cracovie est composé d'un préfet, de quatre professeurs, d'un procurateur, et de trente élèves. Le second séminaire de la même ville est doté d'un revenu de 647 florins, dont jouissent un préfet et un professeur. Le troisième, celui des missionnaires, au Stradom, est régi par un préfet, assisté de trois prêtres décrépits ; il a cinq novices, un frère-lai et douze élèves. Le revenu total est de 8230 florins, pour ces trois établissemens. Le séminaire de Kielce a 7 à 8000 florins de rente, et les trois autres environ 10,000.

Voici l'état de situation des couvens de la Galitzie occidentale : quelques-uns sont détruits, d'autres diminués par les décès; mais le nombre n'en est point réduit, tant s'en faut; il a été augmenté plutôt que diminué, par l'effet du prosélitisme, qui fait chaque jour de nouveaux progrès dans les Etats autrichiens.

Digitized by Google

	Couvens de religieux.	Nombre des individus.	Couvens de religieuses.	Nombre des individus.
Cercle de Cracovie	20	368	14	212
——— Konsk	8	148	1	9
——— Kielce	10	130	2	41
——— Sandomir	12	186	1	35
——— Radom	5	100	1	13
——— Siedlce	7	73	1	4
——— Radzim	7	54	»	»
——— Biala	6	53	1	5
——— Chelm	5	63	»	»
——— Lublin	14	192	6	106
——— Josefow	6	73	»	»
District d'Olkusz	2	14	1	19
	102	1454	28	444

Trois de ces couvens ont des prêtres grecs unis. Il y a parmi ces 1454 religieux, savoir:

323 prêtres,
264 clercs,
209 frères-lais,
111 desservans,
12 économes,
28 défroqués,
17 dont on ne connoît pas le sort ou l'emploi.

Les 444 religieuses ont de plus 6 novices et 9 sœurs, ce qui fait un total de 459 religieuses.

Digitized by Google

L'état ecclésiastique est donc de. . .	1454 religieux
et de	1194 prêtres
TOTAL	2648
Plus, les religieuses sans les novices et sœurs	444
TOTAL GÉNÉRAL	3092 individus.
Ce qui donne en compte rond. . . .	3200

Le commissaire qui a fait ces relevés, a oublié les hermites ; il y en a encore, malgré les ordonnances de Joseph II : on en a fait de mauvais soldats ; mais on tolère encore, à une lieue de Cracovie, un vieil ivrogne libertin, qui joue le rôle de Robert d'Arboissel à Bronnislava : il est assisté, dans ses exorcismes, par un jeune frocard, de trente ans au plus.

(Ici l'auteur énumère les espèces de moines existant en Galitzie ; mais cette liste intéresseroit peu nos lecteurs).

J'ai beaucoup étudié, continue-t-il, mon *Johannes Physiophilus*, dont j'espère donner une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée ; car je trouve en Galitzie des *espèces* non décrites dans son *système de monachologie*. Il y a aussi des fautes essentielles dans les éditions précédentes. Maître Jean dit, par exemple, qu'il n'y a plus de Camaldules dans

Digitized by Google

les Etats autrichiens (*extincta hæc species in ditionibus Monarchiæ Austriacæ, anno* 1782), et vous voyez qu'en 1808, il y avoit encore trois couvens de Camaldules dans la monarchie autrichienne. Enfin ce bon maître Jean ne paroît pas savoir à quoi le capuchon sert à ces révérends pères. Ils y mettent quelques bouteilles de bon vin, lorsqu'ils se promènent dans la forêt près de leur couvent. J'en ai bu avec eux, et connois ce *cucullus nectariferus*.

La plupart des religieux dont je viens de donner la liste sont des mendians, et parcourent, deux à deux, chargés d'une sale besace, la ville et la campagne. Rien de si dégoûtant qu'un pareil bissac, véritable *olla potrida*. Vous savez que dans tout le reste de l'Autriche, même dans la Galitzie orientale, il est défendu aux moines de mendier; mais dans la Galitzie occidentale tout est permis.

L'empereur François Ier a déclaré plusieurs fois qu'il ne vouloit point détruire de couvens dans la Galitzie occidentale, et il n'a pas manqué à son auguste parole. Rien ne peut la dégager, que le décès des religieux; ils occupent quelquefois jusqu'à une demi-lieue carrée, et enlèvent ainsi à la société un grand nombre de bâtimens, qui pourroient être utiles pour les manufactures et les hôpitaux, avec de

Digitized by Google

vastes terrains, aussi fertiles qu'ils sont incultes. (1)

Les Piaristes s'occupent, en Galitzie, comme partout ailleurs, de l'éducation de la jeunesse ; l'État leur accorde une gratification annuelle de 3093 florins. Ces religieux, à Cracovie, dérogent à l'usage de leur ordre : peut-être se rendent-ils justice en laissant à d'autres le soin de l'éducation. Des religieuses ont leurs couvens remplis de jeunes personnes ; mais je doute que les mères de familles, jalouses de la bonne éducation de leurs filles, consentent jamais à les enfermer dans un cloître, surtout dans ce pays. Les abus de l'instruction monastique sont assez connus ; le plus grand de tous, est de s'en reposer sur des personnes étrangères au siècle, pour apprendre à la jeunesse à remplir les devoirs de la société.

L'air d'innocence que semblent respirer les cloîtres, séduit d'abord ; on est porté à croire qu'il n'y a pas de meilleur asyle pour la décence et la pudeur ; mais si on envisage les résultats de l'éducation cloîtrée et de l'éducation maternelle, on est bientôt détrompé. En ma qualité de médecin, mon cher abbé, je dois

(1) L'humanité et même la justice rigoureuse approuvent pourtant, ce nous semble, cette lenteur dans la destruction des couvens. Que de malheureux le système opposé de Joseph II n'a-t-il point faits ! (*N. d. R.*)

connoître les femmes un peu mieux que vous, et je pourrois vous prouver, par une foule d'exemples, que les jeunes filles élevées sous les yeux de leur mère, sont devenues, plus souvent que d'autres, malgré les dangers où s'est trouvée quelquefois leur jeunesse, d'excellentes ménagères, des épouses fidèles et de bonnes mères. On sait mieux apprécier la vertu, quand on l'a comparée au spectacle du vice. Aucun pays, comme la Galitzie, n'a rempli mes tablettes de noms de femmes qui se sont faites prêtresses de Vénus, après avoir passé leur jeunesse aux pieds des autels de la Sainte-Vierge.

Le voile du mystère ne couvre pas moins que celui de l'ordre monastique, les religieuses qui prennent des pensionnaires : le monde respecte ces asyles mystérieux, et croiroit faire un crime d'en soupçonner la sainteté! Mais si vous aviez pénétré avec moi, pour soigner quelque jeune nonnain, dans sa petite cellule de six pieds en carré, vous n'auriez pas été peu surpris d'y voir tout ce que le luxe mondain a de plus délicat et de plus recherché. En effet, je doute qu'il y en ait davantage dans le boudoir d'une abbesse du siècle, tant on y admire d'élégance et de propreté. Je ne puis m'expliquer l'antipathie que les nonnains affectent contre les Allemands, qui ne leur ont jamais fait de mal;

Digitized by Google

mais je comprends, à merveille, le penchant qu'ont fait voir pour les Français ces tendres épouses de Jésus-Christ. Leur prédilection ne s'est pas déclarée seulement pour les prêtres émigrés, mais pour les soldats français qui désertèrent pendant les campagnes de 1806 et 1807. Cette foiblesse mérite que leurs supérieures approfondissent un peu les motifs d'une préférence semblable.

Mais je ne veux point souiller la pureté de votre imagination; je me tais donc sur plusieurs anecdotes scandaleuses, tant de la part des religieuses que des moines, et surtout des jésuites. A quoi bon vous apprendre qu'un augustin se glissa chez une princesse, avec le projet de profiter de sa solitude, pour abuser de ses charmes; que, dérangé par un valet-de-chambre, il voulut le tuer; que conduit en prison, on fit passer cette visite pour une méprise sur le lieu! *Error loci?* Qu'un confesseur jugea à propos de flageller, de ses saintes mains, une nouvelle Cadière? qu'un moine dirigea des bals publics, versant à boire et recevant l'argent?

Je vous en ai dit assez, pour vous prouver qu'il n'y a pas de mœurs dans le clergé Galitzien, et qu'on ne doit pas lui confier l'éducation de la jeunesse, surtout quand il est reconnu que, même avec des mœurs, les prêtres

Digitized by Google

ne doivent pas présider exclusivement à l'instruction publique.

Cependant, il est à craindre que le système contraire ne soit adopté, et que les enfans ne soient enlevés à leurs pères et mères, pour être forcés à recevoir les leçons de messieurs les jésuites : que faire ? déplorer l'aveuglement des ministres qui conseillent au souverain de pareilles mesures, et faire des vœux pour voir parvenir au rang des autres nations, un peuple qui, avec de bonnes leçons et de bons exemples, pourroit se signaler aussi par des vertus, surtout par les vertus guerrières, comme l'ont prouvé tant de généreux Polonais, qui, unis aux Français, ont rempli les bords du Danube et les contrées de l'Espagne, du bruit de leurs exploits.

Il faudroit donc d'abord réformer les mœurs du clergé, qui influent d'une manière si puissante sur les mœurs du peuple ; alors on pourroit s'occuper de donner de bonnes lois, qui, sans cela, resteroient inutiles.

D'après l'esquisse que je vous ai donnée du clergé, jugez de la corruption publique, et de mon impatience de quitter un tel pays ! Imaginez donc, s'il vous est possible, avec quelle satisfaction j'en partirai pour aller vous embrasser. Adieu.

Digitized by Google

EXTRAITS
DE LA SUNNA,
OU
DE LA TRADITION ORALE DE MOHAMMED;

Par M. Rosenstein.

Le *Coran*, la *Sunna*, l'*Idschmaa* et la *Kias* sont les quatre codes principaux où se trouvent renfermés tous les dogmes religieux et civils du mahométisme ou de l'*Islam*.

Le *Coran* est regardé comme la parole de Dieu. La *Sunna* contient la parole et les actions du prophète. L'*Idschmaa* est la collection des décrets des *imams*, ou docteurs orthodoxes. La *Kias* forme un recueil des analogies et des décisions qu'on a cru pouvoir déduire de ces trois premiers corps de doctrine.

Le Coran se trouve traduit dans toutes les langues occidentales ; mais nous ne savons presque rien de la *Sunna*, qui cependant caractérise encore bien plus particulièrement le génie de Mohammed, vu que toutes les actions et toutes les paroles de cet homme extraordinaire

Digitized by Google

s'y trouvent consignées de la manière la plus originale.

Déjà, dès les premiers temps de l'Islamisme, les disciples du prophète avoient recueilli et conservé soigneusement toutes les paroles et les actions de leur maître, afin de les transmettre aux générations futures; mais le nombre de ces traditions et de leurs commentateurs s'est tellement augmenté depuis, que déjà, dès le premier siècle de l'Hedschira, on s'est accordé à ne reconnoître comme véritables traditions canoniques du prophète, que celles qui ont été rédigées et commentées par les six imams suivans; savoir:

Celles de *Bochara*, de *Malek*, d'*Ebi-David*, de *Tarmesi*, de *Nissa*, de *Moslim*.

Dans les temps modernes, on y a ajouté encore celles de *Sejuti*. Le contenu des traditions est à peu près le même dans tous ces ouvrages; elles ne diffèrent que par le style et le nombre; mais l'ouvrage le plus accrédité et le plus estimé de tous est sans doute celui de Bochara, dit *Ibni Chaledim*, le Montesquieu des Arabes. Cet ouvrage n'est point le travail d'un seul savant; il paroît que toute l'église des croyans y a coopéré; car les forces d'un seul homme ne suffiroient pas pour achever une semblable entreprise.

Hadschi Khalfa, dans sa notice sur Bochara, s'exprime de la manière suivante:

Digitized by Google

« Celui qui nous a recueilli les véritables traditions du prophète est le célèbre *imam Hafiz Ebi Abdallah Mohammed ben Ismaïl Al-Dschafi*, natif de Bochara, mort en l'an 256 de l'Hedschira. C'est la première collection que nous ayions des traditions canoniques du prophète, mais c'est aussi la meilleure. »

Le nombre de ces traditions se monte, d'après Hadschi Khalfa, à sept mille deux cent cinquante-cinq. M. *Joseph Hammer*, orientaliste distingué, en a extrait sept cents, formant à peu près la dixième partie, dont il nous a donné une traduction en allemand, dans un ouvrage périodique intitulé : *les Mines de l'Orient.* C'est d'après la traduction de M. Hammer que nous allons donner celles qui nous ont paru les plus dignes de l'attention de nos lecteurs.

1. « Lorsque, dans *la nuit d'akbi*, tous les croyans se rassemblèrent pour rendre hommage au prophète, il leur parla ainsi : Le plus grand hommage que vous puissiez me rendre, seroit de me promettre que vous ne croirez jamais qu'à un seul Dieu, que vous n'exercerez point le vol, que vous serez toujours chastes, que vous ne tuerez pas vos enfans, que vous n'aurez jamais la bassesse de dénigrer ou de calomnier qui que ce soit. Celui qui observera exactement ce que je viens de prescrire, sera récompensé de Dieu, et celui qui ne l'observera pas, sera

Digitized by Google

déjà puni dans ce monde. Qui enfreint la loi, est mécréant. Dieu disposera de celui qui s'en rendra coupable. Il peut lui pardonner, mais il peut aussi le punir. »

2. « Ebasser vient d'engager un domestique, et le prophète lui dit : O Ebasser ! vos domestiques sont vos frères; Dieu vous les a soumis. Quiconque a son frère à ses ordres, doit le nourrir comme il se nourrit lui-même, doit l'habiller comme il s'habille lui-même, et ne pas le surcharger de travail. Si votre domestique porte une trop grosse charge, soulagez-le vous-même. »

3. « On reconnoît l'hypocrite en trois choses : s'il raconte, il ne dit que des mensonges; s'il fait des promesses, il ne tâche que de tromper, et il trahit si l'on met de la confiance en lui. »

4. « Il n'y a que deux hommes qui jouissent d'un sort digne d'envie, celui à qui le Seigneur a accordé de grandes richesses et qui néanmoins a su se préserver de la corruption, et celui qui propage les sciences par l'instruction. »

5. « Le prophète avoit pour habitude de répéter trois fois ses paroles pour les mieux imprimer dans la mémoire de celui qui l'écoutoit; il saluoit de même trois fois. »

6. « Dieu le Seigneur ne nous cache point les sciences; il ne les reprend point de ses serviteurs; mais les savans font un secret de leurs sciences : lorsque ces savans n'existeront plus,

Digitized by Google

les hommes qui voudront s'instruire s'adresseront alors aux chefs ignorans qu'ils auront à leur tête; mais ceux-ci les tromperont, ainsi qu'ils se trompent toujours eux-mêmes. »

7. « Les juifs demandèrent un jour au prophète ce que c'étoit que l'esprit (saint) dont l'Écriture fait mention. Lorsqu'ils s'en allèrent, le prophète s'expliqua ainsi : Dites-leur que l'esprit naît de la loi du Seigneur, mais qu'il n'est donné qu'à peu d'hommes de le reconnoître. »

8. « J'étois à Meka, sur la terrasse de ma maison, et je vis paroître Gabriel devant moi. Il lava ma poitrine avec l'eau de la fontaine *Semsem*, et versa dans mon sein une coupe remplie de sagesse et de croyance. Il me prit alors par la main, et me conduisit au ciel. Arrivé au premier ciel, il commanda au gardien d'ouvrir la porte. — Qui est là? demanda le gardien. — Gabriel. — Y a-t-il quelqu'un avec vous? — Oui, Mohammed est avec moi. — A-t-il reçu une mission de Dieu? — Oui. — Alors les portes du ciel de ce monde s'ouvrirent, et je vis un homme assis ayant à sa droite et à sa gauche des serpens dont il étoit presque entouré. Lorsque cet homme regardoit à sa droite, il sourioit, et lorsqu'il regardoit à sa gauche, il pleuroit. « Sois bien venu, dit-il, prophète loyal, fils d'un homme loyal. » Je demandai alors à mon compagnon qui étoit cet homme : c'est

Digitized by Google

Adam, me répondit-il; les serpens que vous voyez à sa droite et à sa gauche sont les habitans du Paradis et de l'Enfer; lorsqu'Adam regarde ceux-ci, il pleure de tristesse, et lorsqu'il regarde ceux-là, il rit de joie. Nous partîmes ensuite pour le second ciel. Là, le gardien fit encore les mêmes réponses; il ouvrit les portes de ce ciel. — *Jus* rapporte que le prophète a rencontré, dans cette ascension nocturne, Adam, Enoch, Moïse, Jésus et Abraham, qui tous l'ont accueilli de la même manière. Ici, continue le prophète, nous montâmes jusqu'au sommet le plus élevé du ciel, où nous entendîmes très-distinctement le bruit de la plume du destin, qui, sur des tablettes éternelles, traçoit le sort des mondes. C'est encore ici que Dieu le Seigneur me prescrivit cinquante prières pour mon peuple. — Lorsqu'à mon retour je repassai chez Moïse, il me demanda combien de prières Dieu avoit prescrites à mon peuple; je répondis cinquante. Retourne bien vîte chez le Seigneur, me dit Moïse; c'en est trop, ton peuple n'y tiendra pas. Je retournai en effet, et Dieu le Seigneur a bien voulu en ôter la moitié; lorsque j'en fis part à Moïse, il me dit : Retourne encore chez le Seigneur, car c'en est trop, ton peuple n'y tiendra pas; et je retournai encore une fois, et Dieu le Seigneur en ôta encore la moitié. Mais en revenant tou-

Digitized by Google

jours chez Moïse, il me dit de retourner encore bien des fois, jusqu'à ce qu'enfin les cinquante prières se trouvèrent réduites à cinq. Moïse prétendoit que c'étoit encore trop ; mais je lui dis que j'avois honte de retourner si souvent chez le Seigneur, et je le quittai en retournant, jusqu'à *Sidrutalmunfosa*, l'arbre du ciel, dont les rameaux sont de toutes les couleurs les plus merveilleuses. Le sable ne s'y compose que de perles, et la terre y est remplie de bananes. »

9. « Le prophète prêchoit un jour pour recommander les aumônes ; après avoir prêché aux hommes, il s'adressa aux femmes : Donnez des aumônes, leur dit-il, car je vis la plupart de votre sexe dans le feu d'Enfer. — Et pourquoi cela, prophète de Dieu ? demandèrent les femmes. — Parce que vous êtes damnables, car vous refusez toujours. »

10. « Je suis perdu, s'écria un homme devant le prophète. — Qu'avez-vous donc ? — Je jeûnai dans le mois de *Ramasan*, ainsi que tu nous l'as commandé, et cependant je succombai le même jour à la tentation de voir une belle femme. — Peux-tu accorder la liberté à quelques esclaves ? — Non. — Es-tu en état de jeûner deux mois de suite ? — Non. — Peux-tu nourrir soixante pauvres ? — Non. Dans ce mo-

Digitized by Google

ment, onapportoit au prophète quelques plats de dattes et de viandes accommodées. Va, dit le prophète, donne ces plats aux pauvres, et Dieu te pardonnera tes péchés.—Distribue toi-même tes aumônes, prophète de Dieu, car pour moi, je ne connois personne de plus pauvre que ma famille et moi. Alors le prophète se mit à rire de bon cœur : Prends ces plats, lui dit-il, et donnes-en aussi à ta famille. »

11. « Il y a une différence entre un bon et un mauvais compagnon, comme entre un parfumeur et un forgeron. Nous avons besoin de tous les deux ; mais la différence est qu'en allant chez le premier, on y achète des muscades, et qu'on s'en retourne avec une bonne odeur ; au lieu qu'en se rendant chez le dernier, on en revient souvent avec des mains brûlées et des habits malpropres, et on en rapporte surtout une mauvaise odeur. »

12. « Je regardai dans le Paradis, et j'y observai que la plupart de ses habitans ne sont que des pauvres ; je regardai aussi dans l'Enfer, et j'y observai que la plupart de ses habitans ne sont que des femmes. »

13. « Traitez les femmes avec indulgence ; car Dieu les a formées d'une côte tortueuse, et la meilleure en porte toujours les traces. Si tu veux rectifier cette côte, tu la casseras ; et si

Digitized by Google

tu la laisses telle qu'elle est, elle ne cessera pas d'être tortueuse. Traitez les femmes avec indulgence ! »

14. « L'homme religieux regarde une faute comme une vaste montagne au pied de laquelle il se trouve assis, et qui à chaque instant menace de se précipiter sur lui; et l'homme vicieux ne considère ses fautes que comme des mouches qui s'envolent devant lui. »

15. « Si l'homme avoit deux vallées pleines d'or, il en souhaiteroit encore une troisième. L'insatiabilité de l'homme ne peut être assouvie que par la poussière. »

16. « Après la conquête de *Chaibar*, les juifs servirent au prophète un agneau empoisonné. « Rassemblez autour de moi tous les juifs qui se trouvent ici, dit alors le prophète; » et lorsqu'ils furent tous devant lui, il leur dit : Je veux vous demander quelque chose, me direz-vous bien sincèrement la vérité? — Oui, Abulkassem, répondirent-ils. Là-dessus il s'adressa à l'un d'entre eux, et lui demanda : Qui est ton père? — Un tel. — C'est un mensonge, ce n'est pas lui; et ils reconnurent tous que le prophète avoit raison. — Je veux vous demander encore quelque chose, me direz-vous au moins cette fois-ci la vérité? — Oui, Abulkassem. — Qui sont les habitans de l'Enfer? — Nous le serons

Digitized by Google

bientôt ; mais toi, tu nous suivras. — Allez-y, peuple répudié ; mais je vous jure en Dieu que je ne vous y suivrai pas. — Me direz-vous encore la vérité, si je vous fais encore une question? — Oui, répondirent les juifs. — N'avez-vous pas empoisonné cet agneau? — Oui. — Et pourquoi l'avez-vous fait? — Pour nous débarrasser de toi, si tu es un menteur ; car si tu es un prophète, cela ne pourroit pas te nuire. »

Digitized by Google

NOTES
SUR QUELQUES CURIOSITÉS
DU CABINET DE M. DE T***,

Par M. Depping.

Il n'y a peut-être à Paris aucune collection de curiosités historiques mieux choisie et plus complète que celle de M. de T***. Les vastes connoissances, le discernement et le goût de ce savant, l'ont porté à recueillir, pendant une quarantaine d'années, toutes les antiquités en général, et tous les objets propres à éclaircir les obscurités de l'histoire, ou à faire connoître quelque nouveau fait géographique. Rien de plus instructif, que de parcourir, avec lui, son magnifique cabinet, et de profiter en même temps des renseignemens qu'il donne, avec tant de facilité et de bonté, sur chaque objet, en rapprochant les monumens de divers peuples, ou en rappelant des passages d'anciens auteurs, dont les difficultés disparoissent devant ces monumens. M. de T*** s'occupe depuis long-temps d'un ouvrage précieux, dans lequel il se propose de faire connoître, par les

Digitized by Google

monumens, les mœurs et usages des peuples anciens. Il a déjà fait graver, à cet effet, plus de cent planches, et probablement ce grand travail sera achevé avant quelques années. M. de T*** est un de ces savans, si rares aujourd'hui, qui ne comptent pour rien le temps, la peine et la dépense, lorsqu'il s'agit d'une belle entreprise scientifique. Comme l'auteur n'a pas jugé à propos de communiquer au public le plan de cet ouvrage, je ne me permettrai pas de réflexions sur les monumens inédits dont il l'enrichira : je parlerai seulement de quelques objets modernes, qui fournissent des remarques peut-être utiles à la géographie.

Dans la partie du cabinet destinée aux curiosités chinoises, il se trouve un très-beau dessin enluminé, représentant une bergère chinoise, avec deux brebis qui paissent à ses pieds. Je ne sais si un peintre européen auroit mieux représenté ce sujet; ce qu'il y a de certain, c'est que le peintre chinois a réussi à faire de sa bergère un modèle de grace, d'innocence et de candeur. Si la beauté dont il l'a gratifiée n'est point idéale, il faut avouer que les dames chinoises n'ont pas à se plaindre de la nature. La jeune bergère semble s'abandonner à ses rêveries, au milieu d'une belle campagne : un petit chapeau couvre sa belle chevelure noire; elle tient négligeamment sa hou-

Digitized by Google

lette ; ses bras tombent le long de sa taille svelte; ses yeux se fixent sur les fleurs dont le sol est émaillé, et l'on voit bien qu'elle s'occupe d'autre chose que de ses brebis. Un certain air de langueur répandu dans sa figure, feroit même croire que ses brebis ne remplissent plus toute son affection : mais ce n'est pas là l'objet le plus curieux de ce tableau. Ces deux brebis, dessinées avec un naturel et une vérité remarquables, diffèrent des brebis ordinaires, en ce qu'elles portent une corne au milieu du front, et que leur tête est configurée de manière à servir de base à cette corne. Voilà donc des brebis unicornes, nouvelle espèce de *monocères,* dont on n'a pas connu l'existence jusqu'à présent. Une simple inspection du dessin suffit pour prouver que le peintre l'a fait d'après nature, et qu'il ne s'est point abandonné à son imagination. Il faut donc qu'il existe en Chine des brebis unicornes.

Je n'ignore pas que l'existence des licornes ou monocères, en général, a été plusieurs fois combattue : Richter a essayé de prouver, il n'y a pas long-temps, que tous les passages des anciens, et surtout de la Bible, qui semblent parler des animaux à une corne, s'appliquent au rhinocéros, et que c'est par conséquent cet animal seul qu'ils désignent (1). Mais M. Malte-

(1) *Versuels,* Uber die Fabelhaften Thiere. *Gotha*, 1797.

Brun, dans sa traduction du voyage de Barrow (1), s'est appuyé sur l'assertion de plusieurs voyageurs modernes, pour tirer le monocère du nombre des animaux fabuleux. Je pense que ses raisonnemens, joints aux preuves que je rapporte ici, peuvent de nouveau faire mettre en question l'existence de ces animaux. En effet, les monumens tirés des ruines de Persépolis, offrent plusieurs monocères (2) : c'est surtout dans un des monumens persépolitains publiés par Niebuhr (3), qu'on les remarque. Ce monument représente une procession : on y voit plusieurs animaux dessinés avec beaucoup de vérité ; on y reconnoît des bœufs et des chevaux qui traînent un char ; à la suite de ces animaux, vient un taureau avec une corne. Je ne conçois pas ce qui auroit pu engager l'artiste à représenter, au milieu d'animaux connus, un seul animal dont il auroit pris le modèle dans son imagination. On m'assure que la licorne est représentée aussi sur quelques médailles persépolitaines ; ne les ayant pas vues, je ne puis en parler. De plus, M. de T*** possède un paravent chinois, en bois, sur lequel sont sculptées toutes sortes de figures, des maisons, des arbres, des fruits, des animaux

(1) Voyage à la Cochinchine, tome I, p. 381.
(2) *Le Brun*, Voyage au Levant.
(3) Voyage en Arabie, tome II, pl. 22.

Digitized by Google

et, entr'autres, plusieurs monocères, mais d'une espèce différente de celles qu'on voit sur les monumens persépolitains, et dans le dessin dont je viens de parler. Je conclus de tous ces faits, que le monocère est un animal connu dans plusieurs parties de l'Asie : il se peut qu'il ne soit plus aussi commun qu'autrefois, et qu'il n'existe plus que dans des contrées inconnues aux Européens.

Parmi les curiosités chinoises du cabinet de M. de T***, on distingue aussi plusieurs figures en porcelaine, représentant des prêtres revêtus de leurs ornemens sacerdotaux : leur tête est nue ; mais cette tête est tellement élevée, que, de loin, elle semble couverte d'un bonnet alongé. Hippocrate parle de la coutume d'un peuple Scythe, *les Macrocéphales*, qui alongeoient le crâne de leurs enfans ; et aujourd'hui une coutume semblable existe encore chez plusieurs peuplades américaines. Il est donc probable qu'elle n'a pas cessé d'exister en Asie. J'ignore pourquoi les prêtres seuls sont représentés avec le crâne élevé. Les dieux et les princes ne l'ont point : ceux-ci se distinguent par une autre particularité ; c'est un ventre tellement gros, qu'il retombe sur les genoux ; aussi sont-ils tous représentés assis.

Un objet essentiel de la toilette d'une dame chinoise, c'est un miroir : M. de T*** en a plusieurs ;

ils sont ronds et de métal, un des côtés est poli, et l'autre est orné de figures en relief, et a une espèce d'anse par laquelle l'esclave tient le miroir, pendant que sa maîtresse se pare. Il entre dans la composition de ces miroirs, quatre cinquièmes de cuivre et un cinquième d'étain : il paroît qu'ils étoient anciennement en usage dans toute l'Asie, puisque M. de T*** en a un sur le revers duquel est représenté un zodiaque arabe. Ce savant présume, avec raison, que plusieurs disques que les antiquaires ont pris pour des patères, ne sont que des miroirs.

Il y a aussi parmi ses curiosités chinoises, une pêche imitée en métal; le noyau y est attaché, en sorte qu'on ne peut se méprendre sur la qualité de ce fruit : il ressemble à nos grosses pêches, à l'exception de la partie inférieure, qui n'est point arrondie, comme en haut, mais qui se termine en une pointe très-courte, comme plusieurs espèces de poires. Il seroit peut-être curieux d'examiner si la pêche a perdu cette particularité par sa transplantation en Europe, ou s'il y a en Asie une espèce de pêche qui se distingue des autres par une pointe.

L'objet le plus curieux du cabinet chinois de M. de T***, c'est sans doute une Encyclopédie chinoise en dix volumes, et intitulée *Tei-sai*. Cet ouvrage, imprimé sur le papier le plus fin

Digitized by Google

qu'on puisse avoir, et orné d'un grand nombre de gravures en bois, renferme tout ce qui a rapport à la géographie et à la statistique, à l'histoire naturelle, aux arts et aux mœurs de la Chine. Il est certain que celui qui parviendroit à entendre cet ouvrage, seroit en état de nous donner une meilleure description de cet empire que tous les voyageurs. Dans le volume qui traite de l'histoire naturelle de la Chine, j'ai remarqué, entr'autres, un rocher, dans lequel est empreinte la figure d'un grand poisson. Une autre gravure représente les quatre pierres sur lesquelles l'empereur sacrifie une fois par an.

Lorsqu'on veut savoir jusqu'à quel point de perfection est parvenue l'industrie chez les Chinois, il faut examiner une étoffe faite avec des bandes très-étroites de papier chinois de diverses couleurs : ces bandes sont entrelacées de la manière la plus solide et la plus élégante ; l'étoffe qu'on en a fabriquée, sert, dans la belle saison, comme le bazin ou la mousseline. Il me semble que les arts, chez nous, auroient encore bien des pas à faire, avant de produire des tissus d'un travail aussi ingénieux. Il est vrai qu'il ne seroit pas aisé, en Europe, de fabriquer du papier cotonneux ou soyeux comme celui de la Chine.

Je passe maintenant aux curiosités indiennes.

Digitized by Google

M. de T*** possède un volume de dessins enluminés, faits par un brahman, et représentant les divinités, les castes et métiers des Indiens. Un missionnaire qui a rapporté ce livre de l'Inde, y a ajouté de courtes explications. Sonnerat en a fait usage, et en comparant ces dessins avec les gravures qui ornent l'ouvrage de ce voyageur, je me suis convaincu qu'elles sont presque toutes copiées, quoique Sonnerat ait eu l'attention de mettre au bas de chaque gravure, en grands caractères, *Sonnerat pinxit.* Cette petite ruse seroit pardonnable, si du moins il s'étoit attaché à copier fidèlement; mais une comparaison attentive m'a prouvé que les dessins du brahman diffèrent souvent essentiellement des gravures de Sonnerat. Par exemple, la gravure qui, dans le voyage de Sonnerat, représente le tisserand indien, se trouve aussi dans ces dessins; mais le métier de l'ouvrier et sa manière de travailler, qu'on y voit très-distinctement, sont manqués dans la gravure de Sonnerat. Il n'y a que les divinités que ce voyageur ait assez fidèlement copiées.

M. de T*** possède un livre qui a été rapporté du Pégu. Ce livre consiste en un grand morceau de table enduite d'une matière noire, et ployée en carré, et de manière que le livre peut s'ouvrir des deux côtés. On écrit sur les pages avec de la craie blanche, et on en efface les

Digitized by Google

traces avec la plus grande facilité. L'image du livre noir, dont la Bible se sert quelquefois, est évidemment empruntée de l'usage de cette manière d'écrire. La Bible parle aussi, en plusieurs endroits, de la baguette ou *virga*, qui étoit, dans l'antiquité, la prérogative des chefs de familles ou de peuplades : il paroît qu'elle étoit ornée en raison de la dignité du chef. M. de T*** en possède une qui est faite en agathe, et qui imite une branche entourée de feuillage. En Chine et autres pays de l'Asie, on présente encore, de la part du souverain, une baguette avec de la soie rouge, à l'étranger que l'on reçoit avec quelque distinction. On remarque aussi, parmi les curiosités indiennes, des chaussures de la forme la plus singulière : elles sont faites d'un cuir couvert de vernis, et aussi dur que le bois ; elles montent plus haut que la cheville, et cependant l'ouverture en est à peine assez large pour qu'on puisse y enfoncer trois doigts ; en outre, la partie antérieure du soulier, au lieu de toucher à terre, comme le talon, est recourbée ; en sorte qu'il a fallu, pour ainsi dire, plier le pied en deux pour marcher, et ce pied a dû être d'une petitesse extrême. On voit, par l'enfoncement qui a été fait en dedans pour la cheville, que c'est une chaussure de dame. Il n'y a peut-être pas eu encore un enfant en état

Digitized by Google

de marcher, qui ait eu le pied assez petit pour le faire entrer dans cette chaussure. Les dames chinoises mettent également des chaussures fort étroites; mais du moins elles laissent au pied, je ne dis pas sa forme, mais sa position naturelle : la chaussure indienne dont je parle reploie au contraire ce membre de la manière la plus cruelle, surtout pour nous Européens. Comme le cabinet de M. de T*** renferme plusieurs chaussures de cette espèce, je présume qu'elles sont communes, du moins dans quelques classes ou dans quelques cantons de l'Inde. On vante quelquefois les Orientaux, de ce qu'ils ont le bon esprit de ne pas se soumettre à l'inconstance de la mode, comme les Européens; mais il vaut encore mieux suivre des modes insignifiantes, que de pratiquer des usages cruels, qui se perpétuent pendant une série de siècles.

(*La suite à un autre cahier*).

Digitized by Google

MÉMOIRE
SUR LE MOUVEMENT ELLIPTIQUE DES COMÈTES;

Par M. Rosenstein.

SECONDE SECTION.

De la correction de l'orbite elliptique d'une Comète.

§ 14. Puisqu'on peut trouver l'anomalie vraie et la distance de la comète au soleil pour un temps donné, il sera facile de calculer pour le même temps le lieu géocentrique de la comète, savoir la longitude et la latitude observées. En comparant les lieux calculés avec les lieux observés, l'on sera en état de vérifier l'orbite de la comète. Après avoir indiqué en peu de mots la manière de déduire le lieu géocentrique de l'anomalie et de la distance de la comète, son orbite étant donnée, nous allons proposer un moyen plus sûr de juger de l'exactitude de la théorie elliptique d'une comète, et de la corriger si elle a besoin de correction.

§ 15. Soit *NSn*, *Fig.* 3, la ligne des nœuds, le nœud étant *N*. Cette ligne est dans le plan

Digitized by Google

de l'elliptique sur lequel l'orbite de la comète NPM est inclinée. Qu'on abaisse du lieu de la comète C la perpendiculaire CI sur la ligne des nœuds. Soit $P = PSN$ longitude du nœud moins celle du périhélie. Or, l'anomalie PSC étant $= \varphi$, la distance $SC = D$, CSN sera $= P - \varphi$, donc $CI = D$. sin $(P - \varphi)$. Si l'on abaisse du lieu de la comète C la perpendiculaire Cc sur le plan de l'écliptique, et que de la projection c on abaisse de même la perpendiculaire cI sur le point I, l'angle $CI = I$ sera l'inclinaison de l'orbite de la comète; donc $C = CI \sin I = D \sin I \sin (P - \varphi)$ et $cI = CI$. cos $I = D \cos I \sin (P - \varphi)$. De plus, sin latit. hélioc. $=$ sin $CSc =$ sin $H =$ $Cc : CS =$ sin I sin $(P - \varphi)$, donc distance raccourcie $Sc = D \cos H$;

enfin sin $cSN = cI : cS = \frac{\cos I \sin (P - \varphi)}{\cos H}$,

ou bien, tang $cSN = \frac{CI}{SI} = \frac{D \cos I \sin (P - \varphi)}{D \cos (P - \varphi)} =$

$\cos I$ tang $(P - \varphi)$.

De ces deux expressions, l'on déduira une troisième, car

$\frac{\sin cSN}{\text{tang } cSN} = \cos cSN = \cos (P - \varphi) : \cos H.$

Soit la terre en T, l'angle NST ou la différence entre la longitude du nœud et celle de la terre, étant ajoutée ou soustraite de l'angle

Digitized by Google

cSN, donne l'angle au soleil cST. Avec les deux côtés $c\,S$ et $S\,T$, et l'angle compris $cST = \alpha$, on cherchera l'angle à la terre T, en nommant $\frac{ST}{cS} = \text{tang}\,(45° + \omega)$, si $ST > cS$; ensuite ajoutant log tang ω ou log tang $\left(90° - \frac{\alpha}{2}\right)$, pour avoir la tangente d'un angle qui, étant combiné avec l'angle $90° - \frac{\alpha}{2}$, donnera l'angle T. Cet angle, combiné avec le lieu du soleil, détermine la longitude géocentrique; enfin il est connu que la tangente de la latitude géocentrique a pour expression, $\frac{\text{tang}\,H \times \sin T}{\sin ST}$.

§ 16. Nous appliquerons ces calculs à l'observation du 14 août, $12^h\ 34'\ 13''$, pour laquelle nous avons trouvé l'anomalie vraie $\varphi = 146°\ 27'\ 21''$ § 12; il faut chercher avec cette anomalie la distance D (§ 8); on trouvera $ID = 0{,}163590$, le lieu du soleil étant en $4^s\ 22°\ 20'\ 37''$, et la longitude de la distance du soleil à la terre $= 0{,}0052180 = LST$.

P	$= 149°\ 10'\ 51''$	cos I	$= 9{,}8789240$
φ	$= 146°\ 27'\ 21''$	sin $(P - \varphi)$	$= 8{,}6770801$
$P - \varphi$	$= 2°\ 43'\ 30''$		$8{,}5560041$
sin $(P - \varphi)$	$= 8{,}6770801$	cos H	$= 9{,}9997902$
sin I	$= 9{,}8154196$		

Digitized by Google

sin H	$= 8{,}4924097$
H ou lat. héL	$= 1^{\circ}\ 46'\ 52''$
cos H	$= 9{,}9997902$
$L\,D$	$= 0{,}1635590$
$L\,c\,S$	$= 0{,}163492$
$L\,S\,t$	$= 0{,}0052180$
L tang $(45 + \alpha)$	$= 0{,}1581312$
ω	$= 1^{\circ}\ 12'\ 32''$
tang ω	$= 9{,}2554860$
tang $\left(90^{\circ} - \frac{\alpha}{2}\right)$	$= 0{,}5096420$
L tang $29^{\circ}\ 53'\ 11''$	$= 9{,}7594502$
$90^{\circ} - \frac{\alpha}{2}$	$= 72^{\circ}\ 36'\ 5''$
$S\,T\,c$	$= 3^{s}\ 12^{\circ}\ 29'\ 16''$
lieu du $\odot$	$= 4^{s}\ 22^{\circ}\ 20'\ 37''$
long. de la comète	$= 1^{s}\ 9^{\circ}\ 51'\ 21''$
long. observée	$= 1^{s}\ 9^{\circ}\ 58'\ 47''$
erreur en long	$+\ 7'\ 26''$

$S\,N$	$= 8{,}5562139$
nœud ascend	$= 11^{s}\ 25^{\circ}\ 4'\ 41''$
lieu de la terre	$= 10^{s}\ 20^{\circ}\ 20'\ 37''$
NST	$= 32^{\circ}\ 44'\ 4''$
cSN	$= 2^{\circ}\ 3'\ 46''$
a	$= 34^{\circ}\ 47'\ 50''$
$90^{\circ} - \frac{a}{2}$	$= 72^{\circ}\ 36'\ 5''$
tang H	$= 8{,}4927084$
L sin $S\,T\,c$	$= 9{,}9896020$
	$8{,}4823104$
L sin a	$= 9{,}7563879$
L tang lat géoc	$= 8{,}7259225$
tang lat géoc	$= 3^{\circ}\ 2'\ 42''$
latit observée	$3^{\circ}\ 6'\ 37''$
erreur en lat	$= +\ 6'\ 54''$

Les calculs du lieu géocentrique de la comète s'écartent trop de l'observation pour qu'on ne forme pas quelque soupçon contre l'exactitude de la théorie même, c'est ce qui nous a engagé à réfléchir sur les moyens de vérifier la théorie elliptique d'une comète, et de la corriger lorsque les lieux du périhélie et du nœud, et l'inclinaison de l'orbite sont assez bien déterminés.

Digitized by Google

PROBLÊME.

§ 17. Etant donnés, l'inclinaison de l'orbite de la comète, les lieux du nœud et du périhélie, avec la longitude et la latitude géocentrique, trouver l'anomalie vraie et la distance de la comète au soleil.

SOLUTION.

Soit G la latitude géocentrique et T l'angle à la terre cTS, qui est la différence entre la longitude géocentrique et celle du soleil. Soit $N =$ la différence entre la longitude du nœud et celle de la terre, ou bien l'angle NST. Conservant les dénominations du § 15, nous ferons usage des formules exposées dans le même article. Or, nous y avons démontré que $\sin (P-\varphi) \sin I = \sin H$, et puisque $\cos (P-\varphi) = \cos cSN \cos H$. Divisant la première équation par la seconde, nous aurons, $\text{tang } (P-\varphi) \sin I = \frac{\text{tang } H}{\cos cSN}$. Mais nous avons aussi, $\text{tang } (P-\varphi) = \frac{\text{tang } cSN}{\cos I}$ donc $\text{tang } H = \text{tang } I \sin cSN$. Soit S, l'angle au soleil $= cST$, donc $\beta = cSN = S-N$, ou $S = \beta + N$. Or, $\text{tang } H = \frac{\text{tang } G}{\sin T}$ $\sin S = \frac{\text{tang } G}{\sin T} \sin (\beta+N)$ et $\sin (\beta+N) =$

$= \sin\beta \cos N + \cos\beta \sin N$. Donc,

$\frac{\text{tang } G}{\sin T}(\sin\beta\cos N + \cos\beta \sin N) = \text{tang } I \sin\beta$,

d'où l'on tire,

$\text{tang}\,\beta$ ou $\text{tang}\, cSN = \text{tang}\, N : \left(\frac{\text{tang } I \,.\, \sin T}{\text{tang } G \,.\, \cos N} - 1\right)$.

2. Ayant trouvé l'angle cSN, l'on aura $\text{tang}\,(P-\varphi) = \frac{\text{tang}\,\beta}{\cos I}$, si cet angle $P-\varphi = \gamma = cSN$, on aura l'anomalie vraie $\varphi = P-\gamma$.

On aura aussi la latitude héliocentrique par l'équation $\cos H = \frac{\cos P-\varphi}{\cos\beta}$.

3. On aura aussi la latitude héliocentrique par l'équation $\cos H = \frac{\cos P-\varphi}{\cos\beta}$.

4. L'angle cSN étant trouvé, l'on connoîtra l'angle au soleil $S = N+\beta$, donc aussi l'angle à la comète $ScT = C = 180^\circ - S - T$.

5. La distance raccourcie Sc étant $-\frac{a\sin T}{\sin C}$, on saura enfin la distance vraie,

$$D = \frac{Sc}{\cos H} = \frac{a\sin T}{\cos H \sin C} = \frac{a\sin T\cos\beta}{\sin C\cos(P-\varphi)}.$$

§ 18. Il est vrai que l'on ne pourroit se dissimuler que la formule pour l'angle cSN n'est point générale. En effet, nous avons supposé (*Fig.* 3) que la ligne du nœud Nn se trouve entre la comète c et la terre T, c'est pour quoi nous avons pris S ou $cST = N+\beta$. Ce cas aura

Digitized by Google

lieu 1), lorsque le nœud descendant N sera plus avancé que le lieu de la terre T 2), lorsque la latitude de la comète est australe; car alors la comète aura passé le nœud descendant et se trouvera par conséquent de l'autre côté de la ligne des nœuds en c.

II. Mais si la comète c est placée entre la terre T et la ligne du nœud NS, comme dans les *Fig.* 4 et 5, l'angle S ou TSC sera $= N - \beta$. Par conséquent, à cause de

$$\sin S = \sin N \cos \beta - \cos N \sin \beta,$$

nous aurons,

$$\text{tang } \beta = \text{tang } N : \left(\frac{\sin T . \text{tang } I}{\sin G . \cos N} + 1 \right).$$

Ce cas aura lieu 1) lorsque le lieu de la terre sera plus avancé que celui du nœud, comme dans la *Fig.* 5, 2), lorsque la latitude de la comète est australe en c, 3); dans le cas où elle seroit boréale, la comète en c' se trouveroit en-deçà du nœud descendant, alors S ou TSc sera $= N + \beta$, ce qui retomberoit dans le cas précédent 4); l'angle à la terre STc fera connoître la situation de la comète selon la direction Tc, 5); lorsque le lieu du nœud est plus avancé que celui de la terre T, comme dans la *Fig.* 4, et que la latitude est boréale, nous aurons aussi $S = N - \beta$.

III. Si la terre T est placée entre la ligne du nœud et la comète en c ou c', comme dans la

Digitized by Google

Fig. 6, nous aurons alors $S = \beta - N$, et par conséquent tang β = tang $N : \left(1 - \frac{\sin T \text{ tang } I}{\sin G \,.\, \cos N}\right)$.

Il faut remarquer que l'angle à la terre cTS ou $c'TS$ indique de quel côté se trouve la comète, si elle est en-deçà de la terre; c'est pourquoi on fera bien de construire une figure où l'on placera l'angle PSN, marquant les longitudes du périhélie P et du nœud descendant N; ensuite les angles TSN et cTS, selon l'ordre des signes de l'écliptique. Or, le cas dont il s'agit aura lieu, 1) lorsque le lieu de la terre sera plus avancé que celui du nœud, et que la latitude sera australe; 2) ou lorsque le lieu du nœud sera plus avancé que celui de la terre T', et que la latitude sera boréale.

§ 19. Appliquons maintenant tout ce que nous venons de dire à l'observation du 14 août $12^h\ 34'\ 13''$; la longitude de la comète étoit de $1^s\ 9°\ 58'\ 47''$, la latitude australe, $3°\ 9'\ 37'' = G$, log α = 0,0052180, le lieu du soleil en $4^s\ 22°\ 20'\ 37''$; le lieu du nœud descendant N est en $11^s\ 25°\ 4'\ 41''$, celui de la terre en $10^s\ 22°\ 20\ 37''$, donc le lieu du nœud est plus avancé que celui de la terre, donc $N = 32°\ 44'\ 4''$. Or la latitude étant australe, il est clair que ce cas se rapporte à la *Fig.* 3; de plus l'angle à la

Digitized by Google

terre ou T est $= 3^{s}\ 12^{\circ}\ 21'\ 50''$. Il faudra donc faire usage de la formule

$$\text{tang } \beta = \text{tang } N : \left(\frac{\text{tang } I \,.\, \sin T}{\text{tang } G \,.\, \cos N} - 1\right) = \text{tang } N : (M - 1),$$

donc $$\frac{\text{tang } I \,.\, \sin T}{\text{tang } G \,.\, \cos N} = M.$$

L tang I	$= 9{,}9364955$
$L \sin T$	$= 9{,}9898090$
L tang $I \sin T$	$= 9{,}9263045$
L tang G . cos N	$= 8{,}6669356$
$L\,M$	$= 1{,}2593689$
$M - I$	$= 17{,}170585$
L tang N	$= 9{,}8081013$
$L\,(M - I)$	$= 1{,}2347851$
tang β	$= 8{,}5733162$
cos I	$= 9{,}8789240$
tang $(P - \varphi)$	$= 8{,}6943922$
$P - \varphi$	$= 2^{\circ}\ 49'\ 56''$
P	$= 149^{\circ}\ 10'\ 51''$
anomalie φ	$= 146^{\circ}\ 20'\ 55''$

L tang G	$= 8{,}7420434$
L cos N	$= 9{,}9248922$
L tang G cos N	$= 8{,}6669356$
β	$= 2^{\circ}\ 8'\ 39''$
N	$= 32^{\circ}\ 44'\ 4''$
S	$= 34^{\circ}\ 52'\ 43''$
T	$= 102^{\circ}\ 21'\ 50''$
$S + T$	$= 137^{\circ}\ 14'\ 33''$
C	$= 42^{\circ}\ 45'\ 27''$
$L\,a$	$= 0{,}0052180$
$L \sin T$	$= 9{,}9898090$
cos β	$= 9{,}9996957$
	$9{,}9947227$
sin C	$= 9{,}8318038$
cos $(P - \varphi)$	$= 9{,}9994692$
	$9{,}8312730$
$L\,D$	$= 0{,}1634497$

Nous avions trouvé (§ 16), par la théorie d'Euler, l'anomalie $\varphi = 146^{\circ}\ 27'\ 21''$ et $L\,D = 0{,}163590$; or il faut se rappeler que le lieu observé de la comète diffère de plusieurs minutes du lieu calculé.

Digitized by Google

PROBLÈME.

§ 20. La longitude du nœud et du périhélie, l'inclinaison de l'orbite de la comète étant donnés avec deux lieux géocentriques, déterminer l'orbite elliptique de la comète, c'est-à-dire la distance périhélie, le paramètre ou bien le grand axe, et le passage par le périhélie.

SOLUTION.

Il faut d'abord calculer les anomalies vraies et les distances de la comète au soleil, pour les deux lieux géocentriques donnés conformément au problème précédent. Soient φ et φ' les anomalies vraies, et D, D' les distances. Soit b le demi-paramètre, e l'excentricité de l'orbitre, nous aurons deux équations propres à déterminer les quantités b et e; savoir, $D = b : (1 + e\cos\varphi)$ et $D' = b : (1 + e\cos\varphi')$, partant nous aurons

$$D(1 + e\cos\varphi) = D'(1 + e\cos\varphi') = b,$$

d'où l'on déduira $e = \frac{D - D'}{D'\cos\varphi' - D\cos\varphi}$.

Après avoir trouvé l'excentricité e, on aura le demi-paramètre

$$b = D(1 + e\cos\varphi) = D'(1 + e\cos\varphi').$$

Or l'excentricité et le demi-paramètre déterminent l'orbite elliptique, parce que la distance périhélie sera $= \frac{b}{1+e} = p$, et le demi-

Digitized by Google

grand axe $= \frac{b}{1-e^2} = \frac{p}{1-e}$. (§ 5.) On aura de plus, pour le temps périodique de la comète, l'expression $a\sqrt{a}$, déterminée en années.

Enfin, l'on calculera l'aire du secteur elliptique moyennant l'anomalie φ et la distance D, conformément à notre formule, $\frac{ac}{2}\left[\left(\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(e - \frac{D\cos\varphi}{a}\right)\right]\right] - \frac{Df\sin\varphi}{2}$ (§ 1). Soit E, cette aire; or nous avons trouvé $E = \frac{\pi T\sqrt{b}}{t}$ (§ 2), donc le temps dans lequel le secteur E est parcouru, ou bien T, sera $= \frac{Et}{\pi\sqrt{b}}$. Ajoutant ou retranchant ce temps T du temps de l'observation, selon que cette observation a été faite avant ou après le passage de la comète par le périhélie, on aura le passage même par le périhélie.

§ 21. Nous choisirons pour la seconde observation, celle qui a été faite le 15 septembre $16^h\ 39'\ 40''$: la longitude étoit de $4^s\ 20°\ 39'\ 17''$ et la latitude australe de $22°\ 43'\ 34'' = G$; le lieu de la terre en $11^s\ 23°\ 31'\ 20''$; donc le lieu du nœud étant plus avancé que celui de la terre, et que d'ailleurs la latitude est australe, cette observation se rapportera encore à la 3e *Fig.* Nous aurons $N = 1°\ 33'\ 21''$, l'angle $T = 32°\ 52'\ 3''$, et $\log a = 0{,}0018275$. Nous

Digitized by Google

allons d'abord chercher l'anomalie et la distance de la comète au soleil.

L tang I	$= 9{,}9364955$
L sin T	$= 9{,}7345582$
L tang I sin T	$= 9{,}6710537$
L tang G cos N	$= 9{,}6218928$
LM	$= 0{,}0491609$
$M-1$	$= 0{,}129826$
L tang N	$= 8{,}4339472$
$L(M-1)$	$= 9{,}0786474$
L tang β	$= 9{,}3552998$
L cos I	$= 9{,}8789240$
L tang $(P-\phi')$	$= 9{,}4763758$
$P-\phi'$	$= 16^\circ\ 40'\ 20''$
P	$= 149^\circ\ 10'\ 51''$
ϕ'	$= 132^\circ\ 30'\ 31''$

L tang G	$= 9{,}6220529$
L cos N	$= 9{,}9998399$
L tang G cos N	$= 9{,}6218928$
β	$= 12^\circ\ 46'\ 4''$
N	$= 1^\circ\ 33'\ 21''$
S	$= 14^\circ\ 19'\ 25''$
T	$= 32^\circ\ 52'\ 3''$
$S+T$	$= 47^\circ\ 11'\ 28''$
C	$= 132^\circ\ 48'\ 32''$
La	$= 0{,}0018275$
L sin T	$= 9{,}7345582$
L cos β	$= 9{,}9891267$
	$9{,}7255124$
sin C	$= 9{,}8654738$
cos $(P-\phi')$	$= 9{,}9813491$
	$9{,}8468219$
LD	$= 9{,}8786905$

Avec les deux distances D et D', les anomalies φ et φ', on déterminera les élémens de l'orbite elliptique.

D	$= 1{,}4569671$
D'	$= 0{,}7562936$
$D-D'$	$= 0{,}7006735$
$L(D-D')$	$= 9{,}8455157$
$L(D\cos\phi'-D\cos\varphi)$	$= 9{,}8461914$
Le	$= 9{,}9993343$
$e\,L\cos\varphi$	$= 9{,}9196692$

D'	$= 9{,}8792793$
$L\cos\phi'$	$= -\ 9{,}8308316$
	$-\ 9{,}7101109$
LD	$= 0{,}1634497$
$L\cos\phi$	$= -\ 9{,}9203449$
	$-\ 0{,}0837946$
$-D'\cos\phi'$	$= -\ 0{,}5129885$
$+D\cos\varphi$	$= +\ 1{,}2128101$

Digitized by Google

$1 - e\cos\varphi$	$= 0{,}0168896$
$L\,D$	$= 0{,}1634497$
$L\,(1 - e\cos\varphi)$	$= 9{,}2275514$
$L\,b$	$= 9{,}3910011$
$1 + e$	$= 0{,}3007923$
	$9{,}0902088$
$L\,(1 - e)$	$= 7{,}1916187$
$L\,a$	$= 1{,}8986901$
$L\sqrt{a}$	$= 0{,}9492950$
$L\,a\sqrt{a}$	$2{,}8476851$

$D'\cos\varphi' - D\cos\varphi$	$= 0{,}6998216$
$L\,b$	$= 9{,}3910011$
$L\,a$	$= 1{,}8985901$
	$1{,}2895912$
$L\sqrt{ab} = L\,c$	$= 0{,}6447956$
$L\,a$	$= 1{,}8985901$
	$2{,}5433857$
$L\,2$	$0{,}3010300$
$L\,\frac{ac}{2}$	$= 2{,}2423557$
$L\,a$	$= 1{,}8985901$
$L\,e$	$= 9{,}9993243$
$L\,f$	$= 1{,}8979144$

Reste à trouver le passage par le périhélie; pour cet effet nous calculerons l'aire pour l'anomalie φ et la distance D.

$L\,D$	$= 0{,}1634497$
$L\,f$	$= 1{,}8979144$
$L\sin\varphi$	$= 9{,}7436182$
	$1{,}8049829$
$L\,2$	$= 0{,}3010300$
$L\,\frac{D\,f\sin\varphi}{2}$	$= 1{,}5039529$
$L\,a$	$= 1{,}5070626$
$L\,N$	$= 0{,}0031097$
$L\,(N - 1)$	$= 7{,}8566685$
$L\,B$	$= 1{,}5039529$
$L\,E$	$= 9{,}3696214$
$L\,t$	$= 2{,}5625810$

$L\,D\cos\varphi$	$= 0{,}0837946$
$L\,a$	$= 1{,}8985901$
$L\,\frac{D\cos\varphi}{a}$	$= 8{,}1852045$
e	$= 0{,}9984452$
$\frac{D\cos\varphi}{a}$	$= 0{,}0153181$
$e - \frac{D\cos\varphi}{a}$	$= 0{,}9831271$
$L\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)$	$= 9{,}9926096$
$\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right) =$	$10^{\circ}\ 32'\ 24'',60$

Digitized by Google

$L\,E\,t$ $= 1,9232024$
$L\,\pi$ $= 0,4971498$
$L\sqrt{b}$ $= 9,6955005$

$L\,\pi\sqrt{b}$ $= 0,1926503$
$L\,T$ $= 1,7305521$

$L\left[\left(\frac{\pi}{2} - \text{arc sin}\left(\frac{e - D\cos\varphi}{a}\right)\right)\right] =$
$9,2647069$
$L\,\frac{ac}{2}$ $= 2,2423557$

$L\,a$ $= 1,5070626$
donc le temps $T = 53,7718$
le temps de l'observation $= 14,5237$ août

68,2955 jours
donc le passage par le périhélie est arrivé le 7,2955 octobre.

PROBLÊME.

§ 22. Corriger l'orbite elliptique d'une comète.

SOLUTION.

Que l'on choisisse quatre observations (on pourroit en employer d'avantage si l'on vouloit), en sorte que deux soient les plus éloignées et les deux autres les plus proches du périhélie; qu'on cherche les anomalies vraies et les distances pour les quatre observations selon le § 19.

Nous appellerons *A* et *B* les deux observations avant le périhélie, et *C* et *D* les deux observations après le passage par le périhélie. Ensuite il faudra combiner, 1° les observations *A* et *B*; 2° les observations *B* et *C*; 3° les observations *C* et *D*; 4° les observations *A* et *D*,

Digitized by Google

pour en déduire quatre résultats, selon le problême précédent, relativement au passage par le périhélie, au paramètre et à la distance périhélie. Si ces résultats ne diffèrent pas trop, on pourroit en prendre le milieu, afin de déterminer une orbite plus exacte ; avec les élémens de cette orbite, on calculera les lieux géocentriques pour les quatre observations choisies. Si les lieux calculés ne diffèrent pas plus de deux minutes des lieux observés, on peut présumer que l'orbite à été exactement trouvée, parce que les quatre observations sont pour ainsi dire les limites de la portion de l'orbite que la comète a parcourue pendant son apparition avant et après le passage par le périhélie ; mais si les quatre résultats, tirés des combinaisons des quatre observations, s'écartoient trop les unes des autres, il faudroit corriger le lieu du nœud et l'inclinaison de l'orbite.

§ 23. Nous avons fait usage de quatre observations que nous désignerons par A, B, C, D.

La première et la seconde sont celles des 14 août et 15 septembre, que nous avons calculées dans le § 21 ; la troisième observation est du 24 octobre $6^h\ 44'1$, et la quatrième est du 1er décembre $5^h\ 38''22'$. La longitude de la

comète étoit, dans la troisième observation, de 7ˢ 20° 21' 35", et la latitude boréale 17° 19'. Dans la quatrième observation, la longitude de la comète étoit de 9ˢ 5° 59' 58", et la latitude boréale de 23° 28' 38". Conformément au problême précédent, nous aurons dû combiner les observations *A* et *D*, et les observations *B* et *C*; mais comme les anomalies vraies différoient trop peu, nous avons trouvé des résultats si disparates, que nous avons été obligés de renoncer à ces combinaisons. Nous avons donc combiné l'observation *A* avec *B*, l'observation *C* avec *D*, l'observation *A* avec *C*, enfin l'observation *B* avec *D*. De ces quatre combinaisons, nous avons rejeté celle de *A* avec *C*, à cause que les résultats s'écartoient prodigieusement des autres. Nous nous en sommes tenus aux trois autres, dont nous exposerons les résultats dans la table ci-jointe, à laquelle nous avons ajouté les temps périodiques.

Combinaisons des observations.	*p*	*b*	Temps périodique en années.	Passage par le périhélie.
A et *B*	0,1230863	0,2460374	704,506	7,2955
B et *D*	0,1235877	0,2468033	263,106	7,6789
C et *D*	0,1224008	0,2446464	957,343	7,8849
milieu	0,1230249	0,2458290		7,6198

Digitized by Google

§ 24. Il paroît, par ces trois résultats, que le passage de la comète par le périhélie change peu, quoique les distances périhélies et les demi-paramètres aient assez varié ; on voit de plus que les demi-paramètres augmentent et diminuent avec les distances périhélies.

Pour expliquer en quelque sorte les énormes différences qui se trouvent entre les temps périodiques, nous supposerons que les distances périhélies augmentent de α, tandis que les demi-paramètres augmentent de β le demi-grand axe, $a = \frac{p^2}{2p-b}$, se changera donc en $b = \frac{(p+\alpha)^2}{2p+b+2\alpha-\beta}$; or, négligeant α et posant $b\,p = 2\,p^2$, il viendra à peu près, $a : h = \frac{p^2}{2p-b} : \frac{p^2+2\alpha p}{2p-b+2\alpha-\beta} = p^2(2p-b+\alpha-\beta) :$ $2p^3 - bp^2 + 4\alpha p^2 - 2\alpha b p = 2p - b +$

$$2\alpha - \beta : 2p - b = \frac{1+2\alpha-\beta}{2p-b} : 1.$$

Or, comme $2p$ est $> b$, on pourra présumer que 2α sera $> \beta$, d'où il paroît à cause que $a > h$;

1° Que les axes, partant les temps périodiques diminuent lorsque les paramètres, et par conséquent les distances périhélies, augmentent ;

2° Puisque $2\alpha - \beta$ et $2p - b$ sont de

Digitized by Google

très-petites fractions, la quantité $\frac{2\alpha-\beta}{2p-\beta}$, sera tantôt plus grande, tantôt plus petite que l'unité ; dans le premier cas, l'axe h sera diminué de plus que de la moitié, ainsi le temps périodique décroîtra de plus de sa $\frac{1}{2\sqrt{a}} = \frac{1}{2,8} = \frac{1}{3}$ partie. En effet, ce cas se rencontre dans les deux derniers résultats des temps périodiques, le dernier étant plus du triple du second, parce que $2p-b = 0,000155$ et $2\alpha = 0,002374$, et $\beta = 0,002156$; donc $\frac{2\alpha-\beta}{2p-b} = 14$, donc $a : h = 2,4 : 1$, ainsi les temps périodiques sont comme $a\sqrt{a} : h\sqrt{h} = 3,8 : 1 = 38, : 10$ à peu pres.

3° Dans les orbites tres-excentriques, la quantité $2p-b$ sera très-petite, ainsi une petite erreur qui se glisse dans les quantités p et b, le terme $2\alpha-\beta$ pourra devenir assez grande pour causer un changement considérable au temps périodique ; en sorte qu'on ne devra pas s'attendre à l'exacte détermination des orbites trop excentriques, auxquelles appartiennent celles qui ont résulté du premier et du dernier calcul précédent.

Il semble d'ailleurs que les observations qu'on peut faire sur les comètes ne suffisent

Digitized by Google

pas pour déterminer assez exactement le temps de leurs révolutions. L'on ne doit pas en être surpris, si l'on considère que les astronomes font usage des observations les plus reculées pour déterminer le temps périodique, même celui de la lune, qui est cependant si court. Cassini n'a-t-il pas combiné, pour cet effet, l'observation d'une éclipse de lune, faite cent vingt ans avant notre ère, avec l'éclipse de 1717? — Nous devons, en conséquence, nous contenter ici de pousser nos recherches jusqu'au terme de l'exactitude dont cette matiere est susceptible.

§ 25. Avec les élémens de l'orbite que nous venons d'établir, § 23, en prenant le milieu entre les trois résultats, savoir, avec le passage par le périhélie = 7,6757 octobre, la distance périhélie $p = 0{,}1230249$, et le demi-paramètre $b = 0{,}2458290$, nous avons calculé, pour les quatre observations indiquées ci-dessus, les anomalies vraies et les distances, d'où nous avons déduit les lieux géocentriques, § 16. Comme $\frac{b}{1+e} = p$, on aura $\frac{b}{p} = 1 + e$, donc l'excentricité $e = \frac{b}{p} - 1$, donc le demi-axe a est $= \frac{p}{1-e} = p : \left(2 - \frac{b}{p}\right)$. Cette formule est très-commode pour ce calcul; on

en déduit $a = \frac{2p - b}{p^2}$. Nous avons trouvé $La = 1{,}8359769$ et $Le = 0{,}9982051$.

Voici les résultats de nos calculs, comparés avec les lieux observés de la comète :

	Long. calculée.	Long. observée.	Erreur.
14 août.....	1ˢ 9° 54′ 31″	1ˢ 9° 58′ 47″	+ 4′ 16″
15 septembr.	4ˢ 20° 39′ 17″	4ˢ 20° 38′ 4″	— 1′ 13″
24 octobre..	7ˢ 20° 8′ 36″	7ˢ 20° 21′ 35″	+ 13′ 10″
1ᵉʳ décembre	9ˢ 5° 48′ 41″	6ˢ 5° 59′ 58″	— 1′ 17″

	Lat. calculées.	Lat. observée.	Erreur.
14 août.....	3° 6′ 48″ *A*	3° 9′ 37″	+ 2′ 49″
15 septembre.	22° 44′ 8″ *A*	22° 44′ 34″	— » 34″
24 octobre....	17° 12′ 32″ *B*	17° 19′ *B*	+ 6′ 28″
1ᵉʳ décembre..	23° 29′ 4″ *B*	23° 28′ 38″	— 26″

Comme l'on peut aisément commettre une erreur d'une minute dans les observations de la longitude et de la latitude des comètes, et que d'ailleurs la différence d'une minute entre les lieux calculés et les lieux observés n'est pas considérable dans la théorie des comètes, nous croyons qu'on pourra regarder la théorie d'une comète comme exacte, si la différence entre les lieux calculés et les lieux observés ne va pas au-delà de deux minutes ; mais parmi les quatre observations, il y en a deux qui s'écartent sensiblement de notre supposi-

Digitized by Google

tion. Il est donc à présumer que le lieu du nœud et l'inclinaison demandent une correction. Au reste, si l'on admettoit les élémens de l'orbite, tels que nous venons de les établir, le temps périodique de cette comète seroit de 567,5 années, au lieu de 461, selon Euler.

Fig 3

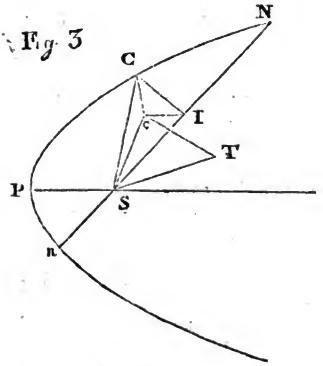


Fig 4

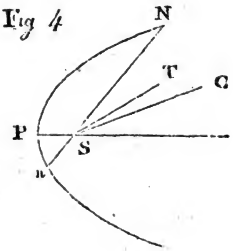


Fig 5

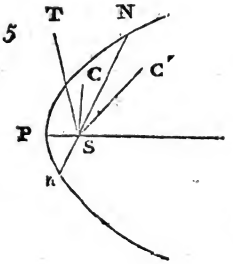
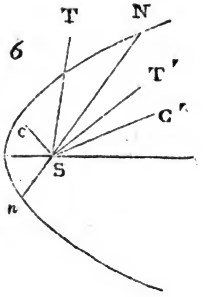


Fig 6



Digitized by Google

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XLVII.

Voyage dans les Départemens du Midi de la France, par A. L. Millin, Membre de l'Institut, etc. Paris, de l'imprim. impériale. Tom. I et II, 1807; tom. III, 1808; tom. IV en deux parties, 1811, avec un atlas (1).

(SECOND EXTRAIT.)

Nous passons aux deux derniers volumes : les villes sur lesquelles M. Millin donne le plus de détails, dans le troisième, sont Grasse, Aix, Marseille et Arles.

Avant d'arriver à Grasse, on passe à Vence, ville sombre et mal bâtie, dont le territoire fournit des figues, de l'huile et du vin : au sortir de cette ville, on trouve une route taillée en rampe, avec des degrés semblables à ceux d'un escalier : elle conduit à *Grasse*, ville bâtie sur le penchant d'une montagne très-élevée, au milieu d'un immense amphithéâtre de jardins suspendus, où l'oranger, le rosier, la cassie, le jasmin, la jonquille, la tubéreuse exhalent ces doux parfums dont les habitans savent faire leur profit. Depuis long-temps Grasse est renommée par ses parfumeries, ses eaux de senteurs, ses pâtes et ses liqueurs. Outre les fleurs que produit son territoire, elle en tire encore pour environ 50,000 francs des villages d'alentour : le Napoule et un village près de Cagues lui fournissent douze à quinze cents milliers de fleurs d'orange; mais

(1) Chez G. Dufour et Ce, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

Digitized by Google

cette branche d'industrie commence à devenir moins lucrative; c'est Nice qui l'attire à elle; et tout fait prévoir qu'elle l'aura enfin toute seule. *Draquignan* est à quelques lieues de Grasse; cette ville est sur les bords d'un bassin traversé par la rivière de Pis : il n'y a aucun édifice remarquable; mais les rues y sont plus propres et plus larges qu'à Grasse. On y compte plusieurs maisons où l'on reçoit les enfans abandonnés. M. Millin remarque, à ce sujet, que les mœurs en Provence sont infiniment plus dissolues qu'à Paris, et que la corruption s'étend jusque dans les petites villes, et même dans les campagnes. *Riez* est une des villes les plus noires, les plus tristes et les plus maussades de la Provence; mais elle est remarquable par ses antiquités : on y trouve, entr'autres, quatre magnifiques colonnes, et une rotonde dont les murs modernes sont soutenus par huit colonnes de granit. Les Bohémiens ou diseurs de bonne aventure y ont fait leur retraite pendant quelque temps. On recueille à Riez beaucoup d'amandes. Durant les trois jours de la Pentecôte, on célèbre dans cette ville, comme dans les autres villes de la Provence, une fête locale : on l'appelle *le Guet de Saint-Maxime;* c'est une *bravade* entre les Chrétiens et les Sarrasins. On élève, dans le *préau de la foire*, près de la rotonde romaine, un fort construit en planches et orné de feuillages. Le dimanche et le lundi, le parti des Chrétiens attaque et bloque ce fort, qui est occupé par le parti des Sarrasins. Il se consomme dans cette occasion quinze à vingt quintaux de poudre. Le troisième jour, on s'empare du fort; et après l'avoir brûlé, Chrétiens et Sarrasins se réunissent pour donner un repas.

La petite ville de *Digne* n'a rien de remarquable que ses bains, situés sur les bords du torrent de la Bléouse, et au pied d'un rocher escarpé. On est surpris, en entrant dans un lieu dont les abords sont si sauvages, d'y trouver une distribution assez commode, et aussi agréable que l'âpreté du site peut le permettre : le long d'un grand corridor sont différentes chambres pour les malades; à l'extrémité est la chapelle; les bains sont alimentés par des sources dont la chaleur est naturellement graduée.

Les villages des montagnes subalpines, qui commencent à Digne, ont un air de misère et de vétusté qui contraste beaucoup avec le brillant aspect de ceux des contrées méridionales de la Provence. Sisteron et les villes précédentes fournirent à M. Millin plusieurs inscriptions.

Digitized by Google

La petite ville de Simsanes renferme une rotonde surmontée d'un dôme divisé en douze cintres : ce petit édifice a beaucoup de rapport avec celui qui est attenant à Saint-Étienne de Caen, église bâtie par des architectes saxons. De là l'auteur se rendit à *Apt*. Dans la cathédrale de cette ville, il y a des chapelles sépulcrales, avec des tombes de marbre. On voit, dans plusieurs caves d'Apt, des voûtes, des niches et des restes d'aqueducs. Le *Pont-Julien*, à une lieue et demie d'Apt, consiste en trois arches, et a été très-bien conservé, à l'exception des parapets. La vue des châteaux de la Provence engage notre voyageur dans quelques réflexions sur les troubadours qui animoient et chantoient autrefois ces beaux lieux. Il revient ensuite à la ville la plus ancienne et la plus remarquable du midi de la France, à *Marseille*. Elle se compose de la ville ancienne et de la nouvelle. La première est bâtie sur une longue colline, à l'ouest du port : presque toutes les rues y sont noires, sales et étroites; faute d'égouts, on y a le mauvais usage de porter matin et soir les immondices dans les ruisseaux. Des hommes appelés *escoubiers*, viennent chaque jour les nettoyer. A l'extrémité de ce quartier, vers le rivage, s'élève l'antique cathédrale appelée *Eglise Majeure*, et en provençal *la Major:* c'est, dit-on, la plus ancienne église des Gaules : on présume qu'elle a remplacé un temple de Diane : elle n'a rien de remarquable; l'intérieur en est étroit et irrégulier, et elle tombe en ruines. En descendant vers la mer, on ne rencontre plus que de misérables masures qui servent de réduits aux pêcheurs. Ceux qui les habitent, diffèrent des autres habitans de Marseille par le vêtement, le langage et les habitudes. L'ancien hôtel-de-ville, dont la façade regarde le port, est aujourd'hui l'hôtel de la mairie et du commissariat de la police : comme cet hôtel étoit trop petit, on a imaginé de construire l'escalier dans une maison voisine, et de faire un pont pour la communication. A l'entrée du port, dans la fausse baie du fort Saint-Jean, est la *consigne*, ou le bureau de santé, édifice bâti sur pilotis. M. Millin décrit avec beaucoup de détail l'établissement de la quarantaine. Il est interdit à tout passager d'entrer à Marseille sans faire quarantaine, et personne ne peut mettre pied à terre sur la côte, s'il n'est muni d'un certificat de santé; de cette manière, on a lieu d'espérer que les malheurs de l'année 1720 ne se renouvelleront jamais. Le lazaret de Marseille, par sa position, son étendue, son institution, et par sa belle

Digitized by Google

administration, préservera du fléau de la peste non-seulement la ville, mais l'empire entier. Plusieurs navires, repoussés de tous les ports, rejetés de tous les lazarets, y ont été reçus et désinfectés : l'armée française, à son retour d'Égypte, y a été admise toute entière. En 1205, plusieurs vaisseaux venant d'Alicante, de Malaga et d'autres ports d'Espagne, y ont été mis en quarantaine, et plusieurs passagers y sont morts de la fièvre jaune, qu'ils auroient certainement introduite dans nos climats. « C'est, dit M. Millin, le lazaret qui peut seul conserver à Marseille le commerce exclusif des Échelles du Levant, puisqu'aucune ville de l'empire français ne possède encore un pareil établissement. » Le port de Marseille est très-sûr et commode, et peut contenir neuf cents vaisseaux ; mais il est toujours menacé d'être encombré par les immondices des égouts et par les terres qu'entraînent les eaux pluviales. On est sans cesse occupé à le curer : on a déjà inventé plusieurs machines destinées à ce travail. Le commerce de Marseille a considérablement déchu, mais à la paix il se relèvera avec les mêmes avantages qu'autrefois. Au bout du cours Bonaparte, il y a une fontaine, au-dessus de laquelle s'élève une colonne de granit, surmontée du buste de l'Empereur. A la fontaine de la porte de Paradis, il y a une autre colonne de granit qui porte un génie : elle est dédiée aux mânes des victimes de la peste de 1720, et aux hommes courageux qui, à cette époque, se dévouèrent pour le salut commun. La guerre a porté un coup sensible aux fameuses savonneries de Marseille ; cependant les fabriques de ce genre sont encore les plus curieuses de la ville. Les manufactures de bijoux de corail méritent aussi d'être vues : M. Millin en indique également les procédés. Le corps principal du bâtiment de l'ancien couvent des Bernardines, avec de belles cours et de vastes jardins, est affecté au lycée; le reste est réservé au musée, à l'école de dessin, à la bibliothèque et aux assemblées de sociétés savantes. Ce musée renferme plusieurs marbres grecs qui ont été apportés de la Grèce par des curieux. M. Millin les décrit avec une grande exactitude. La bibliothèque renferme plus de quatre-vingt-dix mille volumes, parmi lesquels il y a plus de deux mille manuscrits. Le cabinet d'histoire naturelle, formé en 1805, est encore dans un mauvais état et très-incomplet. Marseille, en général, selon M. Millin, ne possède point de collections littéraires dignes de sa grandeur et de sa ri-

Digitized by Google

chessè : en temps de paix, il n'y a pourtant pas de ville mieux située pour s'en procurer. Le *Jardin de Naturalisation*, situé hors de la ville, est destiné à naturaliser les plantes qui pourront s'acclimater dans les départemens méridionaux : toutes les plantes de la Nouvelle-Hollande y végètent très-bien, et promettent les plus heureux succès. De peur de réveiller l'animosité des Marseillais, nous n'avons garde de reproduire ici l'opinion que M. Millin porte sur leurs mœurs. Ses expressions sont d'ailleurs de nature à pouvoir être appliquées malheureusement à toutes les grandes villes.

Les environs de Marseille sont remplis de *bastides*, ou petites maisons de campagne auxquelles il ne manque que la verdure et l'ombrage : le prix en est très-élevé, car aucun Marseillais un peu aisé ne pourroit se passer d'une maison semblable ; les artisans même ont une masure qu'ils appellent leur bastide. En voyant d'un endroit élevé cette grande quantité de petites maisons d'un blanc éclatant, réunies dans un petit espace resserré par la mer et par une montagne aride et grisâtre, on croit être, dit M. Millin, dans un jardin anglais rempli de petites fabriques.

C'étoit à peu de distance de Marseille, aux châteaux de *Sigues* et de *Pierrefeu*, que se tenoient, sous les Bérenger, les fameuses *cours d'amour*, auxquelles les dames présidoient, et qui décidoient les questions que les troubadours proposoient dans des espèces de disputes en vers, appelées *jeux de partis*. La foire de Beaucaire, dont notre voyageur fait une description très-détaillée, est connue par des ouvrages particuliers : il est d'ailleurs fâcheux que le récit de M. Millin ait provoqué quelques remarques critiques, qui ont été insérées dans ces Annales. Le Rhône sépare Beaucaire de Tarascon. Le château de cette ville est remarquable. Tous les ans, le deuxième jour de la Pentecôte et le jour de la Sainte-Marthe, on promène par la ville un dragon monstrueux, qui représente la *tarasque* : à la Pentecôte, huit jeunes gens la portent ; ils ont des bas et des souliers blancs, et leur tête est coiffée d'un bonnet de mousseline. Un homme est placé dans le corps de l'animal, et lui fait vomir des serpenteaux par la bouche et par les yeux. Ceux qui approchent de trop près reçoivent de rudes contusions, et plus on voit tomber d'imprudens et de curieux, plus la joie et les cris du peuple augmentent : on assure même que quelques personnes sont mortes des blessures qu'elles avoient reçues des porteurs de la tarasque.

Digitized by Google

La ville d'*Arles* est fameuse par son antiquité et par ses monumens. Auprès de la *tour de Roland*, qui faisoit partie du théâtre romain, on trouve un terrain jonché de tombes antiques jetées pêle-mêle : on en a emporté et brisé un grand nombre : cependant il en reste encore beaucoup. Dans le couvent de Minîmes à demi-ruiné, qui est à quelque distance de ce cimetière ancien, il y a beaucoup de monumens chrétiens; entr'autres, des sarcophages avec des bas-reliefs très-curieux. M. Millin les décrit tous dans le plus grand détail. L'auteur en fait autant pour l'église de Saint-Trophime et pour les inscriptions rassemblées à l'archevêché de cette ville. Par une bizarrerie du sort, les restes du palais de Constantin servent aujourd'hui d'habitation à la classe la plus pauvre d'Arles. Le goût des antiquités n'a pas empêché M. Millin de donner aussi quelque attention au beau sexe de cette ville. « Si l'on considère, dit-il, l'insalubrité du pays, on doit s'étonner de la beauté des femmes, qui a, de tout temps, été célèbre: leur teint est d'une blancheur éblouissante; leurs traits sont agréables et réguliers; leurs cheveux, d'un noir d'ébène; leur sourire est gracieux; leur regard est enchanteur, et une vivacité piquante anime leur visage. Nulle part on ne parle mieux la langue provençale, et elle est, dans leur bouche, d'une douceur infinie..... Les femmes de Beaucaire, de Tarascon et d'Arles se distinguent par le mouchoir de mousseline ou de soie, bariolé de vert et de jaune, dont elles entourent leurs têtes; leurs coiffes sont garnies de dentelles. Elles aiment beaucoup les bijoux; leurs bras sont entourés de bracelets composés de fils d'or, plus ou moins gros, et auxquels pend un ornement appelé *maltaise*, parce que c'est une espèce de médaillon en forme de croix de Malte, et une énorme croix de même forme leur couvre presque toute la poitrine; les plus riches portent des croix de diamans. »

La Camargue, île située entre les deux bras du Rhône, fournit des chevaux d'une race particulière; leur forme se rapproche de celle des chevaux arabes, et l'on pense qu'ils descendent des chevaux introduits dans la Provence par les Sarrasins. On s'en sert pour la *ferrade* des taureaux. Cet usage est particulier à la Provence; la description qu'en donne M. Millin est déjà connue, ayant été insérée dans le *Magasin Encyclopédique*, il y a quelques années. Il y a un autre usage dans les villages des montagnes sous-alpines. Dès que le printemps arrive, ces villages devien-

Digitized by Google

nent presque déserts : les paysans et les ouvriers sans occupation se réunissent de tous les côtés ; dans toutes les places, dans tous les marchés, on n'entend parler que de la moisson ; chaque moissonneur fait les préparatifs du départ : les plus expérimentés en fixent l'époque, règlent la longueur du voyage, et déterminent les lieux de séjour. Enfin, après avoir entendu la messe, la troupe s'assemble sur la grande place ou devant l'église ; le plus jeune donne le signal du départ, en frappant sans relâche sur un petit tambour. Chaque moissonneur a son léger paquet dans un sac, sa faucille suspendue au côté auprès de la gourde, et une longue canne à la main. Ces hordes ambulantes vont se répandre au loin ; ceux qui les composent entreprennent non-seulement les travaux de la moisson, mais encore ceux de la vendange, de la récolte des olives, des glands et des chataignes, et ils ne reviennent chez eux qu'au milieu ou à la fin de l'automne. Ils commencent la moisson dans les plaines de la Napoule ; ils se rendent ensuite à Fréjus, Sainte-Maxime et Grimaud, vont de là à Brignolles et Saint-Maximien, montent à la Verdière, Riaus, Gréoux, Manosque, et enfin ils descendent dans les plaines de Senas, arrivent à Tarascon, et finissent par Arles et la Camargue.

Notre-Dame-de-la-Mer, auprès de Martigues, est remarquable par ses points de vue. On y embrasse d'un coup d'œil l'étang de Berra, couvert de barques ou tartanes, et les villes riantes dont il est entouré ; Martigues, qui semble sortir des eaux ; la plaine de Foz, l'étang de Caronte, la montagne de Sainte-Victoire, où triompha Marius, et la mer, qui borne au Midi ce magnifique tableau. Martigues subsiste de la pêche ; on y prend beaucoup de muges ; on recherche surtout les femelles, pour avoir leurs œufs, qui, après avoir été salés, pressés entre des planches chargées de pierres, et séchés au soleil, forment une espèce de cavier très-estimé dans plusieurs contrées de l'Italie et de la France méridionale ; on l'appelle *boutarque*, et on le mange avec de l'huile et du vinaigre. Diverses danses sont usitées dans le midi de la France : les pêcheurs de Martigues préfèrent la *martingalle ;* à Istres, on danse la *moresque ;* et à Pont-de-Servières, on conserve une danse guerrière appelée le *bacchuber*. La tombe de Nostradamus, à Salon, ville natale de cet astrologue, a été brisée pendant la révolution par un bataillon de Marseillais ; mais son image a été conservée, parce qu'on pré-

Digitized by Google

tendoit que Nostradamus avoit prédit le *règne de la liberté*. Nous passons la description de la Crau, sur laquelle nous avons donné, dans ces Annales, une notice extraite des manuscrits de Paul Lamanon. M. Millin ne paroît pas en avoir eu connoissance.

Vaucluse a été décrite tant de fois, qu'on peut supposer ce lieu fameux aussi connu que les plus grandes villes de l'Europe. A Carpentras, notre voyageur trouva beaucoup d'inscriptions, dont une partie cependant a déjà été publiée. Les petites villes de Venosque et Vaison renferment des restes d'antiquités assez remaquables. Mont-Saléon possède des ruines si considérables, qu'elles paroissent provenir d'une ville entière : on présume que ce sont celles de Mons Seleucus : les fouilles qu'on y a faites il n'y a pas long-temps, ont mis au jour les restes d'un édifice orné de colonnes, et revêtu d'un glacis rouge ou bleu, aussi poli que le marbre; un autre édifice avec une usine, des fours, des caves, des canaux; des vases de parfums, des instrumens de culture, des ustensiles, des bijoux, etc. Le style de l'architecture, ainsi que la plupart des objets d'art sortis de ces feuilles, indiquent un temps postérieur à Septime-Sévère.

La maison carrée de *Nismes*, qui a déjà occupé la sagacité d'un grand nombre de savans, est aussi, dans le voyage de M. Millin, l'objet d'une courte dissertation savante; l'auteur donne la même attention aux arènes, à la tour Magne, aux inscriptions et aux autres monumens de Nismes. La bibliothèque de cette ville possède trente mille volumes, et des recueils très-curieux; parmi les manuscrits, on remarque ceux de Peiresc et de Seguier. L'intérieur de la ville est triste; mais aux extrémités on voit de grandes rues bien alignées et bordées de belles maisons, des cours ornés de plusieurs rangées d'arbres, et formant de jolies promenades. Nismes a une salle de spectacle, mais qui n'a pas encore de façade. M. Millin assure que le patois languedocien est excessivement doux dans la bouche des Nismois, et très-dur dans celle des montagnards qui viennent à la ville exercer leur industrie.

Le village de Grand-Gallergues a acquis de la célébrité, par la fabrication du tournesol, que les habitans envoient à Montpellier et dans le nord de l'Europe, principalement en Hollande, et qu'ils savent extraire d'une plante appelée *Maurelle*. La connoissance des lieux où cette

Digitized by Google

plante vient en abondance, est un secret qui se conserve dans les familles de ces villageois.

L'intérieur de *Montpellier* n'a rien d'agréable; la plupart des rues sont étroites, tortueuses, sombres et mal percées; les places sont petites, et les maisons particulières, en général, sombres. Les faubourgs sont aussi grands que la ville même; on y voit beaucoup de belles maisons. La Bourse, qui étoit autrefois l'amphithéâtre anatomique, n'offre, malgré le luxe de ses ornemens, qu'un édifice lourd et sans grace. La ville est arrosée par un assez grand nombre de fontaines; mais les principales sont mal exécutées. Le plan du Peyron est assez connu: on sait que l'empereur Joseph II trouva cette place si belle, qu'il demanda où étoit la ville. Quoiqu'elle soit la plus belle promenade possible, elle est déserte, parce qu'elle se trouve à l'extrémité de la ville; on lui préfère l'Esplanade. L'école de médecine, qui a le plus contribué à la célébrité de Montpellier, est maintenant dans les bâtimens de l'ancien évêché. Les étudians qui s'y font recevoir comme docteurs, se revêtent de la robe de Rabelais, pour soutenir leurs examens: c'est une robe de drap rouge avec de grandes manches, un grand rochet et un assez petit capuchon: les récipiendaires en arrachent ou en coupent furtivement des morceaux, ce qui oblige l'école à la faire raccommoder sans cesse, et quelquefois à la renouveler. Le jardin botanique est une dépendance de l'école; il sert aussi de promenade publique: pendant la révolution, cet établissement a été très-négligé, et malgré les sommes qu'on a employées depuis cette époque à son embellissement, il laisse encore beaucoup à désirer. Montpellier renferme beaucoup de bibliothèques particulières, et le nombre des savans et des amis des lettres y est très-grand. La fabrication du vert-de-gris est encore un article du commerce de cette ville: on le fait avec des plaques de cuivre et du marc de raisin: comme cette préparation n'est ni longue ni difficile, il y a presque dans chaque maison une cave de vert-de-gris. Ce sont, en général, les gens peu aisés, les vieilles femmes qui soignent ces fabriques, en même temps que leur ménage. Les habitans de Montpellier sont, d'après l'assertion de M. Millin, très-adroits aux exercices du corps, au billard, à la boule, à la paume, au ballon, et surtout au mail, leur jeu favori.

Digitized by Google

Après avoir visité Magallone, Agde et Beziers, notre voyageur se rendit à *Narbonne*. Cette ville n'a point de grands monumens, malgré son antiquité et sa célébrité. L'ancien palais archiépiscopal est maintenant le siége d'une sénatorerie; cet édifice ressemble, par les tours dont il est flanqué, à une vieille forteresse. Le chœur de l'église est justement admiré, à cause de la hardiesse des voûtes, et du style élégant de son architecture : on y voyoit autrefois le tombeau de Philippe-le-Hardi, mais il a été détruit pendant la révolution. Ce n'est pas dans Narbonne même, mais dans ses murs, qu'il faut chercher son musée. Sous le règne de François Ier, l'ingénieur chargé de la construction des murs de Narbonne, conçut l'idée de placer les pierres antiques qui lui furent remises, dans ses constructions : il rangea en conséquence les inscriptions sur les murs, et les fragmens de bas-reliefs auprès des forts et de leurs voûtes; en sorte que ces murs sont une collection très-précieuse d'antiques. *Carcassonne* n'est, pour ainsi dire, qu'une grande manufacture : partout on est occupé à carder, à filer et à préparer la laine. Nous ne nous arrêterons pas au canal du Midi, au sujet duquel l'auteur cherche lui-même à être court, pour ne pas répéter des choses trop souvent dites.

Les édifices de *Toulouse* n'annoncent pas son ancienne splendeur; ses rues sont étroites et tortueuses, et ses maisons bâties en briques. Il y a peu d'édifices qui aient une belle apparence, et les places manquent de régularité. L'hôtel-de-ville a beaucoup souffert par le vandalisme des révolutionnaires. La baïonnette a détruit les grands tableaux de l'escalier, qui représentoient l'entrée de Louis XI, de Louis XIII et de Louis XIV, ainsi que les fêtes données en l'honneur de Louis XV, après son retour de Metz; on a aussi détruit les *Annales de Toulouse*, que l'on conservoit respectueusement dans deux armoires fermées d'une grille de fer. La *salle du Consistoire* sert actuellement aux séances de l'Académie des Jeux Floraux, rétablie depuis cinq ans. Le musée est placé dans l'ancienne église des Augustins. La salle, très-belle et éclairée par le haut, contient plus de 400 tableaux et plusieurs antiquités. La cathédrale est d'une construction très-irrégulière, car un des murs latéraux de la nef est de niveau avec la ligne du milieu du chœur. Au-dessous du maître-autel, il y a quelques cryptes

Digitized by Google

décorées de petites colonnes, qu'on prétend avoir été tirées d'un amphithéâtre romain, dont on voit encore quelques restes.

Auch est située sur un coteau ; la partie de la ville qui en occupe la croupe est la plus régulière et la mieux bâtie : on y trouve divers édifices publics, la maison-commune, la salle de spectacle, la caserne, les meilleures auberges, de bons cafés et deux places régulières ; mais le quartier bâti sur la pente du coteaux est, en général, pauvre et d'une mauvaise apparence : pour faciliter la communication entre la ville haute et la basse, on a pratiqué un escalier d'une forme singulière, appelé *lousterlo*, qui a plus de 200 marches ; on croit, en y entrant, dit M. Millin, descendre dans un puits. La cathédrale d'Auch frappe par la hardiesse de ses voûtes, et par la majestueuse simplicité de ses proportions ; mais l'œil est choqué du contraste entre cet édifice gothique et son portail moderne ; les vitraux offrent des filiatures très-variées : au-dessous de cette cathédrale, il y a cinq chapelles.

En quittant Auch, M. Millin se dirigea sur les Pyrénées. Il visita les belles vallées de Campan, Bestan et Gavarnie, connues par les descriptions de MM. Badager, Dussaulx et Ramond, et se rendit ensuite à Pau. Cette ville est assez grande, et les maisons y sont bien bâties. Le château d'Henri IV sert actuellement de caserne et de prison ; il a éprouvé les effets destructeurs du temps, et les outrages des révolutionnaires ; mais le parc a été conservé ; c'est la promenade publique : on y arrive du château par un pont-levis.

Bordeaux s'embellit de plus en plus ; son théâtre est vraiment magnifique : douze colonnes corinthiennes en décorent la façade, le vestibule est vaste, l'escalier est éclairé par le haut, et orné de sculptures ; la salle est une des plus grandes de l'Europe. La place Napoléon n'a pas un aspect assez imposant, pour une grande ville ; les bâtimens qui l'entourent sont couronnés de frontons chargés de bas-reliefs. Cette rangée circulaire d'édifices est terminée d'un côté par la Bourse, et de l'autre, par l'hôtel des Douanes. La Bourse est un édifice carré, entouré d'arcades ; les portiques sont occupés par des boutiques ou des bureaux d'assurance. La cathédrale est un des plus beaux édifices gothiques ; on y entre par trois portes, dont chacune est ornée de deux tours, d'où s'élèvent des flèches élégamment festonnées, de 300 pieds de hauteur. Auprès

Digitized by Google

de la porte, dite Royale, il y a un arc-boutant singulier; d'une structure plus moderne; il présente trois ordres d'architecture antique, établis l'un sur l'autre, avec une exacte proportion. La nef est très-vaste; au-dessus de la porte d'entrée, est une grande rose élégamment découpée. La voûte du chœur est soutenue par quatorze piliers : les tombeaux des archevêques qui se trouvoient auprès du chœur ont été détruits. Dans le grand hôpital, voisin de la cathédrale, M. Millin vit avec peine que chaque lit de la salle des fiévreux étoit encore occupé par deux malades. Notre voyageur y trouva aussi une odeur malsaine, dont il attribue la cause à la position de l'hôpital. Les arênes sont dans le faubourg Saint-Seurin : on y arrive par un petit cours, dont les bancs sont formés avec des sarcophages où reposoient les restes des premiers chrétiens. Le magnifique quartier des *Chartrons*, habité par les principaux négocians, s'étend circulairement sur les rives de la Garonne, où il forme un superbe quai bordé de beaux hôtels. C'est sur ce quai que sont établies ces manufactures connues sous le nom de *chais*, où les vins se mêlent et se coupent de diverses manières, selon la durée des voyages qu'ils doivent faire, les climats qu'ils ont à parcourir, et le goût des nations chez lesquelles on les exporte. Le nombre des blancs d'œufs qu'on y emploie pour le collage des vins est prodigieux. M. Millin pense avec raison que le commerce de Bordeaux n'est pas aussi ancien qu'on l'a prétendu; ce n'est que depuis l'époque où ses vins ont pris une si grande faveur, et après l'établissement des colonies, qu'on peut en dater l'origine. Les anciennes églises de Bordeaux ont été bâties dans le temps que les Anglais étoient maîtres de la Guyenne : elles portent l'empreinte du style anglo-saxon. Le lycée est établi dans deux bâtimens séparés par une rue; mais ils communiquent entr'eux par un passage souterrain. L'ancienne église des Feuillans renferme le tombeau de Michel Montaigne, avec une épitaphe latine et grecque. Il ne reste de sa maison que la porte d'entrée, cintrée en ogive, et une tourelle. « Les Bordelais, observe M. Millin, devroient en consacrer le souvenir et en prévenir la destruction, en y plaçant une inscription. » Les allées de Tourny sont un abrégé des boulevarts de Paris. M. Millin y remarqua un endroit très-fréquenté par les artisans, où il y a une roulette, à laquelle on joue même pour un sou. Le château de Talence, situé auprès de Bordeaux, attire beaucoup de

Digitized by Google

curieux, à cause des choses singulières qu'on a prodiguées au jardin de cette maison. Pour rendre ce jardin vraiment délicieux, il ne s'agiroit, selon l'opinion de M. Millin, que de jeter au feu les animaux de bois, de briser les bergers de plâtre, et l'olympe de terre cuite, d'effacer les ridicules productions d'un faux bel esprit, d'y tourmenter moins la nature, d'ajouter à l'agrément de quelques sites par d'agréables fabriques, et de terminer les longues allées par quelques productions d'un savant ciseau.

Angoulême, que l'auteur visita ensuite, est une ville propre et bien bâtie. La cathédrale n'a rien de remarquable; la salle de spectacle a une assez bonne apparence. Notre voyageur trouva le cabinet d'histoire naturelle très-mal rangé, et le jardin botanique planté en laitues. Angoulême a de grandes fabriques; ses jardins donnent des fruits excellens. *Saintes* a une position aussi agréable qu'Angoulême. On entre dans cette ville par un pont, au milieu duquel s'élève une porte triomphale. Ce monument curieux est tombé en ruines. Les inscriptions qu'on y lit ont été publiées et commentées plusieurs fois. L'église de Sainte-Eutrope a été abattue à moitié. La partie qui reste a été de nouveau consacrée au culte. Derrière cette église, on voit quelques arcades d'un amphithéâtre. La cathédrale a un clocher très-ancien. Pour entrer au spectacle de Saintes, il faut traverser un cabaret où l'on propose du vin, du jambon et de l'eau-de-vie à 25 degrés.

Rochefort est bâtie avec une régularité qui lui donne un aspect monotone; son port est un des quatre grands ports de la marine française. Les chantiers y sont nombreux, et les magasins si pleins et si bien tenus, qu'ils présentent l'image d'une foire. Les dépôts, les grands ateliers et les forges sont séparées; mais tous les petits ateliers sont rassemblés dans la même enceinte : on y voit la menuiserie, la voilerie, la serrurerie, la taillanderie, la ferblanterie, la vitrerie, la fabrique de poulies, et une provision de jambes de bois. Près de là est le bassin où l'on remplit les barils; plus loin sont la corderie et le hangar pour la mâture, la tonnellerie, l'avironnerie, les ateliers où l'on fabrique les cabestans, les chaloupes, les ancres et les coins. L'hôpital militaire, hors de la ville, mérite l'attention des voyageurs.

M. Millin alla voir ensuite *La Rochelle*. La digue, le port, l'hôtel-de-ville, la bibliothèque et le magnifique cabinet d'histoire naturelle fixèrent avec raison son attention.

Digitized by Google

Niort n'a aucun édifice remarquable : mais son jardin public est une des plus agréables promenades qu'il y ait dans aucune ville de département. A *Poitiers*, on montre quelques arceaux d'un ancien aqueduc, et les restes d'un amphithéâtre ; la cathédrale de cette ville est très-ancienne ; le vaisseau en est vaste et d'une belle simplicité. Il y a encore d'autres églises anciennes. La *pierre puante* et les figures grotesques de l'église de Saint-Hilaire ont été détruites pendant la révolution, avec beaucoup d'objets d'arts intéressans pour l'histoire du moyen âge. A l'exception des églises, Poitiers a peu d'édifices remarquables : son commerce se borne presque à l'exportation des productions du pays. L'octogone de Montmorillon est déjà connue par une dissertation particulière de l'auteur, et de M. Siauve. M. Millin rejette l'opinion de ceux qui regardent ce monument comme un temple de druïdes, et il n'y voit qu'une église du dixième ou onzième siècle. On a aussi beaucoup disserté sur les cercueils de pierre qu'on trouve dans le village de Ciraux. Quelques savans ont pensé qu'ils provenoient d'une manufacture de cercueils ; mais MM. Siauve et Millin croient que l'endroit où l'on voit ces tombes a été pendant quelques siècles une sépulture commune aux habitans de plusieurs bourgades des bords de la Vienne.

A *Châtellerault*, le voyageur est assailli par des marchandes de couteaux ; il a beau s'en défendre : le postillon, d'accord avec ces solliciteuses importunes, trouve un prétexte pour arrêter : les marchandes se suspendent aux portières, s'élèvent sur des chaises et montent sur les moyeux et les raies des roues : il n'y a d'autre moyen de s'en débarrasser, que d'acheter. Le magnifique château de Richelieu vient d'être démoli par « un de ces destructeurs de châteaux, qui ne voient, dans les plus belles productions de l'art, que de la pierre, du fer et du plomb ! »

La ville de *Tours* est bientôt parcourue ; à l'exception de la grande rue, il n'y a pas de rues larges et régulières. On a détruit la fameuse église de Saint-Martin : il n'en reste plus que deux tours : la cathédrale a été conservée ; on admire ses beaux vitreaux, qui, lorsque la lumières les traverse, paroissent composés de saphirs, d'émeraudes et de rubis : son portail est décoré de deux belles tours. Les environs de Tours sont délicieux, et tous les dons de la nature y prospèrent.

Amboise n'est composée que de deux rues noires et tor-

Digitized by Google

tueuses. Léonard de Vinci est mort auprès de cette ville; mais on n'y conserve aucun monument de ce grand artiste. L'église du couvent des Minimes sert aujourd'hui de magasin; le cellier de ce couvent forme une longue galerie taillée avec beaucoup de soin dans le roc : le magasin à grain est creusé également dans le roc au-dessus du cellier. Le château de Blois sert actuellement de caserne et de magasin militaire. Il a éprouvé de grandes dégradations; la sainte chapelle, qui étoit au milieu de la cour, a été démolie; la salle des États sert de salle d'exercice aux recrues. M. Millin visita encore dans sa route Orléans et Etampes, et retourna ensuite à Paris.

Les notes bibliographiques dont son ouvrage est chargé, sont d'une grande utilité pour les personnes qui veulent faire des recherches sur les lieux que l'auteur a parcourus. Ce ne seroit pas apprécier son voyage, que de dire simplement avec lui « qu'en voyant le grand nombre de notices qu'il a recueillies et d'objets qu'il a décrits, le lecteur ne pourra pas du moins l'accuser d'avoir manqué d'activité et de zèle. »

(*Article de M.* DEPPING.)

Notice de la Cosmographie arabe de Mohammed-Ben-Ayyas, intitulée : *l'Odeur des Fleurs dans les Merveilles de l'Univers; par M.* LANGLÈS.

(SECOND EXTRAIT.)

M. LANGLÈS n'a point cru devoir s'arrêter aux détails que donne Ibn-Ayyas sur quelques villes d'Espagne, détails qui n'auroient rien ajouté à ce que nous apprennent Edrecy et les notes de Don Conde (1). Il le suit dans sa marche à travers l'Afrique, et fait connoître ce qu'il dit des Oasis. Ce morceau nous a paru de peu d'utilité après avoir lu le savant *Mémoire sur les Oasis*, de M. Langlès,

(1) Nous donnerons incessamment, dans les *Annales*, l'analyse de l'ouvrage de ce savant espagnol, intitulé : *Descripción de Espagna, de Xerif, Aledris, Conocido, per El-Rubiense, con traduccion y notes de Don J. A. Conde, Madrid*, 1809, in-8°.

Digitized by Google

placé à la suite de sa traduction du *Voyage de Hornemann*.

La description de l'Egypte n'est qu'un extrait concis, le plus souvent inexact, du grand et bel ouvrage de Makryzy; mais à la suite de cette description se trouvent deux chapitres sur les impôts de l'Egypte, que M. Langlès a cru devoir traduire; ils offrent un intérêt particulier, parce qu'ils font connoître ce qu'étoit l'Egypte lors de sa conquête par les Arabes, et les pertes que lui a fait éprouver le gouvernement tyrannique sous lequel elle gémit depuis près de douze siècles. Nous allons extraire ce que ces chapitres ont de plus intéressant, en nous astreignant à un ordre chronologique.

Les impôts levés en Egypte par Amoose-ben-el-Ass, lorsqu'il eut soumis cette belle province à la puissance des califes, s'élevèrent à 12 millions de dynars (1). Cette somme, quelque considérable qu'elle fût, ne put satisfaire l'avidité d'Othman, indigne successeur du vertueux Abou-Bekr et du farouche Omar. Abd-Allak-Ben-Abou-Serrah, son lieutenant, porta cet impôt à 14 millions de dynars (2). Othman s'étant vanté, en présence d'Amrose, qu'*on avoit encore trait la chamelle après lui*, ce grand capitaine, le plus fin, le plus rusé des Arabes, au jugement des chrétiens même, lui répondit : *O prince des fidèles ! on l'a si bien traite, qu'on a affamé ses petits.* Pour former cette somme, on avoit en effet imposé tous ceux qui jusqu'alors ne l'avoient point été par politique.

Les impôts dont il est ici question étoient, à ce qu'il paroît, annuels et en proportion de l'état plus ou moins prospère de la culture des terres; c'est du moins ce qu'on est porté à conclure des expressions de Macoudy, qui nous apprend que de son temps on trouva en Egypte soixante journées de terrain cultivable : « Sa surface, dit cet historien célèbre, offre 180 millions de seddans; le tribut » n'est perçu en entier que lorsqu'il y a 480,000 cultivateurs continuellement occupés. »

Après l'exaction du lieutenant d'Othman, les impôts durent nécessairement aller, et allèrent en effet toujours en décroissant. Sous le califat de Soléiman, c'est-à-dire vers l'an 97 de l'hégire (631 de J. C.), ils étoient réduits à 12 millions de dynars (3). D'après la base sur laquelle ils

(1) Environ 144,000,000 fr. Je suis ici les évaluations de M. Langlès.
(2) Environ 168,000,000 francs.
(3) 144,000,000 francs.

Digitized by Google

reposoient, on doit croire qu'ils varioient à l'infini, puisqu'ils dépendoient du plus ou moins de protection que les agriculteurs trouvoient dans le gouvernement, ou du plus ou moins d'avidité des lieutenans. L'un d'eux s'est fait un nom dans l'histoire par ses rares exactions; Ahmed-Ben-Mohammed-Ben-Mosedebber, inspecteur des impôts de l'Egypte, vers l'an 250 de l'hégire (864 de J. C.), possédoit au plus haut degré l'art de tourmenter les peuples; il avoit une malice infernale pour inventer et multiplier les tributs : il mit en monopole la vente du natron, qui, jusqu'à lui, avoit été libre. Les pâturages et la pêche furent assujétis à un droit.

Depuis cette époque malheureuse, les impôts se divisèrent en deux classes : sous la première, *Khiradji*, on comprit ceux qui étoient annuels et se levoient sur les terres; et sous la seconde, *Hélaly*, ceux qu'on acquittoit tous les mois, et qui n'avoient d'autre base que l'avidité du gouverneur. Il résulte de là qu'à mesure que les derniers croissoient, les premiers, au contraire, éprouvoient quelque diminution; car les taxes arbitraires ont toujours été le plus grand fléau de l'agriculture.

Ahmed-Ben-Thouloun, chef de la dynastie des Thoulonites, qui a régné en Egypte pendant près d'un demi-siècle, trouva cette province dévastée, et son revenu réduit à 800,000 dynars (1); ce prince sage, bien pénétré que favoriser la culture des terres, c'étoit consolider et accroître ses revenus, abolit les impôts vexatoires qui se montoient à 100,000 dynars (2), fit rétablir ou reconstruire les ponts, les digues et les canaux, et mit tous ses soins à effacer les traces de la tyrannie de ses prédécesseurs. Bientôt ses efforts furent couronnés d'un plein succès : de 800,000 dynars, les impôts s'élevèrent à 4,300,000 dynars (3). Ainsi son exemple nous prouve que la première attention d'un gouvernement qui voudroit rendre à l'Egypte son ancienne splendeur, devroit se porter sur les canaux destinés à reporter dans les terres les eaux bienfaisantes du Nil. Cette vérité fut bien connue des Pharaons, qui non seulement s'appliquèrent à construire, à entretenir ces moyens de fécondité, mais même établirent des greniers d'abondance, où les nombreux

(1) Environ 9,600,000 francs.
(2) Environ 1,200,000 francs.
(3) Environ 51,600,000 francs.

Digitized by Google

habitans de leur royaume trouvoient une ressource contre les caprices du fleuve.

Sous les successeurs d'Ahmed et la dynastie des Okhydytes, les impôts ne furent que d'un million de dynars (1); lorsque Djewher, général du calife Fathemyte-Moezz, s'empara de l'Egypte, ils augmentèrent de 200,000 dynars (2); sous Hakem-Bi-Amrillah, vers la fin du quatrième siècle de l'hégire, ils étoient de 3,400,000 dynars(3). Il est bon d'observer que les Fathemytes rétablirent les taxes injustes abolies par Ahmed-Ben-Thouloun.

Saladin, dont le trône s'éleva sur les ruines de celui des califes Fathemytes, ses maîtres, avoit une trop sage politique pour laisser subsister de tels abus; il s'étudia pendant tout son règne à alléger les charges du peuple : sa mort fut, comme on le sait, le signal de guerres civiles, de massacres qui ensanglantèrent long-temps l'Egypte. Sous ces jours de désolation, l'agriculture fut dans l'état le plus déplorable; les tributs vexatoires remplacèrent en partie les impôts annuels levés sur les terres. Othman, fils de Saladin, rétablit les premiers; Ibek-Le-Turcoman et Cothouz enchérirent encore sur lui. Cothouz, surtout, obligé de soutenir une guerre cruelle contre le trop fameux Holagose, opprima le peuple de toutes les manières pour subvenir aux dépenses qu'elle occasionnoit : non seulement il imposa les propriétés, mais il établit même une capitation qui lui produisit 600,000 dynars (4). Sous Bibars et Bercok, l'Egypte respira un moment; ce dernier prince, qui tint le sceptre pendant près de quinze ans, abolit divers droits onéreux, tels que ceux qu'on percevoit sur le blé, l'orge et les fèves, ainsi que sur les joncs et les roseaux qui se vendoient à la porte de Nasr; il supprima aussi l'usage introduit dans des temps de troubles, qui forçoit les particuliers à racheter les bœufs dont le gouvernement s'étoit servi pour la réparation des digues, lorsque les travaux étoient achevés. Mais l'Egypte fut replongée dans l'état malheureux dont Barcok l'avoit tirée, sous le règne du sultan Faradj.

Tel est le résumé des deux chapitres consacrés, par Ibn-Ayyas, aux impôts de l'Egypte, et dont M. Langlès a publié le texte et une traduction française.

(1) Environ 12,000,000 francs.
(2) Environ 15,000,000 francs.
(3) Environ 42,000,000 francs.
(4) Environ 7,200,000 francs.

Digitized by Google

A ces deux intéressans chapitres succèdent deux tableaux des inondations du Nil; ils terminent la notice de la cosmographie de notre géographe arabe.

Le premier, tiré d'Ibn-Ayyas, prend à l'an 23 de l'hégire (743 de J. C.), et va jusqu'à l'an 922 (1516); il avoit déjà fixé l'attention du laborieux Des Hauterayes, qui en a laissé une traduction manuscrite (1), aujourd'hui perdue. Le texte arabe est ici joint à la traduction.

Le second a été fourni à M. Langlès par M. Etienne Quatremère, jeune orientaliste justement célèbre, qui l'a extrait de l'histoire d'Egypte d'Aboul-Mohacen, intitulée: *les Astres brillans, ou Histoire de l'Egypte et du Caire.* Ce second tableau prend à l'an 20 de l'hégire (641 de J. C.), et se prolonge jusqu'en l'an 825 (1422).

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que ces tableaux, dont le principal mérite consiste dans une sévère exactitude, ne sont pas toujours d'accord entr'eux; ce qui ne peut être attribué qu'à l'inexactitude des copistes. Nous avons aussi remarqué, dans la table de M. Etienne Quatremère, une erreur qu'il est utile de corriger: il y est dit qu'en l'année 625 de l'hégire, le Nil ne s'éleva qu'à sept coudées cinq doigts; il est hors de doute qu'il faut lire dix-sept coudées cinq doigts.

Dans l'analyse que nous avons faite, d'après M. Langlès, de la cosmographie d'Ibn-Ayyas, on a pu remarquer que cet ouvrage offre quelques observations curieuses, jointes à beaucoup de fables. Il faut l'avouer, ce défaut est malheureusement commun à tout ce qu'a produit l'Orient. Ces fables, racontées du ton le plus sérieux, appuyées de preuves au premier abord irrécusables, sont un des plus funestes écueils dont ayent à se garantir ceux qui entreprennent de traduire des auteurs arabes, turcs ou persans. La plus vaste érudition doit se trouver unie chez eux à la plus saine, à la plus sévère critique; et l'on conviendra facilement, en y réfléchissant, qu'une géographie de l'Orient exige, plus que tout autre ouvrage, la réunion de ces deux rares qualités. En consacrant ses veilles à la traduction de tous les géographes orientaux, M. Langlès s'est donc imposé une tâche bien pénible; car il est à croire qu'il ne se contentera pas de nous donner une simple version, travail qui ne présenteroit que peu

(1) *Goujet*, Mémoire historique sur le Collège royal de France, tome III, page 364.

Digitized by Google

d'utilité pour la science. Nous devons nous arrêter ici, et ne nous permettre aucune réflexion sur la manière dont il exécute cette belle entreprise ; ce seroit manquer au respect dont nous sommes pénétrés pour lui, et au public qui a su depuis long-temps l'apprecier par ses ouvrages.

AM. J....N.

EXPLORATORY travels in the Northern Provinces of Neu-Mexico, etc., etc. ; c'est-à-dire, *Voyage dans les Provinces septentrionales du Nouveau-Mexique, à la suite d'une expédition ordonnée par le gouvernement des Etats-Unis, pour reconnoître les sources des rivières Arkansas, Kansès, Plate et Pierre-Jeanne, dans l'intérieur de la Louisiane occidentale ; précédé d'une excursion aux sources du Mississippi, pendant les années* 1805, 1806 *et* 1807.

Par le Major ZEBULON MONTGOMERY PIKE.

CET intéressant ouvrage vient de paroître à Philadelphie ; M. Breton, avantageusement connu par plusieurs traductions d'ouvrages anglais et allemands, s'occupe à le faire passer dans notre langue.

La première partie, contenant le Voyage aux sources du Mississippi, présente des détails importans pour la géographie, le commerce et la politique. M. Pike a décrit avec soin non seulement le fleuve principal, mais la plupart des rivières ou ruisseaux qui s'y jettent.

Un des objets de sa mission étoit de prendre des renseignemens sur divers établissemens de commerce que les Anglais du Canada ont formés au-delà de leurs limites, et sur le territoire même des Etats-Unis. Les traités autorisent, à la vérité, le trafic de ces négocians avec les sauvages, mais les Anglais se prétendoient exempts de payer aucune espèce de douanes, et poussoient encore plus loin leurs prétentions. Ils fortifioient les maisons habitées par leurs marchands, et y faisoient flotter le pavillon anglais.

Digitized by Google

Ils distribuoient aux chefs indiens des pavillons à leur couleur, et des médailles à l'effigie du roi d'Angleterre.

M. Pike obtint une satisfaction complète de ces abus, et cette partie de son voyage ne se lira pas sans intérêt.

Le succès avec lequel l'auteur s'acquitta de cette commission, le fit charger d'une expédition plus importante et plus dangereuse : il partit avec une vingtaine de soldats, et visita les contrées occidentales de la Louisiane; ses instructions lui recommandoient expressément de ne rien faire qui pût inquiéter les Espagnols, avec qui les Etats-Unis étoient alors menacés d'une rupture.

Cependant, après toutes sortes de souffrances et de privations, M. Pike, se croyant sur les bords de la rivière Rouge, dans la Louisiane, traversa sans s'en douter les montagnes du Nouveau-Mexique, et établit un camp sur les bords du Rio del Norte, afin que ses gens se rétablissent de leurs fatigues, et qu'il eût le temps d'envoyer chercher des malheureux qui avoient eu les pieds gelés, et qu'on avoit été obligé d'abandonner en route.

Cette partie de son voyage réunit l'intérêt qu'inspire toujours le tableau des souffrances de nos semblables, à celui que font naître des acquisitions nouvelles en géographie. M. Pike a vu sur les limites du Nouveau-Mexique une montagne toujours couverte de neige; ce pic, jusqu'alors inconnu aux Américains des Etats-Unis et aux colons même de la Louisiane, est presque aussi élevé que celui de Ténériffe, et que la fameuse montagne de Chimboraço.

M. Pike fut bientôt tiré de l'erreur où il étoit par l'arrivée d'un corps de troupes espagnoles : on investit sa petite forteresse; instruit qu'il n'étoit plus sur le territoire des Etats-Unis, il s'empressa d'abattre son pavillon. Ce procédé ne satisfit pas les officiers espagnols; on l'emmena avec toute sa troupe à Santa-Fé, et ensuite à Chihuaha, dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne. Là, il expliqua les motifs de son voyage, montra ses ordres, et fut ramené sur les frontières de la Louisiane.

L'auteur a profité de son séjour dans les parties septentrionales du Nouveau-Mexique pour donner une description de ces pays, encore peu connus. Ce voyage fera en quelque sorte le complément de l'ouvrage du savant Humboldt, qui n'a parcouru que les provinces méridionales.

En attendant que M. Breton ait fait achever l'impression de sa traduction, qui aura deux volumes in-8°, et

Digitized by Google

sera accompagnée de cartes, il nous a communiqué quelques détails sur les sauvages de la Louisiane et sur ceux qui occupent les frontières du Nouveau-Mexique.

Jeu de Balle des Indiens de la Louisiane. — Il y eut dans la prairie un grand jeu de *crosse* entre les *Sioux* d'une part, et les *Puants* et les *Renards* de l'autre.

La balle est faite d'une substance dure et couverte de peau. On la pousse avec des raquettes rondes, garnies de fils croisés, et dont le manche a trois pieds de longueur.

On déposa les enjeux de la valeur de quelques milliers de dollars. Les deux camps étoient séparés par un espace d'un demi-mille. On jette d'abord la balle au milieu, et chaque parti s'efforce de la pousser dans le camp opposé, où se trouve le but.

Lorsqu'un des partis a gagné le premier *jeu*, qui consiste à atteindre le pieu qui sert de but, la balle est remise au centre. Les deux partis changent respectivement de place, et recommencent : on continue ainsi jusqu'à ce qu'un des partis ait gagné quatre fois; alors il devient maître de l'enjeu.

C'est un spectacle intéressant de voir au milieu d'une vaste pleine deux ou trois cents sauvages tout nus, se disputer, avec acharnement, la victoire. En effet, outre son intérêt dans la partie, celui qui parvient au but est fêté par ses camarades, et devient l'objet de vives acclamations.

Quelquefois un des joueurs retient la balle dans sa raquette, et, courant à toutes jambes, cherche à se rapprocher du but. S'il voit qu'il est suivi de trop près, il lance le projectile avec une force et une adresse surprenante, à une distance prodigieuse. Des *flanqueurs* de chaque parti s'y tiennent tout prêts à recevoir la balle; rarement elle touche la terre, mais quelquefois elle reste en l'air pendant plusieurs heures, sans qu'aucun des partis obtienne l'avantage.

Dans la partie dont je fus témoin, les *Sioux* furent vainqueurs, et je crois que ce fut plutôt par la supériorité de leur adresse à lancer la balle, que par la vîtesse de leur course. Les *Puants* et les *Renards* me parurent meilleurs coureurs.

Le nom indien des *Puants* est *Winebages* ou *Ochangras*. Ils parlent la même langue que les Otons ou Utahs de la rivière Plate. D'après cette considération, et d'après une tra-

Digitized by Google

dition qui règne parmi eux, M. Pike paroît convaincu que ces peuples descendent d'une nation qui aura émigré du Mexique, pour se soustraire à l'oppression des Espagnols.

Quant aux Sioux, la nation la plus puissante du Haut-Mississippi, l'auteur dit : « Leur prononciation gutturale, les os proéminens de leurs joues, l'ensemble de » leurs traits, leurs mœurs, et leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, tout me » porte à croire qu'ils ont émigré de la pointe nord-» ouest d'Amérique, où ils étoient parvenus en traversant le détroit peu spacieux qui divise les deux » continens ; enfin je crois qu'ils descendent d'une ancienne tribu *tartare*. »

Voici deux traits qui peignent mieux qu'un long chapitre l'état d'ignorance et de sujétion où les Espagnols du Nouveau-Mexique tiennent les Indiens civilisés, et les créoles eux-mêmes.

« Il y avoit chez le père Rubi, dit l'auteur, un vieil Indien fort curieux de savoir si nous étions véritablement des Espagnols, comme on le lui avoit annoncé. Un ami du père Rubi, nommé Don Francisco, répondit affirmativement. Mais, observa l'Indien, ils ne parlent point Castillan ? — Cela est vrai, répliqua Don Francisco ; mais dites-moi, n'êtes-vous pas un Indien de la nation des Kérès? — Oui, sans doute. — Les Utahs ne sont-ils pas aussi des Indiens? — Certainement. — Cependant vous ne pouvez les comprendre ; ils parlent une autre langue. — C'est juste, répondit l'Indien. — Hé bien ! reprit Don Francisco, ces *étrangers* sont aussi des *Espagnols ;* mais ils ne parlent pas le même idiome que nous.

» Ce raisonnement parut satisfaire le pauvre homme, et je ne pus m'empêcher de rire de sa simplicité, de croire qu'il n'y avoit pas d'autres blancs que les Espagnols. »

Quelque temps après, Don Faciendo Malgarès, commandant l'escorte qui conduisoit M. Pike devant le gouverneur-général du Nouveau-Mexique, voulut, chemin faisant, lui donner une fête. Il envoya aux alcades de plusieurs petits villages voisins un ordre circulaire, ainsi conçu :

« Envoyez ce soir six ou huit de vos plus jolies filles,

Digitized by Google

» au village de San-Fernandez : je me propose d'y donner » un *fandango*, afin de divertir les officiers américains.

» DON FACIENDO. »

» Cet ordre, ajoute l'auteur, fut ponctuellement exécuté..... Le bal eut lieu le soir, à la mode du pays, et offrit une réunion de jeunes villageoises charmantes. »

Notice sur les Appaches. — Les Appaches sont une nation d'Indiens qui s'étendent depuis les montagnes noires du Nouveau-Mexique, jusqu'aux frontières de Coahuilla. Ils tiennent les habitans des trois provinces limitrophes dans un état continuel d'alarmes. On est obligé d'avoir sur pied deux mille dragons pour escorter les caravanes, protéger les villages, et repousser les fréquentes insultes de ces sauvages.

Cette nation n'a jamais eu avec les Espagnols que de courtes trèves..... Autrefois les Espagnols réduisoient en esclavage tous ceux des Appaches que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains; mais bientôt, voyant que leur attachement invincible pour la liberté leur faisoit braver tous les obstacles, tous les dangers, afin de retourner dans leurs chères montagnes, ils prirent le parti d'envoyer les prisonniers à Cuba. Ils n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils refusèrent d'accorder ou de recevoir quartier. Depuis cette époque, on n'a pu parvenir à faire prisonniers que ceux qu'on surprenoit endormis, ou que leurs blessures mettoient hors d'état de résister.

On raconte une foule d'anecdotes sur la bravoure de ces sauvages, et sur l'audace de leurs partisans.

Un jour une centaine de dragons, ayant découvert de la fumée au milieu de la prairie, s'y avancèrent avec précaution; ils surprirent trois pauvres sauvages, et leur ordonnèrent de mettre bas les armes. Ceux-ci se mirent à sourire, et demandèrent à l'officier s'il s'imaginoit que des hommes, ayant des armes à la main, consentiroient à devenir esclaves. Le commandant espagnol, ne voulant point massacrer de sang-froid ces malheureux, continua les pour-parlers pendant plus d'une heure. Enfin, poussé à bout, il ordonna à ses gens de se tenir hors de la portée des flèches des sauvages, et de les tuer à coups de carabines. Les trois Indiens périrent dans ce combat inégal, et ne cessèrent de se défendre tant qu'ils eurent un souffle d'existence !

Digitized by Google

Quelques bandes de ces sauvages ont fait des traités avec les Espagnols. On achète d'eux la paix, en donnant à chaque homme le quart d'une piastre par jour. Ces Indiens errent dans le pays, buvant, chassant et se comportant avec un orgueil intolérable. Si la guerre éclate de nouveau, ils deviennent les plus terribles ennemis des Espagnols, parce qu'ils ont eu le temps d'étudier leur langage, leurs manières et leurs habitudes; ils s'introduisent dans les districts les plus populeux, sous le déguisement d'Indiens civilisés et amis, puis ils commettent des crimes et des brigandages au moment où l'on s'y attend le moins. Il existe dans la province de Coahuilla, un fameux partisan, nommé *Raoul*, lequel, dit-on, a tué de sa main plus de trois cents individus. Il pénètre dans les villages sous le costume d'un paysan; il achète des vivres, mange dans les auberges, va à la messe, et ne quitte pas le pays avant d'avoir tué un homme, ou enlevé une femme. Sur les grandes routes, il se joint aux voyageurs, s'insinue dans leur confiance, et épie le moment de les assassiner. Il n'a que six hommes sous ses ordres; cependant, par leur connoissance exacte des localités, leur activité et leurs stratagêmes, ils tiennent constamment en haleine trois cents dragons espagnols. Le gouvernement a mis à prix la tête de *Raoul*; il promet mille piastres à qui le livrera mort ou vif.

Ces extraits peuvent donner une idée de l'intérêt que doit inspirer la relation de M. *J. Pike*. M. Breton rend un service aux sciences en nous donnant la traduction d'un aussi bon ouvrage.

Digitized by Google

DESCRIPTION
DE LA VILLE DE COUPANG
ET DE SES ENVIRONS,

SUR LA CÔTE SUD-OUEST DE L'ILE DE TIMOR;

Extraite d'un Voyage inédit aux Indes orientales, par M. Leschenault de la Tour (1).

L'ile de Timor est située entre les 8e et 11e degrés de latitude australe, et les 122e et 125e degrés de longitude à l'est de Paris. Sa longueur, du N. E. au S. O., est de 63 lieues marines; elle a un peu moins de 20 lieues dans sa plus grande largeur.

Cette île, par sa position, son étendue et sa nature, est sans doute une des grandes îles de l'Archipel indien des plus intéressantes à connoître, tant sous le rapport de ses ressources commerciales, que sous celui de ses productions naturelles. Le bois de sandal, la

(1) Nous avons donné dans ces *Annales*, t. VI, p. 373, une *Description de l'île de Timor*, traduite du hollandais de M. *Hoogendorp*.

Un autre Mémoire sur cette île, renfermant des aperçus militaires, est dans nos mains; il ne seroit pas convenable de le publier dans ce moment. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

cire, les nids mucilagineux de la salanque, sont très-abondans dans son intérieur ; elle est à la proximité des lieux où se pêchent, en grande abondance, les différentes espèces d'holothuries, connues, dans le commerce des Indes, sous le nom de tripans : ces différentes productions sont d'un débit aussi sûr qu'avantageux pour la Chine. Son sol et sa température la rendent propre à la culture de toutes les espèces d'épiceries et autres denrées coloniales ; elle renferme des mines d'or, dont la richesse se manifeste par la quantité de paillettes que charient quelques-unes de ses rivières ; elle n'est pas d'un moindre intérêt pour les sciences naturelles : son étendue considérable, ses hautes montagnes primitives ou volcaniques, ses rivages de coraux doivent offrir tous les phénomènes de la végétation et de la géologie. Intermédiaire entre l'Asie et la Nouvelle-Hollande, elle doit rapprocher ces deux parties du monde, par des analogies très-curieuses. Je me suis assuré que plusieurs productions, qu'on regardoit comme propres à la Nouvelle-Hollande, se rencontroient aussi à Timor ; tels sont les encalyptus, genre de plantes qui renferme presque exclusivement tous les grands arbres du continent de la Nouvelle-Hollande. Les indigènes, en voyant un kangourou apporté vivant des îles

Digitized by Google

de Dorres, m'ont assuré qu'il existoit dans l'intérieur de l'île un animal à peu près semblable (1). Ce pays intéressant, presque encore inconnu à l'Europe, offre, à chaque pas, des faits curieux, des observations nouvelles, quel que soit le sujet des recherches qu'on se propose. Déjà mon malheureux collègue, M. Péron, que les sciences viennent récemment de perdre, a fait connoître, dans un excellent mémoire, quel rôle important a joué dans l'organisation physique de cette île, le grand nombre de zoophites qui abondent sur ses côtes. Les collections rapportées en France par les navires de l'expédition dont je faisois partie, ont enrichi le Muséum d'Histoire naturelle d'une foule d'objets nouveaux dans chacun des règnes de la nature.

Les Hollandais, sous la conduite d'Appolonius Schot, vinrent s'établir, en 1613, sur la côte S. O. de Timor. Ils s'emparèrent de Coupang, après en avoir chassé les Portugais, qui, par leur orgueil, leur tyrannie et l'intolérance religieuse, s'étoient rendus insupportables aux naturels; ceux-ci accueillirent avec empressement les ennemis de leurs oppresseurs, et se joignirent à eux pour les com-

(1) Ces analogies se retrouvent à Java, Bornéo, etc. Voilà pourquoi j'étends l'*Océanique*, ou la cinquième partie du monde, jusqu'à la mer de Chine. (*N. d. R.*)

Digitized by Google

battre. Les Hollandais bâtirent, sur la côte, le fort *Concordia*, qui, placé sur un rocher escarpé, domine et défend la rade.

Les terres qui s'élèvent en amphithéâtre, la verdure qui, du sommet des montagnes, s'avance jusque sur le rivage de la mer, de distance en distance, quelques bosquets de bananiers et de cocotiers, dont les têtes, majestueusement penchées, se balancent dans les airs et ombragent les cases des Indiens, forment le magnifique tableau qu'offre la côte des environs de Coupang aux navigateurs qui viennent mouiller dans sa rade, praticable seulement pendant les 7 à 8 mois que les vents soufflent de l'Orient; pendant l'autre saison, les bâtimens sont obligés de se mettre à l'abri entre Timor et la petite île de Simao.

Une petite rivière coule au pied du rocher sur lequel est bâti le fort; les chaloupes et les sampans malais peuvent seuls y entrer à marée haute. La ville, bâtie sur l'une et l'autre rive, assise sur un terrain très-inégal, se compose de 150 à 200 maisons, dispersées sans aucun plan régulier; elles sont presque toutes construites en bois ou en bambous fendus; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, exhaussé ordinairement de quelques marches au-dessus du sol : on a adopté ces constructions légères et peu élevées, à cause des fréquens tremble-

Digitized by Google

mens de terre auxquels ce pays est sujet. Des manguiers et d'énormes figuiers-banians ombragent presque toutes les rues ; leur feuillage épais répand dans l'air une fraîcheur très-nécessaire dans ces climats brûlans.

Le fort, bien situé pour la défense de la rade, est naturellement fortifié du côté de la mer, par des roches inaccessibles ; du côté des terres, il est assez formidable pour s'opposer à une invasion de la part des Indiens ; mais il ne pourroit résister à des troupes européennes, d'autant mieux qu'il est dominé dans quelques endroits par la disposition du terrain.

Le chef de l'établissement est un Hollandais envoyé de Batavie ; il a le titre de résident ; il ne demeure pas ordinairement dans le fort, mais il s'y retire en cas d'attaque : il est assisté, dans ses fonctions civiles, par un secrétaire, un écrivain et un interprète, qui, ordinairement, est un métis. Les possessions hollandaises, sur les îles de Salor, Roti, Sawu, Simao, dépendent de la résidence de Coupang.

La population de Coupang et de ses environs est composée de métis européens, de Chinois et de naturels ; ceux-ci paroissent descendre des Malais, peuple guerrier et navigateur, qui a transporté son langage et ses colonies sur presque toutes les côtes de l'Archipel. Mais les habitans de l'intérieur de Timor,

Digitized by Google

qui sont proprement les indigènes, semblent avoir une origine commune avec les habitans de la Nouvelle-Guinée, auxquels ils ressemblent par leur couleur foncée, leurs cheveux crépus, et le peu d'agrément de leurs traits.

Les métis européens forment le corps de la bourgeoisie ; ils sont peu nombreux, presque tous tirent leur origine du commerce que les Européens ont eu avec leurs esclaves. Leur teint varie d'intensité, en raison du croisement des races. Dès leur enfance abandonnés aux soins des esclaves, élevés au milieu d'eux, par leurs mœurs, leurs habitudes, leurs préjugés, ils se rapprochent des Indiens ; un petit nombre d'entr'eux sait lire et écrire, et c'est à quoi se borne toute leur instruction. Les plus riches font valoir leurs capitaux, soit en prêtant à gros intérêts, soit en s'associant aux Chinois, qui, alors, se chargent de tout le détail de leur commerce. Entourés d'esclaves qui leur obéissent au moindre signe, ils consument leur vie dans l'inertie et la mollesse ; cette indolence, qui s'empare également des Européens qui ont quelque temps vécu dans ces belles contrées, est, pour eux, la plus douce des jouissances, et aucun grand intérêt ne les distrait de cette heureuse quiétude d'esprit. Dénués d'instruction, d'arts et d'industrie, leur amour-propre n'est stimulé

Digitized by Google

par aucun genre d'émulation; ils se reposent sur une nature libérale, du soin de pourvoir à toutes leurs nécessités : leur grande affaire est de jouir, dans toute leur plénitude, des biens que leur offrent ces doux climats, et d'écarter d'eux les légers inconvéniens qui les accompagnent. Leurs demeures sont d'une construction simple, mais commode; sans élégance dans l'ameublement, mais propres et bien aérées; ordinairement elles sont entourées d'arbres, dont le feuillage, agité par les brises, entretient une agréable fraîcheur; deux galeries ouvertes, dont les toits sont soutenus par des piliers, occupent le devant et le derrière de la maison; elles sont terminées, à chaque extrémité, par un cabinet; trois chambres, dont celle du milieu est la plus grande, en divisent l'intérieur.

La galerie de la façade est la pièce principale : c'est là où l'on reçoit les visites, où l'on mange, où la famille se réunit; c'est aussi l'endroit le plus orné; la chambre du milieu est entourée d'espèces de canapés ou divans en cannes, recouverts de nattes : c'est là où l'on fait la méridienne; les autres meubles sont des armoires, des coffres grossièrement travaillés, où sont les hardes et provisions; les pièces latérales servent de chambres à coucher.

La galerie qui est derrière la maison sert aux travaux du ménage; elle donne sur une

Digitized by Google

cour ou jardin, où sont les cuisines et les cases des esclaves; ces cases, en bambous, sont recouvertes de feuilles de latanier.

De grandes croisées, qui ne sont garnies que d'un treillage léger en rotang, laissent une libre circulation à l'air; pour augmenter la fraîcheur, on a soin d'arroser souvent l'intérieur des maisons. Telles sont à peu près toutes les habitations des métis européens; elles ne diffèrent entre elles que par la grandeur et par un peu plus ou un peu moins d'élégance dans la construction et la décoration.

La manière de vivre d'un jour est celle de toute l'année, rien ne varie l'emploi du temps; le chef de la maison, rarement occupé, passe la plus grande partie de sa vie à fumer; la maîtresse et les enfans, accroupis sur des nattes au milieu de leurs esclaves, préparent les feuilles de tabac qu'on fume et qu'on mâche avec le bétel, ou bien fabriquent différens petits ouvrages en paille de riz, ou en feuilles de latanier; ouvrages délicats, exigeant de la patience, de l'adresse, mais aucune fatigue. Ils se baignent deux ou trois fois le jour, font trois repas, dorment l'après-midi, mâchent toute la journée la noix d'arreck avec la feuille de bétel, qu'on assaisonne d'un peu de chaux et de *gambir*. (Le gambir est le suc concret de quelques plantes qu'on tire de Sumatra; il a

Digitized by Google

un goût légèrement amer, et s'oppose à l'action trop caustique de la chaux.) On se visite le soir, on boit le thé ensemble, et on ne se sépare que bien avant dans la nuit. Ces réunions sont presque toujours égayées par le chant des esclaves, qui s'accompagnent du sousounou, du tambourin malais et du tam-tam chinois.

Les plus riches bourgeois de Coupang possèdent, autour de la ville, des jardins de plaisance, la plupart sur le bord de la rivière : la nature seule embellit ces retraites ; une multitude d'arbres fruitiers, différens par leurs formes et leurs feuillages, sont plantés sans régularité et comme au hasard ; des arbustes à fleurs odoriférantes parfument l'air ; on a seulement le soin d'essarter le terrain, pour que rien ne gêne la promenade, et pour ôter toute retraite aux insectes venimeux et aux reptiles, si abondans dans ces contrées. Ces vergers délicieux, sans le secours de la greffe, presque sans culture, prodiguent toute l'année les fruits les plus exquis et les odeurs les plus suaves : l'air embaumé que l'on respire, le bruit de la rivière qui coule au travers des quartiers de roches granitiques qui, presque partout, embarrassent son cours, le frémissement des brises qui agitent le feuillage, le roucoulement de quatre à cinq espèces différentes de tour-

Digitized by Google

terelles, le cri intermittent des perruches et du calao à tête chauve, qui peuplent ces bosquets, pénètrent l'ame de la plus douce et de la plus voluptueuse langueur; les heures s'écoulent dans cette espèce de méditation vague, qui ne paroît avoir d'autre motif que le bien être qu'on ressent. Les propriétaires de ces beaux lieux, leurs familles, leurs amis viennent y prendre le bain, qui est un plaisir de toutes les heures du jour; la chaleur en rend l'usage un délice, et l'habitude en fait un besoin. Les bambous qui croissent sur les bords de la rivière, en se penchant sur son cours, forment des berceaux qui mettent à l'abri des rayons du soleil les baigneurs, qui, au sortir de l'eau, viennent se reposer sous des bosquets d'orangers, de citroniers, ou à l'ombre du feuillage délicat et léger du tamarinier: souvent ils y passent plusieurs heures, étendus sur des nattes, la pipe ou une chique de bétel à la bouche, et finissent ordinairement par s'y endormir. Pendant leur sommeil, de jeunes esclaves les massent de leurs doigts délicats, et chassent, avec un éventail de plumes, les insectes qui pourroient les incommoder: tout, dans leurs usages, se ressent de la mollesse asiatique.

Leurs vêtemens sont légers, amples, et le moins possible bridés par des ligatures. Les hommes portent un large caleçon ou une

Digitized by Google

pagne, retenue autour des reins par une ceinture, et descendant jusqu'à mi-jambe; sur leurs épaules est une robe de mousseline ou d'indienne; ils tirent ces étoffes de Batavia. Leur chevelure, dont ils ont grand soin, reste ordinairement flottante sur leurs épaules, ointe avec de l'huile de coco, dans laquelle on a infusé des plantes odoriférantes, mais qui, malgré cette précaution, conserve toujours une odeur rance, désagréable à tous ceux dont l'odorat n'est point familiarisé avec ce singulier parfum. Lorsqu'ils visitent le résident, ou qu'ils vont à quelque fête, ils se parent d'habits à l'européenne : ces vêtemens, qui ne servent qu'aux jours de gala, et qui, pour la plupart, ont passé d'une génération à une autre, les rendent aussi ridicules par leur antiquité et l'air de prétention qu'ils leur donnent, que par la gêne et l'embarras que le peu d'habitude de les porter leur fait éprouver; c'est un tribut qu'ils payent à leur vanité et à la supériorité de considération que leur donne sur les indigènes la portion de sang européen qui coule dans leurs veines.

Dans ces jours d'apparat, les femmes, qui se font suivre d'un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, portent également des habillemens à l'européenne, aussi antiques que ceux des hommes, mais encore plus ridicules

Digitized by Google

et plus embarrassans ; elles sont d'autant plus gênées, que l'habitude de demeurer chez elles pieds nus, leur rend l'usage des chaussures incommode, et leur démarche pénible et et embarrassée. Les personnes les plus riches ajoutent à ce costume bizarre, qui ternit même la fraîcheur de la jeunesse, des bagues, des colliers, des bracelets : malgré toute cette parure, la coquetterie est en défaut ; la jeune fille paroît sacrifier, dans ces occasions où elle devroit avoir le plus de désir de plaire, l'intérêt de sa beauté à l'usage, à l'étiquette et au préjugé du sang.

Leur costume habituel a de la grâce par sa simplicité et par l'air d'abandon qui convient si bien à leur vie nonchalante ; il a de la conformité avec celui des dames chinoises. Leurs cheveux huilés, comme ceux des hommes, et toujours du noir le plus foncé, sont relevés avec soin, réunis par derrière, en forme de coiffure à la grecque, et retenus par des épingles d'or, quelquefois à tête de diamans, ou avec un peigne en écaille, orné d'or ou d'argent ; une pagne leur descend depuis les reins jusqu'aux pieds ; par dessus, elles portent une robe longue, qui les couvre depuis le cou jusqu'à mi-jambe ; cette robe, ouverte par devant, est fermée sur le sein par des épingles d'or ; les manches en sont étroitement serrées,

Digitized by Google

sur l'avant-bras, par neuf boutons, ordinairement en or.

Elles aiment beaucoup les odeurs; leurs habillemens sont parfumés à la vapeur du benjoin et du bois de sandal; elles mâchent souvent le *kakioudé:* cette substance est préparée et vendue par les Chinois, en petites tablettes noires, à peu près dans la forme de ce qu'on appelle à Paris pastilles du sérail; c'est un composé des aromates les plus exquis; une très-petite quantité communique à l'haleine une odeur ambrée qu'elle conserve long-temps. Le kakioudé a quelque ressemblance avec le cachou, mais il a une saveur plus agréable et plus forte. Les femmes jonchent leurs lits des fleurs les plus odoriférantes; elles en ornent leur chevelure; avec leurs corolles passées dans un fil de coton, elles forment des guirlandes qu'elles portent en colliers et en bracelets. Les plus estimées, les plus suaves de ces fleurs, sont celles nommées *Malati, Champaca, Tonkin, Tandjong, Kanangan, Nyctantes-sambat, Michelia-champaca, Pergularia glabra, Mimusops élengi, Uvaria kenanga.*

Les fleurs servent au langage de l'amour comme elles en sont l'image: une jeune femme détache une guirlande de sa parure, l'offre à celui qu'elle préfère; c'est la plus douce des

Digitized by Google

faveurs, c'est l'aveu de sa tendresse ; rarement ici une fille combat son penchant et en retarde l'aveu ; des esclaves fidèles sont ses confidentes, leurs cases servent aux rendez-vous ; des fleurs et du bétel, dont on plie les feuilles de différentes manières, selon la signification qu'on veut leur donner, sont les billets doux des amans. Tant qu'une fille est libre, le préjugé n'attache aucun déshonneur à ses foiblesses ; puissamment excité par le climat, par la mollesse et le désœuvrement, l'amour est pour les deux sexes un besoin, et pour ainsi dire une habitude de la vie ; leurs unions sont ordinairement heureuses. Plusieurs familles dans l'intimité desquelles j'ai été admis, ne m'ont jamais offert que le tableau de la plus parfaite harmonie. Dans un pays où la vie est sédentaire et uniforme, où la société se compose seulement de la réunion peu nombreuse des mêmes individus, aucune distraction extérieure ne vient alimenter l'inconstance et réfroidir les affections des familles : l'égalité de leurs caractères éloigne toute cause de discorde intérieure ; la douceur de cette intimité n'est troublée que par la mort d'un parent ou d'un ami ; la perte d'un objet aimé est vivement sentie, et occasionne de longs regrets. Un mari veuf depuis cinq ans, me montra des vêtemens qui avoient appartenus à sa femme, et qu'il conservoit

Digitized by Google

avec un soin religieux : Voilà, me disoit-il en versant des larmes, tout ce qui me reste d'une femme qui faisoit mon bonheur ; ces vêtemens, qu'elle portoit habituellement, ne me quitteront jamais.

Un homme ne cherche point à séduire la femme d'un autre : les esclaves à leur service sont les seules rivales que les femmes ayent à craindre ; rivales qu'elles ont souvent, mais qui, en amusant les sens de leur maître, ne subjuguent jamais son cœur.

Les femmes ont ordinairement des formes gracieuses et délicates, des proportions qui rappellent les belles statues des grands maîtres de l'antiquité ; elles considèrent l'excès d'embonpoint comme un très-grand défaut ; leurs pieds ont une forme agréable, qui n'est détruite ni par un usage habituel de chaussure, ni par une marche pénible. La physionomie des jeunes femmes est affectueuse, leurs traits ont souvent de l'agrément : deux beaux yeux noirs, remplis d'expression, donnent de la vivacité à une figure dont la teinte uniforme et rembrunie n'est jamais animée par l'incarnat.

Il est une chose que les Européens ne s'accoutument que bien difficilement à voir sans répugnance, c'est l'usage de mâcher sans cesse le bétel ; les femmes ne pourroient se passer

Digitized by Google

un quart-d'heure de cette mastication, qui occasionne un flux continuel et dégoûtant de salive d'un rouge de sang, et qui noircit les dents; elles ont toujours auprès d'elles un grand vase en cuivre, qui sert à recevoir cette abondante salivation. Je crois l'usage de mâcher le bétel utile, surtout lorsqu'on ne l'assaisonne que d'une très-petite quantité de chaux : il neutralise tous les miasmes qui rendroient l'haleine forte; il raffermit les gencives et conserve les dents, en détruisant tout principe de corruption; il est salutaire aux personnes attaquées du scorbut; on doit le conseiller à celles qui arrivent nouvellement dans ces contrées : c'est à son usage que j'ai attribué le rétablissement de mon estomac, qui, pendant le cours d'une longue et pénible navigation, s'étoit fatigué par une très-mauvaise nourriture, et la privation absolue du vin; mais lorsqu'on le mâche sans cesse, son âcreté, jointe à l'action caustique de la trop grande quantité de chaux qu'on y joint, finit par user et détruire les dents. J'ai vu, tant à Timor qu'à Java, une quantité considérable de personnes qui les avoient perdues par cette unique cause, avec cet avantage seulement de n'y avoir jamais éprouvé aucune douleur.

Des volailles, du poisson, du porc, cuits dans de l'huile de coco, assaisonnés avec beaucoup

Digitized by Google

le piment et d'épices, sont la nourriture la plus ordinaire des habitans de Coupang. Ces mets ont un goût agréable, mais trop piquant pour les personnes qui n'y sont pas habituées; ils excitent l'appétit et sont peut-être utiles pour fortifier l'estomac, que débilite la chaleur continuelle et forte du climat. Le riz cuit à l'eau, que l'on nomme *naci*, tient lieu de pain.

Aux époques remarquables de la vie, telles que pour un mariage, pour la naissance d'un enfant, ou lors de la construction d'une maison, on félicite son ami, on envoie des esclaves au son du tambourin et du tam-tam, planter, devant sa demeure, des branches d'arbre ornées de fleurs et chargées de présens, qui consistent en fruits, pâtisseries, noix d'arreck, feuilles de bétel, et quelquefois même en des pièces d'étoffes; ces présens sont le symbole de la prospérité et de l'abondance que souhaite l'amitié. Celui qu'on félicite réunit ses amis à un banquet: les vins, les liqueurs d'Europe, réservés pour ces occasions, échauffent les têtes, font disparoître le flegme habituel des caractères; ces réunions sont ordinairement terminées par des danses.

Le peu d'habitude qu'ils ont de voir des étrangers, les rend d'abord timides et réservés; mais lorsqu'on a gagné leur confiance, ils accueillent avec un empressement et un

désintéressement sans borne ; admis dans leur intimité, on est regardé comme faisant partie de la famille : ce n'est qu'alors qu'on peut justement apprécier les bonnes qualités de leur cœur. Les Européens leur reprochent leur indolence, leur manière de vivre molle et oisive ; mais outre que l'on peut considérer cela comme une suite naturelle de l'influence du climat, le gouvernement de la compagnie hollandaise coopéroit encore à éteindre en eux toute espèce d'émulation et toute industrie ; son monopole les empêchoit de se livrer à aucune spéculation sur les denrées coloniales : la culture des épiceries, du poivre, du café, du sucre et de l'indigo, étoit défendue à Timor, et le gouvernement se seroit opposé à toute industrie manufacturière qui l'auroit privé de la vente des marchandises qu'il importoit de Batavia. Les habitans de Coupang étoient donc réduits au seul commerce d'échange qu'ils faisoient avec les habitans de l'intérieur de l'île, et sur lequel encore le résident hollandais exerçoit souvent le monopole.

Dans les environs de Coupang, et dans les îles qui dépendent de ce comptoir, une vingtaine de *rayas* sont tributaires du gouvernement européen ; ces petits chefs ne possèdent guères qu'un ou deux villages. Les plus puis-

Digitized by Google

sans d'entre eux sont le raya de Coupang, qui a sa résidence à une demi-lieue environ du fort, sur le bord de la mer; le raya Amerassi, auquel on accorde le titre pompeux d'empereur: son pays fournit une grande quantité de bois de sandal blanc; le raya Amori, qui demeure dans l'intérieur des terres; un raya de Solor, dont le portrait, très-ressemblant, se trouve dans l'atlas du Voyage des découvertes aux terres australes.

Les rayas n'ont qu'une autorité très-limitée, restreinte par celle du résident, qui a le pouvoir non seulement de les démettre, mais encore de les envoyer prisonniers à Batavia.

Je suis allé chez plusieurs de ces petits rois; presque toujours je les ai trouvés entourés de leurs sujets, en paroissant plutôt les compagnons que les maîtres; on ne leur donne point ces marques extérieures de respect, dont presque tous les autres peuples de l'Inde sont si prodigues envers les despotes qui les gouvernent. Quelques ornemens en or de peu de valeur, une robe d'indienne à fleurs, qu'ils mettent seulement lorsqu'ils sortent en cérémonie, ou qu'ils reçoivent quelques étrangers, voilà tout ce qui les distingue de leurs sujets. Leurs demeures, placées au centre des villages, sont un peu plus vastes, un peu mieux construites, mais aussi dénuées d'ornemens que

Digitized by Google

toutes les autres; des troupeaux de buffles, des armes, des outils en fer, forment toutes leurs richesses. C'est un luxe remarquable parmi eux que d'avoir, dans l'endroit où ils reçoivent les étrangers, des fauteuils en cannes, peints en rouge et vernis. L'autorité de ces rayas est subordonnée aux usages depuis long-temps établis; leurs ordres ne seroient point exécutés s'ils étoient contraires à ces coutumes; et si leur conduite n'étoit point réglée par la justice, leurs sujets les abandonneroient pour aller s'établir dans quelques autres villages, ou porteroient leurs plaintes au chef hollandais, qui ne manqueroit pas de profiter de cette occasion pour faire quelque avanie aux rayas. Cette espèce d'égalité entre les chefs et le peuple est une suite naturelle de leur pauvreté; personne n'a intérêt à flatter un maître qui n'a ni récompense à donner, ni force coercitive à sa disposition pour opprimer, et qui, avant de se faire obéir, a besoin de se faire aimer de ceux auxquels il commande. On aime à retrouver parmi ces peuples voisins de la nature, l'image du gouvernement primitif, de ce gouvernement paternel qui ne peut convenir qu'à des peuplades peu nombreuses.

Les revenus des rayas se tirent des champs de riz qui leur appartiennent, et qu'ils font cultiver par leurs sujets; de la légère portion

Digitized by Google

qu'ils prélèvent sur toutes les récoltes de riz, de maïs, de cire, de bois de sandal. Ils donnent chaque année, au gouvernement européen, à titre de présent et d'hommage, une certaine quantité de ces deux derniers produits; les Européens, en retour, leur donnent quelques articles d'Europe. Ces présens mutuels, quoique de peu de valeur, sont présentés et reçus avec une espèce de pompe que les Hollandais ont toujours eu soin d'employer dans toutes leurs relations avec ces peuples, à qui cet air de magnificence, sur lequel ils mesurent l'étendue de pouvoir, a toujours inspiré respect et soumission; les rayas accompagnent eux-mêmes leurs présens jusqu'au fort hollandais, au son des instrumens, précédés de leurs sujets, qui exécutent des danses et des simulacres de combats.

Lorsqu'au mois de juin ou de juillet, le navire arrivé de Batavia doit y retourner chargé des revenus du gouvernement, le résident convoque à Coupang tous les rayas pour qu'ils aient à faire connoître les objets qu'ils désirent en retour de leurs présens. Cette époque est celle où on leur rappelle les obligations qu'ils ont contractées, dont les principales sont de ne permettre, sous aucun prétexte, dans leur territoire, l'introduction de la culture du café, du poivre et des épiceries; de venir, en cas de

besoin, au secours de l'établissement et du fort.

Pendant tout le temps que les rayas restent à Coupang, on les amuse ordinairement par des fêtes : j'assistai à une d'elles qui se donna un soir, après le soleil couché, chez l'interprète hollandais. Une cour spacieuse et ombragée d'arbres qui précédoit la maison, étoit éclairée par plusieurs torches résineuses, portées sur des espèces de candelabres ; plusieurs fauteuils de cannes, placés en demi-cercle, étoient occupés par les rayas et les Européens présens ; chaque raya, paré d'une robe d'indienne à fleurs, avoit devant lui une petite table, sur laquelle étoit une boîte renfermant du bétel et des noix d'arreck, que ces peuples mâchent sans cesse ; derrière son fauteuil, plusieurs de ses sujets, formant sa suite, armés de longues piques et parés de leurs plus beaux vêtemens, étoient debout ; l'un d'eux, placé immédiatement derrière le raya, portoit le jonc à pomme d'or ou d'argent, qui est la marque distinctive de son autorité, et avoit soin de le tenir élevé, afin qu'il fût aperçu de toutes les personnes présentes ; sur un des côtés de l'assemblée étoit la musique, consistant en gougous chinois, en tam-tam, et autres instrumens en cuivre, qui faisoient un terrible carillon ; au milieu étoient des Indiens vêtus d'une

Digitized by Google

pagne qui ne les couvroit que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; leurs bras, leurs jambes et leur chevelure étoient ornés de feuilles de latanier et de fleurs de malaty; ils exécutèrent différentes danses, dont les mouvemens étoient réglés par deux hommes qui, assis à terre, frappoient avec les mains sur des espèces de tambourins, et récitoient des chansons dont le refrain étoit répété par les danseurs; une espèce de maître de ballet indiquoit, avec un bambou, les mouvemens qu'il falloit faire, et frappoit avec force ceux qui y manquoient. Ces danses me parurent représenter des chasses, des combats; les pas, peu précipités, étoient accompagnés de mouvemens de corps et de bras bizarres, très-difficiles et si fatigans, que bientôt les danseurs furent haletans et couverts de sueur.

Ces divertissemens durèrent une grande partie de la nuit; de temps en temps de jeunes et jolies esclaves, vêtues de pagnes bleues et rouges, et d'une petite chemisette de mousseline blanche, qui ne dépassoit pas les reins, offroient aux spectateurs des fruits, des pâtisseries, du thé et des liqueurs, rangés avec élégance dans des corbeilles et sur des cabarets vernis. La variété des costumes, la nuit pure et calme, la beauté du lieu, couvert de très-grands tamariniers et d'énormes figuiers-ba-

naniers, donnoient à cette réunion un air de pompe qui seroit digne d'être imitée dans les scènes magiques de nos grands théâtres.

Les hommes du peuple et les esclaves ont leurs cheveux relevés et retenus par un mouchoir noué et retroussé de diverses manières; leur pagne ne les couvre que depuis les reins jusqu'aux genoux; une autre longue pièce de coton qu'ils portent sur leurs épaules en forme de schal, leur sert à se couvrir pendant la fraîcheur de la nuit, ou bien lorsqu'ils veulent se mettre à l'abri de la pluie ou de l'ardeur du soleil : cette draperie a beaucoup de grace et d'élégance; ils portent en outre sur l'épaule gauche un sac fait avec un mouchoir, dont les coins sont passés dans des anneaux d'écaille et de métal : c'est là où ils mettent leur bétel et les petites provisions de voyage; ils portent autour de leurs bras des anneaux d'ivoire et d'argent : ces derniers sont la parure de la valeur; le nombre de ces anneaux indique celui des ennemis qu'on a tués dans un combat. Les femmes, vêtues seulement d'une ample pièce de coton de diverses couleurs, qu'elles tournent autour de leurs reins, ont dans l'intérieur de leur maison le sein à découvert; mais lorsqu'elles sortent, elles se couvrent avec un coin de leur pagne; elles se parent de colliers, de bracelets faits avec de

Digitized by Google

petites rasades ; quelques-unes, et particulièrement les danseuses de profession, portent des anneaux de cuivre au-dessus de la cheville du pied.

Leurs cases, peu spacieuses, ordinairement séparées en deux parties, sont un treillage de bambous fendus, recouverts des larges feuilles du palmier. Quelques heures suffisent pour construire ces habitations légères, suffisantes dans un pays où la température est toujours la même, et où l'homme n'a besoin d'un toit que pour se mettre à l'abri des rayons du soleil et des pluies tièdes qu'amène la saison des orages.

Des nattes, des vases en terre, quelques oreillers rembourrés de coton ou d'ouate, voilà tous leurs meubles, dans un climat où ils ne connoissent ni l'âpreté des saisons, ni les besoins qui en sont la conséquence. Quoique ne possédant rien, ils n'ont aucune inquiétude sur l'avenir, parce qu'une nature libérale leur donne abondamment tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, et qu'ils ne connoissent point les raffinemens du luxe, qui, chez les sociétés policées, rendent le bonheur si difficile et les besoins si multipliés. Quelques jours de culture assurent, pour une année, la subsistance de toute une famille ; leurs autres occupations sont la fabrication des étoffes de

Digitized by Google

coton qui leur servent de vêtement, et la pêche, qui leur procure sans peine, sur une côte très-abondante en poissons, l'espèce de nourriture qu'ils préfèrent.

Les indigènes de Timor, quoique reconnoissant un Être-Suprême, n'ont aucun culte public; ils croyent à des esprits malfaisans, qui leur envoyent des maladies, et qui s'opposent à leurs entreprises : pour se soustraire à leur pouvoir, ils ont, chacun en particulier, des fétiches ou divinités tutélaires, auxquelles ils adressent leurs vœux. Une pierre ou un arbre sont ordinairement les objets de ce culte, que l'on retrouve chez plusieurs peuplades d'Afrique. Quelques-uns ont aussi des espèces d'amulettes, qu'ils croyent les préserver de tous malheurs. Un habitant des montagnes, qui vint un jour chez moi, en portoit une au cou, qui étoit composée de plusieurs petites cordelettes, auxquelles étoient attachés trois vieux morceaux d'étoffe de coton, de deux pouces en carré; un de ces morceaux étoit rouge, les autres si sales, que je ne pus en distinguer la couleur. Un vieux morceau de fer, qui paroissoit avoir appartenu à la fermeture d'un petit coffret, deux becs de perroquets, le bec et les pattes d'un oiseau de proie, un petit os d'animal quadrupède, un paquet de cheveux, un morceau de bois de

forme cylindrique, d'un pouce de longueur ; à d'autres cordelettes, pendoient quelques grains de verre ; il paroissoit que depuis long-temps il portoit cet ornement protecteur, car il étoit très-sale. Je lui proposai de me le vendre, mais, quoique je lui offrisse des objets qu'il paroissoit beaucoup désirer, il ne voulut point s'en défaire ; il me fit entendre qu'à la guerre cette amulette le préservoit des coups des ennemis.

Les principaux objets de culture, à Timor, sont le riz, le maïs, différentes espèces de patates et le coton. Pour cultiver le riz, on couvre le terrain, au commencement de la saison des pluies, d'une certaine quantité d'eau ; on y amène ensuite un troupeau de buffles, qu'on y fait promener quelque temps : ces animaux, avec leurs pieds, améliorent, en la pétrissant, la terre qui ne reçoit pas d'autre préparation ; on sème le riz en pépinière dans un coin du champ, et lorsque les tiges ont huit à dix pouces de hauteur, on les transplante. Pour toutes les autres cultures, on se contente de nettoyer le terrain avec le feu, et d'ouvrir, avec un pieu, le sol dans les endroits où on enterre la semence. Aux approches des récoltes, on est obligé de les garder avec soin, principalement celles de riz et de maïs, pour les soustraire à la voracité d'innombrables ê-

Digitized by Google

gions d'oiseaux granivores, et à la rapacité des singes, qui sont surtout très-friands des jeunes épis de maïs. Autour des habitations, on plante une grande abondance d'arbres fruitiers, tels que le bananier, dont le fruit pâteux et sucré est un des mets favoris de tous les habitans des régions équatoriales; le cocotier, ce roi des végétaux, dont toutes les parties sont utiles à l'homme; plusieurs espèces d'orangers, parmi lesquelles on distingue l'oranger de Chine et de Pamplemousse; le manguier, dont les fruits ont une chair succulente et parfumée; les eugenia, qui se font remarquer par la beauté de leur feuillage, de leurs fleurs et de leur fruit; le jacquier de qui le tronc se charge d'énormes fruits dont le noyau et la chair offrent une nourriture agréable; l'arbre à pain, que les navigateurs ont peut-être trop vanté, et une foule d'autres arbres qui donnent, dans toutes les saisons, à côté de leurs fleurs, des fruits mûrs et d'autres prêts à mûrir.

Digitized by Google

DISSERTATION
DE J. DAV. MICHAELIS,
SUR
LE PEU DE CONNAISSANCE DES JUIFS DANS L'ARCHITECTURE, DU TEMPS DE SALOMON (1).

On entend souvent répéter ce que Voltaire a dernièrement avancé, au sujet du temple de Salomon (2), que la plupart des hommes vantent comme une merveille du monde : suivant cet écrivain, cet édifice étoit bien peu de chose,

(1) Novi comment. Soc. Gott., tom. I.

(2) « Quant au temple que Salomon fit bâtir et que » les juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'univers, si les » *Bramante*, les *Michel Ange* et les *Palladio* avoient vu le » bâtiment, ils ne l'auroient pas admiré. C'étoit une es- » pèce de forteresse carrée qui renfermoit une cour, et » dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, » et un autre de vingt; et il est dit seulement que ce se- » cond édifice, qui étoit proprement le temple, l'oracle, » le saint des saints, avoit vingt coudées de large comme » de long, et vingt de haut. M. Souflot n'auroit pas été » fort content de ces proportions. »

VOLTAIRE, *Dict. philosoph.*, *art.* Salomon.

Digitized by Google

en comparaison des autres temples ; et chez les anciens, il n'est point de temple remarquable, ou de bâtiment public, qui ait eu si peu d'étendue. Ce monument n'avoit que soixante coudées hébraïques de longueur, vingt de largeur, et trente de hauteur.

Bien des personnes ont pris ce sentiment pour une injure faite à l'Ecriture-Sainte, et déjà quelques-unes ont voulu prouver, contre Voltaire, la grandeur du temple de Salomon. Je ne disconviens pas que cet écrivain n'ait eu, peut-être, l'intention de déprécier les monumens hébreux, parce qu'il faisoit peu de cas des auteurs sacrés qui en parlent, et cependant il en est résulté, qu'en changeant, pour ainsi dire, les rôles des personnages, Voltaire a confirmé, par une éclatante et nouvelle preuve, la haute antiquité des livres qu'on révère comme divins ; preuve que les partisans du christianisme ont fait tous leurs efforts pour affoiblir. Les théologiens n'ont rien négligé pour arracher des mains de cet auteur, ce qui leur paroissoit un trait dangereux; ils lui ont objecté que les soixante, les vingt coudées n'étoient que la mesure d'un seul autel et du sanctuaire extérieur, qu'on n'avoit point parlé des autres édifices qui faisoient partie du temple de Salomon, ni des porches, qui étoient eux-mêmes formés de divers édifices. Ils ont beau cependant ajouter

Digitized by Google

tout cela, il ne feront jamais que le temple de Salomon puisse être comparé en beauté, en ornemens et en magnificence, à ceux de la Grèce, de Rome, et même de Palmyre et d'Héliopolis, que nous reconnoissons encore au milieu de leurs ruines. Il faut bien se garder d'attribuer au temple de Salomon ce qu'on a dit de la splendeur de celui d'Hérode.

J'ai pesé ces différentes opinions avec impartialité, et sans vouloir porter aucun jugement, qu'après un mûr examen ; j'ai vu les historiens sacrés parler du temple de Salomon comme d'un monument extraordinaire, et je n'ai pas été peu surpris que personne, que je sache, n'eût expliqué le motif de cette aveugle admiration. Du temps de Salomon, les Israélites ignoroient l'art de l'architecture : or, les écrivains qui ont parlé les premiers de ce temple, étoient contemporains de ce monarque, et vivoient, par conséquent, dans l'enfance des arts, époque à laquelle un tel édifice dut paroître d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaires.

On ne doit pas oublier que Salomon régnoit long-temps avant qu'on ne bâtît ces temples célèbres dont nous admirons l'architecture, et sur un peuple qui n'avoit pas encore exercé l'art de bâtir ; de sorte que ce prince fut obligé d'employer, pour la construction de ce temple,

des ouvriers de Tyr. Ainsi, quoique ce temple nous paroisse peu remarquable, en comparaison de ceux de la Grèce et de Rome, les Israélites, en le voyant beaucoup plus grand, plus fastueux que tous les édifices dont ils avoient déjà connoissance, ne purent s'empêcher de le trouver admirable.

Ainsi, la petitesse même de ce temple, si peu orné pour notre temps, malgré la magnificence de Salomon, est une preuve de sa haute antiquité, que l'on eût pu révoquer en doute, si on l'eût décrit tel qu'Auguste auroit pu le faire construire. Les éloges que les historiens juifs font de sa grandeur et de sa beauté, sont aussi un véritable indice qu'ils vivoient eux-mêmes dans un temps où l'on n'avoit pas encore vu d'édifice plus auguste et mieux orné.

Tout ce qu'on lit sur le temple de Salomon, dans les livres des rois et dans les chroniques du temps, démontre que les Israélites, à cette époque, n'avoient aucune idée de la belle architecture, ce qui n'est point étonnant. On avoit prodigué l'or et l'argent pour ce temple, dont une grande partie étoit couverte d'or; mais, à l'exception des figures de chérubins sculptées sur les murs, il y avoit très-peu d'ornemens. Les autres temples semblent s'énorgueillir surtout de leurs colonnes; celui de Salomon n'en avoit que deux, dont on a con-

Digitized by Google

servé le souvenir : elles sont connues sous les noms de *Boas* et de *Jachin*. L'historien sacré décrit si amplement, et avec tant d'exactitude, les beautés de ces colonnes, qu'on reconnoît, à son enthousiasme, l'étonnement qu'elles lui avoient inspiré. Un écrivain de nos jours se seroit contenté de dire à quel ordre elles appartenoient, et il se fût beaucoup moins étendu sur leurs divers ornemens; un auteur grec auroit été plus bref, et n'eût point regardé ce temple comme un monument extraordinaire ; mais tant d'art pour décrire l'antique simplicité, dénote un historien que l'aspect des choses immenses et inouies remplit d'admiration.

Mais Salomon, pour bâtir son temple, eut besoin de demander au roi de Tyr, des ouvriers qui connussent l'architecture, et l'on rendit alors un tel honneur à cet art rare et presqu'inconnu, que les deux rois de Tyr et de Jérusalem, s'il faut en croire ce qu'on rapporte à ce sujet, daignèrent chacun appeler du nom de père le premier architecte de cet édifice, architecte qui, comme le roi de Tyr, s'appeloit Hiram (1). Ce roi de Tyr avoit rendu le même service à David, et lui avait envoyé des ouvriers pour construire un palais ; car il n'y avoit, parmi les Israélites, aucun architecte

(1) Paralip. II, 11, 12; IV, 16.

qui pût présider à la construction de cet édifice : quelque répugnance qu'ils eussent à former aucune liaison avec des étrangers, il n'en fallut pas moins employer des mains profanes pour bâtir le palais du roi et le temple du Seigneur.

Je ne pense pas même qu'à cette époque les Tyriens fussent assez habiles dans l'architecture, pour qu'on puisse comparer leur science dans cet art, avec celle des Grecs et des Romains en cette même partie. Cependant, le roi Hiram eut un goût particulier pour les édifices; ce qui lui a mérité les éloges des écrivains grecs *Dius* et *Ménandre* d'Ephèse, dont Josephe nous a conservé les expressions (1). « Hiram, dit l'historien phénicien Dius, en renfermant la partie orientale de la ville par un rempart, la rendit plus considérable, et y joignit, en continuant ce rempart, le temple de Jupiter Olympien, qui en étoit séparé et se trouvoit dans une île, l'enrichit de présens d'or, et fit abattre des arbres du Liban pour la construction des temples. » Quant à Ménandre d'Ephèse, ses paroles présentent quelque chose d'obscur, et ce n'est point ma version que je vais transcrire ici, mais celle de l'édition d'Havercamp : « Hiram aplanit, par

(1) Contrà Apionem, l. 1, § 17, 18.

une chaussée, un vaste espace de terrain; il plaça une colonne d'or dans le temple de Jupiter; il coupa, sur le Liban, des cèdres propres à construire la voûte des temples, et après avoir démoli les anciens temples, il en bâtit de nouveaux, et consacra des autels à Hercule et à Astarté. »

On ne doit pas s'étonner de voir les juifs, du temps de David et de Salomon, si peu versés dans l'architecture; sans remonter à la haute antiquité, dont j'ai déjà parlé, les juifs descendoient d'aïeux qui avoient coutume d'habiter sous des tentes, et non dans des villes et dans des maisons. Comment un tel peuple auroit-il acquis des connoissances dans l'art de bâtir? Il n'est pas plus honteux pour lui de l'ignorer, qu'il ne l'est aux Suisses de ne pas connoître la navigation et l'art de construire des vaisseaux. Sortis du Canaan, les Israélites se rendirent en Egypte, où ils vécurent aussi en Nomades. Qui pourroit disconvenir que l'Egypte ne fut la patrie des mathématiques et de l'architecture? Fière de ses monumens, d'une antiquité très-reculée, elle oppose ses pyramides à tout ce que la Grèce et Rome ont de plus admirable en ce genre; et c'est dans le temps même de la captivité des Hébreux, qu'elle se signala par ses édifices: les Pharaons employèrent les bras de

Digitized by Google

ces captifs à bâtir ou à fortifier Pathmos et Raamsès (1). Outre que ces pyramides, imposantes par leur masse, ne présentent aucune grace, aucun ornement, comment les juifs, dans cet état de servitude, condamnés au travail le plus bas dans la construction des villes, auroient-ils pu rapporter d'Egypte les secrets d'une architecture élégante? Sortis de ce pays, ils errèrent pendant quarante ans dans l'Arabie, sous des tentes, portant sur leurs épaules, pour tout temple, un petit autel élégant, mais très-simple, et tous les juifs qui entrèrent dans la Palestine étoient nés sous des tentes. Où ce peuple auroit-il pu apprendre l'architecture? ce n'est point dans la Palestine qu'ils purent trouver des modèles; ni Moïse, ni Josué ne font mention d'aucun temple dans ce pays, à l'époque où les patriarches le parcouroient; ils ne disent pas que les juifs, ennemis jurés du culte de cette contrée, aient mis le feu à aucun de ses temples, après en avoir fait la conquête; d'où il résulte qu'en ces temps la Palestine n'avoit aucun temple, ou du moins qu'elle n'en avoit aucun de remarquable.

Ajoutez que Moïse porta, contre la superstition des Phéniciens, différentes lois qui ordonnoient la destruction de tous leurs monu-

(1) Exod. I. 11.

mens, sans même en excepter les matières d'or; il voulut qu'on brisât ou qu'on brulât les images des Dieux, qu'on abattît leurs statues, qu'on renversât leurs autels, et qu'on coupât les bois sacrés (1); mais il ne dit pas un mot de leurs temples, ce qui prouveroit que ces édifices étoient inconnus dans la Palestine, ou qu'il n'y en avoit aucun de considérable. On vante comme grandes quelques-unes de ses villes, qui l'étoient pour ces temps-là; mais ce qui prouve combien ces prétendues grandes villes étoient petites, c'est qu'il n'y avoit que douze mille hommes ou enfans dans quarante-huit villes, dont quelques-unes encore étoient des capitales; savoir, Hébron, Sichem, Ramoth et Hesbon.

Tout n'est, par la suite, qu'obscurité dans l'histoire des juifs, jusqu'au règne de David; ils furent souvent vaincus, subjugés et privés de l'usage du fer. Ce peuple grossier, et uniquement livré à la culture des champs, pouvoit-il avoir plus de connoissances en architecture? Chacun étoit content de sa maisonnette, et quand Salomon faisoit bâtir un édifice un peu plus grand, tout le monde le regardoit comme un prodige.

Quant à la grande quantité d'or et d'argent

(1) Exod., XXXIV, 13. Deuteron, VII, 5; XII, 3.

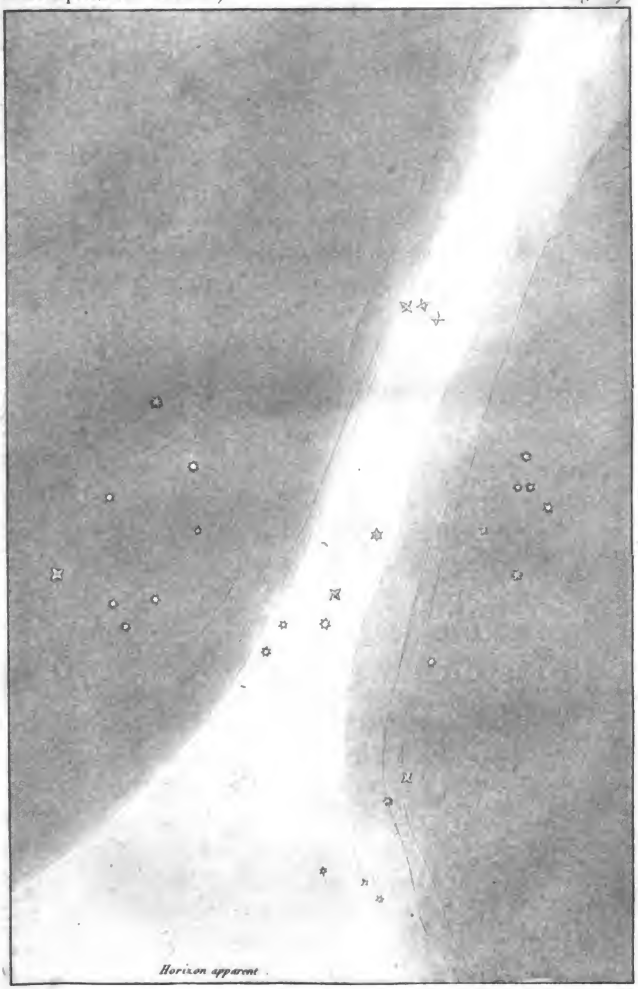
Digitized by Google

consacrée à la construction du temple, évaluée à 841,125,000 livres sterling, ou environ 500,000,000 joachims, j'ai déjà démontré dans le sein de cette société, qu'il faut la diminuer d'un dixième par la seule diminution du sicle. J'ajoute que ce même dixième doit être encore diminué d'un autre dixième, puisque Kennicot (1), d'après le témoignage de Josephe, a fait voir que les libraires avoient augmenté les nombres écrits en chiffres; que, moyennant l'addition d'un seul chiffre, 10,000 talens d'or s'étoient changés en 100,000, et 100,000 talens d'argent en 1,000,000. Il ne restera donc que le centième de ces trésors incroyables; c'est encore une assez forte quantité, mais elle n'a rien d'invraisemblable. Je n'ai dit ceci qu'en passant; mon unique but étoit de prouver que les juifs étoient fort peu versés dans l'architecture du temps de David et de Salomon.

(1) Second dissert., on the state of the printed hebrew text. p. 354 – 355.

Digitized by Google

Digitized by Google



Lumière zodiacale, observée dans la zone torride.

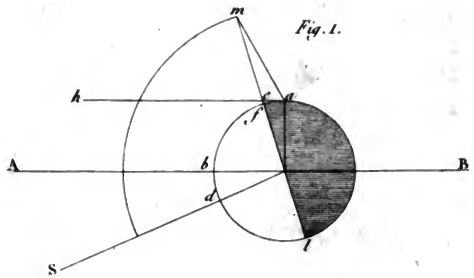


Fig. 1.

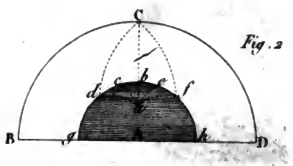


Fig. 2.

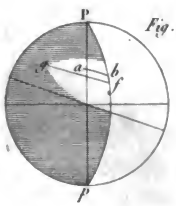


Fig. 3.

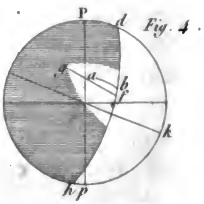


Fig. 4.

Figures pour le Mémoire sur la lumière zodiacale.

Digitized by Google

SUR LA LUMIÈRE ZODIACALE,

D'après M. Regner, *Professeur à Upsal;*
Par M. ROSENSTEIN.

COMME la lumière zodiacale paroît toujours entourer le soleil, il étoit très-naturel d'admettre que cette lumière en elle-même n'est autre chose qu'une émanation du soleil. C'est ainsi que plusieurs physiciens l'ont considérée comme une atmosphère solaire. « Sans examiner, dit Dortous de Mairan, si la matière qui compose cette atmosphère est une émanation du corps du soleil, une espèce d'effervescence ou de dépuration de ses parties les plus grossières, comme il semble que Descartes l'a pensé, ou si ce n'est qu'un amas de parties hétérogènes répandues dans l'éther, qui se rassemblent de toutes parts, et qui tombent vers le soleil, il n'est plus possible de ne pas se persuader que cette lumière résulte d'un amas prodigieux de matières qui environnent le corps du soleil, et qu'on peut regarder comme son atmosphère. » Cette opinion sembleroit d'autant plus acquérir de probabilité, si l'on observe que la lumière zodiacale ne s'étendant en effet que le long de l'orbite du soleil, ne se montre par

Digitized by Google

conséquent qu'au-dessus de l'équateur solaire, c'est-à-dire, à l'endroit où la plus grande partie des atômes se trouve transportée par la révolution du soleil. La théorie de Mairan a été généralement bien accueillie dans le temps, et même de nos jours elle est regardée comme la meilleure explication que l'on puisse donner de ce phénomène. D'un autre côté, il nous paroît cependant que ce phénomène reste encore inexplicable; car, comment définir cette lumière que nous apercevons pendant les éclipses totales du soleil?

Le 12 mai de l'année 1706, il arriva une éclipse du soleil qui avoit été totale dans quelques parties de l'Europe; partout où elle avoit été observée comme telle, la lune parut entourée d'une lumière foible, qui ne s'étendoit guère au-delà d'une distance de quelques minutes autour de ses bords, au lieu de 40 ou 50 degrés qu'elle auroit dû occuper, si cela eût été effectivement la lumière zodiacale. Il est vrai que l'obscurité d'un minuit noir surpasse encore de beaucoup celle qui règne pendant le temps d'une éclipse du soleil, ce qui pourroit certainement être allégué comme la raison de ce que nous ne pouvons pas apercevoir toute l'étendue du cercle lumineux dont la lune est environnée. Mais puisque cette obscurité est du moins aussi grande que celle de la nuit

tombante, nous devrions par conséquent remarquer à ce cercle lumineux une étendue égale à celle de la lumière zodiacale, si ces deux phénomènes provenoient de la même cause. Ainsi, l'on se demandera toujours d'où vient que le cercle lumineux qui paroît entourer la lune pendant une éclipse totale du soleil, n'est point aussi étendu que la lumière zodiacale?

Une autre éclipse totale eut lieu le 3 mai de l'année 1715. Ce phénomène fut observé en France par Maraldi, et en Angleterre, par Halley et Louville. La lune parut encore alors enveloppée d'une lumière blanchâtre, très-foible à ses extrémités, mais qui devenoit plus claire à mesure qu'elle s'approchoit de ses bords, et on remarquoit encore ici que l'étendue de ce cercle lumineux formoit à peine la dixième partie du diamètre de la lune. Halley et Louville observèrent de même que ce cercle lumineux étoit parfaitement concentrique avec le disque de la lune, et qu'il accompagna cette dernière pendant toute la durée de l'éclipse, d'où ils conclurent que cette lumière ne pouvoit nullement appartenir au soleil; car, dans cette supposition, elle auroit dû paroître ovale au commencement et à la fin de l'éclipse, et n'auroit pas dû avoir une forme circulaire. D'ailleurs, dans le moment où le centre de la lune

Digitized by Google

se trouva vis-à-vis le centre du soleil, Louville, qui observoit cette lumière avec la plus grande attention, remarqua, en même temps, que le soleil sembloit devenir plus pâle autour des bords de la lune, à mesure que cette dernière avançoit sur le disque du soleil.

Tous ces phénomènes furent encore observés, sous la même forme, pendant les éclipses totales du soleil du 22 mars 1724, et du 24 juin 1772, la première par Maraldi, et la dernière par don Ulloa.

Si les observations de Maraldi ne confirmèrent pas cette fois-ci la concentricité de la couronne lumineuse avec la lune, on ne doit l'attribuer qu'aux nuages isolés et fréquens qui, pendant tout le temps de l'observation, couvroient alors le ciel, et trompèrent ainsi l'œil, en dispersant inégalement la lumière; car Don Ulloa, qui avoit l'occasion d'observer sous un ciel plus favorable, avoit trouvé que la lune fut presque uniformément entourée d'une lumière blanchâtre, dont la largeur formoit à peine la sixième partie de son diamètre.

Ces quatre observations, qui, à ce que je crois, sont les seules qui ayent été faites avec quelque attention, prouveront suffisamment que cette lumière n'appartient réellement qu'à la lune; ce qui a effectivement engagé plusieurs astronomes à la considérer comme

Digitized by Google

une atmosphère de la lune. Mais des observations, souvent répétées, ont irréfragablement prouvé que l'atmosphère lunaire (dans la supposition même qu'il en existe une), n'étant que très-fine et extrêmement basse, ce qui la rend presqu'insensible, ne sauroit produire ce phénomène. Il est encore reconnu que les étoiles ne perdent rien de leur lueur brillante en s'approchant de la lune : ainsi, la lumière pâle que Louville avoit observée sur le disque du soleil, autour des bords de la lune, ne pouvoit pas provenir, comme le croyoit cet astronome, de l'atmosphère lunaire.

Quelle peut donc enfin être la cause de cette lumière problématique qui entoure le disque lunaire pendant les éclipses totales du soleil? Certes, cela ne peut être que la lumière solaire, qui, attirée par la partie de la lune tournée vers le soleil, se condense autour de la surface de cette partie, et reparoît sur la partie obscure tournée vers la terre.

Newton et Grimaldi, et plus particulièrement encore Delisle le jeune, de la Hire et Marat ont prouvé que l'attraction des corps détourne la lumière de sa direction, et se condense autour de leur surface; que dans certaines circonstances l'étendue de cette condensation peut être égale même au diamètre

Digitized by Google

de ces corps. Ainsi, l'expérience suivante, de Delisle, que Marat et d'autres physiciens ont répétée depuis, expliquera suffisamment cette lueur que nous apercevons pendant les éclipses totales du soleil.

L'ombre d'une boule suspendue dans une chambre obscure, devant une petite ouverture ronde, à travers laquelle les rayons du soleil puissent pénétrer, paroît toujours, sur le mur opposé, entourée d'une lueur; quand même cette boule se trouveroit à une telle distance de l'ouverture, qu'aucun rayon de lumière ne pût l'atteindre, en se plaçant au centre de l'ombre, on verroit la boule parfaitement entourée de cette lueur. La Hire a observé que l'on pouvoit même apercevoir cette lueur en plein jour, quoique beaucoup plus foible, en plaçant la boule entre l'œil et le soleil, de manière qu'elle puisse couvrir entièrement le soleil. La parfaite ressemblance de cette lueur avec celle que l'on aperçoit dans les éclipses totales du soleil autour de la lune, prouveroit donc manifestement que ces lueurs proviennent toutes les deux de la même cause.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit clairement que le soleil n'a point d'atmosphère visible, ou du moins que cette atmosphère n'a point une étendue telle qu'on la lui avoit supposée. Mais d'où vient alors cette lumière que nous

Digitized by Google

appelons lumière zodiacale, et qui accompagne toujours le soleil dans tous ses mouvemens? Nous allons faire voir qu'elle dérive exactement de la même source que nous venons d'indiquer; je veux dire que c'est la partie de la sphère terrestre tournée vers le soleil qui, en condensant la lumière solaire qu'elle attire, nous la fait apercevoir pendant la nuit.

Tout le monde sait que la nuit ne commence pour nous que lorsque le soleil est à peu près à 10 degrés au-dessous de l'horison. Soit maintenant a (*fig.* 1), le lieu d'observation AB, son horison, $b\,d$ un arc de 18°, et S la hauteur du soleil; soit encore $a\,h$ la tangente du lieu d'observation et $e\,f$ la hauteur de la lumière, l'observateur placé en a apercevra ainsi, dans son horison, le commencement de cette lumière. Comme l'arc $e\,a = b\,d$ n'a que 18°, la hauteur $e\,f$ ne formera que la vingtième partie du demi-diamètre de la terre. Cette hauteur pourroit, au premier abord, paroître contraire aux principes que nous venons d'établir ci-dessus; car, en parlant de l'observation de Don Ulloa, nous avons vu que la hauteur de la lumière qui avoit entouré la lune, formoit au moins la sixième partie de son diamètre ou le tiers de rayon, et nous avons encore vu, avec Marat, que les hauteurs de lumière autour des globes de différentes grandeurs, étoient respectivement

Digitized by Google

proportionnelles à leurs diamètres ; il s'en suivroit nécessairement que la hauteur de la lumière autour de la terre, doit au moins être égale à la sixième partie de son diamètre, ou au tiers du rayon. Mais à cela on pourroit facilement répondre, qu'il nous est impossible d'apercevoir cette lumière dans toute son étendue, vu que l'obscurité qui règne pendant une éclipse totale, n'est certainement pas aussi grande que celle d'un minuit bien noir. Du reste, comme Marat a encore prouvé par ses expériences, qu'en général la hauteur de la lumière autour d'un globe quelconque, peut s'étendre jusqu'au $\frac{8}{9}$ de son diamètre, nous pouvons donc admettre, avec certitude, que la hauteur de cette lumière autour de la terre est du moins égale à son demi-diamètre : ainsi, sa hauteur au-dessus de l'horison, ou l'angle eam, sous lequel cette lumière se présente à l'observateur placé en a, seroit au moins de 56° ; mais la réfraction de la lumière pourroit l'élever encore plus, et, en général, cette élévation dépend, en grande partie, de l'état de l'air. Nous savons, d'ailleurs, combien cette circonstance influe sur la longueur des queues des comètes. Nous avons vu, par ex. que la queue de la comète observée en 1769 paroissoit d'une longueur de 60°, suivant les observations faites à Paris ; suivant celles de Marseille, de 40°, et

Digitized by Google

d'après celles faites en mer, entre Cadix et Ténériffe, de 90°. — Voyons maintenant sous quelle forme cette lueur se présente dans le ciel, et pour cela, soit *A* (*fig.* 2) l'hémisphère observé en la partie non éclairée de la terre, *g b h* le cercle qui sépare l'hémisphère éclairé de la terre de l'hémisphère obscur, *a* le lieu de l'observateur, soit encore *a b* un arc perpendiculaire de 18° sur le cercle *g b h* et sur la lueur apparente *B CD*. Il est évident que tous les lieux, tels que *c d*, *e* et *f*, qui se trouvent des deux côtés de *b*, étant plus ou moins éloignés de l'observateur placé en *a*, la hauteur de cette lueur doit aussi nécessairement diminuer et devenir plus foible, dans le même rapport, 1°. à cause de la courbure de la terre, qui empêchera d'autant plus l'observateur d'apercevoir la lumière, à mesure que cette distance sera plus grande, et qu'il ne pourra guère en découvrir que la partie supérieure ou la moins éclairée ; 2°. parce que cette lumière doit alors traverser des couches d'air moins élevées. Cette lueur, en diminuant ainsi de plus en plus des deux côtés de *b*, formeroit de cette manière, dans le ciel, à l'endroit du lever ou du coucher du soleil, une colonne elliptique, semblable à *d Cf*, dont la largeur seroit d'autant pluspetite, quel'air seroit moins serein. Il résulte donc clairement, d'a-

Digitized by Google

près ce que nous venons de dire, que dans le cas où l'observateur changeroit son point de station, il doit nécessairement apercevoir une colonne de lumière différente, et qu'ainsi, pour chaque point de station, il y auroit une autre colonne de lumière.

Pour trouver maintenant la position que prendra cette colonne de lumière vers l'horison, nous allons supposer, pour un instant, que le soleil se trouve dans un de ses points équinoxiaux; et soit (*fig.* 3) *a* le lieu de l'observateur, *a b* un arc de 18° perpendiculaire au cercle *P b p* qui limite cette lumière. Dans ce cas, la colonne de lumière s'éleveroit le plus en *b*, et comme cet endroit se trouveroit alors le plus près de l'observateur, il s'y verroit aussi plus distinctement. Mais comme la courbe de la surface de la terre s'incline toujours de plus en plus de l'équateur vers les pôles, et que l'atmosphère est plus dense vers les pôles que sous l'équateur, il est clair qu'approchant du Nord, cette lueur disparoîtra à une plus petite distance de *b* que vers le Sud, et que par conséquent la colonne de lumière doit alors paroître comme une ellipse inclinée, dont l'axe *g f* se dirigeroit à peu près vers le soleil.

Supposons maintenant que le soleil se trouve dans le solstice d'hiver, en *k*, par exemple (*fig.* 4), que l'observateur soit placé, comme

auparavant, en a, et que l'axe $a\,b = 18°$ soit perpendiculaire sur le cercle $d\,b\,h$, qui limite la lumière; il est évident que, dans ce cas, la partie boréale qui se trouveroit éclairée, seroit plus éloignée de l'observateur que la partie australe, et que par conséquent cette lueur seroit invisible du côté du Nord, qui est plus près de b, au lieu qu'elle seroit visible du côté du Sud, qui est plus loin de b. La colonne de lumière seroit alors plus inclinée vers l'horison, et l'axe $g\,f$ de cette lumière seroit encore, comme ci-dessus, dirigé vers le soleil.

Comme nous habitons la partie boréale de l'hémisphère, il est facile de découvrir la raison de ce que nous apercevons, le plus distinctement, la lumière zodiacale dans les temps des équinoxes : car, lorsque le soleil est sous l'équateur, la courbure de la terre nous dérobe la partie la plus vive de cette lueur, et lorsqu'il est au-dessus de l'équateur, c'est la longueur des crépuscules et la clarté des nuits qui nous empêchent d'apercevoir cette lueur alors foible. Il est encore aisé de voir que les changemens continuels que nous apercevons dans la figure de cette foible lueur, dépendent entièrement de l'état de l'air.

Comme il n'est guère permis de mettre en doute l'existence de cette lueur terrestre qui se présente dans le ciel, justement de la même

manière que cette lumière que Cassini avoit nommée la lumière zodiacale, nous pouvons être persuadés que ces deux phénomènes sont absolument les mêmes ; et nous croyons que, dorénavant, les physiciens pourront fort bien se passer de la théorie de Dortous de Mairan.

N. B. Comme parmi nos lecteurs il y en a sans doute peu qui aient bien observé la lumière zodiacale, nous avons cru leur faire plaisir en reproduisant sur la planche qui accompagne ce Mémoire, l'aspect de ce phénomène lumineux, tel qu'il a été dernièrement observé au Brésil, par M. *Horner*, astronome de l'expédition de M. *de Krusenstern*. Ce savant assure que la lumière zodiacale est constamment visible dans la zone torride.

Digitized by Google

ANALYSE
DU VOYAGE DE M. LICHTENSTEIN
DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

LORSQUE la paix d'Amiens rendit aux Hollandais le Cap de Bonne-Espérance, que les Anglais leur avoient enlevé en 1795, le conseil des possessions asiatiques nomma le général Jansen gouverneur de cette colonie; M. de Mist fut chargé de la direction générale des affaires civiles. Le désir de connoître un pays qui depuis l'enfance avoit toujours occupé mon imagination, m'engagea, dit M. de Lichtenstein, à accepter une place de précepteur auprès du fils de ce gouverneur.

Ce fut vers la fin de juillet 1802 que l'on commença l'équipement des vaisseaux qui devoient transporter des troupes et des provisions dans cette colonie, et dès le 5 août nous quittâmes le Texel. Les derniers jours de septembre, nous touchâmes aux îles Canaries, et nous restâmes dix jours dans la rade de Sainte-Croix, près Ténériffe. Les vents défavorables et les calmes qui nous avoient d'abord accompagnés sur notre

Digitized by Google

route jusqu'à la ligne, commencèrent à cesser dès que nous eûmes dépassé cette ligne, et le 23 décembre, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table.

A peine cette colonie fut-elle rendue aux Hollandais, que le général Jansen prit la résolution d'en visiter la partie orientale, afin de mettre lui-même en œuvre les moyens les plus propres à étouffer les troubles et les désordres que les temps d'anarchie et d'indiscipline avoient malheureusement suscités dans cette contrée; mais son absence ne fut pas de longue durée. La nouvelle d'une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre fut de nouveau répandue dans le pays, et le général se vit obligé de retourner au Cap, afin de prendre les mesures convenables pour la défense de la colonie.

Ce fut alors que le commissaire général, M. de Mist, résolut de faire une tournée dans l'intérieur du pays; mais la dignité du premier magistrat du Cap, ainsi que sa sûreté personnelle, devoient nécessairement exiger une suite plus qu'ordinaire; il fut conséquemment décidé que le nombre de personnes qui devoient accompagner le commissaire général dans son voyage, s'éléveroit à quarante individus de divers rangs, plus huit dragons, y compris l'officier commandant l'escorte, et douze Hottentots;

Digitized by Google

sept à huit voitures, chacune atelée de six à douze bœufs, furent de même préparées pour le transport de divers effets, bagages et provisions. Il fut encore décidé que toutes les personnes bien portantes feroient ce voyage à cheval. Munis de quelques cartes, d'une boussole et de divers instrumens, j'accompagnai M. de Mist dans sa tournée, en qualité de médecin, avec mon élève.

Le 9 octobre 1803, notre caravane partit de la ville du Cap. Dans cette première journée, notre marche fut assez lente et pénible. Le chemin sablonneux que nous eûmes à parcourir, ainsi que l'ardeur du soleil, nous incommodèrent beaucoup, et ce ne fut que vers le soir que nous atteignîmes un de ces lieux de relâche que le gouvernement avait fait établir pour la commodité des voyageurs et des colons, à chaque distance d'une demi-journée de marche. Ces endroits étant exclusivement destinés à recevoir les voyageurs, à telle heure qu'ils s'y présentent, il a été expressément ordonné qu'ils ne seroient point affermés. Plusieurs arpens de terre sont alloués à chacun de ces établissemens, pour le pâturage du bétail que peuvent mener avec eux les voyageurs. Nous nous reposâmes cette soirée dans le Klavervalley (vallée de trèfle), où nous fûmes très-

Digitized by Google

bien accueillis. Le lendemain, nous continuâmes notre route, en traversant les domaines voisins de l'arrondissement de Groenkloot. Nous eûmes l'occasion de visiter ici, en passant, la colonie de Genzerkrall, qui appartient à M. Jacob Van Reenen, le même à qui nous devons l'excellent voyage dans le pays de Cafres. Le Klavervalley et le Genzerkrall sont, sans contredit, les colonies les plus fertiles de toute la contrée; plusieurs champs qui jusque-là n'avoient été engraissés que tous les trois ans, avoient déjà produit de l'orge pendant vingt-quatre années entières, et les champs de luzerne se fauchent ordinairement huit fois dans un été. Il est certain que l'intelligence et le zèle des frères Van Reenen, pour tout ce qui concerne l'amélioration de l'agriculture, avoient beaucoup contribué à la grande fertilité de leurs domaines; une telle abondance ne se rencontre que très-rarement dans ce pays, et il n'y a que fort peu de colons qui savent profiter de la bonté du sol. M. Van Reenen possède de même un haras assez bien composé, dont il se promet de grands avantages par la suite.

Les chevaux du pays sont en partie de race persane, et en partie de celle de l'Amérique méridionale. Les uns et les autres sont assez

bons pour le train; cependant on préfère, dans le pays, de se servir de bœufs pour le transport et les travaux d'agriculture.

Le lendemain, en continuant notre route, nous entrâmes dans une plaine aride et sablonneuse. Au bout de quelques heures de marche, nous arrivâmes près de la maison de *Jean Slaber*, connu par ses relations avec Le Vaillant. Jean Slaber nous parla encore avec beaucoup de chaleur de ce célèbre voyageur africain, mais il parut cependant montrer quelque doute sur la véracité des récits de son illustre compagnon de chasse; et lorsque nous lui parlâmes de la fameuse chasse aux tigres, rapportée par Le Vaillant, il nous déclara nettement que tous ces détails étoient purement imaginaires.

Quoique la plaine où nous nous trouvâmes alors n'étoit presque composée que d'une terre aride ou couverte de sable, nous apercûmes cependant, de temps en temps, quelques plantes basses et plusieurs broussailles ornées de fleurs. La haute chaîne de montagnes, dont la crête ondulée va aboutir au cap *Agulhas*, s'élevoit à notre droite et nous séparoit des vallées de *Roode-Land*. Une petite ferme, que nous n'avions atteint que vers le déclin du jour, nous servit encore cette fois-ci de retraite, et nous y restâmes la nuit. Nous eûmes

Digitized by Google

l'occasion de remarquer que, même dans les habitations les plus étrangères au luxe, les colons ont toujours soin d'observer la plus grande propreté dans l'intérieur.

A sept heures du matin, le cornet de chasse nous avoit déjà donné le signal du départ, et après trois heures de marche, un aspect nouveau vint agréablement interrompre l'aride uniformité qui jusqu'alors avoit borné notre horison. La superbe baie de Saldanha, avec les rochers élevés qui l'avoisinent, commença à se faire apercevoir. En longeant les bords ouest de la côte, notre chemin passa tantôt sur un rivage plat et sablonneux, tantôt sur des rochers élevés, et ce changement successif de notre position horisontale nous procuroit autant de vues différentes. A chaque pas les sites pittoresques de la mer sembloient varier devant nos yeux. Les cabanes des pêcheurs, les oiseaux marins qui planoient sur la surface immobile de la mer, et ces pics majestueux qui, dans l'éloignement, ne paroissoient rembrunir ce tableau que pour y mieux recueillir le mouvement et la vie, tous ces objets inattendus nous avoient présenté un coup d'œil magnifique et ravissant, et qui nous avoit d'autant plus frappés, que la triste monotonie du sol africain n'en offre point de pareil.

Digitized by Google

Le soleil venoit de retirer sa lumière vivifiante de ce spectacle charmant, lorsque nous arrivâmes à un poste du gouvernement, dans la baie de Saldanha.

Cette baie pourroit, sans contredit, être regardée comme le port le plus commode et le plus sûr de toute la côte méridionale de l'Afrique; et, certes, il n'y en a que fort peu qui puissent lui être comparées sous le rapport de sa grandeur et de la bonne tenue de son fond. Plusieurs hautes montagnes qui se trouvent sur les vingt petites îles qui entourent cette baie, la garantissent des vents orageux de l'ouest et des violences de la mer. La partie nord du bassin est d'une si grande étendue, qu'elle peut contenir plusieurs flottes; mais la partie sud ressemble, par son peu de profondeur, à un lac qui commence à dessécher. Cette partie est si riche en poissons, que les colons des environs y viennent ordinairement les chercher en grande quantité. Le sol d'alentour est d'une fertilité étonnante pour le blé; les légumes y sont encore d'une qualité excellente, et recherchés dans tout le pays; mais l'eau douce, ainsi que le bois à brûler, y manquent absolument; ce qui est la seule raison pourquoi l'on préfère toujours, jusqu'à présent, la baie de la Table à celle de Saldanha.

Le lendemain nous fîmes un voyage à une

Digitized by Google

des petites îles les plus voisines de la baie. Cette île, appelée *Schappeneiland* (île des Brebis), et qui a près d'une lieue de circonférence, n'est habitée que par des oiseaux marins, des serpens, des lézards et surtout des lapins qui paroissent être de race européenne. Ces derniers s'y trouvent en très-grande quantité; mais on n'y rencontre plus de chiens marins; depuis long-temps, le voisinage de l'homme les en a éloignés.

Le jour suivant nous partîmes pour la colonie de Riedvalley, où nous n'arrivâmes que vers le soir. Cette habitation, quoique moins étendue que celles des autres colons des environs, n'en est pas moins la demeure d'un des plus riches Hollandais. Ce propriétaire avoit tous les jours 105 personnes à nourrir, et il possédoit en outre 80 chevaux, 690 bœufs, 2,470 brebis et 230 chèvres. Les sémailles annuelles s'élevoient à la quantité de 61 mudder. (Un mudder du Cap forme à peu près cinq quatrièmes de boisseau.) Malgré cette grande quantité d'esclaves, de bétail et de provisions de blé, le colon n'a cependant presque rien de reste au bout de l'année; car tout le produit de ses biens est à peine suffisant pour fournir aux dépenses de la maison, et à l'achat des objets qu'il est obligé de se procurer hors de ses domaines, comme du drap,

Digitized by Google

de la toile, du sucre, du café, de l'épicerie, du fer, des fusils, etc. Ce n'est que par ces objets, qui lui sont indispensables, que le colon dépend encore en quelque sorte des nations commerçantes des autres parties du monde; car tout le reste se fabrique par des esclaves dans les ateliers qui entourent sa demeure.

Si l'on réfléchit maintenant qu'une telle ferme, avec toutes ses dépendances, n'étant ordinairement gouvernée que par le seul maître, doit nécessairement exiger une attention suivie et une activité constante, on est effectivement étonné d'entendre l'Anglais Barrow accuser tous les colons de manque d'activité et de paresse, en les représentant comme des demi-sauvages.

Le territoire de Riedvalley se trouve presqu'entièrement situé le long des bords de la rivière de Berg, et commence à peu près à trois lieues de son embouchure. Les fréquentes inondations de cette rivière, ainsi que la quantité d'hippopotames qu'elle renferme, y causent souvent de grands ravages.

Ces animaux destructeurs restent, pendant le jour, tout-à-fait cachés dans l'eau; mais, la nuit, ils sortent de leurs gîtes, et parcourent les champs ensemencés, où ils font des dégâts très-considérables. La baie de Sainte-Hélène,

Digitized by Google

dans laquelle se jette la rivière de Berg, a une ressemblance frappante avec la baie de la Table: toutes les deux étant exposées aux mêmes vents, elles offrent à peu près les mêmes inconvéniens et les mêmes avantages pour le mouillage des vaisseaux.

En reprenant le lendemain notre route, nous suivîmes le long de la rivière de Berg, pour nous rapprocher des monts Piquets. Le cours de cette chaîne secondaire se dirige presque parallèlement à la grande chaîne de montagnes. Un grand nombre de pics de grès, qui semblent s'élever comme des tours isolées au-dessus des montagnes, avoient attiré seuls toute notre attention. Ces pics sont très-remarquables par leur grande élévation, ainsi que par la régularité de leurs formes pyramidales.

Une colonie située sur le bord de la rivière de Berg, nous servit cette nuit de retraite; le lendemain, après avoir passé les monts Piquets, nous redescendîmes dans une vallée assez étendue. En entrant dans la plaine, nous nous trouvâmes presque vis-à-vis une grande et belle ferme, entourée de hauts chênes et de superbes orangers; nous y prîmes quelques instans de repos; mais comme il n'étoit encore que midi, et que nous avions la certitude de pouvoir atteindre une autre ferme avant l'entrée de la nuit, nous reprîmes aussitôt notre

Digitized by Google

route, et après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied de la grande chaîne de montagnes. Le terrain situé entre ces deux chaînes de montagnes est remarquable par sa grande fertilité. De nombreux ruisseaux qui arrosent cette plaine lui ont fait donner le nom de *District de Vingt-quatre Fleuves*. Ces ruisseaux vont tous se réunir à la petite rivière de Berg.

A la nuit tombante nous arrivâmes à la ferme de Gelukevaard. Comme le propriétaire de cette colonie connoissoit très-bien le pays que nous nous proposions de parcourir, nous résolûmes de rester ici pendant quelques jours.

La colonie de Gelukevaard est, sans contredit, une des plus belles et des plus fertiles de toute la contrée. Située sur la pente escarpée de rochers très-élevés, elle domine tout ce territoire fertile et abondant qui se trouve à leurs pieds. Les nombreuses allées formées par de vieux chênes, et qui traversent l'intérieur de cette colonie, les vastes bâtimens, les prairies artificielles, les riches champs de blé que l'œil découvre de tous côtés, tout annonce la fertilité, l'industrie et l'aisance. On peut dire qu'en général le district de Vingt-quatre Fleuves est très-abondant en vin, citrons, orangers et toutes sortes de fruits. Le vin, principalement le Madère et le Pontac du Cap, est ici d'une qualité très-

Digitized by Google

exquise; les autres espèces de vins du Cap ne réussissent guère que dans la partie est du mont de la Table. Toutes les plantes du nord de l'Europe profitent encore très-bien ici, et comme les hivers n'y sont que de très-courte durée, les arbres ne se trouvent effeuillés que tout au plus pendant un mois dans l'année.

Nous partîmes de cette colonie le 24 octobre. Le chemin que nous eûmes à parcourir en allant vers le nord, se trouvoit au pied de la grande chaîne de montagnes. A mesure que nous nous éloignâmes du beau district de Vingt-quatre Fleuves, le terrain devint plus aride et plus monotone. Chemin faisant, nous aperçûmes, pour la première fois, les fourmillières des termites (fourmis blanches). Elles ont à peu près la forme et la grandeur des ruches, mais elles sont si dures, que nos voitures chargées avoient passé sans les écraser. Ces fourmillières se trouvoient ordinairement en grande quantité dans les champs que les colons appellent champs stériles ou terres vagues. Les colons engraissent leurs volailles avec ces fourmis. L'intérieur de la fourmillière ressemble parfaitement à une grosse éponge; mais sa couleur, ainsi que la grande densité de l'argile dont elle se compose, indique suffisamment que ces fourmil-

Digitized by Google

lières sont cimentées par des parties animales.

Nous arrivâmes vers le soir à Pekenierskloaf, où nous avons trouvé beaucoup d'étrangers qui alloient visiter les bains; tous s'accordèrent à nous décrire le passage sur la montagne comme très-pénible et même dangereux pour des voitures chargées.

Nous éprouvâmes effectivement beaucoup de difficultés pour monter sur ces hauteurs presque inaccessibles. Le chemin sur la pente de la montagne étoit si tortueux, qu'il étoit impossible d'y faire passer nos voitures chargées. Nous fûmes obligés de les faire décharger chaque fois que le chemin changeoit de direction. Ce ne fut qu'après bien des fatigues que nous atteignîmes enfin le sommet de la montagne, qui est à 3500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quelques instans de repos sur le sommet de la montagne nous suffirent pour reprendre notre route; et quoique la pente que nous eûmes alors à descendre fût bien moins rapide que celle que nous venions de monter, il nous falloit cependant encore passer par plusieurs gorges et ravins, avant d'arriver à l'entrée de la vallée qui se trouve au pied de la montagne. Ce ne fut que vers le soir, après une marche très-lente de plusieurs heures, que nous atteignîmes l'habitation de la colonie

Digitized by Google

située à l'autre extrémité de la vallée, où nous passâmes la nuit. C'est dans le voisinage de cette vallée qu'on retrouve encore dans ce moment quelques familles de ces Hottentots originaires qui, jusqu'à présent, ont toujours conservé toutes les habitudes de leurs ancêtres. Ces hommes sauvages sont d'une telle paresse, qu'ils aiment mieux se rétrécir le ventre, et endurer pendant long-temps la faim, que de s'habituer au travail; ce n'est que lorsqu'ils se trouvent dans la dernière extrémité, et qu'ils n'ont absolument aucun autre moyen de pouvoir se procurer quelque nourriture, qu'ils vont offrir leurs services aux colons des environs. Quoique ces sauvages n'aient encore fait aucun tort aux colons, le gouvernement avoit cependant pris des mesures pour faire arrêter quiconque de ces Hottentots oseroit se montrer dans l'intérieur d'une colonie, sans pouvoir justifier de ses moyens d'existence.

Le propriétaire de cette colonie possédoit une très-belle plantation d'orangers. Ces arbres étoient tellement chargés de fruits, qu'à peine les branches pouvoient les supporter Nous avons remarqué qu'en général le territoire de cette colonie étoit très-favorable pour la culture des citrons, des limons et des orangers.

Digitized by Google

Le lendemain nous eûmes encore une route très-difficile à suivre : notre chemin, passant entre des pierres de grès fort élancées, nous conduisit tantôt sur des rochers escarpés, tantôt à travers des ravins, des gorges et des précipices presque inaccessibles; cependant, nous atteignîmes, vers le soir, les bords de la rivière de l'*Eléphant;* mais ce ne fut que le lendemain matin que nous nous mîmes à passer cette rivière. Arrivés au bord opposé de l'*Eléphant,* nous nous trouvâmes encore au pied d'une montagne très-élevée qu'il falloit remonter. Le chemin étoit effroyable, personne ne put rester sur son cheval. Nous fûmes souvent obligés de grimper ventre à terre pour pouvoir nous soutenir. Après bien des fatigues et des peines, nous arrivâmes enfin vers la nuit à Lokenburg, située dans la vallée dite Uyen valley, *vallée des Oigmons.* Cette contrée n'est pas très-habitée. Le blé y est très-peu cultivé; le vin, ainsi que les fruits, n'y sont que d'une qualité fort médiocre. Les habitans s'occupent principalement du commerce des bêtes à laine; mais on y trouve aussi quelques plantations de tabac. Les *Bosjesmans,* peuple sauvage et vagabond, sont très-fréquens dans ces environs; les habitations même ont souvent été attaquées par des hordes entières et exposées au pillage. Les colons se virent

alors obligés de leur accorder tous les ans un tribut, consistant en brebis et autres animaux : depuis ce temps ils se sont toujours tenus tranquilles.

Nous nous arrêtâmes ici pendant deux jours, pour réparer nos voitures, qui avoient été fortement endommagées dans la route. Nous ne partîmes que le 2 novembre, et nous arrivâmes le même soir à Matjesfontein ; le jour suivant, nous restâmes la nuit dans la colonie d'Akerdam, située au pied de la montagne d'Hantam ; nous trouvâmes presque tous les habitans de ce district rassemblés, pour voir le commissaire général. M. de Mist les accueillit avec bonté. Les femmes et filles des colons se présentèrent avec beaucoup de décence et d'aménité : leur costume simple, mais très-propre, parut annoncer l'aisance en évitant le luxe ; une affabilité naïve, jointe à une stricte bienséance, rendit leur conversation agréable, et même assez intéressante.

La nuit suivante, nous passâmes sur la pointe la plus orientale de ce district. Nous y remarquâmes une grande quantité d'empreintes de poissons dans les roches de schistes argileux : ces poissons ressembloient parfaitement à des anguilles. De semblables traces des révolutions qui se sont opérées sur notre globe, et qui se trouvent à une hauteur de 5000 pieds

Digitized by Google

au-dessus du niveau de la mer, sont les seules que j'eus l'occasion de remarquer dans l'Afrique méridionale.

Nous prîmes alors une direction sud-est vers les montagnes du district de *Bas-Roggeveld*. Nous passâmes la nuit à Clandsfontein, et le jour suivant nous arrivâmes dans la belle colonie de Hartebestfontein. Cette colonie possède d'excellens pâturages pour les troupeaux ; aussi y trouve-t-on des bêtes à cornes de toutes sortes en très-grande quantité. Le propriétaire possédoit 200 chevaux, 5000 brebis, 400 chèvres, etc. Le blé, le seigle et l'orge ne sont que très-médiocrement cultivés dans tout le district du *Bas-Roggeveld*.

Le lendemain, nous passâmes la nuit dans la colonie de Kuil, située sur la rivière du même nom. Nous avions remarqué que devant la maison où nous fûmes logés, toute la plaine étoit couverte de natron ; nous sortîmes enfin de ces districts montagneux le lendemain, en arrivant à *Driefontein*, située dans le district du *moyen Roggeveld*.

(*La suite à un Cahier prochain.*)

Digitized by Google

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XLVIII.

PROMENADE sur les Côtes du Golfe de la Gascogne, ou Aperçu topographique, physique et médical des Côtes occidentales de ce Golfe; par M. J. THORE, Médecin en chef de l'Hôpital militaire de Dax, et membre de plusieurs Sociétés savantes.

En retraçant sous ce titre l'itinéraire des côtes maritimes, depuis le bassin d'Arcachon, près Bordeaux, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, près Bayonne, M. Thore se proposoit de remplir un double but, celui d'être utile aux propriétaires du pays, et de fixer l'attention de l'observateur sur les objets dignes d'être remarqués.

Cet ouvrage se divise en deux parties : dans la première, l'auteur essaye de nous faire connoître la côte située entre Arcachon et Bayonne, à laquelle il donne le nom de *côte océane des Landes*.

Dans la seconde, M. Thore décrit tout ce qui lui a paru de plus remarquable entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz; il y rapporte en outre les principaux événemens historiques de cette ville. L'ouvrage est terminé par

quelques considérations générales sur l'état ancien de la côte, depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'à celle de l'Adour.

On voit que le sujet de cet ouvrage, qui intéresse également l'histoire et la géographie, mérite, sous tous les rapports, notre attention particulière. Aussi M. Thore a-t-il rendu un service essentiel à la topographie, en rassemblant dans plusieurs ouvrages, qui sans doute mériteroient d'être mieux connus, le tableau des mœurs et l'histoire physique et morale des Landais. Nous regrettons seulement que cet auteur se soit laissé entraîner quelquefois dans des discussions historiques trop minutieuses, et absolument étrangères à la topographie; nous aurions encore désiré que M. Thore eût un peu mieux soigné le style de son ouvrage, qui souvent manque de correction, et nous pourrions facilement citer plusieurs passages de ce livre à l'appui de ce que nous avançons; mais nous aimons mieux, pour l'intérêt de nos lecteurs, en extraire quelques notices dignes de leur attention.

Le tableau suivant des mœurs et des usages des Landais, nous a paru renfermer des renseignemens utiles et des détails fort curieux. Nous allons en citer quelques-uns des plus remarquables.

Le Landais, considéré tantôt sous le nom de *Marensin*, tantôt sous celui de *Cauziot*, *Cocozates*, est le même que celui désigné à Bordeaux sous le nom de *Parent*. Il forme, dans le département, une peuplade à part et distincte de toutes les autres, tant sous le rapport de son physique, de son caractère et de ses mœurs, que sous celui de ses habitudes et de sa manière de vivre. La fortune l'a partagé, il est vrai, en trois classes, le colon proprement dit, le propriétaire-colon, et le propriétaire foncier vivant de ses revenus ou des fruits de son industrie. Nous

Digitized by Google

parlerons d'abord des colons, et nous dirons ensuite quelques mots du propriétaire foncier; et par la comparaison de ces deux classes, le lecteur jugera facilement du caractère moral du troisième.

Une perspective agreste, sauvage et sans variété, s'offre à nos yeux dès que nous approchons des limites des Landes; et, en considérant l'habitant de ces contrées, on reconnoît que tous ces traits de la nature physique sont également gravés dans le caractère moral.

Si nous considérons la constitution physique du Landais en général, nous le verrons d'une stature au-dessous de la médiocre, d'une maigreur qui souvent approche du marasme, d'un teint hâve et décoloré; ses cheveux sont lisses; son tempérament marque de la rigidité dans les fibres, un défaut de souplesse et de flexibilité dans les organes, de l'irritabilité dans le genre nerveux, et de la disposition au spasme et à l'éréthisme.

Malgré les dehors de la complexion la plus foible et la plus délicate, on les voit braver impunément toutes les intempéries de l'atmosphère, coucher la plus grande partie de l'année sur la paille, quand ils sont chez eux; sur la charette ou par terre, quand ils sont en voyage; soutenir les travaux les plus rudes et les plus longs.

Les Landais sont un peuple voyageur, dont la moitié demeure, à tour de rôle, dans ses foyers, pour vaquer à la culture du pin ou de la terre, pendant que l'autre se rend avec ses bœufs aux marchés les plus voisins, pour y vendre ses denrées.

Dans leurs voyages, ils ont des stations fixes et invariables où ils s'arrêtent régulièrement; ils couchent constamment dehors sur la charette ou par terre. Chaque bouvier porte avec lui sa nourriture et celle de ses bœufs; la sienne consiste en un mauvais pain, mal pétri, exces-

Digitized by Google

sivement cuit, préparé avec de la farine de seigle ou de maïs, grossièrement tamisée, qu'il assaisonne avec des sardines de Galice; celle de ses bœufs se réduit à des tiges sèches de panis, qu'on leur fait avaler, comme par force, après avoir fait un torchis et y avoir ajouté un peu de son ou de sel. Après avoir ainsi fait manger ses bœufs pendant un temps convenable (une heure à peu près), il les lâche sur la lande, se repose pendant trois heures tout au plus, et repart alors avec le reste de la caravane, qui s'achemine vers le lieu de sa destination. Tel est le genre de vie des colons voyageurs. Parlons maintenant de ceux qui gardent les foyers.

Ceux-ci sont soumis, pour les inclinations, les goûts, les usages, les alimens et les boissons, à une si exacte uniformité, qu'il seroit difficile d'en trouver un autre exemple chez aucune peuplade.

Sous une toiture fort écrasée, ces colons ont une pièce commune et un feu commun. Le même feu, que les besoins du ménage ne permettent pas d'éteindre pendant l'été, échauffe et rend insoutenable cet appartement, leur unique lieu de rassemblement; leurs autres chambres ou réduits, toutes au rez-de-chaussée, sont étroites, basses et humides, sans carrelage, et séparées les unes des autres par des madriers mal joints, ou par des torchis entr'ouverts dans plusieurs endroits; quoique exposées aux vents coulis, la masse d'air ne s'y renouvelle jamais parfaitement: de petites lucarnes mal fermées y tiennent lieu de croisées; la lumière du jour n'y pénètre jamais, mais le chaud et le froid s'y font sentir avec une égale intensité. C'est dans ces sombres demeures, qu'on peut à juste titre qualifier du nom de cachots, que reposent, sur de mauvais grabats, ces hommes laborieux, entassés les uns sur les autres entre

Digitized by Google

deux lits de plume; lits d'autant plus mal-sains, qu'on y éprouve des sueurs aussi funestes par leur excès, que dangereuses par les suites d'une suppression presqu'inévitable. Leurs vêtemens, ou plutôt leurs haillons, ne sont ni assortis à la température du climat, ni suffisans pour la propreté. Pendant l'hiver, et dans toutes leurs courses, ils sont recouverts d'une dalmatique faite d'une étoffe brune, grossière et très-lourde, ou bien d'une espèce de gilet fait avec la peau de brebis, dont ils placent la laine à l'extérieur; quelques-uns en font pareillement des guêtres, et dans cet accoutrement, ils diffèrent peu des animaux dont ils ont emprunté la peau.

Pendant l'été, les pluies d'orage les obligent à se revêtir du même surtout; quelquefois ils le remplacent par une casaque courte, d'une toile grossière de lin, et ils marchent presque toujours pieds nus. Leur coiffure est le *barret*, qui n'est autre chose qu'une espèce de bonnet plat et rond, qu'ils regardent comme un objet d'ornement.

Le costume des femmes n'est ni plus élégant ni plus analogue à la variété des températures; leur coiffure est un grand chapeau rond à grandes ailes, orné d'un ruban noir, et très-souvent d'une tige fleurie de l'athanasie maritime.

On s'imagine bien que la nourriture doit être analogue, et que la frugalité doit régner dans les repas de ces hommes indigens. Aux mets dont nous avons parlé plus haut, ajoutez des soupes préparées avec des choux, des raves, ou les semences de hébine (*dolichos unguiculatus*), assaisonnées avec du lard rance, beaucoup de poivre ou de piment; des bouillies vulgairement appelées *escauton*, faites avec la farine de maïs

Digitized by Google

ou celle de millet, dont ils trempent les morceaux refroidis dans la graisse fondue, à mesure qu'ils les mangent, et vous aurez la base de leur nourriture. Ils aiguillonnent néanmoins leur appétit avec des plantes alliacées, ou avec du lard ou du jambon frit, qu'ils connoissent sous le nom de *mousset*. Leur boisson est de l'eau simple ou acidulée avec du vinaigre, à moins qu'ils ne travaillent pour le propriétaire foncier, qui leur fournit alors du vin.

Ils déjeûnent régulièrement à six heures du matin ; ils dînent à midi, ils soupent après le coucher du soleil.

Il n'est pas vrai de dire, d'après l'auteur anonyme d'un voyage à Bordeaux et dans les Landes, que leurs habitations ne sont que des tentes qu'ils transportent souvent d'un lieu dans un autre. Cela ne peut même s'appliquer aux pasteurs, puisque ceux-ci, quoique dans l'usage de vivre plusieurs jours de suite éloignés de l'habitation commune, ont néanmoins leurs quartiers et leurs poses habituels, où ils se retirent tous les jours avec leurs troupeaux.

Ces pasteurs sont constamment couverts, de pied-en-cap, de peaux de brebis. L'hiver, ils y ajoutent quelquefois un manteau blanc, fait d'un tissu très-grossier, auquel se trouve adapté un capuchon pointu comme un bonnet chinois, dont ils se servent pour garantir leur tête des intempéries atmosphériques. Etant obligés de se transporter souvent d'un endroit à l'autre, dans un temps très-court et à travers des nappes d'eau de 3 à 6 décimètres de profondeur, la nécessité leur a indiqué un moyen d'obvier aux deux inconvéniens qu'ils ont à vaincre, l'éloignement et l'eau. Nous voulons parler des échasses vulgairement nommées *xcanques*,

Digitized by Google

qui les élèvent de toute leur hauteur au-dessus du sol, et leur permettent de parcourir de grandes distances en peu de temps. Ce moyen leur procure en outre la facilité de promener leur vue sur toute la lande, et de veiller plus sûrement sur le troupeau confié à leurs soins. Ces échasses sont attachées aux côtés extérieurs des cuisses, qu'elles emboitent en partie, et munies, du côté intérieur, d'une planchette ou *étrier*, sur lequel ils reposent leur pied, le genou conservant toujours la liberté de faire une légère flexion; ajoutez à cela un grand bâton qui leur sert d'appui lorsqu'ils veulent s'arrêter, un fusil suspendu en sautoir derrière leur dos, dont ils sont constamment munis pour se défendre des loups, et vous aurez tout leur costume.

Du pain de seigle, quelque peu de lard, du lait et de l'eau, voilà leur nourriture; leurs brebis et leurs chiens, voilà leur société. Ils n'ont pour se distraire, dans ce genre de vie non moins austère qu'ennuyeux, que la ressource de tricoter ou de filer.

Le palais du colon, blasé par l'usage des assaisonnemens stimulans, a fréquemment besoin de l'eau-de-vie pour en réveiller les houpes nerveuses. Si, à l'excès qu'il en fait on joint celui du vin, auquel il se livre outre mesure lorsqu'il en trouve l'occasion, on ne sera pas surpris de le voir vieillir prématurément, et de voir son front se couvrir de rides dans cet âge où les autres hommes conservent encore la fraîcheur de la jeunesse. Rarément il passe la soixantième année, et le petit nombre de ceux qui vont au-delà de ce terme, se traîne courbé par la décrépitude, et perclus d'infirmités.

Quant au moral, il est nécessairement en harmonie avec le physique. Le colon est borné dans ses idées,

Digitized by Google

entêté jusqu'à l'excès, esclave des vieilles méthodes, ennemi de toute nouveauté, sombre, taciturne, ardent pour les femmes, et jaloux jusqu'à la cruauté. Ils encouragent leurs enfans impubères à contracter les devoirs du mariage; de là naissent ces hommes malingres, petits et rabougris; cette dégradation va et ira toujours en croissant.

Le colon landais; avare dans son ménage, prodigue au dehors, redoute la misère même en possédant le superflu; superstitieux au-delà de toute expression, il attribue au sortilège tous les maux qui l'affligent ou qui atteignent ses troupeaux. Il ne fait rien pour les arrêter, ou, tout au plus, il consulte ces êtres méprisables qu'on trouve partout où il y a des imbécilles qui les payent pour leurs jongleries.

Les colons ne manquent jamais aux offices divins, mais ils ne s'y rendent qu'avec l'arrière-pensée qu'au sortir de l'église ils iront dans quelque cabaret pour s'enivrer, et pour en faire le théâtre de leurs orgies, et quelquefois de leurs combats sanglans.

Inaccessible aux tendres émotions de l'ame, le colon voit d'un œil sec sa famille s'anéantir, et il défend, au péril de sa vie, celle de son bœuf et de son âne; il les soigne, dans leurs maladies, mieux que sa femme et ses enfans, non par pitié, mais par intérêt. . . . . Docile et respectueux envers les autorités, également éloigné du crime et d'une vengeance réfléchie, il est soumis, et se montre toujours disposé à obliger tout le monde.

La maison du colon, les haillons qui couvrent sa famille, tout annonce la misère: cependant, ces dehors dégoûtans ne sont qu'apparens; l'étranger n'a rien à redouter de la part de l'homme qui habite ces espèces de déserts; il doit être sûr, au contraire, de trouver sous

Digitized by Google

le chaume, des prévenances et des soins auxquels on devroit d'autant moins s'attendre, qu'ils contrastent d'une manière frappante avec la rudesse des mœurs de celui qui les prodigue.

Si nous comparons maintenant le colon avec le propriétaire foncier, nous serons obligés de convenir que ce n'est que dans les faveurs de la fortune que consistent le bonheur et les malheurs des hommes.

En effet, celui-ci est généralement riche, ou tout au moins dans une grande aisance. La fortune l'ayant mis à même de recevoir une éducation soignée, il en a profité pour se dépouiller de tout ce que son caractère avoit primitivement de rude, et il n'a conservé que ce qui en fait le charme: il est généreux et obligeant, plein d'humanité envers ses colons, et va même volontiers au-devant de leurs besoins.

Nulle part on ne trouve plus de franchise ni plus de prévenance; nulle part on n'est ni plus honnêtement ni mieux reçu; la table est amplement servie dans toutes les saisons, et leur société est aussi douce qu'intéressante.

Pour ce qui regarde le propriétaire colon, nous nous contenterons de dire qu'il forme, à peu près, le terme moyen entre les deux autres.

M. Thore nous trace ensuite le tableau des environs de Biaritz, située sur la rive opposée de l'Adour, avec la même sagacité et le même talent observateur; mais nous bornerons ici nos extraits, attendu qu'un *Voyage inédit dans les Landes* doit incessamment paroître dans ces *Annales*. (*Article de M.* ROSENSTEIN.)

Digitized by Google

Histoire générale de l'Espagne depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; par G. B. Depping. Paris, 1811, tomes I et II, in-8°.

(troisième et dernier article).

Sous le règne des empereurs, l'Espagne fut enfin domptée, ou du moins pacifiée toute entière. Si les peuplades des montagnes septentrionales ne furent pas soumises, les victoires d'Auguste leur inspirèrent du moins assez de crainte, pour les engager au repos. C'est alors que les Espagnols commencèrent à adopter les mœurs, les usages, le langage et les arts des Romains. M. Depping a consacré le chapitre II du 4e livre à présenter l'*état civil et moral de l'Espagne, sous l'empire romain :* il commence par développer le système administratif de cette province. Les villes espagnoles n'avoient pas toutes les mêmes priviléges, et ne se gouvernoient point de la même manière; elles étoient distinguées par les noms de colonies, municipes, villes de citoyens romains, villes du droit latin, villes alliées, villes tributaires. Les *colonies* étoient peuplées de bourgeois, et le plus souvent de militaires de la ville de Rome; ils jouissoient, en cette qualité, de tous les droits et de toutes les prérogatives des bourgeois de Rome : les *municipes* se gouvernoient d'après leurs propres lois, mais aussi elles ne jouissoient pas des droits des bourgeois de Rome : les villes *du droit latin* étoient celles qu'avoient peuplées des habitans du Latium, qui, sans avoir le droit de bourgeoisie à Rome, faisoient cependant partie du peuple romain. Quant aux villes

Digitized by Google

libres, *alliées*, *tributaires*, il est aisé d'en faire la distinction. Il y avoit, dans les villes de l'Espagne, différentes charges, dont les titres et les fonctions se trouvent consignées dans de nombreuses inscriptions. C'est d'après ces monumens, qu'on peut regarder comme authentiques, que M. Depping fait l'énumération des charges civiles, militaires et hiérarchiques. L'auteur examine ensuite l'état de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Le blé, le lin, la laine, le vin, l'huile, les fruits secs étoient les principaux objets d'exportation. On fabriquoit en Espagne une grande quantité de poterie, des lames d'épées et des étoffes très-recherchées : on y saloit aussi beaucoup de poissons pour la ville de Rome. Les gourmands de cette ville payoient, à un prix excessif, une substance particulière, composée du sang et des intestins de scombres, salés et confits avec des ingrédiens d'un goût piquant; c'est ce qu'on appeloit *garum*. Le commerce de ce mets était entre les mains d'une société d'entrepreneurs qui en retiroient d'immenses bénéfices, comme on le voit par des passages de Pline et de Martial. Les Romains introduisirent en Espagne le goût de tous leurs jeux favoris : les combats de gladiateurs, les pugilats, les luttes, l'escrime et les courses de chars, qui étoient les spectacles les plus magnifiques que l'on connût alors. C'étoit particulièrement de l'Espagne que le préteur de Rome faisoit venir les chevaux qui devoient concourir dans les jeux du cirque. Dans les lettres de Symmaque, il y a un grand nombre de passages relatifs à cet usage. On faisoit tant de cas des chevaux espagnols, que, sous les empereurs chrétiens, il falloit être autorisé par un décret spécial, lorsqu'on vouloit en vendre. « Outre ces divertissemens, dit M. Depping, les Espagnols en avoient d'un genre moins sévère, mais aussi moins honnête; la Bétique, surtout la ville de

Digitized by Google

Cadix, fournissoit au reste de l'Espagne et à l'Italie, des danseuses célèbres par leurs grâces folâtres, leur habileté dans la musique, leurs mouvemens souples et voluptueux, et leurs pantomimes lascives. Sous les derniers empereurs païens, le goût de ces danses étoit devenu général parmi les habitans de la capitale, et assez de passages des poètes satyriques nous font connoître combien les hommes corrompus de cette époque trouvoient d'attrait dans les attitudes séduisantes et les gestes obscènes de ces bayadères espagnoles. Ce seroit blesser la décence aujourd'hui, que de traduire littéralement les détails que Juvénal, Martial, et un auteur moderne, Martin, doyen d'Alicante, nous donnent sur ce genre de danse, qui n'a pas été tellement aboli sous les empereurs chrétiens, qu'il ne s'en trouve plus de trace. Le véritable fandango est la danse des filles de Cadix d'autrefois, si cependant on peut donner le nom de danse à un amusement qui consiste plutôt dans le tressaillement de tous les membres du corps. Encore actuellement, les femmes, dans l'Espagne méridionale, s'y distinguent; celles de Cadix soutiennent leur ancienne réputation».

Les monumens que les Romains ont érigés en Espagne, sont en très-grand nombre. L'auteur en cite les principaux; il passe ensuite à la littérature des Espagnols sous l'empire romain. Les œuvres des deux Sénèques, de Lucain et de Martial prouvent les progrès que l'Espagne avoit faits dans la littérature romaine. M. Depping donne des détails sur la vie de ces hommes illustres; mais il prouve que l'Espagne s'attribue à tort l'honneur d'avoir donné naissance à Quintilien, Silius-Italicus, Pomponius-Mela et Florus.

Le chapitre III est intitulé, l'*Espagne devenue chrétienne*. Dans le troisième siècle du christianisme, l'histoire de

Digitized by Google

l'Espagne prend une nouvelle face. Les Espagnols s'empressent d'embrasser la religion chrétienne; plus les persécutions d'un Dioclétien et d'un Dacien, son ministre, sont violentes, et plus les progrès du christianisme sont rapides. Les cruautés de Dacien, de Dioclétien et de leurs délégués augmentent tous les jours le nombre des martyrs. Constantin donne enfin le repos à l'église. C'est vers l'avènement de ce prince au trône impérial, que se tint en Espagne le premier concile général et national. M. Depping en rapporte plusieurs canons qui servent à faire connoître l'esprit et les mœurs du temps. Un, entr'autres, est conçu en ces termes : « *Prohibendum ne qua fidelis vel catechumena aut comatos aut viros cinerarios habeant* ». La licence des mœurs, remarque à ce sujet M. Depping, était déjà si grande à cette époque, que les femmes riches, par un raffinement digne des pays les plus efféminés de l'Asie, entretenoient un grand nombre d'esclaves, parmi lesquels elles distinguoient les Germains et les Gaulois, à cause de leur taille élégante et de la force de leur tempérament. Ces hommes étoient à leur service en qualité de laquais, de coiffeurs, etc., mais, en effet, elles en faisoient autant d'instrumens de leurs débauches. C'est pour empêcher les femmes chrétiennes de tomber dans ces excès abominables, que le canon 67 leur défend d'avoir à leur service des hommes à longs cheveux (*comatos*), et des esclaves coiffeurs (*cinerarios*). » (1)

Constantin partagea tous les états soumis à sa domination en quatre gouvernemens, présidés par quatre grands dignitaires, appelés *préfets du prétoire;* il y en avoit deux pour l'Orient, et deux pour l'Occident. L'Espagne formoit, avec la Gaule et la Grande-Bretagne, une des

(1) Voyez le Commentaire de l'évêque Albaspinæus sur ce canon.

Digitized by Google

deux préfectures de l'Occident; le préfet résidoit en Gaule, mais il avoit, en Espagne, un délégué, sous le nom de *vicaire*. Avec cet empereur, commença la hiérarchie romaine. On vit alors des métropolites et des prêtres ou *presbyteri*, c'est-à-dire des anciens : le titre d'archevêque est beaucoup plus moderne; le clergé entra insensiblement en possession des droits, des priviléges et des revenus des prêtres païens. Les hérésies firent à l'église presqu'autant de mal que les persécutions. Constantin et ses successeurs, sans cesse sollicités de se déclarer pour les diverses sectes schismatiques, tels que les Ariens, les Priscillianistes et autres, furent souvent très-embarrassés, et ne surent quel parti prendre. Ces diverses sectes jouent un grand rôle dans l'histoire d'Espagne, par les troubles qu'elles causèrent dans cette province. Le Priscillianisme y prit naissance, et y eut des partisans nombreux, surtout beaucoup de femmes, que Priscillien avoit séduites par son éloquence, et qu'il traînoit à sa suite dans toutes les villes par lesquelles il passoit. Les évêques espagnols le poursuivirent avec tant d'acharnement, qu'il eut enfin la tête tranchée à Trèves, où il s'étoit rendu pour prévenir l'empereur Maxime en sa faveur. Ses partisans transportèrent ses restes en Espagne, et jurèrent, en fanatiques, de propager sa doctrine.

Cependant l'empire romain touchoit à sa fin. Déjà les nations venues du nord de l'Europe, pénétroient de toutes parts dans les Etats romains. Honorius et Arcadius ne furent pas capables de leur résister. L'Italie, l'Espagne et la Gaule furent envahies en peu de temps. Avant de passer au règne des Goths, M. Depping jette un coup-d'œil sur les changemens qui s'étoient opérés en Espagne sous les empereurs chrétiens. Les mœurs étoient dans un état déplorable; le peuple étoit accablé de

Digitized by Google

nouveaux impôts, introduits par Constantin et son successeur Constance. « Ces deux souverains, voulant imiter dans leur cour la magnificence asiatique, attaquèrent toutes les sources de richesses que leur fournissoit l'empire, sans se soucier des suites que devoient avoir ces mesures imprudentes: ils ôtèrent aux villes leurs biens communaux, les privèrent des droits de péage et d'autres priviléges qu'elles avoient possédés, et néanmoins ils exigèrent d'elles des tributs plus nombreux encore qu'auparavant. Si une ville n'étoit pas en état de payer, le gouvernement s'adressoit aux *décurions*. Cette magistrature devenoit dès-lors un fléau des plus insupportables, et il n'y avoit pas de moyens auxquels les hommes riches n'eussent recours pour s'y soustraire. Un grand nombre de familles quittèrent les villes et se retirèrent dans les déserts; plusieurs hommes embrassèrent l'état ecclésiastique, seulement pour être à l'abri de la charge de décurion; mais toutes ces précautions devinrent inutiles. L'empereur Valentinien ordonna qu'on les arrachât à leurs retraites, pour les forcer à s'acquitter des fonctions curiales dans les villes. . . . . » La langue latine commençoit déjà à se corrompre dans les campagnes; le clergé l'écrivoit encore avec assez de pureté. L'Espagne eut, à cette époque, plusieurs auteurs assez remarquables, entr'autres le poète Aurèle Prudence. « Depuis l'introduction du christianisme, dit M. Depping, la poésie avoit changé de sujet et de ton; entrée au service de la religion, elle avoit perdu cette harmonie, ce goût exquis, cette variété qui font le charme des compositions de Virgile, d'Horace et de Catulle. La poésie chrétienne étoit grave et simple, sans ornement et sans recherche; ses chants étoient plutôt des élans d'un cœur pénétré des merveilles de la religion, que des expressions habilement tournées, ou inspirées

Digitized by Google

par le génie. Pour chanter le triomphe et les grands mystères du christianisme, l'abolition des superstitions païennes, la gloire des saints et la toute-puissance de Dieu, les poètes chrétiens disoient simplement ce qu'ils sentoient, et ils s'abandonnoient au sentiment pour exprimer leur émotion. Examinées froidement, dans le silence du cabinet, leurs poésies paroissent monotones, négligées et incorrectes; mais, chantées au son de l'orgue, ou d'autres instrumens, par une communauté pieuse, assemblée dans une église, elles font le plus grand effet, et sont capables d'inspirer à l'ame une émotion qui va jusqu'à l'enthousiasme. C'est ainsi que les hymnes de Prudence produisent un effet semblable à celui des plus beaux morceaux de la poésie classique. »

Le livre V contient l'histoire de l'Espagne sous les Goths. Avant l'invasion de ce peuple, l'Espagne fut ravagée par les Vandales, les Suèves et les Alains. Ces peuples barbares portèrent la misère des habitans au comble; mais ils ne jouirent pas long-temps des fruits de leurs cruautés; ils se désunirent et se détruisirent eux-mêmes : les Goths vinrent s'emparer de leurs conquêtes. Il n'y eut que les Suèves qui se maintinrent encore dans la partie occidentale de l'Espagne; le reste de cette province fut incorporé dans le royaume des Goths. Les rois se succédèrent rapidement; la plupart moururent d'une mort violente : dans les premiers temps, ils vivoient sans faste, et ne se distinguoient de leurs sujets que par une longue chevelure. Léovigilde fut le premier des rois Goths qui parut en public revêtu d'ornemens royaux. La diversité des opinions religieuses causa pendant long-temps des troubles toujours renaissans : les Espagnols étoient catholiques, et les Goths ariens. Recarède résolut enfin d'abjurer l'Arianisme, et de faire du Catholicisme la reli-

Digitized by Google

gion dominante. Cette innovation ne fut pas sans danger; mais par de sages mesures, il réussit dans son projet, et depuis lors, l'Arianisme se perdit peu à peu. Le roi Vamba eut à combattre une faction nombreuse, à la tête de laquelle se trouvoit un de ses généraux, le duc Paul. Vamba marcha contre lui avec une armée nombreuse, s'empara de Narbonne et puis de Nîmes, où le duc Paul fut arrêté dans les souterrains de l'amphithéâtre romain, et condamné par un conseil de nobles et d'ecclésiastiques. Sous les successeurs de Vamba, les factions se multiplièrent; les assemblées nationales y prirent une part active, et travaillèrent à diminuer l'autorité royale. Les Maures, qui, depuis long-temps, convoitoient l'Espagne, et surtout l'Andalousie, profitèrent enfin des dissensions intestines et du mauvais état de l'armée des Goths, pour faire leur invasion dans leur royaume. Le roi Rodrigue rassembla toutes ses forces pour les rejeter en Afrique. Une bataille décisive fut livrée à Xerès, et gagnée par les Maures, sous le commandement de Tarek. Avant cette bataille, Tarek prononça la harangue suivante, que M. Depping a tirée d'un manuscrit arabe de la bibliothèque impériale: « Musulmans ! les vaisseaux qui vous ont portés dans cette île sont repartis : semblables à des orphelins délaissés par un tuteur impitoyable, vous êtes dans une terre étrangère, privés de tout secours et de tous les moyens de fuir. Derrière vous est la mer, devant vous l'ennemi. Vous le voyez s'avancer avec son armée, ses bagages et ses provisions. Quant à vous, vous n'avez pour bagages que vos épées : vos seules provisions sont celles que vous arracherez aux Goths; mais auparavant il faut les vaincre, ces ennemis de nos califes et de notre prophète : ce n'est que dans une prompte victoire que repose notre salut. Tout retard est ici pernicieux pour nous et avantageux

pour les Goths : ainsi, répandons, sur-le-champ, la consternation dans leur armée, et arrachons-leur cette terre fertile, où ne doit flotter que l'étendard de Mahomet. C'est vous qui avez été choisis par le calife pour soumettre ces contrées à notre sainte religion; il s'en est reposé sur votre valeur connue, pour l'agrandissement de son empire. En remettant entre vos mains le sort de cette entreprise, il étoit assuré d'avance de son succès. Soldats, quelle est votre heureuse destinée! vous allez étendre la gloire des musulmans dans ces contrées, et y faire respecter le nom de Mahomet! Vous parlerai-je des nombreux avantages qui seront le fruit de votre bravoure? des récompenses immortelles que vous réservera dans un autre monde le grand prophète? du magnifique butin qui va échoir aux vainqueurs, et que vous ne partagerez point avec ceux qui n'ont point partagé vos périls? de ces richesses qui, après les fatigues de la guerre, vous promettent une vie douce et oisive? et si tous ces avantages ne vous touchent pas, resterez-vous insensibles à l'idée d'enlever les femmes de cette *île*, fameuses par leurs charmes? ces belles houris, vêtues d'étoffes tissues d'or, et parées de perles et d'émeraudes? Les rois orgueilleux de nos ennemis les tiennent enfermées dans des châteaux qu'ils croyent inaccessibles : musulmans! votre courage y pénétrera; vous êtes dignes de vous allier au sang des rois. Dieu, n'en doutez pas, vous protègera dans la conquête de cette *île;* c'est lui qui répandra votre renommée dans ce monde et dans l'autre. Ne croyez pas qu'en vous exhortant à braver tous les dangers, je cherche à m'y soustraire moi-même : vous me les verrez affronter avec autant d'intrépidité que vous; je me précipiterai le premier dans les rangs ennemis, pour y chercher Rodrigue, et lui donner la mort, si Dieu le veut ainsi; je mourrai ensuite content, puisque la victoire vous sera assurée, et

Digitized by Google

que vous ne pourrez manquer de trouver un chef digne de vous guider. Mais si une destinée fatale m'arrache la vie avant d'avoir exécuté mon projet, vous serez mes vengeurs, et vous vous frayerez, par la mort de Rodrigue, un chemin dans cette île. »

Il est curieux de comparer ce discours avec celui que l'historien Mariana a tiré de son imagination, pour le mettre dans la bouche de Tarek. Dans l'un, on reconnoît les idées d'un musulman; dans l'autre, celles d'un chrétien.

M. Depping a eu, en général, pour l'histoire de l'invasion des Maures, des matériaux qui ont manqué aux historiens espagnols. Cette circonstance importante a sûrement échappé à un critique maladroit, qui, dans un de nos journaux, vient de reprocher à M. Depping de n'avoir pas suivi, pour cette partie de l'histoire d'Espagne, l'ouvrage d'*Abulcacim Tarif Abentarique.* Ce critique donne une grande preuve de son ignorance, puisqu'on sait, depuis long-temps, que le prétendu ouvrage arabe d'Abulcacim a été forgé par un Espagnol du seizième siècle, Michel de la Luna, et qu'il ne mérite, par conséquent, aucune foi dans les endroits où il s'écarte des autres historiens.

Après la bataille de Xerès, une partie des Goths se retirèrent en Asturie et en Galice, sous la conduite de Pélage; les autres, qui restèrent dans leurs foyers, furent soumis aux Arabes, et contraints à payer un impôt modique. Tous les chrétiens ne se retirèrent donc point en Asturie, comme l'assurent les historiens espagnols. M. Depping rapporte plusieurs conventions entre les Maures et les chrétiens; conventions qui prouvent que les Maures furent très-raisonnables dans leur système de conquête, et n'imposèrent point un joug onéreux aux Espagnols. Dans une de ces conventions, le général arabe Alhancar accorde aux habitans de Coïmbre des juges chrétiens et

Digitized by Google

des églises, pourvu qu'ils payent un certain droit, et il ajoute : « Le monastère des montagnes, appelé *Laurbano*, ne payera rien, parce que les moines m'indiquent de bonne volonté les lieux de leur chasse, et qu'ils font bon accueil aux Maures, etc. » Ce traité est, en général, une pièce très-curieuse. Le royaume que les Goths formèrent dans le nord de l'Espagne, fut d'abord très-petit et très-pauvre. Sans la victoire de Charles Martel, toute l'Espagne et la France auroient peut-être succombé au joug mahométan. Charlemagne ne fut pas aussi heureux que Charles Martel ; il fut défait à Roncevaux, et ne put arracher aux Maures que quelques villes de la Catalogne et de la Navarre. C'est à la mort de ce fameux prince que M. Depping s'arrête, pour raconter ensuite l'histoire des Maures, réservée pour le troisième volume.

Le second est terminé par un coup-d'œil sur l'état civil et moral de l'Espagne, sous le règne des Goths. L'auteur examine leur constitution et leurs lois, et prouve que ce furent les vices de leur gouvernement qui préparèrent leur chute en Espagne. La milice des Goths n'étoit point stable, et avoit d'autres défauts frappans : aussi les Maures ne trouvèrent-ils plus aucune opposition après la bataille de Xerès. L'auteur examine ensuite la hiérarchie des Goths, point très-important dans leur histoire, puisque le clergé influoit sur le gouvernement, l'instruction, l'éducation, les mœurs, les beaux arts, etc. L'instruction sous le règne des Goths n'offre pas des résultats satisfaisans. Voici ce que dit à cet égard M. Depping : « Mariana a beau dire que c'est en Espagne seulement que s'est toujours conservé le goût des lettres et des sciences : tous les faits détruisent cette assertion, et prouvent le contraire. En effet, dans quel autre pays que dans l'Espagne un évêque fut-il obligé d'écrire au pape, comme Licinien, que si, pour être prêtre, il ne suffisoit de savoir que Jésus-Christ

Digitized by Google

à été crucifié, on ne trouveroit personne capable de remplir les fonctions ecclésiastiques? Et comment auroit-on conservé en Espagne les lumières et le bon goût, puisque le plus instruit de ce pays, le fameux Isidore, défendit aux moines, comme une chose pernicieuse, la lecture des auteurs païens, en ne leur recommandant que les livres de dévotion? C'est la France qui, la première, sentit le besoin de rétablir l'instruction publique. La fondation de l'école épiscopale de Tours date de l'an 570. Ce ne fut qu'un demi-siècle après, qu'Isidore en fonda une pareille à la cathédrale de Séville : les autres cathédrales, tant d'Espagne que des autres pays de l'Europe, imitèrent cet heureux exemple, et ce fut ainsi, graces au clergé, que se conserva du moins une lueur de littérature. . . . . Il y avoit sûrement peu de personnes qui en savoient autant qu'Isidore : et à quoi leur auroit servi une plus grande instruction? Les ducs, les comtes et toute la noblesse n'avoient besoin que de bravoure pour réussir et pour se distinguer. Dans le clergé, on n'étoit pas plus exigeant : le huitième concile de Tolède ordonne que celui qui veut entrer dans l'état ecclésiastique, sache du moins tout le pseautier, les cantiques usuels et la manière de baptiser, et il renvoie à l'école ceux qui ont été faits prêtres sans savoir bien lire et chanter.

On ne trouve dans cette époque que des écrivains ecclésiastiques : les arts n'étoient pas mieux cultivés que les lettres. L'auteur cite, pour preuves, quelques-uns de leurs monumens d'architecture et de sculpture, leurs médailles . . . . Il est certain que ce tableau fera un grand contraste avec celui que M. Depping présentera à la fin du règne des Maures.

Le public attend avec impatience la continuation de cette *Histoire* savante, judicieuse et, en général, bien écrite. (*Article du* RÉDACTEUR.)

Digitized by Google

PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou *Description de toutes les parties du Monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe, précédée de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique, et accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. MALTE-BRUN.* Tome IIe de 670 pages in-8°, avec 4 pl. gravées en taille-douce, contenant la *Théorie générale de la Géographie.* Tome IIIe de 624 pages, contenant la *Description de l'Asie, excepté l'Inde.* (1).

(PREMIER ARTICLE.)

(*Extrait du Moniteur, n° 340, du 6 décembre 1811.*)

LORSQUE le premier volume de ce Précis parut, nous rendîmes justice à l'érudition de l'auteur, à la saine critique qui le dirige, et à ses talens comme écrivain. Nous considérâmes l'ouvrage comme un véritable traité de géographie, revêtu des formes littéraires et historiques,

(1) L'Ouvrage complet formera 5 forts volumes in-8°, imprimés en grand format, sur beaux caractères neufs de philosophie, et papier superfin d'Auvergne; avec un Atlas de 24 cartes géographiques coloriées, format in-folio; ces cartes, dirigées par l'Auteur, sont

Digitized by Google

propre en même temps à répandre le goût de cette science et à en hâter les progrès. Mais nous ne nous sommes point dissimulés que le mérite éminent du premier volume n'offroit pas une garantie complette et infaillible d'un mérite égal dans le second. La géographie physique, qui en forme la partie principale, touche sur tant de points à toutes les sciences naturelles, qu'il faut nécessairement, pour bien la traiter, n'être étranger à aucune de ces sciences. Il ne faut pas se hâter d'en conclure que l'exécution d'un semblable travail devroit être confiée à une société de savans, dont chaque membre se chargeroit de la partie qui lui seroit la plus familière; cette division du travail produiroit de petits mémoires incohérens, incomplets, contradictoires même, et non pas le majestueux ensemble d'un traité général, d'un système de la science. C'est un seul homme, c'est un géographe qu'il faut; mais ce géographe doit être assez instruit dans les mathématiques, la chimie, la physique, la géologie et les trois branches de l'histoire naturelle descriptive, pour savoir tirer des riches dépôts de ces diverses sciences tout ce qui convient à la géographie physique, et pour en faire une juste application. Il faut encore (et ce n'est pas là le point le moins difficile) qu'il sache traduire les vérités exprimées

dessinées par MM. *Lapie* et *Poirson*, gravées par d'habiles artistes, et coloriées avec grand soin.

Le prix du tome IIIe est de 8 fr. broché, pris à Paris, et 10 fr. *franc de port par la poste*. Les tomes Ier et IIe, avec l'atlas, coûtent 39 fr., pris à Paris, dont 6 fr. à valoir sur le dernier volume, et 43 fr. 75 cent. *franc de port*. Le prix de l'Ouvrage complet (en 5 forts volumes in-8° avec atlas de 24 cartes coloriées), est de 58 francs, pris à Paris. Le tome IV est sous presse. On ne vend séparément aucune partie de cet ouvrage.

A Paris, chez *F. Buisson*, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10. On *affranchit* l'argent et la lettre d'avis.

en langage scientifique, dans ce style historique qui seul convient à la géographie; il faut encore qu'il sache développer ces vérités, les disposer et les combiner sous des points de vue géographiques; en un mot, il faut qu'il sache en créer un nouveau corps de science.

Un examen long et réfléchi nous a convaincu que l'auteur du Précis de la Géographie universelle n'a méconnu aucun des devoirs que nous venons de tracer, et que, pour y satisfaire, il a joint toutes les ressources d'un esprit éclairé et étendu, à toutes celles d'une patience infatigable et d'une ardeur rare pour le travail et l'étude. Si, après tant d'efforts, M. Malte-Brun déclare lui-même « que la » géographie physique est en même temps la partie la » plus intéressante et la plus imparfaite de son Précis », cet aveu ne doit point faire croire qu'il existe déjà d'autres géographies physiques plus rapprochées de la perfection. En effet, le travail de M. Malte-Brun n'a été précédé que d'un seul ouvrage semblable, qui fût digne de l'attention des savans; je veux parler de la *Description physique du globe terrestre*, par le célèbre Bergmann. On a lieu d'être surpris de ce que l'ouvrage, peut-être le plus parfait, d'un savant aussi généralement estimé, n'ait pas eu en France, comme partout ailleurs, les honneurs de la traduction. Mais ce traité de géographie physique, admirable en 1769 ou 1770, où il parut pour la première fois, est aujourd'hui suranné dans plusieurs parties et incomplet dans d'autres. Le plan de Bergmann diffère de celui de M. Malte-Brun sur quelques points essentiels; l'ouvrage suédois est précédé d'une courte esquisse de l'histoire des découvertes; elle devenoit inutile dans l'ouvrage français, attendu que M. Malte-Brun a tracé dans son premier volume, le tableau historique détaillé de tous les états successifs de la géographie; Bergmann s'est plu à

Digitized by Google

donner de grands développemens à la théorie chimique de la composition des eaux minérales, aux principes de la cristallographie et à d'autres objets qui touchoient à ses études favorites; il a aussi consacré un quart de volume à une esquisse de la physiologie des plantes et des animaux, esquisse parsemée d'idées ingénieuses et de tableaux pleins de grace; mais il n'a presque pas dit un mot sur la distribution géographique des êtres organiques, sur la partie de la physiologie qui devoit spécialement entrer dans un traité de géographie physique.

En examinant le plan du traité de la géographie physique de M. Malte-Brun, on y reconnoît, comme il l'annonce lui-même, le dessin de Bergmann, dégagé de plusieurs objets étrangers à la science géographique, augmenté de quelques parties neuves et essentielles, enfin, refait partout sur une échelle tantôt plus grande et tantôt plus petite que celle du chimiste suédois. Ce nouveau plan est très-facile à analyser; cette circonstance prouve combien il est simple et clair.

La géographie physique, ou la description générale de notre globe, dans le plan de M. Malte-Brun, embrasse deux grandes divisions; dans la première, la terre est considérée comme un corps physique; dans la seconde, comme le séjour des êtres organiques. La première de ces divisions est la géographie physique *pure;* l'autre est la géographie physique *appliquée.*

Dans la première partie, la matière présente elle-même cinq sous-divisions, savoir : la configuration extérieure du globe, les substances solides dont se compose le corps proprement dit de notre planète, les substances liquides qui en recouvrent la surface, les fluides ambians qui lui servent d'enveloppe, et enfin les révolutions que le globe ainsi constitué a subies.

Digitized by Google

Dans la seconde partie, il se présente trois sous-divisions, savoir : la distribution des plantes, celle des animaux et celle de l'espèce humaine.

Il nous paroît que ce plan marque, en général, assez bien les véritables limites de la géographie physique. Mais en descendant aux détails de chaque sous-division, il peut s'élever des doutes sur les proportions dans lesquelles il faut traiter les objets. Ainsi, personne ne niera que M. Malte-Brun n'ait eu raison d'insister sur les phénomènes que présente la configuration de la surface du globe, sur les véritables divisions des terres et des mers, sur les formes extérieures et la structure intérieure des montagnes, sur la nature des bancs, des couches, des filons et autres accidens de terrain ; mais après avoir consacré deux livres de son traité à cet objet, il a peut-être accordé un trop grand espace à l'énumération des substances solides simples, qui entrent dans la composition du globe ; il traite ce sujet en deux livres, l'un pour les métaux, l'autre pour les minéraux acidifères, inflammables et terreux. Il eût été possible de resserrer en un seul livre ce qu'il falloit absolument dire dans une géographie physique sur le gisement et la distribution de ces substances, seul point de vue qui ait rapport à la géographie physique. Toutefois les notions intéressantes dont cette petite histoire des minéraux est remplie, et les agrémens du style qui en relève les détails les plus arides, feront oublier à beaucoup de lecteurs que ce morceau est une digression un peu trop longue. Les deux livres suivans, qui traitent des substances solides agrégées ou des roches et des débris de corps organiques, sont dans les justes proportions ; peut-être pourroit-on même les étendre un peu. La classification des roches que M. Malte-Brun adopte, offre du moins l'avantage d'être claire,

Digitized by Google

commode et indépendante de toute hypothèse géologique. Dans l'intéressante et laborieuse énumération de ces étonnans débris d'un monde végétal et animal, antérieur à l'état actuel du globe, on désireroit quelquefois une distribution plus critique, distribution qui, à la vérité, manque également dans les ouvrages où l'on traite *ex professo* de la géologie. Les principes de l'hydrologie, ou la description générale des eaux courantes et stagnantes, des sources, rivières et lacs, de la mer, des marées et des courans, a coûté moins de peine à M. Malte-Brun; car, outre Bergmann, le Français Monnet et l'Allemand Otto ont traité cette partie avec assez de soin. Les deux livres que M. Malte-Brun y consacre, offrent un grand nombre de ces descriptions animées et brillantes qui font aimer la science à ceux qui ne la connoissent point, et qui délassent agréablement l'attention même du lecteur savant.

Parmi ces descriptions, nous en citerons une qui nous semble réunir à un haut point l'élégance littéraire et l'exactitude scientifique.

« L'aspect de ces continens et îles de glace surpasse toute idée que l'imagination pourroit nous en donner. Tantôt on croit voir des montagnes d'un pur crystal et des vallées semées de diamans; tantôt des tours grisâtres avec leurs flèches resplendissantes, semblent s'élever au-dessus d'un rempart crénelé de glaces. L'atmosphère brumeuse, qui agrandit et rapproche les objets, rend ce spectacle encore plus gigantesque; mais il faut avoir un cœur d'airain pour oser s'enfoncer dans ces mers inhospitalières: car si le navigateur n'y a point à craindre les tempêtes, extrêmement rares sous ces latitudes, si les trombes et les ouragans y sont inconnus, il craint d'autres dangers bien plus capables d'effrayer les esprits

Digitized by Google

les plus téméraires. Tantôt des glaçons énormes, agités par le vent et les courans de mer, viennent se heurter contre son frêle navire : point de rocher ou d'écueil si dangereux ni si difficile à éviter ; tantôt ces montagnes flottantes entourent perfidement le voyageur, et lui ferment toute issue ; son vaisseau s'arrête, se fixe ; en vain la hache impuissante cherche à briser ces masses énormes ; en vain les voiles appellent les vents, le bâtiment est comme soudé dans la glace, et le navigateur, séparé du monde des vivans, reste seul avec le néant. Qu'elle est affreuse la situation de ceux qui, ainsi enfermés par la glace, n'ont d'autre ressource que de quitter leur vaisseau, et de marcher sur cette croûte consolidée de la mer, qui, à chaque moment, peut s'entr'ouvrir sous leurs pieds ! Heureux encore si, mourant de froid et de faim, tous ensemble réunis sur un morceau de glace flottante, ils peuvent être jetés sur les rivages de la Sibérie ou de la Nouvelle-Zemble ! Mais, la plupart du temps, il ne reste aucun espoir de vie aux malheureux naufragés sur cette terrible mer : ou l'onde glaciale les engloutit, ou le tyran de cet affreux empire, l'ours blanc, les dévore ; ou enfin l'intensité du froid étouffe dans leurs corps la chaleur vitale : leurs pieds se collent sur la glace, le sang s'arrête dans leurs veines, et, pour eux, la nuit polaire devient une éternelle nuit »

Les trois livres suivans contiennent les principes relatifs au fluide ambiant ou à l'atmosphère ; dans le premier, l'auteur décrit rapidement la nature de l'air et des principaux météores ; le second traite des mouvemens propres de l'atmosphère ou des vents, et la troisième, de la température locale. Dans ce dernier livre, M. Malte-Brun a élevé des doutes très-fondés

Digitized by Google

contre le système de division des climats, adopté par Hippocrate, dans son célèbre *Traité des airs, des eaux et des lieux*, système qui, n'étant évidemment que le résultat de quelques faits locaux, ne sauroit satisfaire à la masse d'observations qu'ont procurées une connoissance plus étendue du globe, et une étude plus approfondie de la nature. Sans vouloir entrer plus avant dans cette discussion intéressante, et sans prononcer sur la validité de tous les nouveaux principes de climatologie mis en avant par M. Malte-Brun, nous engageons les médecins-naturalistes à prendre en considération sérieuse cette partie de la géographie-physique, si importante pour la science médicale.

On eût désiré que dans trois livres entiers, consacrés à la considération de l'atmosphère, l'auteur eût trouvé l'espace pour exposer d'une manière plus satisfaisante l'emploi du baromètre dans la détermination des hauteurs des montagnes. Il regrette aussi avec raison, lui-même, de n'avoir pas eu assez d'égard à la belle *Théorie du calorique rayonnant*, de M. Prévost, de Genève.

Après avoir retracé l'état physique actuel de notre terre, l'auteur jette un coup-d'œil sur les révolutions qu'elle a dû subir ; il distingue deux classes de faits ; ceux qui, prouvés par des témoignages positifs, appartiennent à la géographie physique, et ceux qui, n'étant fondés que sur des conclusions, ne doivent figurer que dans les systèmes géogoniques. Il consacre deux livres à la considération de ces faits : dans l'un il trace le tableau imposant du combat perpétuel des élémens qui se disputent le droit de bouleverser la surface de notre globe ; dans le second, il raconte toutes les tentatives que les anciens et modernes ont faites pour combiner ces faits isolés en forme de systèmes. L'un et

Digitized by Google

l'autre livre offre une lecture très-piquante et des morceaux d'une grande force de style ; mais comme nous avons déjà cité un passage qui prouve le talent de l'auteur, comme peintre, nous transcrirons ici un morceau qui fera connoître la manière avec laquelle il expose et combine les faits géologiques.

« A côté des révolutions volcaniques, dit-il, il faut placer les *éruptions boueuses*, phénomène qui, de temps en temps, a lieu dans les volcans, mais qui se présente encore isolé et dépendant de causes particulières. Le *Maccaluba*, en Sicile, est le plus fameux parmi les *monts terrivomes*, s'il nous est permis de créer ce terme nouveau ; dans l'état ordinaire, on voit une fange semi-fluide bouillonner dans les entonnoirs qui terminent chaque monticule élevé sur cette montagne, ou plutôt sur cette colline argileuse. La fange s'élevant en demi-globes, retombe après avoir laissé échapper une bulle d'air ; mais il y a des époques où, après une grande pluie, tous ces petits cratères disparoissent ; la masse entière de la montagne fermente : on entend des tonnerres souterrains ; une gerbe de boue et de pierres s'élance à 200 pieds de haut. Non loin de Bologne, plusieurs fondrières, appelées les *Salses*, présentent en petit des phénomènes semblables ; elles se trouvent dans des tertres formés de terres salines et alcalines : on en a vu sortir de la fumée et des flammes. La Crimée et l'île de Taman qui en est voisine, renferment plusieurs collines d'où il sort des éruptions boueuses : on en a vu une lancer des flammes. Dans les mêmes lieux, vis-à-vis de la ville de Temruk, il s'éleva, en 1799, du milieu de la mer, un îlot qui, après avoir lancé de la boue, des flammes et de la fumée, disparut sous les flots ; enfin, sur une langue de terre vis-à-vis de la

ville de Taman, il y a une colline nommée en tartare *Koub-Obo*, qui, en 1794, éprouva une explosion terrible : une colonne d'un feu rouge pâle s'élança à près de trois cents pieds de haut ; la boue, mêlée de bitume, fut lancée à un quart de lieue de distance. La masse entière qui avoit été rejetée, fut estimée à 100,000 pieds cubes ; c'étoit, selon Pallas, de l'argile bleuâtre. Les *montagnes croissantes* qu'on trouve auprès du Caucase, près Bakou et près de l'embouchure du fleuve Kur, tiennent à la même classe ; elles sont produites par des sources qui rejettent une boue argileuse saline ; il s'est formé de cette manière des collines de soixante-dix toises d'élévation. Les volcans eux-mêmes rejettent, quoiqu'avec plus de violence, des matières en fusion aqueuse ; ceux qui couronnent la chaîne des Andes, aux environs de Quito, ne vomissent que peu de scories, mais une énorme quantité d'eau et d'argile, mêlée de carbone et de soufre. Ces exemples suffisent, ce nous semble, pour faire sentir que loin d'être un phénomène isolé et de peu d'importance, les éruptions des matières terreuses en fusion aqueuse, sont encore aujourd'hui une des sources les plus remarquables des changemens arrivés à la surface du globe, et qu'elles ont probablement eu jadis une très-grande influence sur la formation de nos montagnes. Nous croyons pouvoir attribuer à une cause, sinon de cette espèce, du moins de ce genre, l'origine des roches coagulées, connues sous le nom de *Basaltes*. »

Après avoir ainsi décomposé le globe terrestre en ses parties solides, liquides et aériformes, l'auteur passe à la considération « de ces êtres innombrables qui offrent sur tous les points de ce globe le spectacle de la vie, qui en embellissent la surface, qui en consument les iné-

Digitized by Google

puisables sucs nourriciers, et, par un sort commun, y trouvent mille tombeaux divers. » Dans cette partie du traité, qu'on peut appeler *Géographie physique appliquée* ou *mixte*, les végétaux réclament la première place. L'auteur examine d'abord l'influence de la température sur les plantes ; il fait voir jusqu'à quel point elles résistent au froid et au chaud, vivant ici sous la neige, et là se plaisant dans les eaux de sources chaudes. L'humidité et l'air sont les deux principales conditions pour la croissance des plantes. L'auteur entre aussi dans quelques détails sur les rapports qui existent entre les végétaux et la nature chimique des terres ; mais il observe, avec raison, que ni la chimie ni la physiologie végétale ne sont assez avancées pour fournir à la géographie des plantes un nombre suffisant de principes certains. Il peint ensuite, d'après le savant M. de Humboldt, la marche progressive de la végétation ; il indique, trop rapidement, peut-être, les centres primitifs de la végétation, d'où les plantes ont dû se répandre sur le reste du globe ; il cherche à restreindre l'idée qu'on s'est formée des migrations des plantes ; enfin, il retrace l'aspect qu'offrent les différentes zônes du globe terrestre, sous le rapport de l'enveloppe végétale dont elles se revêtent.

Le livre 43 traite de la distribution géographique des animaux. Ici l'auteur hasarde quelques idées métaphysiques dont nous laissons l'appréciation aux zoologues ; il nous suffit de dire que, d'après ces vues, principalement relatives à la liberté individuelle des êtres organiques, il a considéré les rapports géographiques de ces êtres dans l'ordre suivant : les zoophytes et les mollusques, tant nus que testacés, ordre d'êtres qui se rattache au règne minéral, et qui ne change presque

Digitized by Google

point de place ; les insectes, ordre dont les vers forment la plus basse échelle, et qui se rapproche tellement du règne végétal, que c'est toujours au milieu de la plus vigoureuse végétation que naissent les insectes les plus brillans et les plus forts ; les poissons, qui déjà se détachent fortement de la nature inorganique, et qui, à l'instar des animaux terrestres, semblent former des tribus particulières, régnant chacune dans sa partie de l'Océan, et ayant, comme les nomades, *leurs stations*, ou points de réunion, ainsi que leurs routes de migrations ; les cétacés, que la géographie est obligée de rapprocher des poissons, et qui paroissent divisés en deux nations distinctes, l'une appartenant au pôle boréal, et l'autre au pôle austral ; les reptibles, qui sont au dernier rang des animaux terrestres, et qui ne prospèrent que dans les climats chauds et humides ; les oiseaux, chez qui une grande liberté d'organisation est balancée, soit par le besoin d'une nourriture particulière, soit par leurs goûts et leurs affections pour les lieux qui les virent naître ; enfin, les quadrupèdes, seul ordre d'animaux dont la distribution géographique soit assez marquée et assez connue pour qu'on puisse essayer d'en retracer un tableau régulier. M. Malte-Brun considère toutes les races connues des quadrupèdes comme s'étant répandues des quatre centres primitifs, savoir, le plateau de l'Asie, celui de l'Afrique, la Nouvelle-Hollande, et l'Amérique méridionale. Chacune de ces quatre parties des races animales offre des espèces et des genres qui lui sont particuliers ; ainsi, la Nouvelle-Hollande possède ses ornithorinques, ses wombat, ses opposoums, ses kangourous ; l'Amérique méridionale nourrit les yagar, les couguar, les lama, les tapir ; ainsi, le tigre est propre à l'Asie, le lion est origi-

Digitized by Google

naire de l'Afrique. L'éléphant indien diffère essentiellement de l'éléphant du Cap, mais il est naturel de supposer que l'Asie et l'Afrique étant contiguës, plusieurs races d'animaux ont pu passer d'un de ces continens dans l'autre.

C'est maintenant l'homme que l'auteur fait paroître sur la scène ; il l'annonce de la manière suivante :

« La terre dominoit au-dessus des mers ; les nuages envoyoient leur douce rosée ; les ruissaux serpentoient dans la plaine ; les forêts revêtoient les flancs de la montagne ; les fleurs émailloient la colline ; dans les airs et au fond de l'océan, et sur toute la surface du globe, les animaux divers se livroient aux mouvemens de leur intelligence imparfaite. Mais aucun être ne concevoit la majestueuse harmonie de ce vaste Univers qui venoit de naître : aucune pensée, libre et immortelle, ne planoit au-dessus de toute cette poussière animée ; aucun œil ne s'élevoit, humide de larmes pieuses, vers la source éternelle de la vie. Le Créateur du monde voulut qu'il existât des êtres capables de comprendre son divin ouvrage, et l'*homme* naquit. » Le reste de ce livre est digne d'un aussi bel exorde. L'auteur y considère successivement les questions les plus intéressantes, telles que l'unité et les variétés de l'espèce humaine, d'après le système de Blumenbach ; la faculté que l'homme a de s'acclimater partout, la population présumée de diverses parties du monde, les rapports numériques entre les décès, les naissances, les mariages, les sexes ; les causes physiques et morales qui font multiplier l'espèce, les résultats de la poligamie, et le divorce.

Ici se termine ce savant traité de géographie phy-

Digitized by Google

sique ; il est suivi par une esquisse rapide des principes de la géographie politique, dans laquelle l'auteur classe les diverses nations d'après leurs langues, leur religion, leur gouvernement, leurs relations sociales et morales ; il accumule ici d'avance le résultat des recherches des descriptions particulières, réservées pour le volume suivant ; il termine par un coup-d'œil philosophique sur la marche de la civilisation d'une partie du monde à l'autre.

Le traité de géographie est précédé par une introduction à la géographie mathématique, dans laquelle l'auteur déclare franchement avoir emprunté aux *Traités de la Sphère* précédemment publiés, quelques définitions et démonstrations élémentaires. Ici, ce qui intéresse surtout le public, c'est de savoir que l'auteur a rajeuni ces matières arides par de nombreux traits d'érudition ; c'est que son exposé historique des recherches relatives à l'aplatissement du globe peut fournir, même aux savans, quelques points de vue nouveaux, et qu'enfin son Traité de Cartes géographiques est le plus complet qu'on ait présenté dans une géographie universelle.

L'examen sérieux et impartial que nous venons de faire de ce deuxième volume du Précis de la Géographie universelle, fait assez voir que cette partie de l'ouvrage n'est pas inférieure à la première, sous le rapport de la solidité des recherches, et qu'elle lui est supérieure par l'intérêt varié des sujets, par la grandeur et la nouveauté des vues, et par le mérite du style. Tel savant, sans doute, eût pu mieux approfondir telles parties isolées; mais nous doutons qu'aucun géographe ait conçu un plan plus vaste et pourtant

Digitized by Google

plus régulier que celui que nous venons d'analyser.

Nous allons, dans un article suivant, examiner le troisième volume, qui contient l'Asie, excepté l'Inde.

J. Corréa de Serra.

Sur deux Ouvrages relatifs à la Hollande.

Au moment où le voyage de LL. MM. en Hollande attire sur ce pays les regards de l'Europe, en même temps qu'il resserre davantage les liens qui, depuis un an, rattachent à l'Empire français cette portion de l'ancienne Gaule, nous croyons qu'il est de notre devoir de faire connoître deux intéressans et jolis ouvrages, publiés en Hollande il y a quelque temps, mais qui ont encore pour la France tout le piquant de la nouveauté. En voici les titres :

Voyage dans l'intérieur de la Hollande, fait dans les années 1806 *et* 1808; 2 vol. in-8°, avec 38 planches, représentant les principaux monumens, vues pittoresques et costumes de ce pays, gravés très-soigneusement et imprimés en couleur (1).

Tableaux des habillemens, des mœurs et des coutumes en Hollande, au commencement du dix-neuvième siècle, imprimé en français et hollandais; un vol. grand in-4°, sur vélin superfin, orné de magnifiques planches, coloriées avec le plus grand soin, représentant les différens costumes hollandais (2).

C'est principalement aux yeux que s'adressent les au-

(1) Prix : 27 fr., et 30 fr. franc de port par la poste. A Amsterdam, chez *E. Maaskamp*, imprimeur-libraire.

(2) Prix : 48 fr., cartonné en papier maroquin. Même adresse.

N. B. Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez *P. Blanchard et compagnie*, libraires.

Digitized by Google

teurs de ces deux ouvrages; car, disons-le franchement, le texte français manque de pureté, de justesse d'expressions, de goût et d'élégance. Ce jugement sévère s'applique dans toute son étendue au *Voyage;* le style dans lequel il est rédigé n'est pas même du *français réfugié :* on voit que c'est un Hollandais qui parle. Les *Tableaux* sont accompagnés d'un texte mieux écrit, mais très-succinct. Ces observations, que nous arrache l'amour de la vérité, n'empêcheront pas les amateurs de livres de voyages, de rechercher avec empressement l'un et l'autre ouvrage. Les planches sont réellement dessinées, gravées et coloriées avec soin et avec goût; celles surtout des *Tableaux des habillemens* sont très-belles. Les sujets principaux sont les costumes bizarres des habitans de la campagne en Hollande, costumes dans lesquels la propreté, la recherche et la richesse des étoffes se joignent à des formes surannées, à une roideur gothique et à un goût excessif de la solidité. Parmi les costumes des jeunes filles, il y en a pourtant qui ont de la grâce; tels sont ceux que représente la planche intitulée *la Promenade.* La jeune fille *morave*, avec sa mère, et la *fille allant en traîneau*, plairont également à tout le monde. Dans les *Voyages* on remarque, outre les costumes qui y sont reproduits en petit, des *vues* d'Amsterdam, de Rotterdam, de Nimègue, de Flessingue; les plus intéressantes sont celles du quai de *Rapenbourg*, à Leyde, scène de l'affreux désastre causé par l'explosion d'un bateau chargé de poudre. On peut encore distinguer la vue de la bourse d'Amsterdam, et du monument d'Erasme. On trouve dans le texte beaucoup de notions curieuses, qui, pour intéresser, n'auroient besoin que d'être mieux écrites; dans l'article relatif au village de Brock, si fameux par la propreté excessive qui y règne, on apprend qu'une demoiselle, morte depuis peu, a fait

Digitized by Google

placer dans les rues, de distance en distance, des colonnes qui supportent des *miroirs*. On regrette que dans deux volumes aussi minces, l'auteur ait encore cru trouver de la place pour des réflexions longues et oiseuses. Nous conviendrons toutefois que ses raisonnemens sont en général dictés par le meilleur esprit, et par un patriotisme louable; nous citerons pour exemple ses idées sur l'encouragement de l'industrie, pages 34 et 35.

Comme ces deux ouvrages n'embrassent que la Hollande *occidentale*, située sur la gauche de l'Yssel et du Zuiderzée, il seroit fortement à désirer que l'habile et instruit éditeur voulût, dans une continuation, étendre ce travail utile à la Hollande orientale, ou aux anciens pays d'Over-Yssel, de Drenthe, de Groningue et de Frise.

Variétés Géographiques et Historiques.

NOTE SUR LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE DES SEPT-PROVINCES DE VENEZUELA. — Les journaux politiques retentissent du bruit de la révolution que le général *Francesco Miranda* vient d'opérer dans une partie de l'Amérique méridionale. Fatiguée des funestes discordes qui agitent la nation espagnole, la capitainerie générale de Caracas, formée principalement de la province de Venezuela, s'est constituée en république fédérative, composée de sept états. Nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur communiquer sur-le-champ les notions imparfaites, il est vrai, mais assez peu connues, que fournit le Recueil espagnol, le *Viagero universal*, sur cette contrée, notions qu'ils pourront suivre sur la seconde feuille de la *Carte de l'Amérique méridionale* qui accompagne le cahier 46.

La province de Venezuela s'étend entre celles de Cu-

Digitized by Google

mana à l'est, de Santa-Martha à l'ouest, et du royaume de la Nouvelle-Grenade au sud-ouest, ayant pour limite méridionale le cours de l'Orénoque, et étant baigné au nord par l'Océan, ou plus particulièrement par la mer de Caribes. Il paroît qu'en y ajoutant la province de Cumana, elle forme la capitainerie générale de Caracas ; les *partidos* de Apure, de Meta, de Nutrias et de San-Jayme en ont été détachés pour être incorporés dans la nouvelle province de *Barinas*. Il y a certainement eu encore d'autres changemens depuis la publication de l'ouvrage espagnol que nous analysons ; car on nomme comme les sept provinces formant la nouvelle confédération, celles de *Cumana*, de *Caracas*, de *Barcelona*, de *Merida*, de *Truxillo*, de *Barinas* ou *Varinas*, et de l'île *Marguerite*. On ne parle pas de la province de *Maracaybo*, qui est la Venezuela primitive; car ce fut à l'entrée de la grande lagune de Maracaybo que les Allemands, envoyés par les négocians Welser d'Augsbourg, fondèrent l'établissement qui, d'après les localités, fut appelé Venezuela ou *petite Venise*. C'est par suite des arrangemens administratifs et politiques que le nom est passé à la province de Caracas.

Cette belle et riche contrée doit à ses hautes montagnes et à ses nombreuses rivières une température plus douce que n'en promet sa situation, presque sous l'équateur. Le terrain, diversifié par des vallées et des montagnes, produit, selon les localités, toutes sortes de fruits et de denrées ; ici prospère le blé, là le maïs; on cultive le coton et le tabac; la canne à sucre donne des produits exquis ; le cacao est pourtant la principale production, et l'on en exporte 130,000 *fanegas* : la fanega est de $\frac{9}{4}$ boisseaux et $\frac{516}{1000}$. Les forêts sont remplies de bois précieux, d'acajou, de cèdre, de brésil. Il n'y a presque pas d'arbre où il ne se trouve un essaim d'abeilles. La vanille est aussi aromati-

Digitized by Google

que que celle de Soconusco; la salsepareille et l'indigo viennent en abondance, et la juridiction de Carora produit de la cochenille aussi fine que celle de Mizteca, dans la Nouvelle-Espagne. Les côtes maritimes, qui abondent en poissons, fournissent un sel très-beau, et auquel on prétend trouver un goût particulièrement agréable. Parmi les animaux, on distingue une race de chevaux qui ne le cèdent point à ceux d'Andalousie ou de Chili.

Le partido d'*Orituca* se distingue par un sol gras, qui produit de l'excellent tabac, plus aromatique encore que celui de la Grita. Dans le beau partido de *Valencia*, qui renferme un grand lac semblable à celui de Genève, il y a des terrains qui manquent d'eau; c'est également un inconvénient qu'éprouvent les cantons de *Coro* et de *Maracaybo*. On n'ose cultiver le cacao à *Puerto Cabello*, crainte des ouragans. Près *Barquisimeto* on a découvert des mines d'étain qui ont été abandonnées, attendu les ressources bien plus avantageuses que présentent les divers genres de culture.

La population de ce pays s'accroît rapidement; mais les dénombremens ne sont pas complets. Voici les aperçus statistiques qu'en donne l'ouvrage espagnol que nous venons de citer. Il y avait en 1787, dans toute la province de Venezuela, proprement dite :

53,055	esclaves.
147,564	gens de couleur libres.
27,764	Indiens tributaires.
25,390	Indiens libres.
79,237	blancs.
TOTAL... 333,359	habitans.

Il y avoit à la même époque, dans la même province,

Digitized by Google

1144 plantations de cacao, 220 d'indigo, 436 de sucre : 30 mixtes de ces trois espèces, 2 de tabac. Divisée en 23 *partidos*, elle renferme 193 communes (*pueblos*), avec 19,372 maisons. Après la capitale, *Léon de Caracas*, les meilleures villes étoient *Valencia*, *Barinas* et *Mérida*.

On trouve des notions plus récentes, mais moins précises, dans le *Voyage à la Terre-Ferme*, par M. *Depons*. Ce voyageur porte la population actuelle de toute la capitainerie générale de Caracas à 728,000 individus.

STATISTIQUE DE LA BOHÊME, *pour l'an* 1811. — D'après un recensement officiel qu'on vient de terminer, la Bohême renfermoit, en 1811, au mois de juin, 266 villes ou cités, 110 faubourgs (*Vorstædte*), 295 bourgades ayant le droit de tenir marché, 11,892 villages, 521,703 maisons, et 752,437 familles.

La population indigène s'élevoit à 3,114,288 individus, ce qui fait 27,634 de plus que dans l'année 1810. Il y en a 1,429,745 du sexe masculin, et 1,684,543 du sexe féminin. Cette surabondance de femmes est remarquable.

Il faut ajouter à cette population les individus des autres provinces et les étrangers, ce qui porte le nombre d'individus vivant en Bohême, à 3,137,495.

En distinguant par classes cette population, on trouvoit 4174 ecclesiastiques, 2083 nobles, 6304 fonctionnaires ou personnes vivant noblement, 75,727 bourgeois artisans et artistes, 139,369 colons, 22,030 jardiniers et autres états semblables, 50,629 juifs.

Il y avoit, parmi les habitans mâles, 557,530 mariés, et 872,215 non-mariés ou veufs.

Voici la distribution de la population indigène, d'après les divisions politiques du royaume :

Digitized by Google

Prague, capitale.	76,148
Cercle de *Beraun*	131,770
——— *Bidschow*	195,117
——— *Budweis*.	169,025
——— *Bunzlau*.	313,592
——— *Chrudim*	241,786
——— *Czaslau*.	178,259
——— *Elbogen*.	188,427
——— *Kuarzim*	142,805
——— *Klattau*.	139,265
——— *Kœnigingrœtz*	262,802
——— *Leutmeritz*.	291,193
——— *Pilsen*.	168,943
——— *Prachin*.	209,416
——— *Rabonitz*.	133,015
——— *Saatz*.	113,086
——— *Tabor*.	159,639

Il manque à ces tableaux une donnée intéressante, savoir, le nombre respectif des Allemands et des Bohêmes-Slavons.

Nouvelles diverses.

— Les journaux américains annoncent avec beaucoup d'éloge l'ouvrage suivant : *Travels through the south of France*, etc., etc., *by Lieutenant-colonel* PINKNEY; c'est-à-dire, Voyage dans la France méridionale, par une route peu fréquentée, fait dans les années 1809 et 1810, avec la permission du gouvernement français, par M. *Pinkney*, lieutenant-colonel. C'est, dit-on, un tableau très-agréable de la nature et de l'aspect de lieux, ainsi que des mœurs des habitans. L'auteur a parcouru les bords de la Loire, ceux de l'Isère, ceux de la Haute-Garonne, tout le Languedoc, et une partie de la Provence. Une traduction de cet ouvrage auroit probablement beaucoup de succès parmi nous.

Digitized by Google

— Un ouvrage magnifique vient d'être ajouté à la collection des voyages pittoresques que possède l'Angleterre. C'est le *Pitturesque voyage to India, by the way of China*, par MM. *Thomas Daniell* et *William Daniell*. Il consiste en cinquante planches in-folio.

— On annonce, comme devant paroître, un ouvrage posthume, intitulé *Letters on Sicily* (Lettres sur la Sicile), par M. *Irvine*, médecin des troupes britanniques à Malte.

— M. *Mac Gill* a publié une *Relation sur l'état de Tunis*, fruit de ses observations personnelles, faites il y a deux à trois ans.

— Le *onzième* volume des *Recherches Asiatiques* vient de paroître : il contient, parmi d'autres articles qui intéressent la Géographie, la *Relation d'un Voyage à l'une des sources du Gange*.

— On croit avoir découvert, dans l'île de Malte, le *tombeau d'Hannibal ;* c'est un grand caveau, dans lequel il se trouvoit un sarcophage, et sur le mur une inscription punique, contenant le nom d'*Hannibal Bar-Melech*. Cette découverte mérite confirmation.

— Les *Mines de l'Orient*, recueil précieux publié à Vienne, aux frais de M. le comte Rzewusky, continue toujours à paroître, quoiqu'avec une sage lenteur. Le quatrième cahier, qui vient de nous être remis, contient parmi d'autres articles :

1° De très-savantes *observations* de M. *Silvestre de Sacy*, sur deux provinces de la Perse orientale, le *Gardjestan* et le *Djauzdjan* (en français).

2° La suite de la *Relation d'un voyage en Perse*, par M. *Salvatori* (en italien).

3° Mémoire de M. *Joseph Hammer*, sur la question proposée par la troisième classe de l'Institut : Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence morale et politique du mahométanisme, etc., etc. (en français).

4° Essai sur un passage d'Abulfeda, avec plusieurs remarques savantes et neuves sur *la Gnomonique des anciens*, par M. *Beigel* (en allemand).

5° Réponses aux *Questions sur les Samaritains*, envoyées

Digitized by Google

à Naplouse (Samarie) par M. le sénateur *Grégoire*, qui, avec sa bienveillance ordinaire, en a communiqué le manuscrit au rédacteur (en allemand).

6° Des étymologies slavonnes, tirées du Samscrit; diverses notices littéraires, etc.

Nous donnerons une analyse substantielle des articles de M. Silvestre de Sacy et de M. Hammer.

— M. *Hausmann*, professeur à l'université de Gœttingue, a publié un *Voyage dans la Scandinavie*. Quoique principalement consacrée à des observations minéralogiques et géologiques, observations qui se lient aux recherches du savant *Léopold de Buch*, cette relation renferme plusieurs aperçus de géographie et d'histoire qui pourront fournir matière à un extrait dans un bulletin suivant.

— Les *Éphémérides géographiques*, publiées à Weymar, et qui méritent d'être généralement connues, annoncent que le grand *Atlas russe*, publié par le Dépôt impérial des Cartes, à Pétersbourg, continue à être perfectionné par les observations astronomiques nouvelles et les mesures trigonométriques qui s'exécutent dans diverses parties de ce vaste empire. On attend sous peu la publication des cartes de la Finlande.

—Le même journal fait l'éloge d'un *Plan topographique de la Campagne de Rome*, considéré sous le rapport de la géologie et des antiquités, dessiné et expliqué par M. *Sickler*, savant allemand, qui demeure depuis plusieurs années dans l'ancienne capitale du monde. Ce plan est accompagné d'un *Pantogramme*, ou *Vue descriptive générale de la Campagne de Rome*, dessiné à la manière des panoramas. On assure que ces deux morceaux, précieux pour la topographie, renferment plusieurs observations neuves sur un sujet tant de fois traité.

— *L'Annuaire du Bureau des Longitudes* pour l'an 1812, vient de paroître (1). On y retrouve divers articles utiles et instructifs qui y figuroient l'année dernière. Les tableaux de population sont plus étendus.

— M. Félix Renouard de Sainte-Croix vient de faire

(1) Un vol. in-18, chez la veuve Courcier.

Digitized by Google

paroître la traduction d'un ouvrage fort intéressant, savoir : le *Code pénal des Chinois* (1) ; c'est M. Georges Staunton, un des Européens les plus versés dans la langue chinoise, qui l'a traduit de l'original chinois en anglais. Nous n'avons encore pu parcourir que la préface et la table des matières ; mais nous y avons entrevu que cet ouvrage, touchant presqu'à tous les points de l'existence politique et sociale des Chinois, nous aidera singulièrement à former un jugement impartial et fondé sur cette nation célèbre. Nous nous occuperons d'une analyse philosophique de ce livre, sous les points de vue qu'on vient d'indiquer.

— *De la richesse minérale, ou considérations sur les mines, usines et salines des différens Etats, et particulièrement du royaume de Westphalie*, pris pour terme de comparaison avec une carte du royaume de Westphalie et des pays circonvoisins, par M. *Héron de Villefosse*, inspecteur divisionnaire au corps impérial des mines, etc., etc.

M. Héron de Villefosse fut chargé, en 1803, de veiller à la conservation des mines et usines de Hartz, dans le pays de Hanovre ; il avoit en même temps reçu l'ordre de recueillir et d'envoyer au conseil des mines de France, les renseignemens les plus détaillés sur ces établissemens célèbres. Jeune et laborieux, il sut profiter de cette occasion favorable pour étudier l'art des mines avec plus de certitude ; il chercha à acquérir la connoissance des faits intéressans que son devoir exigeoit de recueillir : M. Héron de Villefosse ne perdit pas son temps dans l'école savante de la Saxe. Un séjour de plusieurs années, des rapports journaliers avec des hommes habiles et des professeurs célèbres, le mirent à même de comparer avec soin les mines et usines de ces pays, avec celles qu'il avoit vues ailleurs. Il conçut, dès lors, la première idée d'un ouvrage général sur les mines et usines, dont le but seroit de faire connoître les ressources minérales de tous les pays, dans leur état actuel, et sous le double point de vue de l'économie politique et de l'art. « Il se présente, dit l'au-

(1) *Ta-tsing-Leu-Lee*, ou les Lois fondamentales du Code pénal de la Chine, avec le choix des statuts supplémentaires, originairement publié à Pékin, sous la sanction des empereurs *Ta-tsing*, composant la dynastie actuelle, traduit en anglais, avec des notes, etc., par *Georges Staunton* ; traduit en français par M. *T. Renouard de Sainte-Croix*. II vol. in-8°, chez Le Normant.

Digitized by Google

teur, deux points de vue sous lesquels il est également utile de considérer l'exploitation des mines, usines et salines; l'un a pour objet la direction économique, l'autre la direction technique des établissemens de ce genre.» Cette distinction a déterminé le plan de l'ouvrage. Le premier volume, qui paroît, comprend la division économique; le second, qui paroîtra incessamment, est consacré à la partie technique.

Au premier volume, se trouve jointe une carte du royaume de Westphalie, etc. Nous reviendrons par la suite sur cet ouvrage intéressant.

— *Essai sur la Géographie minéralogique des environs de Paris*, avec une *carte géognostique* et des coupes de terrain, par *G. Cuvier*, secrétaire perpétuel de l'Institut, etc., etc. et *Alexandre Brongniart*, correspondant de l'Institut, ingénieur au corps impérial des mines, etc., etc.

Cet ouvrage ne faisoit que de paroître, lorsque ce cahier des *Annales* se trouvoit déjà sous presse, ce qui nous oblige de renvoyer à un des cahiers prochains l'analyse détaillée des nombreuses observations de ces savans distingués; nous nous contenterons, pour le moment, de dire que ce travail de MM. Cuvier et Brongniart présente un grand nombre d'aperçus lumineux, fruits de recherches profondes sur les diverses sortes de terrains qui constituent le sol des environs de Paris, et tels que le monde savant doit en attendre de la sagacité et de l'érudition de ces hommes qui lui ont déjà donné tant de preuves de leur zèle pour la science.

Nous avons déjà donné, dans ces *Annales*, t. VI, p. 123, une idée provisoire du but et de la nature des recherches de MM. Cuvier et Brongniart.

— *Souvenirs historiques, ou Coup-d'œil sur les monarchies de l'Europe, et sur les causes de leur grandeur ou de leur décadence.* 1810 (1). L'auteur a choisi pour épigraphe cette pensée de Voltaire : *La supériorité d'une nation ne dépend que de ceux qui la conduisent.* Son ouvrage peut être utile à ceux qui aiment à trouver rassemblés en peu de pages les principaux évènemens de l'histoire, avec les résultats qu'ils ont produits. L'auteur de ce petit ouvrage passe successivement en revue les Etats de l'Europe; il indique som-

(1) Chez *Colas*, impr.-libraire. Paris, 1 vol. in-8° de 190 pages.

Digitized by Google

mairement leur origine, les causes de leur grandeur ou de leur décadence. Il examine d'abord quelles sont les causes qui peuvent influer sur la destinée d'un Etat ; après les avoir divisées en causes intérieures et en causes extérieures, il en tire quelques observations générales, qu'il applique aux principales monarchies de l'Europe, à mesure qu'il les passe en revue. L'auteur traite plus amplement, avec raison, de la France que des autres Etats. Ses réflexions sur cette partie sont suivies d'un tableau historique et chronologique des guerres que la France a soutenues depuis Clovis en 486, jusqu'à Napoléon en 1800. Le résumé de ces listes est curieux ; il en résulte que la France a eu, dans le 12e. siècle, 44 ans de guerre, sans compter les croisades ; dans le 13e siècle, 86 ; dans le 14e siècle, 62 ; dans le 15e siècle, 86 ; dans le 16e siècle, 80 ; dans le 17e, environ 80, et dans le 18e siècle, 43 ans de guerre.

— M. *Alexis Dumesnil*, de Caen, avantageusement connu par un ouvrage intitulé *Esprit des religions*, (ouvrage dans lequel des idées ingénieuses et profondes se trouvent mêlées à quelques assertions hasardées, à quelques faits mal exposés ou mal saisis), vient d'enrichir notre littérature historique d'un *Essai sur le règne de Louis XI* (1), qui a excité de vives discussions et fait naître les jugemens les plus opposés. Comme nous ne voulons parler qu'après un mûr examen d'une production aussi remarquable, nous nous bornons provisoirement à l'annoncer, nous réservant de l'analyser dans un bulletin suivant. Heureux si une seconde et une troisième lecture, en nous faisant connoître à quel point l'auteur est bon observateur et juge impartial, ne détruisent pas l'impression que nous a laissée un premier aperçu ! Nous dirons seulement, à l'égard du style, que les passages fortement pensés et énergiquement exprimés, nous ont paru en assez grand nombre pour faire pardonner un certain goût pour les expressions à la fois vagues et tranchantes que l'auteur paroît avoir puisées dans les écrits de M. de Bonald.

— La deuxième livraison de la *Biographie universelle*, publiée par les frères Michaud, est digne de la première ;

(1) Un vol. in-8°. Chez *Maradan*

elle nous paroît même supérieure par le sage choix et les justes proportions des articles. On blâmera peut-être les longues digressions de l'article *Beccaria*, et, en général, il est vrai de dire que la philosophie et la littérature y tiennent plus de place qu'il ne convient; mais c'est une erreur brillante, un défaut avantageux pour le succès de l'ouvrage, surtout en France, où l'on exige, même dans un dictionnaire, de l'agrément et de l'esprit. Ces deux premières qualités d'un livre français, ne pouvoient guère manquer aux articles de MM. *Auger, Barante, Beauchamp, Bernardi, Bourgoing, Chéron, Esménard, Feletz, Fiévée, Lally Tolendal, La Salle, Mersan, Michaud, Paroletti, Suard, Tréneuil, Tissot* et autres littérateurs distingués, qui ont coopéré à cette grande entreprise. Parmi les biographies des savans, on remarque de bons articles de MM. *Lacroix, Rossel, Biot, Delambre, Du Petit Thouars, Corréa de Serra, Chaussier* et quelques autres; on regrette de ne rien trouver de M. *Cuvier* dans cette livraison, imprimée pendant son voyage en Allemagne. L'érudition et les sciences historiques gagneront par les morceaux précieux qu'ont fournis MM. *Silvestre de Sacy, Sismondi, Langlès, Ginguené, Stapfer, Clavier, Boissonade*, etc., etc. On peut ajouter à tous ces noms ceux de MM. *Depping, De Noual La Houssaie, Mersan, Roquefort, De Stassart*. Il ne seroit pas juste d'oublier les élégans et spirituels articles de M. *Castellan*, sur les artistes. M. *Brun-Neargaard*, Danois, a aussi donné quelques articles instructifs dans ce genre. Nous aurions désiré un peu plus de recherches critiques dans quelques-uns des trop courts articles sur les voyageurs, signés L. R—e. Il se trouve parmi les collaborateurs un célèbre *métaphysicien*, qui s'est avisé, dans la livraison précédente, de composer l'article *Achenwall*; au lieu de faire connoître les ouvrages de cet écrivain, il a jugé plus utile de déclamer contre ceux qui ne regardent la prétendue science de la *statistique* que comme étant ou une partie de la géographie, ou une partie de la politique. Cette sortie de M. *Villers* (que nous avons parfaitement comprise), ne sera peut-être pas aperçue du public; et la géographie continuera à être ce que les géographes veulent qu'elle soit. Nous terminerons cette annonce en félicitant les éditeurs de cette *Biographie universelle*, de leur honorable persévérance dans un aussi grand et difficile travail. Il y a sans doute encore bien des articles dans cette livraison qui mé-

Digitized by Google

riteroient une mention honorable particulière; mais nous n'avons pas encore pu parcourir en entier les deux gros volumes qui la composent.

— M. *Martin*, jeune savant qui s'est consacré à l'étude des langues orientales, et spécialement à celle de la langue arménienne, vient de publier un échantillon de ses précieuses recherches, intitulé : *Notice sur l'expédition de l'empereur Jean Zinasces.* Nous y reviendrons.

N. B. La carte *du Pérou et du Brésil* qui accompagne ce Cahier, est la seconde partie de la *carte générale de l'Amérique méridionale*, dont la première, jointe au Cahier 46, donne la *Guyanne*, la *Nouvelle-Grenade* et la république de *Venezuela* ou de *Caracas;* la troisième partie se trouve avec le Cahier 45, et comprend le *Chili*, *Buenos-Ayres* et la *Patagonie.* Ces trois Cartes sont dressées par M. *Lapie.* Ainsi, nos abonnés ont dans les mains la représentation la plus fidèle et la plus récente d'une partie du Monde extrêmement intéressante dans les circonstances du moment. *Voyez* Cahier 45, page 351, l'article *Aperçu de quelques nouvelles sources pour la géographie de l'Amérique méridionale.*

ERRATA.

Cahier 46 ou tome XVI, page 141, ligne 24, « L'*île* » *Inaccessible* qui a 9 lieues de tour, etc. »; *lisez* : « qui a » 9 milles anglais de tour. » — Cette correction essentielle lève la contradiction qui existoit entre ce passage et la relation de M. *Du Petit Thouars.*

Cahier 47.

Page 225, lig. dern., au lieu de *Versuels*; lisez : *Versuch.*
— 230, ligne 26, — *table*; — *toile.*
— 264, — 18, — *filiatures*; — *peintures.*
— *ibid*, — 21, — *Bestan*; — *Bastan.*
— *ibid*, — 22, — *Badager*; — *Beranger.*
— 297, — 19, — *Ciraux*; — *Civaux.*

Ecrit par Giraldon.

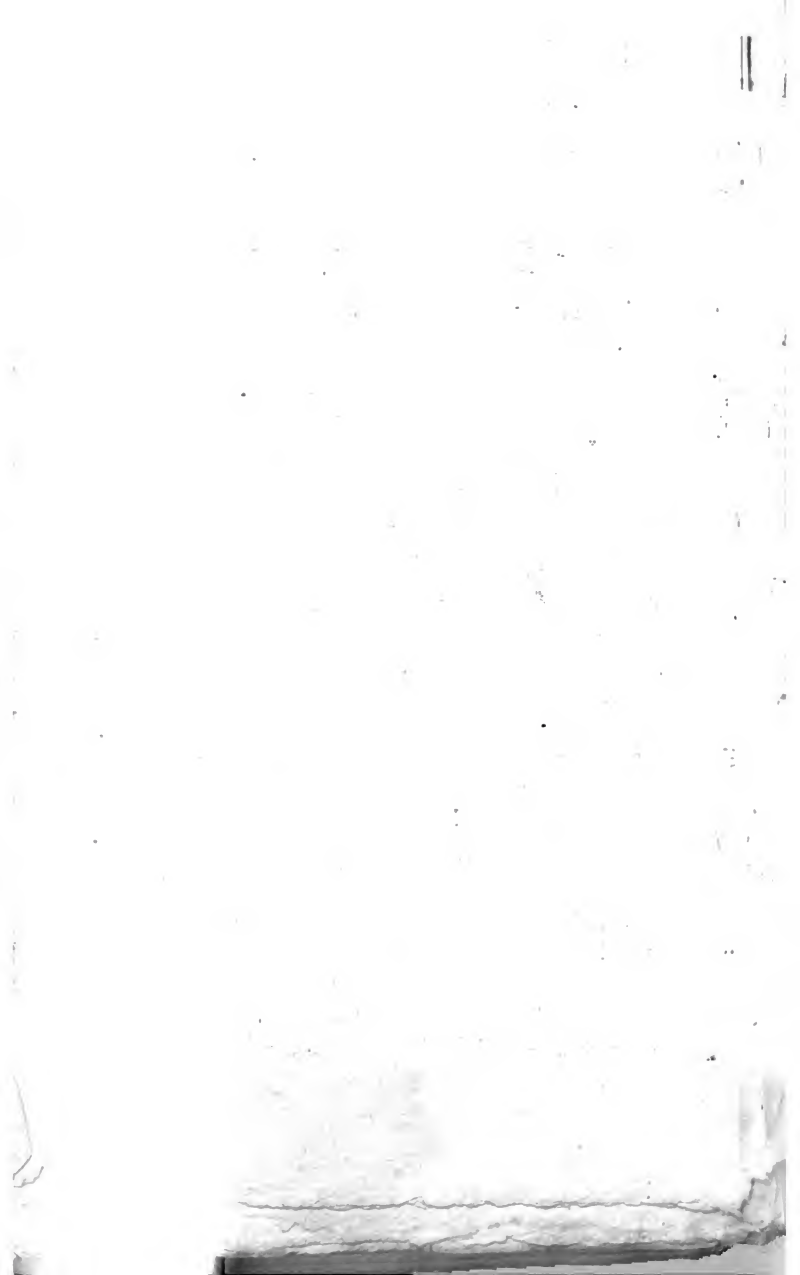


TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Seizième Volume.

Voyage dans le Saterland, canton du département de l'Ems-Supérieur; par M. Depping. Page 5

Mémoire sur le Mouvement des Comètes; par M. Rosenstein. 41

Première section. *De la détermination de l'anomalie vraie.* ibid.

Tableau civil et moral des Araucans, nation indépendante du Chili, traduit de l'Espagnol du Viagero universal; *par M. P....* 67

Constitution physique, Habillement, etc. 68
Divisions politiques, gouvernement, lois. 73
Système militaire et manière de faire la guerre. 78
Division du butin, et congrès de paix. 86
Religion des Araucans. 90
Division du temps, notions astronomiques, mesures. 98
Rhétorique, Poésie, Médecine, Commerce. 145
Caractère général des Araucans. 153
Mœurs et Usages des Araucans. 156
Repas, Fêtes, Musique, Jeux. 162

Notice sur les îles de Juan Fernandez et de Masa-Fuero, dans l'Océan pacifique;

Digitized by Google

par le Capitaine Moss ; traduite de l'anglais. 169

Suite des Lettres sur la Galitzie, ou la Pologne autrichienne ; par M. I. A. Schultès, Conseiller de S. M. le Roi de Bavière, Docteur en Médecine, Professeur de Botanique et d'Histoire naturelle en l'Université royale de Landshut, etc. 179

Septième lettre, à M. le Conseiller Bertuch, à Weymar. — *Détails sur la ville de Cracovie.* ibid.

Lettre neuvième, à M. l'abbé Feilmoser, Docteur en Théologie, etc. — *Clergé dans la Galitzie occidentale.* 194

Extraits de la Sunna, ou tradition orale de Mohammed ; par M. Rosenstein. 213

*Notes sur quelques Curiosités du cabinet de M. de T***, par M. Depping.* 223

Mémoire sur le Mouvement elliptique des Comètes ; par M. Rosenstein. 233

Seconde section. *De la correction de l'orbite elliptique d'une comète.* ibid.

Description de la ville de Coupang et de ses environs, sur la côte sud-ouest de l'île de Timor ; extraite d'un Voyage inédit aux Indes orientales, par M. Leschenault de la Tour. 279

Dissertation de J. Dav. Michaelis, sur le peu de connoissance des Juifs dans l'architecture, du temps de Salomon. 307

Sur la Lumière zodiacale, d'après M. Regnér, Profess. à Upsal, par M. Rosenstein. 317

Analyse du voyage de M. Lichtenstein dans l'Afrique australe. 329

Digitized by Google

BULLETINS des Cahiers XLVI, XVII et XLVIII.

The Description of the Spar Cave, in the Isle of Skye, etc.; c'est-à-dire, Description de la Caverne de Spath, dans l'île de Skye (Haute-Ecosse); par M. *K. Macleay*, M. D. Londres, 1811. 103

Feuilles nationales autrichiennes (Vaterlændische Blætter, *etc.*). Deuxième année, 1810; troisième année, 1811, premier volume. 109

Fourth report of the directors of the African institution, etc., etc. Quatrième rapport des directeurs de la Société africaine, lu dans la séance de cette Société, le 28 mars 1810. Londres, 1810, brochure in-8°. 115

Notice sur un Voyage au sommet de la montagne appelée Jungfrau, *ou le* Pic de la Vierge, *par MM. Meyer.* 122

Les Hindous; par M. Solvyns. IIe et IIIe volumes.

Variétés de Géographie et de Statistique. 136

Nouveaux Ouvrages. 142

Voyage dans les Départemens du Midi de la France, par A. L. Millin, Membre de l'Institut, etc. Paris, de l'imprim. impériale. Tom. I et II, 1807; tom. III, 1808; tom. IV en 2 parties, 1811, avec un atlas. 254

Notice de la Cosmographie arabe de Mohammed-Ben-Ayyas, intitulée : *l'Odeur des Fleurs dans les Merveilles*

Digitized by Google

de l'Univers; par M. Langlès. (IIe extrait.) 268

Exploratory travels in the Northern Provinces of New-Mexico, etc.; c'est-à-dire, *Voyage dans les Provinces septentrionales du Nouveau-Mexique, à la suite d'une expédition ordonnée par le gouvernement des Etats-Unis, etc. Par le Major Zebulon Montgomery Pike.* 237

Promenade sur les Côtes du Golfe de la Gascogne, ou Aperçu topographique, physique et médical des Côtes occidentales de ce Golfe; par M. J. Thore, Médecin en chef de l'Hôpital militaire de Dax, etc. 346

Histoire générale de l'Espagne, par M. G. B. Depping. (IIIe et dern. article.) 355

Précis de la Géographie universelle, ou *Description de toutes les parties du Monde; par M. Malte-Brun.* Tomes II et III. (Ier article.) 367

Sur deux ouvrages relatifs à la Hollande. 381

Variétés Géographiques et Historiques. 383

Nouvelles diverses. 387

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XLVI, XLVII, XLVIII, formant le XVIe Volume des *Annales*.

IMPRIMERIE DE POULET, QUAI DES AUGUSTINS, N° 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
walt.cls t.16

Annales des voyages de la g eographie de

3 1951 000 736 221 0

Digitized by Google